
SE TAIRE ET FAIRE

HISTOIRE LITTÉRAIRE
D'ITALIE.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

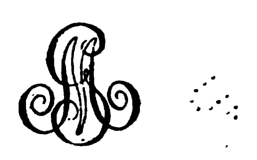
D'ITALIE,

PAR P. L. GINGUENÉ,

DE L'INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE,

MEMBRE NON RÉSIDANT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE TURIN, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE CELLE DE LA CRUSCA, DES ATHÉNÉES DE NIORT ET DE VAUCLUSE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE CELTIQUE, etc.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. XII.

AVERTISSEMENT.

L'ACCUEIL dont le public a honoré la première partie de cet ouvrage, a été pour moi un ordre de hâter la publication de la seconde; mais celle-ci, que je croyais pouvoir renfermer dans quatre volumes au plus, en remplira cinq. On verra bientôt que ce n'était pas trop d'espace pour déployer, comme je l'avais promis, les richesses de cet étonnant seizième siècle, en donnant à chaque branche de littérature l'étendue qu'elle exigeait, et à toutes les productions de quelque importance les mêmes développements que dans la première partie.

De ces cinq volumes, les deux premiers contiennent un traité complet du poëme épique en Italie, depuis ses plus faibles commencements, et dans ses trois genres très distincts, l'épopée romanesque, héroïque, et burlesque ou héroï-comique. J'ai cru devoir

soumettre au public ces deux volumes, dès qu'ils ont été en état de paraître, pour satisfaire le désir qu'il avait l'indulgence de témoigner, et pour ne lui pas offrir un trop grand nombre de volumes à la fois.

Il reste à traiter, dans les trois suivants, qui seront mis sous presse l'hiver prochain, 1°. de la poésie dramatique, partagée aussi en trois branches, la tragédie, la comédie et le drame pastoral; du poëme didactique, de la satire, de la poésie lyrique, de l'églogue, de l'élégie et des autres petits genres de poésie; 2°. des études graves et scientifiques dans les écoles et dans les universités; de la culture des langues anciennes; des ouvrages latins en prose et en vers, aussi remarquables dans ce siècle par leur élégance que par leur nombre; 3°. des ouvrages italiens en prose; philologie, philosophie, politique, histoire, dialogues, lettres, mélanges, Nouvelles dans le genre du *Décameron*, etc.

Quoique, ni les hautes sciences, ni les beaux-arts ne soient entrés dans mon plan, j'ai donné jusqu'à présent un aperçu de leurs progrès dans chaque siècle, et cet aperçu devient plus

indispensable dans celui-ci. Un résumé général offrira, en finissant, le tableau du mouvement extraordinaire de l'esprit humain, et de ses efforts dans tous les genres pendant le cours de ce beau siècle.

J'ai peut-être à craindre, dans ce traité du poëme épique italien, le plus complet, si j'ose le dire, qui ait encore paru, de fatiguer le lecteur par un trop grand nombre d'analyses et par des extraits multipliés de poëmes qui sont loin d'inspirer tous le même intérêt. J'espère cependant que la nouveauté de la plupart des objets, d'après leur ancienneté même, la proportion que j'ai tâché de mettre entre l'étendue des extraits et l'intérêt des ouvrages, entre le ton des uns et la nature des autres, les divisions que j'ai établies et les différents groupes qu'elles présentent, selon les époques et les genres, préviendront la fatigue en soutenant l'attention.

L'utilité qu'il m'a semblé qu'on avait retirée des analyses qui se trouvent dans les volumes précédents, et l'approbation qu'elles ont obtenue, m'ont fait croire que je devais continuer de suivre la même marche, quel-

que pénible qu'elle ait été souvent pour moi. Il ne s'agit nullement de la peine que me donne la composition de ce livre, mais du fruit qu'on en peut tirer, et, autant qu'il m'est permis de m'en flatter, de l'espèce d'agrément qu'y peuvent trouver les lecteurs instruits, et ceux qui veulent s'instruire.

HISTOIRE LITTÉRAIRE D'ITALIE.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Tableau de la situation politique et littéraire de l'Italie au 16e. siècle. Influence des gouvernements italiens sur les progrès et l'éclat des lettres et des arts. A Rome, les papes Jules II, Léon X, Clément VII; à Florence, les grands-ducs Cosme Ier., François et Ferdinand de Médicis.

Si nous devions considérer ici l'Italie sous tous les rapports qui intéressent l'historien, le politique et le philosophe, l'examen de ce qu'elle fut pendant le cours du seizième siècle nous arrêterait long-temps. Les événements dont elle fut le théâtre, les grandes puissances qui s'y heurtèrent, la part que prirent dans leur querelle les gouvernements italiens, les intrigues qu'ils firent jouer et celles où ils furent enveloppés, les changements de constitution que quelques-uns éprouvèrent, en un mot leurs vicissitudes de toute es-

pèce, qui ne furent jamais ni plus nombreuses, ni plus rapides, fourniraient une trop ample matière de recherches et de discussions. Mais ce que ces circonstances eurent d'influence sur le sort des lettres est ce que nous devons principalement, ou même presque uniquement examiner; et ce point de vue, immense encore, les resserre cependant et les circonscrit. Voyons donc, comme nous l'avons fait pour les autres siècles, quels furent pendant celui-ci en Italie les gouvernements qui se distinguèrent par leur amour pour les lettres, et qui s'honorèrent le plus eux-mêmes en leur accordant des encouragements et des honneurs.

L'histoire des papes avait cessé d'être celle des chefs d'une religion; elle était devenue l'histoire des souverains d'un état qui s'était agrandi par les effets d'une politique souvent coupable, mais constante et toujours dirigée vers le même but, au milieu des fluctuations de la politique des autres puissances. Les crimes d'Alexandre VI, l'assassinat, l'empoisonnement, la débauche et l'inceste, ne l'avaient pas empêché d'accroître considérablement les possessions du Saint-Siége. Les crimes de César Borgia, son fils, encore plus scélérat que lui, réunirent au domaine de l'Eglise les petits états dont il détruisit les princes par le fer et par le poison; et lorsque la nature fut enfin vengée par la mort de ce père et de ce fils, également

exécrables, l'état de Rome se trouva plus grand, plus stable, plus de pair avec les autres puissances de l'Europe qu'il ne l'avait jamais été sous les papes les plus ambitieux et sous les pontifes les plus saints.

Il ne manquait plus qu'un pape guerrier à ce trône, qui, par sa constitution singulière, prescrivait aux autres ce qu'ils devaient croire pour lui fournir les moyens de s'élever au-dessus d'eux; Jules II, successeur presque immédiat d'Alexandre (1), donna au monde ce spectacle. Selon la religion, c'en était un très scandaleux, sans doute; on vit alors le vicaire du Christ armer la France et l'Europe entière contre Venise dans la fameuse ligue de Cambrai; on le vit, après avoir abaissé les Vénitiens par les armes de notre bon et trop crédule roi Louis XII, se liguer contre lui avec les Vénitiens eux-mêmes, et, pour le chasser de l'Italie, pour en chasser, disait-il, tous les barbares, mettre l'Italie en feu. Selon la politique, c'est autre chose; un grand homme, qu'on accuse souvent d'injustice envers les papes, Voltaire, plus juste envers Jules que tous nos historiens, a pris contre eux sa défense. « Nos historiens, dit-il,

(1) Après Pie III, qu'il avait eu l'adresse de faire élire, pour écarter le cardinal d'Amboise, et qui mourut vingt-quatre jours après. Élu le 22 sept. 1503 (mois qui n'a que vingt-huit jours), couronné le 1er. octobre, il mourut le 18. (Muratori, *Ann. d'It.*)

blâment son ambition et son opiniâtreté; il fallait aussi rendre justice à son courage et à ses grandes vues: c'était un mauvais prêtre, mais un prince aussi estimable qu'aucun de son temps (1). »

Ce grand-prêtre guerrier de la religion d'un Dieu de paix, tout occupé qu'il était des projets de son ambition, qui n'aspirait à rien moins qu'à le faire régner sur l'Italie entière, et de ses expéditions militaires qui tendaient toutes vers ce but, avait trop de grandeur dans l'ame et d'étendue dans l'esprit, pour ne pas vouloir tirer des beaux-arts et des lettres une partie de l'éclat de son règne. Ce fut lui qui entreprit la grande basilique de St.-Pierre, et c'en serait assez pour l'immortaliser dans l'histoire des arts (2). De grands artistes et des gens de lettres recommandables trouvèrent en lui un protecteur (3). Il voulut aussi, dit-on, ajouter à la bibliothèque du Vatican une autre bibliothèque pour l'usage particulier des souverains pontifes; elle était moins précieuse par le nombre des livres que par le choix; le local en était commode, très agréablement

(1) *Essai sur les Mœurs et sur l'Esprit des Nations*, ch. 113.

(2) Tiraboschi, *Stor. della Letter. ital.*, t. VII, part. I, p. 12.

(3) On cite entre autres, parmi ces derniers, Jean Antoine Flaminio, qui, ayant prononcé devant lui, en 1506, à Imola, un discours latin, en reçut un accueil honorable, une invitation à venir à Rome, et une somme de 50 écus d'or. (Tiraboschi, *ibid.* Voyez aussi *Joan. Anton. Flaminii Epistolæ*, l. I, ép. 4 et 6.

placé, décoré de marbres et de peintures du meilleur goût. Le Bembo en parle dans une de ses lettres (1); Tiraboschi, en le citant (2), avoue qu'on ne trouve nulle part ailleurs aucune mention de cette bibliothèque; mais cette lettre est adressée au pape lui-même, et malgré l'observation de Tiraboschi, les expressions en sont trop positives pour que l'on puisse douter du soin que Jules II mettait alors (3) à former cette bibliothèque.

Ce peu de services rendus aux lettres disparaît, il est vrai, devant les services immenses que leur rendit le successeur de Jules, le célèbre Léon X. Fils de Laurent de Médicis, si justement nommé le Magnifique, élevé par Politien, au milieu des savants, dont le palais de son père était toujours rempli, Jean de Médicis avait mieux profité que le malheureux Pierre, son frère aîné, de cette éducation toute littéraire (4). Laurent s'était servi

---

(1) *Epist. famil.*, l. V, ép. 8.

(2) *Ubi supra.*

(3) Février 1513.

(4) Pierre a cependant laissé, dans des poésies qui sont restées manuscrites, des preuves d'esprit et de talent. Elles sont conservées dans la bibliothèque Laurentienne, à la fin du recueil de celles de Laurent son père. M. Roscoë, dans sa *Vie de Laurent*, cite en entier un sonnet de Pierre, ch. 10. Mais sa fausse politique, sa nonchalance naturelle et ses malheurs, absorbèrent en quelque sorte ses heureuses dispositions, et son nom n'est point compté parmi ceux des bienfaiteurs des lettres que fournit cette famille illustre.

de son crédit auprès du pape Innocent VIII pour faire élever au cardinalat ce fils, encore enfant, puisqu'il n'était que dans sa treizième année (1), sous la condition seulement de ne porter que trois ans après les marques de cette dignité. Le jeune cardinal passa ces trois années à Pise, appliqué, sous son maître Politien et sous d'autres habiles professeurs, à ses études littéraires et à celles que son état lui commandait. A seize ans et quelques mois il reçut l'investiture (2), et alla siéger à Rome parmi les princes de l'Église.

Les avis de son père dictèrent la sagesse de sa conduite (3). Cette sagesse, secondée par les richesses et la puissance de sa famille, par la générosité de son caractère et les qualités aimables de son esprit, lui acquit bientôt un crédit au-dessus de son âge ; mais après la mort de Laurent (4) il se trouva enveloppé dans les disgrâces et dans la proscription dont la maison des Médicis et tout leur parti devinrent l'objet. Alors il quitta l'Italie ; il voyagea en Allemagne, dans les Pays-Bas et

---

(1) Il était né le 11 décembre 1475, et fut fait cardinal en octobre 1488.

(2) Le 9 mars 1492.

(3) Voyez Fabroni, *Laurent. Med. Vita*, vol. II, p. 313, la lettre que Laurent écrivit au jeune cardinal son fils. M. Roscoë la rapporte dans son *Appendix* de la vie du même Laurent de Médicis, N°. 61.

(4) En 1492.

en France, pendant le pontificat d'Alexandre VI, ennemi de sa famille. Il revint à Rome vers la fin de ce règne (1), et sut, par sa réserve et sa prudence, rendre impuissante la haine du pontife, s'il ne put réussir à l'apaiser.

Il respira sous Jules II (2), et rentra en crédit auprès de lui : il dut à l'amitié ce retour. *Galeotto* de la Rovere, neveu de Jules, jeune homme qui réunissait aux grâces du corps et aux dons de l'esprit, les bonnes mœurs, la politesse et la magnificence, devenu cardinal aussitôt que son oncle fut pape, et peu après vice-chancelier de l'Eglise, était depuis quelque temps lié avec Médicis; ce lien fut resserré par leur dignité commune, et *Galeotto*, non content de remettre son ami en faveur, trompé par la vieillesse de Jules II, formait déjà pour le cardinal Jean des projets dont il croyait l'exécution prochaine; il songeait, pour lui-même, à remplacer le crédit que lui procurait le népotisme par celui que lui assurait une intime amitié. La mort rompit tous ses desseins. Jean de Médicis le pleura amèrement et longtemps : cette mort imprévue ne lui ôtait pas seulement un appui, mais presque le seul de tous les membres du sacré collége qui partageât son goût passionné pour les lettres et pour les arts,

(1) En 1500.

(2) Élu le 1er. novembre 1503.

et qui attachât le même prix que lui aux nobles jouissances qu'ils procurent.

Paul Jove, et après lui d'autres historiens, ont vanté justement cette passion qui annonçait dans le cardinal Jean ce que le pape Léon X devait être. Déjà tout ce qu'il y avait de peintres, de sculpteurs, d'architectes habiles, ambitionnait son suffrage. Les savants, les littérateurs, les poètes, se réunissaient autour de lui; son palais leur était toujours ouvert; sa bibliothèque semblait avoir été rassemblée pour leurs recherches et leurs études (1). Elle était riche en manuscrits grecs et latins, qu'il avait en partie reçus de son père, et en partie rachetés des religieux de S. Marc (2). Il s'y trouvait souvent au milieu de ces réunions savantes; et dans les discussions littéraires qu'il se plaisait à faire naître, on admirait autant son esprit qu'on aimait sa familiarité décente et son urbanité. Il cultivait lui-même, quoique avec peu de facilité, la poésie latine, et n'était content de ses vers que lorsqu'il y avait mis cette élégance que les latinistes modernes atteignent si rarement (3).

(1) On peut voir ce que dit de cette bibliothèque Jean François Pic de la Mirandole, qui la fréquentait souvent, *Examen vanitatis doctrinæ gentium*, p. 1044.

(2) En 1508, pour la somme de 2662 écus d'or. Nous verrons bientôt les vicissitudes qu'éprouva cette bibliothèque.

(3) On cite avec raison, comme une preuve de cette élégance,

Mais la faveur de Jules II ne pouvait se concilier long-temps avec les arts de la paix. Ce pape belliqueux fit du cardinal qu'il aimait un militaire. Devenu, sous le titre de légat, général en chef de l'armée que le pontife opposait aux Fran-

---

les vers ïambes suivants, qu'il fit pour une belle statue de Lucrèce, retrouvée dans des ruines au-delà du Tibre; Fabroni les cite, *ubi sup.*, p. 37 :

Libenter occumbo, mea in præcordia
Adactum habens ferrum : juvat meá manu
Id præstitisse quod viraginum priùs
Nulla ob pudicitiam peregit promptiùs.
Juvat cruorem contueri proprium,
Illumque verbis execrari asperrimis.
Sanguen mî acerbius veneno Colchico,
Ex quo canis stygius vel hydra præferox
Artus meos compegit in pœnam asperam;
Lues flue, ac vetus reverte in toxicum ;
Tabes amara exi, mihi invisa et gravis,
Quod feceris corpus nitidum et amabile.
Nec interim suas monet Lucretia
Civeis pudore et castitate semper ut
Sint præditæ, fidemque servent integram
Suis maritis, cum sit hæc Mavortii
Laus magna populi ut castitate fœminæ
Lætentur et viris mage istá gloriá
Placere studeant quam nitore et gratiá.
Quin id probasse cæde vel meá gravi
Lubet, statim animum purum oportere extrahi
Ab inquinati corporis custodiá.

çais (1), Médicis fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne (2), et transféré à Milan pour l'être bientôt en France. Cependant, et Milan et l'Italie échappaient aux Français, malgré cette victoire achetée par trop de sang et par la mort glorieuse du jeune Gaston de Foix. Le cardinal parvint, à force d'argent, à s'échapper dans le désordre de la retraite; et dans la même année, peu de mois après qu'il s'était vu captif, il rentra comme en triomphe dans Florence, où tout ce qui restait des Médicis fut rappelé (3); et l'année n'était pas encore révolue depuis sa captivité, qu'il avait remplacé le pape Jules II et pris le nom de Léon X (4).

---

(1) Marc-Antoine Colonne commandait en titre les troupes de l'Église, mais il était de fait subordonné au cardinal-légat.

(2) 11 avril 1512.

(3) 31 août, même année.

(4) 11 mars 1513. Je laisse à l'histoire proprement dite les détails de cette élection, et les motifs qui la décidèrent, et les services que rendit alors à Médicis Bernard de Bibbiena, son conclaviste, et l'heureux effet de cet abcès, qui, selon Paul Jove (*Leonis X Vita*, l. III), creva dans le conclave même. Le sage Fabroni n'adopte point ces bruits honteux pour les mœurs du nouveau pape. Il croit de préférence Guichardin, d'autant plus que cet historien n'était nullement ami de Léon X. Guichardin attribue les suffrages qui l'élurent et les applaudissements que reçut son élection, au souvenir des vertus de son père, et à la réputation qu'il s'était déjà faite dans toute l'Europe par sa libéralité, par sa douceur et *par la pureté de ses mœurs*; mérite, ajoute-t-il, qui, dans

Il n'avait que trente-sept ans ; son pontificat n'en dura que neuf, et il eut le temps de faire de grandes choses, comme prince souverain, en faveur des arts et des lettres ; mais aussi de porter à la puissance spirituelle de Rome, par l'excès de ses prodigalités et des saintes exactions qu'il employa pour y fournir, un coup dont elle ne s'est jamais relevée depuis, et dont, selon toutes les apparences, elle ne se relèvera jamais.

Ce ne sont point ici les écrivains protestants qu'il faut croire ; les historiens catholiques suffisent. N'en croyons même pas Guichardin, qu'on accuse, quoique italien, d'être un historien antipapiste ; il ne faut que le témoignage du grave et impartial Muratori pour nous prouver que le règne de ce chef de la religion romaine ne fut pas seulement l'époque, mais la cause du terrible échec qu'elle reçut. Il avoue (1) les funestes ef-

---

ces temps où régnait une licence excessive, paraissait non seulement rare, mais presque unique dans un homme qui n'avait pas encore atteint sa trente-huitième année. *Sed nos potissimum Guicciardinio credimus qui ait aditum ad summum pontificatum Joanni patefecisse et plausûs ob adeptum excitasse memoriam paternarum virtutum, et famam quæ omnes regiones peragraverat, ejus liberalitatis, benignitatis, morumque plane castissimorum, quod iis temporibus, in quibus nimia licentia dominabatur, non modo rarum, sed et prope singulare in homine qui nondum compleverat trigesimum octavum ætatis annum, videbatur.* (Paul Jov. *Leonis X Vita*, p. 60.)

(1) *Ann. d'Ital.*, an. 1516 et 1518.

fets du commerce des indulgences dans toute l'étendue de la chrétienté d'occident, et de leur vente publique à bureau ouvert, pour fournir aux jouissances du pontife et à ses profusions toutes mondaines. « Enfin négligeant, dit-il, ce qui devait être sa principale affaire, Léon se mit à vivre tout-à-fait en prince séculier, à tenir une cour d'une magnificence extraordinaire, à se livrer sans cesse aux divertissements, à la chasse, aux festins, à la musique et à des dissipations qui firent croître à un point excessif le luxe des Romains (1). »

Sa politique n'était pas plus conforme que sa morale à l'Évangile, dont il était le premier ministre; et l'une contribua aussi peu au bonheur de l'Italie et de l'Europe, que l'autre à l'édification de Rome. Possédé de l'ambition de faire de son frère et de ses neveux des princes souverains, c'est cette vanité qui dirigea toujours sa conduite ambiguë, qui lui fit méditer de loin l'asservissement de Florence sa patrie, et l'envahissement du duché de Ferrare; qui le rendit l'injuste persécuteur du duc d'Urbin, et les armes à la main, les foudres de l'Église à la bouche, l'implacable usurpateur de ses états; qui lui fit embrasser alternativement le parti des Impériaux et des Suisses contre les Français, et celui des Français contre les Impé-

(1) *Ibid.*, an. 1521.

riaux et les Suisses (1). Il fut l'un des principaux instigateurs de la guerre qui s'alluma entre Charles V et François Ier.; et ce fut dans l'espérance d'obtenir du vainqueur de petits états pour sa famille, et même pour son frère Julien le royaume de Naples, qu'il contribua si activement à ouvrir pour l'Italie cette source féconde de malheurs. Les Français vaincus et chassés de Milan furent pour lui le sujet d'un vrai triomphe. Il ordonna des fêtes magnifiques; il accourut à Rome pour y présider; tout à coup elles furent troublées par sa maladie: cinq jours après il n'était plus. Il mourut à quarante-six ans, de poison, selon quelques historiens; d'autres laissent soupçonner des causes plus honteuses: quoi qu'il en soit, le coup fut si imprévu et le trait si rapide, qu'il expira sans avoir pu, lui, chef de l'Église, en recevoir les sacrements (2).

---

(1) Voyez tous les historiens.

(2) Muratori, ann. 1521. Guichardin (*Istor. d'Ital.*, l. XIV) dit que la nuit même qui suivit cette nouvelle de la défaite des Français, la fièvre le prit, qu'il se fit porter à Rome le lendemain, et qu'il mourut quelques jours après. Il suit en cela Paul Jove. Celui-ci (*Vita Leonis X*, lib. IV) indique une cause fort naturelle de cette fièvre dont le pape fut pris si subitement. *Nam eo triduo*, dit-il, *litteræ de Helvetiorum ambiguâ fide acceptæ animum incertâ et ancipiti spe victoriæ suspensum solicitis cogitationibus excruciarant.* Dans cette disposition d'esprit et dans l'état où le tenaient toujours son goût pour les plaisirs et des infirmités secrètes, il

C'est à l'histoire à raconter tous ces faits, à montrer, dans les grands scandales de ce règne, l'origine du grand mouvement que reçut alors l'esprit humain, et dans les abus trop éclatants d'un joug sacré, la principale cause qui engagea des nations entières à le briser. Ce mouvement ne s'étant point communiqué sensiblement à l'Italie, ne doit pas, quelque importance qu'il ait eue ailleurs, entrer dans le tableau que nous avons à tracer. Nous ne devons considérer ici, dans Léon X, que le bienfaiteur des lettres et des arts. Il offre, sous ce seul aspect, assez de matière à nos observations.

Dès le moment de son élection, il annonça que le règne du bon goût commençait, en prenant pour secrétaires Sadolet et Bembo, qui avaient enfin redonné à la langue latine son élégante pureté. Il voulut que ses lettres et ses brefs ne fussent plus écrits en latin de la Daterie, mais en

---

n'est pas étonnant qu'un excès de joie ait causé une révolution mortelle. Quant aux sacrements qu'il ne reçut point, Paul Jove ne le dit pas aussi expressément que Muratori, mais on le conclut de ce qu'il dit. *Paucis tamen horis quam è vitá migraret, supplex, junctisque manibus, atque oculis in cœlum piè conjectis* (vous croiriez qu'il va demander les sacrements), *Deo gratias egit, constantissimè professus se vel funestum morbi exitum æquo pacatoque animo laturum, postquam Parmam Placentiamque sine vulnere recuperatas, honestissimá de superbo hoste partá victoriá, conspiceret.* (*Ub. supr.*)

latin de Cicéron. Il existait encore un de ces Grecs qui avaient transporté en Europe, après la ruine de leur patrie, les trésors de leur langue et de leur savoir. Jean Lascaris avait été en faveur auprès de Laurent de Médicis, père de Léon; Charles VIII l'avait amené en France; Louis XII l'envoya en ambassade auprès de la république de Venise. Quand le roi et la république se brouillèrent, Lascaris resta à Venise, où il vécut en simple particulier, et sans doute en enseignant comme autrefois la langue grecque (1); car ce qu'il y a souvent de plus heureux pour l'homme de lettres honnête homme, qui consent à se charger d'emplois publics, c'est de se retrouver, après les avoir perdus, avec les mêmes moyens d'exister par son travail qu'il avait avant de les prendre. Le pape concerta avec ce savant l'exécution d'un dessein digne de son amour pour les lettres, et le meilleur qu'il pût concevoir pour répandre le goût et la connaissance de la langue grecque. Il fit venir à Rome, par le grec Marc Musurus, dix jeunes gens de familles nobles de la Grèce, et les remit entre les mains de Lascaris, qu'il chargea de les instruire à fond dans la littérature grecque et latine, et d'en former une espèce de collége où les Italiens pourraient apprendre par-

(1) Tiraboschi, t. VII, part. II, c. 2; Hodius, *de Græcis illustribus*, etc.

faitement le grec (1). Les langues orientales, jusqu'alors negligées, cessèrent de l'être; l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, furent enseignés publiquement par des savants italiens, encouragés à ces études difficiles par les bienfaits de Léon X (2).

Il ranima l'université de Rome qu'on avait laissé périr; il y appela de toutes parts les plus habiles professeurs, et lui rendit ses revenus que Jules II avait appliqués aux dépenses de la guerre. Il établit à Rome une imprimerie, uniquement destinée aux livres grecs, et dont la direction fut confiée à Lascaris. Ce fut alors que ce savant, qui avait déjà donné à Florence sa belle édition de l'Anthologie grecque, fut en état de publier à Rome d'autres éditions précieuses (3), dans le loisir et avec les secours qu'il dut à la générosité de Léon X (4). Le pape accorda une protection spéciale à l'académie romaine, où se réunissaient la plupart des savants qu'il avait appelés auprès de lui, et dont les as-

(1) Voyez Lettres de Bembo écrites au nom de Léon X, l. IV, ép. 8, à Marc Musurus.

(2) Voyez Tiraboschi, t. VII. part. II, l. IV, p. 11.

(3) Les *Scholies* sur *l'Iliade*, les *Questions homériques* de Porphyre, et d'anciennes *Scholies* sur les sept tragédies de Sophocle; Tiraboschi et Hodius, *ub. supr.*

(4) Nous verrons ailleurs quelle fut l'influence de cette générosité de Léon sur l'étude et la propagation de la langue grecque, et l'heureux effet de l'exemple qu'il avait donné.

semblées, étrangères au pédantisme du siècle précédent, respiraient la gaîté et l'urbanité la plus aimable. Ses épîtres à quelques-uns de ces savants, dans le recueil de celles du Bembo, et sa correspondance avec le célèbre Érasme, que l'on trouve parmi celles d'Érasme lui-même (1), nous montrent ce pontife, qui semble devenu celui des lettres, sans cesse occupé à favoriser, à honorer ceux qui les cultivent, et à récompenser leurs travaux. Il plaça Béroalde le jeune à la tête de la bibliothèque Vaticane, qu'il enrichit d'un grand nombre de livres et de manuscrits. Il n'épargnait aucune dépense, aucune démarche auprès des puissances étrangères, pour faire chercher dans les pays les plus éloignés, et jusque dans les états du Nord, des livres anciens encore inédits. Les manuscrits étaient déposés dans la bibliothèque pontificale, et l'impression en répandait la jouissance dans tout le monde savant.

Bientôt tout ce qu'il y eut en Italie de littérateurs, de poètes, d'orateurs de quelque talent, d'écrivains élégants et instruits dans tous les genres, accourut à Rome, fut présenté au pape, et reçut de lui un bon accueil et des récompenses. Nous verrons, en parlant de chacun de ceux qui fleurirent alors, qu'il y en eut peu qui n'ambi-

(1) *Epistol. Erasmi*, vol. I, ép. 178, 193, etc.

tionnassent et qui n'obtinssent cet avantage. Les arts ne trouvaient pas auprès de lui moins de faveur que les lettres. Il aimait passionnément et cultivait lui-même le plus aimable de tous, la musique. La nature, dit son historien Fabroni (1), lui avait fait don d'une voix douce et tendre, qui, même dans le discours familier, enchantait ceux qui l'écoutaient. Elle lui avait aussi donné une oreille très délicate. D'habiles maîtres avaient développé ces heureuses dispositions; dès sa première jeunesse il chantait et jouait très bien des instruments. Il aimait à parler des tons, des cordes, des nombres, des proportions et de toute la théorie de l'art; il avait même dans sa chambre à coucher un instrument sur lequel il s'exerçait et rendait raison des démonstrations qu'il avait faites. Il recherchait et récompensait les savants musiciens et les bons chanteurs, et ce fut auprès de lui, pour plus d'un ecclésiastique, un moyen de fortune qu'une belle voix (2).

Mais les arts, que l'on appelle du dessin, parce que le dessin en est la base, furent les principaux objets de sa munificence, et, l'on peut même le dire, de ses profusions. Il poursuivit avec ardeur et avec des dépenses incalculables les travaux de la basilique de S. Pierre. D'autres grands édifices furent

---

(1) *Leonis X Vita*, p. 206.

(2) *Id. ibid.*

élevés en même temps. Les chefs-d'œuvre de l'art antique sortirent en foule des décombres de l'ancienne Rome. Les artistes modernes furent enrichis et honorés. Le grand Raphaël les surpassa tous en fortune comme en talent (1); d'autres peintres, des sculpteurs, des architectes célèbres brillèrent à la fois; ils durent peut-être au pontife une partie de leur gloire; mais ils ont fait la sienne, et c'est leur immortalité qui a rendu le nom de Léon X immortel.

Le titre de Magnifique ne lui convenait pas moins qu'à son père, et si celui de Prodigue eût été un éloge, c'est à lui qu'il aurait fallu le donner. Sans compter les fortes sommes qui coulaient, pour ainsi dire, et s'échappaient continuellement de son trésor, ses mains ne cessaient d'en répandre. A ses repas, quand il voyait, parmi les spectateurs, des étrangers, des voyageurs inconnus et mal vêtus, il leur distribuait des pièces d'or; il en faisait remplir le matin une bourse de couleur cramoisie, pour les occasions impré-

(1) Un artiste que Raphaël surpassa peut-être aussi en talent proprement dit, mais non certainement en génie, Michel-Ange, fut loin de l'égaler en fortune. Il fut peut-être le seul grand artiste que Léon n'aima pas, qu'il laissa sans récompense, et ne voulut presque pas employer. Parmi les poètes, il ne fit rien non plus pour l'Arioste, qui dans son art était aussi le premier. Nous en chercherons la raison quand nous parlerons de ce grand poète.

vues (1), et cette bourse, tous les jours remplie, était vidée tous les jours.

Il aurait manqué à Léon X un plaisir de souverain, s'il n'avait pas aimé la chasse; il l'aimait passionnément : il courait la bête fauve à cheval, en bottes, en déterminé chasseur. Il voulait que tout se fît selon les règles de l'art, dont il avait fait une sérieuse étude; et lui, qui était habituellement doux et patient, si quelqu'un de sa cour ou de sa suite s'écartait, courait çà et là, criait et faisait lever la bête lorsqu'il ne s'y attendait pas, il se mettait en colère; souvent même il disait de grosses injures aux personnes les moins faites pour en recevoir (2). Si la chasse avait été mauvaise, par quelque cause que ce fût, il montrait beaucoup de tristesse et d'humeur. Ses familiers évitaient alors sa présence, sachant que toutes les qualités qui le faisaient aimer, et sa libéralité surtout, étaient alors comme suspendues. Si, au contraire, il était jamais agréable et utile de l'approcher, c'était lorsqu'il revenait bien las, mais bien content, après avoir fait bonne chasse (3). Il donnait pour motifs, au goût

(1) Paul Jove, *Vita Leonis X*, l. IV.

(2) *Id. ibid.*

(3) *Id. ibid.* Voyez-y le détail des chasses du souverain pontife depuis la fin des grandes chaleurs de l'été jusque dans le plus fort de l'hiver, aux bains de Viterbe, au lac Bolsena, sur les confins

qu'il avait montré dès sa jeunesse pour cet exercice violent et dispendieux, des raisons de régime et le soin de prévenir l'excès d'embonpoint dont il était menacé; mais un cardinal et un pape suivaient, dans les bons siècles de l'Église, d'autres régimes que celui-là.

Sa gaîté naturelle et son amour pour le plaisir n'étaient pas moins excités que son goût pour la dépense, par un grand nombre de cardinaux, jeunes, riches, d'une naissance illustre, qui vivaient dans le luxe, étalaient une magnificence royale, et passaient, comme lui, leurs jours à la chasse, à table et aux spectacles (1). Louis d'Aragon, Hyppolite d'Este, Sigismond de Gonzague et plusieurs autres, tenaient à Rome l'état le plus brillant. Leurs maisons étaient remplies de domestiques, et, sous ce nom, ils comprenaient des hommes bien nés, des gentilshommes qui briguaient l'honneur de les servir. On y voyait une multitude de chevaux et de chiens de chasse : tout y respirait la joie, la grandeur et la magnificence. On ne peut nier que ce ne fût là une cour très splendide et très gaie; mais on ne doit pas être surpris que des hommes d'une humeur sévère, et que des peuples entiers se soient lassés de fournir, par

---

de la Toscane, ensuite à Civita-Vecchia, d'où il revenait à Rome et à sa délicieuse *Villa Malliana*.

(1) *Id. ibid.*

des jeûnes et des privations, aux dépenses de ce luxe et de ces plaisirs.

Le cardinal Bibbiena était un de ceux qui contribuaient le plus à entretenir dans Léon ce goût pour la dissipation et les spectacles. Très propre au maniement des grandes affaires, il ne l'était pas moins aux jeux d'esprit, et surtout aux jeux de la scène. Il écrivait en italien des comédies pleines de saillies et de plaisanteries piquantes. Il engageait des jeunes gens de bonne famille à jouer ces comédies sur des théâtres dressés dans les appartements spacieux du Vatican; il y fit surtout représenter sa *Calandria*, et obtint que le pape y assistât publiquement: c'est peut-être ce qui fit naître dans Léon X le goût très vif qu'il montra pour ces sortes d'amusements. L'art dramatique naissait alors, et l'on en donnait dans d'autres cours les premiers essais, sur des théâtres magnifiques; Léon ne voulut pas que sa cour y restât étrangère. Ce n'étaient encore que des comédies, et dont la licence faisait presque tout le sel. La *Calandria* s'élevait un peu au-dessus de ces farces grossières; mais nous verrons dans la suite ce que c'était que cette *Calandria*, et si c'était là une pièce digne d'être jouée devant le sacré collége, et composée par un de ses membres.

Ce ne fut pas la seule que Léon fit représenter dans des fêtes, avec sa magnificence ordinaire; et ce fut une des plus décentes. Il y avait à Sienne

une société, ou académie (1) poétique et dramatique, qui jouait des comédies écrites dans le langage du peuple et des paysans siennois, et assaisonnées de tous les proverbes grivois et de toutes les gravelures dont cet idiome était enrichi. La réputation de ces espèces d'atellanes se répandit jusqu'à Rome. Léon X invita les associés à venir lui donner des preuves de leur talent ; ils jouèrent dans l'intérieur du palais; et comme le pape entendait fort bien ce langage, il prit tant de plaisir à ces représentations, qu'il faisait revenir tous les ans les académiciens de Sienne (2). Quelque médiocres que leurs pièces pussent être, il faut songer à ce qu'avaient alors de piquant ces premiers essais de la comédie renaissante ; il faut se transporter aux temps, se rappeler que, dans tout le reste de l'Europe, on en était encore aux Mystères et aux farces des saints, et croire que, puisque des esprits aussi cultivés qu'un Bembo, un Sadolet, et que Léon X lui-même, prenaient goût à ces divertissements, ils n'étaient pas sans quelque mérite.

Bibbiena excellait, dit Paul Jove (3), à faire perdre le sens aux hommes de l'âge et des professions les plus graves. Le pape prenait alors

(1) Celle des *Rozzi*.

(2) Tiraboschi, *Stor. della Letter. ital.*, t. VII, part. I, c. 4, et part. III, c. 3.

(3) *Vita Leonis X*, l. IV.

beaucoup de plaisir à s'amuser d'eux; il les comblait d'éloges, de présents, leur persuadait des choses incroyables, et parvenait à les rendre, de sots qu'ils étaient, fous, insensés, et surtout complètement ridicules; c'était précisément ce qu'on a appelé parmi nous des mystifications. C'est ainsi qu'il parvint à persuader à un vieux secrétaire nommé Tarascon, qu'il était devenu tout à coup très savant en musique : il le flatta si adroitement, que ce pauvre homme, enflé de sa science, se mit à établir les règles et les principes les plus extravagants. Il voulait, par exemple, que pour mieux pincer la harpe ou la lyre, on se fît lier les bras, afin que les nerfs et les muscles, mieux tendus, touchassent les cordes avec plus de force et de finesse; et le pape, qui était lui-même très habile musicien, raisonnant avec lui de proportions, de notes et d'intervales, faisait semblant d'admirer de si belles choses, et se déclarait vaincu dans son art (1).

Mais rien n'égale en ce genre ce qu'il fit pour se moquer d'un vieux poète nommé *Baraballo*, de Gaëte, dans le royaume de Naples. Ce poète bouffon improvisait et chantait publiquement des vers italiens détestables, où le bon sens, la langue et la mesure étaient blessés à la fois, et il ne prétendait être rien moins que le rival de Pétrarque.

---

(1) *Id. ibid.*

Léon X l'enflamma si bien par ses louanges immodérées, qu'il finit par lui persuader de se faire couronner, comme Pétrarque lui-même, au Capitole. *Baraballo* demanda très sérieusement le triomphe, et le pape le lui décerna tout aussi sérieusement. Le jour prescrit, et annoncé long-temps d'avance, cet homme sexagénaire et honnêtement né, dont la haute taille, la belle figure et les cheveux blancs, rendaient l'aspect vénérable, revêtu de la toge et du laticlave, couvert de pourpre et d'or, enfin paré de tous les ornements des anciens triomphateurs, fut conduit au son des flûtes à la table du pontife qui célébrait dans un repas joyeux la fête de S. Cosme et de S. Damien, patrons de la famille des Médicis. Après y avoir long-temps fait pompe de son talent par les vers les plus ridicules, *Baraballo* descendit sur la place du Vatican. Là, sous les yeux du pape, il monta sur un éléphant tout caparaçonné d'or, et qui portait une chaire triomphale; mais cet animal, en quelque sorte plus sensé que lui, et d'ailleurs étourdi par le bruit des tambours, des trompettes et des acclamations de la foule immense du peuple, ne voulut jamais faire un pas au-delà du pont St.-Ange, et *Baraballo* revint à pied, aux huées de la populace et à la grande joie du pape et de ses cardinaux (1).

(1) *Id. ibid.*, et Tiraboschi, *loc. cit.*

Léon était sans cesse environné, assiégé, et souvent importuné par des poètes (1). Il en admettait presque tous les jours à ses soupers, dont Paul Jove nous a laissé des descriptions curieuses (2). Ces poètes, il est vrai, étaient amis de Bacchus plutôt que des Muses; ils n'étaient là que pour servir de jouet, pour amuser le joyeux pontife et sa cour, par leurs querelles ridicules et par leurs vers plus ridicules encore. *Giraldi*, dans ses dialogues (3), nomme entre autres Jean *Gazoldo* et Jérôme *Britonio*, dont le pape ne se borna pas à se moquer pour leurs mauvais impromptus latins, mais à qui il fit plus d'une fois donner très solennellement des coups de bâton, et qui devinrent, par leurs bastonnades et par leurs vers, la fable de toute la ville.

On parle aussi d'un certain *Querno* (4), doué d'une facilité extraordinaire et d'une effronterie non moins rare à débiter, avec emphase, ses détestables et interminables vers latins. Il était de Monopoli, dans les états de Naples, et vint à Rome au temps de Léon X, à l'âge de plus de quarante-cinq ans. Il se présenta avec un poëme d'environ vingt mille vers, intitulé *Alexias*, et sa

(1) Voyez *Pierii Valeriani Carmina*, Venet., 1550, p. 28.

(2) *Ub. supr.*

(3) *De Poëtis suorum temporum.*

(4) Voyez Paul Jove et Giraldi, *ub. supr.*

lyre d'improvisateur. Sa large face, sa chevelure épaisse et toute son hétéroclite figure, le firent juger propre à ce qu'on voulait de lui. On en fit l'épreuve à un grand repas dans une île du Tibre, autrefois consacrée à Esculape. Tandis que *Querno* s'y montrait poète et buveur également infatigable, quelques convives lui mirent gaîment sur la tête une couronne de pampre, de choux et de laurier, et le saluèrent par trois acclamations du titre nouveau d'archi-poète. Il prit au sérieux tous ces honneurs, demanda d'être présenté au pape, et donna devant lui le plus libre essor à sa verve. Léon le trouva digne d'être admis à ses soupers. Là, il lui donnait de temps en temps quelques bons morceaux, que le poète glouton dévorait debout auprès d'une fenêtre. Le pontife lui versait à boire dans son propre verre, mais à condition qu'il dirait sur-le-champ au moins deux vers sur le sujet qu'on lui proposerait, et que, s'il ne le pouvait pas, ou si les vers n'étaient pas trouvés de bon aloi, il serait obligé de boire son vin trempé de beaucoup d'eau.

Quelquefois le pape lui même se divertissait à lui répondre en vers de la même mesure, et qui ne valaient pas mieux que les siens. On a conservé quelques-uns de ces jeux; par exemple, *Querno* disait:

Archipoëta facit versûs pro mille poëtis;

c'est-à-dire :

L'archi-poète fait ici
Plus de vers que mille poètes.

Léon répondit sur-le-champ :

Et pro mille aliis archipoëta bibit :

Et bien plus que mille poètes
L'archi-poète boit aussi.

Querno reprit un moment après :

Porrige, quod faciat mihi carmina docta Falernum :

Versez, c'est ce bon vin qui fait des vers savants ;

et le pape répliqua, en faisant allusion à la goutte dont le poète buveur était tourmenté :

Hoc etiam enervat, debilitatque pedes ;

Il rend aussi les pieds débiles et tremblants.

Souvent il arrivait à *Querno*, comme aux autres bouffons, de finir tristement la fête : des applaudissements on passait aux insultes, et quelquefois même aux coups. Un autre poète nommé Maron (1), qui n'était pas un Virgile, mais qui valait beaucoup mieux que l'archi-poète, remporta sur lui plusieurs victoires dont il usa peu généreusement ; *Querno* s'aperçut enfin qu'il était un objet de risée, et se retira de la cour. Réduit à la plus affreuse misère, après la mort de Léon X,

---

(1) *Andrea Marone.*

il alla mourir de désespoir à Naples, dans un hôpital, où il se déchira de sa propre main le ventre et les entrailles avec une paire de ciseaux (1).

Léon, il est vrai, ne pouvait prévoir ce cruel effet de ses amusements; mais on ne voit point sans peine dans un souverain pontife, dans un protecteur si renommé des lettres, ce goût pour des bouffonneries et des scurrilités pareilles. Il y a là, quoi qu'on en dise, un secret mépris des hommes, de la poésie et des lettres. La démence et l'ivresse offrent un spectacle humiliant auquel on ne voit aucun homme délicat et bien élevé prendre plaisir; et la folie d'un *Querno* et d'un *Baraballo* a quelque chose d'offensant pour le talent et pour le génie poétique, dont un véritable admirateur de l'un et de l'autre aurait dû détourner les yeux.

Une remarque que l'on peut faire ici, c'est que Léon X réserva toutes ces plaisanteries dérisoires pour des poètes, et qu'il n'y soumit aucun artiste, quoiqu'il y ait dans cette classe d'hommes, et des amours-propres excessifs, et des ridicules, tout au moins autant que dans l'autre. Peut-être y avait-il en lui, sans qu'il s'en rendît compte, ce qui est souvent dans les hommes riches ou puissants, un certain désir de rabaisser l'élévation lit-

---

(1) Tiraboschi, *ub. supr.*, l. III, c. 4.

téraire, que ne leur inspire point la sublimité des arts, à quelque degré qu'elle parvienne.

Tous les bouffons du pape n'étaient pas poètes (1). Le vieux *Poggio*, l'un des fils de *Poggio* l'historien; un certain *Moro*, payé de son intempérance par d'horribles douleurs de goutte, mais qui n'en était pas moins gai; un chevalier *Brandini*, un gros moine nommé *Mariano*, tous plaisants, facétieux et hommes de bonne chère, étaient habituellement ses convives. Ils se piquaient d'une science profonde en cuisine, et imaginaient les ragoûts les plus singuliers; ils allèrent jusqu'à imiter dans des pièces de pâtisserie farcies de viande de paon hachée, les recherches des anciens Romains. Mais leurs jeux de mots et leurs bouffonneries plaisaient encore plus à Léon X que leurs mets les plus délicats et les plus savants. A certaines époques de l'année, qui amènent et autorisent un redoublement de gaîté, on les plaçait tous ensemble au bas de la table, où ils étaient traités splendidement, mais à condition qu'ils souffriraient patiemment tous les tours que le maître et ses courtisans voudraient leur faire: on leur promettait seulement de ne pas compromettre leur santé. On leur servait par exemple, sous l'apparence des mets les plus agréables, des singes, des corbeaux, ou d'autres

(1) Paul Jove, *ub. supr.*

animaux, dont la chair coriace, insipide, ou de mauvais goût, trompait leur friandise et leur appétit.

« *Tous ces jeux, dit l'historien Paul Jove* (1), (*et aujourd'hui l'on en jugerait autrement*), *étaient dignes d'un prince noble et poli, mais dans celui qui était revêtu de l'auguste dignité de souverain pontife, ils étaient blâmés par des hommes sévères et de mauvaise humeur.* » Sans les blâmer autant qu'eux, on peut dire qu'à en juger par de pareilles scènes, dont la table du Saint-Père était le théâtre, cela ne ressemblait pas plus aux soupers d'Auguste, ou de Frédéric II, qu'à ceux des apôtres, dont Léon X oubliait trop qu'il était le successeur.

Pour terminer gaîment ces joyeux festins, où la chère était splendide, mais où tous les historiens conviennent que le pape se montrait tempérant et même sobre, il invitait quelquefois ses cardinaux les plus intimes à jouer aux cartes avec lui. La partie était composée de six ou sept joueurs; et l'un des exercices les plus agréables pour lui de cette libéralité qui lui était naturelle, était, soit qu'il eût gagné ou perdu, de répandre à pleines mains des pièces d'or sur la foule des regardants (2). D'autres familiarités donnaient

---

(1) *Loc. cit.*

(2) *Id. ibid.*

lieu à des soupçons sur ses mœurs, que le même historien repousse, mais qu'il ne dissimule pas. Sans entrer dans les mêmes particularités, le bon et sage Tiraboschi reconnaît (1) qu'il résulta du singulier aspect qu'offrait alors la cour romaine, deux terribles inconvénients : le premier est qu'à force de voir le souverain pontife aimer à ce point les vers profanes, les plaisanteries souvent peu décentes, et les spectacles où les bonnes mœurs n'étaient pas trop respectées, cela ne laissa pas d'avilir la dignité pontificale, et réveilla même des soupçons peu honorables au pontife; le second, est que le goût de Léon X s'étant déclaré pour la poésie et pour les arts d'agrément, les études plus sérieuses furent peu cultivées, et que dans ce temps, où des hérésies nouvelles et puissantes assiégèrent l'Église, elle ne trouva plus dans son sein ce nombre et ce choix de vaillants défenseurs dont elle aurait eu besoin.

Une autre suite fâcheuse, non pas des goûts frivoles, ni de la vie toute mondaine de Léon X, mais de ses prodigalités excessives, et des dépenses où il s'engagea pour fomenter et soutenir des guerres inutiles et funestes, ce fut l'épuisement total des finances et du trésor, où se rendaient, comme en un réservoir commun, les fruits de la crédulité de l'Europe presque entière ; non seule-

(1) T. VII, l. I, c. 2.

ment tout l'or et l'argent monnayé, mais les diamants, les joyaux de l'église romaine et les autres objets précieux en avaient disparu. Il laissa à la place une dette énorme, dont l'intérêt annuel montait à 40,000 écus d'or; et tout cela, dit Muratori, pour procurer à l'Église un accroissement de patrimoine, si peu solide, qu'on le lui a vu enlever de nos jours: et dans quel temps encore? lorsque l'hérésie de Luther se répandait avec une rapidité toujours croissante, et que le fier Soliman assiégeait et prenait Belgrade, dernier boulevart de la chrétienté (1).

Il n'y a de réponse à ces reproches faits par des auteurs graves, que le bien immense que Léon X fit aux lettres et aux arts: ce bien est si incontestable et si grand, qu'il couvre toutes ses fautes. La civilisation ne lui dut pas moins que les lettres. Il favorisa, il est vrai, et mit en vogue la légèreté d'esprit, mais il mit en discrédit le pédantisme; il corrompit les mœurs, mais il les adoucit. Quand les mœurs sont devenues grossières et féroces, peut-être, pour les ramener à la politesse et à la douceur, est-il besoin de ce remède; de même que, si elles se sont tout-à-fait amollies et dépravées, il faut, pour leur rendre de la vigueur et de la pureté, leur redonner un peu de leur première rudesse.

Il était possible qu'elles reprissent cette mar-

(1) *Annal. d'Ital.*, an. 1521.

che sous le pontificat du successeur de Léon, Adrien VI, et même qu'elles remontassent beaucoup trop loin ; mais ce pape flamand, qui n'avait jamais vu l'Italie, étranger à tous les arts qui y sont nés, et nourri dans sa jeunesse de subtilités théologiques, ne régna que peu de mois. Il vécut assez pour faire craindre un retour vers la barbarie dont on ne faisait que de sortir. Au moment de son élection, il gouvernait l'Espagne au nom de l'empereur Charles-Quint, dont il avait été le précepteur. Les députés du conclave l'allèrent chercher dans la Biscaye. Il fut près de huit mois à se rendre à Rome. A son arrivée, les poètes prirent la fuite, le secrétariat des brefs fut changé; Sadolet se retira à la campagne : les lettres et les arts furent dans l'effroi.

Un jour que ce pape lisait des lettres latines écrites avec élégance : *Ce sont*, dit-il, *des lettres d'un poète* (1). On lui faisait voir au Belvédère le Laocoon, comme une des plus admirables productions de l'art ; il dit, presque sans le regarder : *Ce sont les idoles des anciens* (2). « Je crains, » écrivait un Augustin très pieux, mais homme » de goût (3), qu'il ne fasse un jour ce qu'on dit » qu'avait fait S. Grégoire, et que de toutes ces

(1) *Sunt litteræ unius poëtæ.*

(2) *Sunt idola antiquorum.*

(3) *Girolamo Negri*, qui écrivit avec beaucoup de force et de zèle contre Luther.

» statues, témoignages vivants de la gloire et » de la grandeur romaine, il ne fasse de la chaux » pour la basilique de St.-Pierre (1). » Il regardait comme des choses profanes et comme des vanités payennes, tous les livres, à l'exception des livres saints (2), ce qui pouvait faire craindre des destructions peut-être encore plus funestes. Il mourut quinze jours seulement après son intronisation (3); et les lettres et les arts crurent devoir se rassurer en voyant, pour la seconde fois, un Médicis s'asseoir sur la chaire apostolique : mais son pontificat leur fut peut-être plus fatal que n'aurait pu l'être celui d'Adrien VI.

Le cardinal Jules de Médicis, fils naturel de ce jeune Julien assassiné à Florence dans la conjuration des Pazzi (4), s'était attaché de tout temps à la fortune de Léon X, son cousin. Ce pape l'avait revêtu de la pourpre, et l'avait entouré de toute la faveur attachée à son nom, à ses dignités et à ses richesses. A la mort de Léon X, on crut généralement que le cardinal Jules lui succéderait, et il le crut lui-même; mais

(1) *Lettere di Principi*, Venez., 1524, t. I, p. 96; Tiraboschi, t. VII, l. I, c. 11.

(2) *Rimirava come gentilesche profanità tutti i libri non sacri.* Tiraboschi, *ibid.*, c. 5.

(3) Cette cérémonie se fit le 29 août, et il mourut le 14 septembre 1522. Voyez *Annal.* de Muratori.

(4) Voyez tome III de cet ouvrage, page 382.

voyant le parti français, qui lui était opposé, prêt à l'emporter dans le conclave, il aima mieux voter pour le parti de l'empereur, que s'obstiner plus long-temps dans des prétentions inutiles. Il proposa le cardinal Adrien d'Utrecht, auquel personne n'avait pensé : sa voix entraîna celle des jeunes cardinaux; les vieux s'y réunirent tout à coup; et le conclave, à son propre étonnement, fut unanime en faveur d'un étranger inconnu à tous (1). L'ambition de Jules ne fut pas trompée pour long-temps; Adrien ne fit que paraître sur le trône de S. Pierre; et il s'y assit, âgé de quarante-cinq ans, avec le nom de Clément VII. Sa politique fut la même que celle de Léon X; elle eut pour but l'agrandissement de sa famille aux dépens de sa patrie; et, pour moyen, une foi toujours flottante et ambiguë entre les grandes puissances belligérantes, afin de pouvoir profiter, pour cet agrandissement, de la protection du vainqueur.

Les plus cruels désastres en furent la suite. Lié par un traité secret avec François Ier. (2), avant la bataille de Pavie, il entra publiquement avec lui dans cette *ligue*, qu'on appela si abusivement

---

(1) Voyez, sur cette élection, Paul Jove, *Vita Hadriani VI*; voyez aussi Robertson, *Hist. de Charles V*, trad. française, t. III, p. 319 et 320.

(2) Muratori, an. 1524.

sainte, lorsque ce roi, sorti de prison, voulut s'affranchir par les armes du traité oppressif qu'il avait signé dans les fers, et crut n'avoir besoin, pour être dispensé de sa parole, que de l'absolution du pape (1). Clément VII, attaqué du côté de Naples par les Colonne qui tenaient pour l'Empereur, vit Rome assiégée, envahie, son palais, ceux des cardinaux, des prélats, des ambassadeurs de la ligue, saccagés et mis au pillage. Forcé de conclure une trève, il ne tarda pas à la rompre dès qu'il crut pouvoir se venger. Il fit raser, à Rome, les palais de la famille Colonne, et mettre à feu et à sang toutes leurs terres (2). Bientôt, effrayé de la marche de l'armée impériale commandée par Charles de Bourbon, il propose et conclut une nouvelle trève, la rompt de nouveau, est assiégé par cette armée affamée, dont une longue route avait redoublé les besoins et la rage; trouve à peine le temps de se retirer avec ses cardinaux dans le château St.-Ange, et de là est témoin du plus horrible spectacle que cette malheureuse Rome eut offert depuis onze siècles. Le pillage dura plusieurs jours. Les palais, les maisons riches, les églises, offrirent un immense butin : ce qu'on ne put emporter fut détruit. Les Espagnols catho-

---

(1) *Ibid.*, an. 1526.

(2) *Id. ibid.*

liques et les Allemands luthériens pillaient à l'envi. Cardinaux, évêques, prélats, courtisans et nobles romains faits prisonniers, ne se rachetaient que par d'énormes rançons, et en livrant au vainqueur leurs trésors les plus secrets. Rien ne pouvait dérober les dames romaines, leurs filles et les vierges renfermées dans les temples, aux insultes et à la brutalité d'une soldatesque sans chef, Charles de Bourbon, son général, ayant été tué à la première attaque. On croit enfin que Rome eut alors à souffrir de cette armée plus qu'elle n'avait souffert, au cinquième siècle, de l'invasion des Goths, des Hérules et des Vandales (1).

Cependant le pape, assiégé dans le château St.-Ange et manquant de vivres, fut forcé de capituler aux conditions les plus onéreuses. Prisonnier au Belvédère jusqu'à ce qu'elles fussent remplies, il eut beau créer des places de cardinaux à prix d'argent, donner deux de ses anciens cardinaux pour otages, concéder les dîmes du royaume de Naples, épuiser enfin toutes ses ressources, il ne put réaliser les sommes qu'il avait promises, et fut réduit à se sauver, travesti en marchand ou en jardinier, seul, et dans un accoutrement plus misérable, dit le bon Muratori, que les pontifes des premiers temps, lors-

(1) *Id.*, an. 1527.

qu'ils vivaient sans pompe, exposés chaque jour à la hache des empereurs payens (1).

Le malheur ne le rendit pas plus sage; il ne se vit pas plutôt en liberté qu'il recommença ses intrigues (2); voyant les affaires des Français ruinées en Italie, il fit sa paix avec l'empereur; ils se lièrent par un traité aussi fatal, comme nous le verrons bientôt, à la liberté de Florence, que favorable aux vues ambitieuses de Clément et de sa famille. Charles-Quint voulut être couronné des mains de ce même pape qui avait été assiégé, pillé et chassé par son armée. Pendant trois ou quatre ans que l'empereur passa en Italie, et principalement à Bologne où s'était fait le couronnement, le pontife, assidu auprès de lui, fut continuellement occupé d'en tirer parti pour ses projets. Charles retourna en Espagne, et Clément VII ayant d'autres intérêts à ménager avec François I[er]., l'alla trouver jusqu'à Marseille : c'est là qu'il parvint à conclure entre sa nièce Catherine de Médicis et le prince Henri, second fils du roi, ce mariage qui fut depuis si funeste à la France. Revenu triomphant à Rome, il y fulmina, contre le divorce de Henri VIII, cette bulle imprudente qui fit perdre au St.-Siége l'Angleterre, tandis que

(1) *Ibid.*

(2) *Da che fu in libertà, avea ripigliate le sue astuzie e cupidità.* Id., an. 1528.

par les suites de fautes d'un autre genre, il perdait tant d'autres états dans l'Allemagne et dans tout le Nord. Clément ne fut pas témoin de ces funestes conséquences; sa santé, déjà chancelante, déclina sensiblement depuis son retour de Marseille; il mourut neuf ou dix mois après (1). On dit que cette tête si forte, ou du moins si tenace, eut la faiblesse de croire à une prédiction qui lui fut faite. Un moine de la rivière de Gênes, lui avait, dit-on, prédit qu'il serait pape, mais qu'il mourrait la même année où lui-même cesserait de vivre. A son retour de France, le pape demanda des nouvelles de son prophète; il apprit qu'il était mourant, et il en conclut que sa fin devait être prochaine (2). On a vu plus d'une fois des esprits auxquels on supposait de la force, donner des traits de crédulité tout semblables; et ils n'ont rien qui doive surprendre, quand il y a dans la trempe de ces esprits plus d'entêtement que de raison.

La politique et la guerre occupèrent trop Clément VII pour qu'il pût accorder aux lettres et aux arts tout ce que son nom avait fait espérer de lui. Cependant il rappela Sadolet à sa cour; il protégea et traita honorablement deux poètes qui

(1) Septembre 1534.

(2) Varchi, *Istor. Fiorent.*, a conté le premier cette anecdote, que Muratori n'adopte pas. Voyez *Annal. d'Ital.*, an. 1534.

brillèrent alors dans la poésie latine, Vida et Sannazar, et un autre qui enrichit la poésie italienne d'un genre peu fait pour lui concilier la faveur du chef de l'Église, mais homme d'esprit, de talent et même de génie, le *Berni* (1). Il rechercha Érasme, comme l'avait fait Léon X, et lui adressa même des invitations plus efficaces, puisqu'il lui envoya deux fois en présent deux cents florins d'or (2). L'académie romaine reprit, dans les premières années de son pontificat, tout son éclat et l'aimable gaîté de ses réunions; mais le pillage de 1527 lui porta le coup le plus funeste, en dispersa tous les membres; et cette catastrophe, que le pape avait attirée sur Rome, y détruisit pour long-temps tout ce que ceux de ses prédécesseurs qui aimaient le plus les lettres avaient établi en leur faveur. La bibliothèque du Vatican, si libéralement enrichie par Léon X, fut ravagée ; les livres et les manuscrits les plus précieux devinrent la proie d'une fureur ignorante et barbare, comme ceux de la bibliothèque des Médicis l'avaient été précédemment à Florence. Heureusement pour les lettres, les restes, encore très riches, de cette dernière collection étaient alors en sûreté. Le sort qu'ils avaient éprouvé mérite de nous occuper un instant.

---

(1) Tiraboschi, t. VII, part. I, c. 11.

(2) *Id. ibid.*

Ce fut, comme on se le rappelle, lors de l'invasion de Charles VIII et de l'expulsion de Pierre de Médicis, que cette bibliothèque, fruit des soins de Cosme et de Laurent, fut pillée, comme toutes les autres propriétés de leur famille, par l'armée et par le peuple même (1). Mais elle fut dispersée et non détruite. Le gouvernement qui remplaça les Médicis fit recueillir les livres, et les vendit quelque temps après, pour 3000 ducats, aux moines de St. Marc (2). Le fanatique Savonarole, supérieur de ce couvent, disposa d'une grande partie de ces livres, et en fit présent aux cardinaux et aux autres personnes puissantes qui pouvaient le défendre des censures et des excommunications du pape (3). Après la chute de ce tyran démagogue, et lorsque les Médicis furent rentrés à Florence, le prieur et le chapitre, se trouvant chargés de dettes et pressés de payer, résolurent de vendre les restes encore très précieux de cette bibliothèque. Léon X, alors cardinal Jean, saisit avidement cette occasion de rentrer dans une partie si intéressante et si noble des richesses de sa maison; et les religieux, ayant obtenu la permission du gouvernement de

(1) Voyez ci-dessus, tome III, page 398.

(2) En 1496.

(3) Bandini, *Præf. ad Catal. Cod. græc.*, p. 12; Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.*, t. VI, part. I, p. 106.

Florence, lui envoyèrent les livres à Rome, après en avoir reçu le prix (1). Il se plut, pendant son pontificat, à les conserver et à en augmenter le nombre. Clément VII, soit aussitôt après son élection, soit même quelque temps auparavant (2), les fit reporter à Florence. Il ordonna dans la suite par une bulle (3) que cette bibliothèque y resterait désormais; et, pour en assurer la conservation et la stabilité, il chargea le grand Michel-Ange de faire les dessins d'un magnifique édifice, où il voulut qu'elle fût déposée. Nous allons bientôt voir comment et par qui cette volonté fut exécutée; mais Clément a toujours la gloire d'avoir conçu cette belle idée, et d'en avoir confié l'exécution au premier artiste de son siècle.

Florence lui fut redevable de ce bienfait, dont elle jouit encore aujourd'hui. Elle lui dut aussi la fixation de l'état incertain où elle flottait depuis long-temps, et la perte définitive de sa liberté. Ce n'est point ici le lieu de rappeler par quels degrés cette révolution fut amenée; l'exaltation de Léon X en fut le plus rapide; la république

(1) Ce fait est rapporté par un moine du couvent même, nommé Robert de Galliano, que cite Ange Fabroni, *Leonis X Vita*, not. 19, p. 265.

(2) Selon Tiraboschi, t. VII, part. I, c. 5, ce fut avant d'être pape; William Roscoë dit au contraire, *Life of Lorenzo de' Medici*, c. 10, que ce fut lors de son élévation au souverain pontificat.

(3) Datée du 15 décembre 1532; Will. Roscoë, *ub. supr.*

avait eu jusqu'alors pour contre-poids à l'autorité des Médicis celle des papes; elle se trouva sans défenseur, et ne fut plus gouvernée que sous les ordres du pontife et en son nom, d'abord par Julien de Médicis son plus jeune frère, ensuite par Laurent son neveu, fils de Pierre son malheureux frère aîné (1). Quand Clément VII prit la tiare, avec la même ambition que Léon X, il ne restait plus, pour remplir ses vues, de la branche des Médicis descendue de Cosme et de Laurent-le-Magnifique, que deux rejetons, illégitimes comme lui. L'un était Hippolyte, fils na-

(1) Julien, trop faible de caractère pour pouvoir gouverner en maître un peuple qui n'en voulait pas encore, vécut à Rome comblé d'honneurs, auxquels il parut mettre moins de prix qu'au titre de protecteur des lettres et des arts, héréditaire dans sa famille. Il épousa Philiberte de Savoie, obtint dans la Lombardie des possessions immenses, reçut de François Ier. le titre de duc de Nemours; le pape son frère pensa même à le faire roi de Naples. Il mourut à trente-sept ans (en 1516), et rien ne reste des honneurs qu'il obtint, que le mausolée en marbre qu'exécuta pour lui Michel-Ange, l'une des merveilles que l'on admire à Florence, et regardé comme l'une des plus belles productions d'un ciseau qui n'a produit que des chefs-d'œuvre. Laurent, dont le caractère ne ressemblait en rien à celui de son cousin, avide d'un titre de souveraineté que le gouvernement dont il se vit chargé ne lui donnait pas, ne fut satisfait que quand Léon X eut dépouillé violemment du duché d'Urbin la famille de la Rovère, et l'en eut revêtu. Il épousa, comme Julien, une princesse alliée de la France (Marie de la Tour d'Auvergne, proche parente de la famille royale par sa mère); mais il

turel de Julien (1); l'autre, nommé Alexandre, passait pour bâtard du jeune Laurent et d'une esclave africaine, mais était réellement né de cette esclave et de Clément VII lui-même, lorsqu'avant d'être le cardinal Jules, il n'était encore que chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem (2). C'était sur lui que se rassemblaient toutes les complaisances du pape son père, quoiqu'il joignît à des qualités d'esprit médiocres l'insolence, la dissipation, la débauche, et qu'il portât, dans les traits de son visage et dans ses cheveux crépus, les preuves trop évidentes de son origine maternelle.

Ce fut pourtant lui que Florence, qui conservait encore le titre de république, reçut pour chef des mains du pape. Clément crut faire assez pour le jeune Hippolyte, qui eût été un excellent militaire, en le créant cardinal. Hippolyte fut, ainsi

---

mourut peu de temps après, et ce fut encore Michel-Ange qui fut chargé de consacrer sa mémoire. Il le fit d'une manière sublime; mais ce tombeau magnifique d'un jeune ambitieux, mort des suites de ses débauches, n'inspire pas le même intérêt que celui de Julien, sensible et modeste ami des lettres. En général, ces deux mausolées ont le défaut d'être beaucoup trop grandement conçus pour leur objet : ce sont des monuments publics à qui il manque des héros.

(1) De ce Julien qui avait été duc de Nemours.

(2) Scipione Ammirato, *Istor. Fiorent.*, l. XXX, t. III, p. 355. B. Segni dit aussi que cette esclave, nommée *Anna*, avait eu un commerce avec d'autres qu'avec Julien.

que les autres cardinaux et les deux papes de sa famille, un très mauvais et très scandaleux prince de l'église; mais il soutint, par sa magnificence et par son amour pour les lettres, l'éclat du nom de Médicis. Aucun souverain de l'Italie ne tenait une cour plus brillante. Trois cents personnes y étaient attachées à différents titres, et cette cour était le point de réunion des poètes et des beaux-esprits (1). Le jeune cardinal cultivait lui-même la poésie. On trouve de lui, dans différents recueils, des vers italiens qui ne sont inférieurs à ceux d'aucun des poètes de son temps; et sa traduction en vers libres du second livre de l'*Énéide* s'est conservée, même après celle d'Annibal Caro. On conserve aussi une de ses réponses, peut-être plus digne d'être citée que ses vers. Clément VII avait payé plusieurs fois ses dettes; le voyant augmenter sans cesse ses profusions, auxquelles les revenus mêmes de l'Église pouvaient à peine suffire, il lui fit faire des remontrances par le majordôme ou intendant de sa maison. Celui-ci l'engagea au nom du pape à réformer une partie de ce luxe inutile d'officiers et de domestiques dont il était environné. « Si je les retiens près de moi, répondit Hippolyte, ce n'est pas que j'aie besoin

(1) On y distinguait le *Molza*, Claude *Tolommei*, Marc-Antoine *Soranzo*, Jean-Pierre *Valeriano*, Bernardin *Salviati*, qui fut ensuite cardinal, etc. (Tiraboschi, t. VIII, l. I, c. 11.)

d'eux, mais c'est qu'ils ont besoin de moi (1). » La mort de cet aimable jeune homme fut très funeste. Alexandre le soupçonna, peut être avec quelque raison, d'avoir le projet de lui enlever le gouvernement de Florence; et il se délivra de cette crainte en le faisant empoisonner (2).

Clément VII n'avait d'abord rien changé en apparence à la constitution des Florentins en leur donnant pour chef son fils; mais Alexandre et le cardinal Hippolyte, et d'autres cardinaux de la famille ou du parti des Médicis, gouvernaient en effet despotiquement la république au nom du pape, lorsque Rome fut pillée et Clément fait prisonnier. Alors Florence se crut libre. Les Médicis en furent chassés; leurs statues et leurs armes furent brisées, et le gouvernement populaire encore une fois rétabli. Le pape fut surtout blessé des excès auxquels le peuple s'était emporté contre les marques d'honneur qui appartenaient à sa famille, et il résolut de s'en venger. Ce fut un de ses premiers soins, lorsqu'il se fut réconcilié et ligué avec l'empereur. Charles-Quint donna sa fille naturelle, Marguerite d'Autriche, en mariage à

---

(1) *Giammatteo Toscano*, *Peplus Italiæ*, éd. de Hambourg, 1730, p. 468; Tiraboschi, *ub. supr.*

(2) 1535; né en 1511, il n'était âgé que de vingt-quatre ans. *Dai più*, dit Muratori, *fu creduto il duca Alessandro autore di sua morte. Annal. d'Ital.*, an 1535. Varchi le dit positivement.

cet Alexandre, à ce fils d'un prêtre et d'une esclave, et s'engagea à rétablir dans tout son pouvoir à Florence la maison de Médicis. Les Florentins refusaient de se soumettre : ils osèrent même résister aux armes de l'Empire ; la Toscane fut ravagée pendant dix mois ; il fallut enfin céder, et la condition des Florentins devint plus mauvaise par leur résistance. Un décret de l'Empereur (1) déclara chef de la république Alexandre de Médicis, ses fils, ses descendants, et à leur défaut, quelqu'un de la maison des Médicis. Ainsi, Florence se vit tout à la fois soumise à une famille dont elle avait voulu secouer le joug, et à l'autorité impériale qu'elle avait toujours refusé de reconnaître. Le pape suivit obstinément ses projets d'ambition et de vengeance ; environ deux ans après, ayant fait élire des magistrats qui lui étaient vendus (2), ce fut par eux qu'il fit décréter l'abolition de la seigneurie de Florence, et la création du titre de duc de la république pour Alexandre et ses descendants (3).

---

(1) 28 octobre 1530.

(2) L'historien Guichardin fut du nombre et l'un des confidents les plus actifs du pape. Muratori, ann. 1532.

(3) Voyez Varchi, Scipion Ammirato, et presque tous les autres historiens de Florence. *Perciò*, dit Muratori, *nel dì primo di maggio ad Alessandro fu dato il grado di Signore, di Duca e di assoluto Principe, con pubblica solennità, fra i viva del popolo, e col rimbombo delle artiglierie, le quali senza palle*

On sait comment ce jeune insensé usa de son pouvoir, et comment il le perdit avec la vie. On a voulu faire de son meurtrier un Brutus; un grand poète tragique l'a pris pour héros d'une épopée conçue dans le même esprit que ses tragédies (1), et lui a donné toutes les vertus; mais les historiens le représentent autrement (2). *Lorenzino* de Médicis descendait en ligne directe de Laurent, frère de Cosme l'ancien. Tandis que la branche de Cosme s'éteignait dans les honneurs, et n'avait plus aucun rejeton légitime, cette seconde branche, héritière d'une grande fortune, mais écartée des dignités par la première, avait transmis au jeune *Lorenzino* une haine héréditaire, qui redoubla depuis l'empoisonnement du cardinal Hippolyte (3). Ce fut surtout par cette haine qu'il fut inspiré. Il la revêtit d'une dissimulation profonde. S'il n'eut pas dans le cœur les mêmes vices qu'Alexandre, il les feignit pour s'approcher de

---

ferivano il cuore di chiunque deplorava la perdita dell' antica libertà. (*Annal. d'Ital.*, an. 1532.)

(1) Alfieri, *Etruria vendicata.*

(2) Voyez Varchi, Ammirato, *Istor. Fiorent.*; Jovius, *Historia sui temporis*; Muratori, *Annali d'Ital.*, an. 1537.

(3) *Parve a Lorenzino d'esser venuto il tempo di mandare a effetto quel che, come si crede, haveva fin dopo la morte del cardinale Ippolito deliberato di fare.* (Scip. Ammirato, *Istor. Fiorent.*, l. XXXI, t. III, p. 436, A.)

lui et pour lui plaire; il les encouragea, les aida comme il est toujours vil et déshonorant de le faire; et ce fut là le piége où il attira sa victime. Sa maison touchait au palais des Médicis. Il feignit d'avoir enfin obtenu d'une jeune et belle dame ou veuve de Florence, que les uns disent sa tante, les autres sa sœur (1), qu'elle s'y laissât conduire à un rendez-vous avec Alexandre ; et tandis que le duc, déjà fatigué des excès de la journée, s'était jeté sur un lit, et dormait profondément en attendant d'autres excès, il revint, non avec ce qu'il lui avait promis, mais avec un assassin à gages, et le tua. Il n'avait rien prévu pour l'instant d'après, et n'en recueillit aucun fruit. Tandis que de Venise, où il s'était enfui, il exhortait les Florentins à redevenir libres, ils remettaient la même autorité dont avait joui Alexandre entre les mains d'un jeune homme de dix-huit ans.

Jean de Médicis, célèbre capitaine de ce siècle, issu au même degré que *Lorenzino* de la se-

---

(1) Selon Varchi c'était sa tante, sœur de sa mère, mariée avec *Girardo Ginori*, et aussi chaste que belle. (*Stor. Fiorent.*, l. XV.) Segni dit que les uns croyaient que c'était sa tante, qui avait déjà eu, ce qui est bien différent, plus d'un rendez-vous avec Alexandre, et dont il ne dira pas le nom, pour l'honneur de cette famille; que les autres étaient d'opinion que c'était sa propre sœur, appelée Laldomine, veuve d'*Alamanno Salviati*. (*Stor. Fiorent.*, l. VII, p. 205.)

conde branche des Médicis, mort à vingt-huit ans des suites d'une blessure, avait laissé un fils appelé Cosme, héritier d'un grand nom, d'une fortune considérable, et qui finissait alors son éducation dans cette même terre de *Mugello*, où tout rappelait la gloire de Cosme, père de la patrie, et celle de Laurent le Magnifique. Il réunit, malgré sa jeunesse, les suffrages d'un parti puissant, et son élection, appuyée ensuite par les armes de Charles V, ne souffrit, pour ainsi dire, aucune contradiction (1). Cosme prit deux ans après le titre de Duc de Florence, et enfin vers la fin de sa vie celui de Grand-Duc (2).

Ici, laissant à part toutes les considérations politiques, nous allons voir se renouer le fil des grands services rendus aux lettres par les Médicis, interrompu depuis la mort de Léon X, par les agitations dont les suites de son ambition et de

(1) Les *Valori*, les *Strozzi*, et d'autres citoyens puissants qui voulurent s'y opposer, parvinrent à rassembler un corps d'armée, et obtinrent même quelques légers succès; mais ils furent écrasés par les armes de l'empereur; plusieurs furent décapités comme rebelles; Philippe *Strozzi*, destiné au même sort, se tua. *Lorenzino*, qui avait aplani à son cousin le chemin du souverain pouvoir, mais qui était pour lui un rival à craindre, fut assassiné douze ans après à Venise, par deux soldats florentins, qui dirent avoir fait ce coup pour venger la mort du duc Alexandre.

(2) Ce ne fut qu'en 1569.

celle de son neveu Clément VII avaient rempli Florence et toute l'Italie.

Le long règne de Cosme Ier. est une des plus brillantes époques de l'histoire des lettres, et surtout des beaux-arts. Son premier soin fut de rendre aux universités de Florence et de Pise l'éclat et l'activité dont les troubles de la Toscane les avaient privées, et d'y appeler de toutes parts les professeurs les plus célèbres. Il établit dans chacune de ces deux villes un jardin des plantes, et fut dirigé dans ce dessein par son goût pour la botanique, qu'il avait cultivée dès sa première jeunesse (1). L'académie platonicienne de Florence, que nous avons vue si florissante à la fin du siècle précédent, s'était soutenue au commencement du seizième. On distinguait encore alors parmi ses membres, un *Macchiavelli*, un *Rucellai*, un *Alamanni* et plusieurs autres. Mais la plupart d'entre eux étaient ennemis de la toute-puissance des Médicis. Ils crurent, à la mort de Léon X, pouvoir briser leur joug, et entrèrent dans une conspiration contre le cardinal Jules (2). Cette conspiration fut découverte; quelques académiciens furent pris et exécutés; la fuite sauva les autres. La terreur dispersa toute l'académie; elle resta dissoute pendant le pontificat de Clément VII. Lorsque l'au-

---

(1) Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 30, etc.

(2) En 1522.

torité de Cosme Ier. fut consolidée et la tranquillité entièrement rétablie, les savants et les amis des lettrés, qui étaient toujours en grand nombre à Florence, désirèrent se rassembler. Cette réunion leur fut permise. Seulement, au lieu des études philosophiques qui avaient occupé leurs devanciers, ils n'eurent plus pour objet que des discussions purement littéraires, et principalement des recherches sur le perfectionnement et la fixation de la langue toscane (1). Les poésies de Pétrarque devinrent le sujet de l'étude habituelle, des conférences de l'académie florentine, et d'une espèce d'idolâtrie; les leçons, les dissertations et les commentaires, sur un sonnet ou sur une *canzone*, se multiplièrent à l'infini. « Souvent, dit Tiraboschi (2), on se perdit en réflexions frivoles et puériles, on alla chercher des allégories et des mystères où ce poète n'avait nullement songé à en mettre; mais par ces sortes de travaux, la langue toscane devint plus riche et plus belle; on apprit à la parler et à l'écrire plus exactement, et les lois en furent mieux fixées. » Cosme et les grands-ducs ses successeurs accordèrent à l'académie une protection, des priviléges et des faveurs, qui l'encouragèrent de plus en plus à s'étendre dans ce genre de travaux, et surtout à s'y renfermer.

(1) Tiraboschi, *ub. supr.*, p. 126.
(2) *Loc. cit.*

à l'étude. Non seulement il savait le nom des plantes, leur origine et leurs propriétés, il les faisait encore distiller devant lui, et en tirait lui-même des sucs et des essences, des médicaments ou des parfums. Mais son plus grand plaisir était de lire ou de se faire lire les anciens historiens, et ce qu'il y en avait alors de modernes. Lors même qu'il était malade, il ne pouvait se priver de cet agréable et utile passe-temps. C'est ce qui donna tant d'essor à ce genre de littérature, et ce qui fit briller à la fois dans l'histoire un *Varchi*, un *Nerli*, un *Ammirato* (1). Il n'en est pas ainsi de la poésie, dont il paraît que le grand duc faisait peu de cas. C'est le premier des chefs de la maison de Médicis à qui l'on puisse reprocher cette indifférence. Aussi, pendant son règne, Florence s'occupa beaucoup de disserter sur la poésie; mais à cette époque, féconde en grands poètes, si elle en produisit plusieurs, elle n'en conserva aucun dans son sein, qui eût une grande célébrité.

Quant aux arts du dessin, l'histoire de Cosme Ier. est, à proprement parler, leur histoire. La description des édifices dont il embellit Florence, des statues et des autres ouvrages de sculpture qu'il y fit élever, des peintures dont il orna les édifices publics et ses propres palais, remplit des

(1) *Id. ibid.*, p. 30.

volumes entiers dans les recueils consacrés à la gloire des arts. Aux grands artistes qui avaient illustré les derniers temps de la république, à ce Michel-Ange qui lui seul les égalait tous, succédèrent à la fois dans la peinture un *Fra Bartolomeo di San Marco*, un *Andrea del Sarto*, un Jacques *Pontormo*, un *Bronzino*, un *Vasari*; dans la sculpture et l'architecture, un André de Fiesole, un *Triboli*, un *Baccio Bandinelli*, un Simon *Mosca*, un *Rustici*, un *Ammanati*, et tant d'autres qu'il suffit de nommer pour réveiller d'honorables souvenirs dans la mémoire de tous les amis des arts. Ce fut alors que Georges *Vasari* et le célèbre sculpteur frère Ange de *Montorsoli* formèrent, avec quelques autres artistes, l'académie du Dessin (1), qui contribua si puissamment à répandre à Florence le goût et la connaissance du beau. Les professeurs les plus célèbres s'y rassemblaient. Ils examinaient mutuellement leurs ouvrages, et s'excitaient par une critique éclairée et bienveillante à en produire de plus excellents et de plus parfaits (2).

Cosme Ier. accorda une protection spéciale et de grands encouragements à cet établissement utile. Il se voyait, en avançant en âge,

---

(1) *Del disegno*.

(2) Voyez Vasari, *Vies des Peintres*; Baldinucci, et Tiraboschi, t. VII, p. 3, l. III, c. 7.

environné des monuments de sa magnificence, et d'une famille nombreuse qui lui promettait une longue suite de successeurs. Ce bonheur domestique fut troublé par la perte aussi cruelle qu'imprévue de deux de ses fils. Muratori rapporte ainsi cette scène tragique (1) : « L'un des deux frères, nommé Jean, âgé de dix-neuf ans, était déjà cardinal, et l'était depuis deux années; c'était une sorte de privilége dans sa famille. L'autre, appelé D. *Garzia*, était plus jeune; tous deux annonçaient les dispositions les plus heureuses. Le cardinal Jean surtout montrait un goût décidé pour les sciences, et principalement pour les antiquités. Ces deux jeunes gens étaient à la chasse; il y avait quelque jalousie entre eux. Dans un moment où ils étaient écartés de leur suite, D. *Garzia* tua son frère. Cosme, informé de la mort de son fils, en soupçonna l'auteur. Il fit porter le corps sanglant dans un appartement secret de son palais, fit appeler D. *Garzia*, et s'enferma seul avec lui et le cadavre. Cette apparition subite ayant forcé le fratricide d'avouer son crime (2), le père, saisi de fureur, lui arracha son épée, l'en perça de sa main, et fit cou-

(1) An. 1562. Il ne la donne, il est vrai, que comme un bruit public : *voce commune allora fu.*

(2) Muratori dit qu'à l'aspect du meurtrier le sang commença à bouillir et à sortir de la plaie. C'est aussi répéter trop fidèlement la *voce commune.*

rir le bruit que ses deux fils étaient morts d'une épidémie qui régnait alors à Florence. »

Si ce fait est véritable, il n'y a rien d'étonnant dans l'altération qu'éprouva la santé de ce malheureux père, ni dans le parti qu'il prit, deux ans après, de se retirer des affaires publiques, et de remettre entre les mains de François, son fils aîné, les rênes du gouvernement. Il vécut encore dix ans dans la retraite, ne se plaisant, dit l'historien que j'ai cité, que dans ses maisons de campagne, et dans les lieux les plus solitaires (1). Il quitta cependant la solitude, après y avoir passé six années, pour recevoir solennellement à Rome, des mains du pape Pie V, le titre, la couronne et le sceptre de grand-duc. Après ce tribut payé à l'ambition, il se réfugia de nouveau dans la retraite. Sa santé déclinant toujours, il se rendit à Pise, où il mourut à l'âge de cinquante-cinq ans (2).

François, premier du nom, qui lui succéda, en avait alors trente-quatre, et gouvernait l'état depuis dix ans sous la direction de son père. Il l'égala ou le surpassa même par ses qualités éminentes et par son goût éclairé pour les sciences et les arts. Dans sa jeunesse, il avait étudié avec un fruit égal les historiens et les poètes tant anciens que modernes. Sa mémoire était extraordinaire, et il étonnait ses maîtres mêmes par sa fa-

(1) An. 1564.

(2) 1574.

cilité à apprendre et sa promptitude à réciter ce qu'il avait appris (1). Il ne se bornait pas à encourager la poésie, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, la botanique, il savait parler et disserter sur toutes ces matières avec une aisance étonnante pour ceux qui y étaient le plus versés. Les universités de Florence et de Pise, et celle de Sienne, ville que Cosme Ier. avait réunie à ses états, durent à son fils de nouveaux degrés de splendeur. Il accrut encore les richesses de la bibliothèque Laurentienne; il protégea particulièrement l'académie Florentine et celle de la Crusca qui naquit sous son règne. Il fit bâtir et orner avec une munificence royale des palais, des jardins de ville et de campagne, et donna par ce moyen puissant une plus grande activité au génie et à l'émulation des arts. Il eut la gloire de terminer l'un des monuments les plus célèbres qui leur aient été consacrés. La galerie de Florence avait été commencée par Cosme Ier., qui y avait déjà rassemblé des antiquités précieuses et d'admirables productions de l'art; François en fit achever les bâtiments, la décoration intérieure, et ajouta de nombreux chefs-d'œuvre à cette riche collection (2). Enfin, sa libéralité, dirigée par le goût, et

(1) Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 31.

(2) *Id. ibid.*, p. 32.

les bienfaits qu'il répandit sur les sciences et les arts servirent si bien de voile aux vices et aux fautes que l'histoire lui reproche, que sa mort prématurée (1) fut regardée comme un malheur pour la Toscane.

Il ne laissait point d'enfants de son mariage avec l'archiduchesse Jeanne d'Autriche, mais trois frères, dont l'aîné, Ferdinand, était cardinal. Le pape lui avait donné la pourpre pour consoler Cosme Ier. de la mort de ses deux autres fils, dont l'un était cardinal. Ferdinand la quitta pour la couronne ducale, et, supérieur en vertus à son frère, ne fut pas moins zélé que lui pour le progrès et la gloire des arts. Je ne pourrais que répéter ici ce que j'ai dit de Cosme et de François au sujet des universités, des académies, de la bibliothèque, de la galerie, des édifices publics et particuliers, des honneurs et des récompenses accordés aux artistes et aux savants. Ferdinand acheva de rendre la Toscane, et spécialement Florence, un objet d'admiration et d'envie. Ce qui lui appartient en particulier c'est l'acquisition de cette célèbre Vénus, qui, placée par lui dans la galerie de Florence, reçut le nom de Médicis, qu'elle conserve maintenant en France parmi les riches tributs que l'Italie a payés à la valeur de nos ar-

(1) En 1587 ; il n'avait que quarante-sept ans. (*Id. ibid.*)

mées (1); c'est aussi la chapelle de St.-Laurent commencée par ses ordres et destinée à la sépulture des Grands-Ducs; c'est la belle statue équestre qu'il fit élever à son père Cosme Ier. ; c'est la magnifique imprimerie en caractères orientaux qu'il établit d'abord à Rome, et fit transporter ensuite à Florence; ce sont enfin les monuments dont il enrichit cette capitale, Livourne et Pise, et qui attestent encore la noblesse de ses goûts et son penchant naturel pour tout ce qui portait un caractère de grandeur. Il survécut de neuf ans à ce siècle, et sa gloire ne périra point dans le pays qu'il gouverna et qu'il embellit, tant que l'on y conservera quelque goût pour les arts ou quelque souvenir de l'éclat qu'ils y répandirent autrefois.

---

(1) Il l'avait acquise à Rome lorsqu'il était cardinal. Devenu grand-duc, il fit transporter à Florence presque toutes ses antiquités, et en enrichit sa galerie. Il laissa pourtant à Rome la Vénus, qui ne fut conduite à Florence que sous Cosme III, et le fameux groupe de Niobé, qui lui appartenait aussi, et qui n'y a été porté que sous Pierre Léopold. (Tiraboschi, *ub. supr.*, p. 197.)

CHAPITRE II.

Suite du même sujet. Protection accordée aux lettres et aux arts, pendant le 16e. siècle, à Rome, par les successeurs de Léon X et de Clément VII; à Naples et à Milan, par les vices-rois et les gouverneurs; à Ferrare, par les princes d'Este; à Mantoue et à Guastalla, par les Gonzague; à Urbin, par les La Rovère; en Piémont, par les ducs de Savoie.

Pour mettre de suite ce qui regardait les Médicis, nous avons interrompu la série des souverains pontifes à l'époque où le second pape de cette famille changeait pour elle la constitution et les destinées de sa patrie. Le successeur de Clément VII avait aussi une famille dont l'élévation fut un de ses principaux soins : c'est une faiblesse en quelque sorte inhérente à la papauté; mais si Paul III y céda autant que Clément VII et Léon X, il y sacrifia moins. Ce fut un pape vraiment pape; et Rome vit en lui ce qu'elle n'avait pas vu depuis long-temps, un chef de la religion, dont la religion fut la grande affaire. Ce n'est pas qu'Alexandre Farnèse, qui prit le nom de Paul III, n'eût dans son fils, Pierre-

Louis Farnèse, une preuve de plus de la fragilité humaine; mais dans ce siècle corrompu, dit avec sa simplicité ordinaire le savant Muratori, on ne s'arrêtait pas à de telles irrégularités aussi scrupuleusement qu'on le fait, Dieu merci, depuis long-temps dans l'Église de Dieu (1).

Paul III, qui avait, lors de son exaltation, soixante-sept ans, avait montré de bonne heure beaucoup de goût pour les lettres et pour les études propres à son état. Il avait appris les langues grecque et latine à l'école du célèbre *Pomponio Leto*, et formé la liaison la plus intime avec ce Paul *Cortese*, le premier écrivain qui eût traité avec élégance des matières théologiques. Il avait passé quelque temps à Florence dans la maison de Laurent de Médicis, et y avait appris quel éclat fait rejaillir sur un grand pouvoir la protection qu'il donne aux lettres. Lorsqu'il eut pris la tiare, connaissant bien la position critique où se trouvait l'Église, il sentit qu'il fallait non seulement réformer les abus, mais opposer à l'hérésie, des hommes qui sussent revêtir le savoir de ces formes littéraires dont on ne pouvait plus s'écarter sans passer pour barbare. Il commença par élever aux premiers honneurs ecclésiastiques, un

(1) *In quel corrotto secolo non si guardava sì per minuto a tali deformità come, la Dio mercè, si fa da gran tempo nella chiesa di Dio.* (*Annal. d'Ital.*, an. 1534.)

Sadolét, un *Bembo*, un *Fregoso*, un *Contarini*, un *Cesi*, un *Maffeo*, un *Savelli*, un Marcel *Cervini*, qui fut depuis le pape Marcel, et plusieurs autres savants, distingués par leurs talents et par les grâces de leur esprit et de leur style. Lorsqu'il se vit entouré de cette espèce d'armée d'élite, il osa s'occuper de ce que l'Église désirait depuis long-temps, et de ce que les papes ses prédécesseurs n'avaient osé tenter, d'un concile. Celui de Trente, ouvert par lui, ne fut terminé que sous le troisième de ses successeurs; mais ce fut lui qui prépara tous les fruits qui en résultèrent; et tous ces hommes célèbres qui y parurent, en son nom, contribuèrent à en assurer le succès.

Autant les deux papes Médicis avaient pris soin d'entretenir la guerre entre la France et l'Autriche, entre François Ier. et Charles-Quint, autant Paul III fit d'efforts pour les réconcilier et rétablir la paix en Italie. Ces efforts furent inutiles; mais la neutralité, digne de son ministère, qu'il garda toujours entre ces deux redoutables rivaux, mit du moins l'état de l'Église à l'abri des orages qu'il avait précédemment éprouvés par les suites d'un systême contraire; et le pontife, malgré son grand âge et la faiblesse habituelle de sa santé, put s'occuper avec suite du rétablissement de l'ordre dans l'Église, de l'encouragement des lettres et de l'avancement de sa famille.

Ce dernier point, qu'il eut trop à cœur, le rendit aveugle sur les vices de son fils Pierre-Louis Farnèse; il le fit successivement gonfalonnier et général des armées de l'Église, duc de Castro, marquis de Novarre, et enfin duc de Parme et de Plaisance. Ce duc, qui n'était qu'un militaire orgueilleux, brutal et débauché, n'eut pas un long règne; Paul III eut la douleur de le voir assassiné deux ans après dans la citadelle de Plaisance. Il laissait quatre fils bien différents de leur père : Octave, qui lui succéda, et Horace, duc de Castro, furent l'un et l'autre trop engagés dans les affaires politiques et dans les guerres, où ils brillèrent par leur valeur, pour pouvoir s'occuper des lettres; mais *Alexandre* et *Ranuccio*, que le pape, leur grand-père, oubliant ses idées de réforme, avait faits cardinaux, l'un à quinze ou seize ans, l'autre à quatorze, contribuèrent puissamment à l'éclat que jetèrent les lettres et les arts sous le pontificat de Paul III. La mort prématurée du second (1) ne lui permit pas de faire de grandes choses; et l'histoire littéraire de ce temps ne parle guère que des espérances qu'il donnait et de la protection éclairée que trouvaient en lui les artistes et les savants; mais Alexandre *Farnèse*, qui fournit une longue carrière, comblé de tous les biens et de toutes les

(1) Il mourut à trente-cinq ans.

faveurs que le pontife put accumuler sur sa tête, ne parut les recevoir que pour les répandre avec profusion en faveur des lettres et des arts. Rome était en quelque sorte remplie de sa magnificence. Il acheva le superbe palais Farnèse, que Paul III avait commencé pendant son cardinalat. Les délices de sa maison de *Caprarola* furent chantées par les poètes les plus célèbres. Ces palais étaient toujours ouverts aux gens de lettres qui recevaient du maître l'accueil le plus honorable et les traitements les plus généreux. Il fit construire à ses frais un temple magnifique pour la maison professe des jésuites, où il voulut que ses restes fussent déposés après sa mort. Persécuté par le pape Jules III, successeur de Paul, et dépouillé par lui du riche archevêché de Monréal, et de plusieurs autres bénéfices, il se réfugia à Florence avec des richesses encore immenses, et les employa, comme à Rome, à recevoir, à traiter, à récompenser les savants, qui l'en payaient en lui dédiant leurs ouvrages, et en faisant retentir dans leur prose et dans leurs vers le nom de *Farnèse*.

Le pape, qui était la principale source d'où ce nom tirait son éclat, mourut à quatre-vingt deux ans (1), laissant une mémoire douteuse, sur laquelle il ne faut pas consulter les historiens de Flo-

(1) En 1549.

rence, à cause de ses discussions avec les Médicis, mais qui mériterait peu de reproches réels sans la faiblesse inexcusable de Paul III pour son fils et pour ses petit-fils. Son nom, cher aux sciences, si ce n'est aux lettres proprement dites, le fut aussi au peuple Romain, qu'il avait maintenu dans la paix et dans l'abondance. Il avança considérablement les travaux de la basilique de St.-Pierre (1), rebâtit le palais du Vatican, rétablit ce que les troubles passés avaient fait perdre à la bibliothèque, en augmenta les richesses, et y adjoignit deux écrivains, ou scribes, l'un grec et l'autre latin, chargés de conserver précieusement les anciens manuscrits, et de recopier avec soin ceux que le temps, ou divers accidents, avaient endommagés. Enfin il mérita qu'on lui décernât au Capitole une statue, qui y fut érigée après sa mort.

Jules III, son successeur (2), fut un de ces hommes qui semblent faits pour les plus hautes dignités avant de les obtenir, mais qui s'y montrent inférieurs aussitôt qu'ils y sont parvenus (3). Pendant les cinq années que dura son pontificat, on ne vit en lui qu'un népotisme aveugle et une indolence dont sa faible

(1) Voyez Muratori, *Annal. d'Ital.*, an 1549.

(2) En 1550.

(3) Tiraboschi, t. VII, l. I, c. 2.

santé fut le prétexte. Il ne fit ni bien ni mal aux lettres : nous n'en dirons donc ni bien ni mal. Les arts doivent seulement se rappeler que son plus grand soin fut de bâtir, hors de la porte du Peuple, de magnifiques jardins, qui, dans l'espace de trois milles de terrain, contenaient divers compartiments de cultures et d'allées ombragées de belles plantations, des édifices ornés de loges, d'arcs, de fontaines, de stucs, de statues, de colonnes (1). C'est dans ce lieu, devenu depuis célèbre sous le nom de Vigne du pape Jules, qu'il passait ses jours dans la mollesse, les festins et l'oubli des affaires (2), lorsque la mort le surprit. Son successeur Marcel II, l'un des hommes les plus vertueux et les plus savants du sacré collége, avait montré, pendant son cardinalat, le goût le plus libéral et le plus passionné pour les lettres; mais il ne fit que passer sur la chaire de St.-Pierre, et mourut vingt-deux jours après son élection.

Le cardinal *Caraffa*, napolitain, évêque de *Chieti* et fondateur des Théatins (3), lui succéda sous le nom de Paul IV. Le caractère dur, soup-

---

(1) Muratori, *Annal. d'Ital.*, an. 1555.

(2) *E quivi poi stava sovente banchettando, lasciando in mano altrui il pubblico governo.* (*Id. ibid.*)

(3) Il leur donna ce nom, parce que le nom latin de sa ville épiscopale est *Theate.*

çonneux et sévère de ce vieillard (1), les prodigalités indiscrètes répandues sur ses neveux, qu'il fut ensuite obligé de chasser, et dont plusieurs furent punis de mort sous le pontificat suivant (2); sa guerre imprudente et malheureuse avec l'Espagne, l'établissement, à Rome, du tribunal, des prisons, et de toutes les rigueurs de l'Inquisition; sa conduite cruelle envers plusieurs cardinaux, orgueilleuse envers tous; les impôts dont il accabla les Romains, et la terreur que sa police inquisitoriale répandait autour de lui, excitèrent une telle haine parmi le peuple, qu'il y eut, à sa mort, un soulèvement général. Les prisons de l'Inquisition furent enfoncées, les prisonniers mis en liberté, les procès brûlés, le couvent des Dominicains-inquisiteurs et les moines eux-mêmes menacés de l'être, la statue du pontife, qu'on s'était trop hâté de lui élever, renversée, brisée, et traînée par morceaux dans les rues (3).

Les lettres n'attendaient rien de Pie IV, et il ne fit personnellement presque rien pour elles, mais il leur donna pour protecteur le fameux Charles Borromée, fils de sa sœur; et pour cette fois le népotisme, si souvent et si justement reproché à la cour de Rome, fit un

---

(1) Il fut élu à soixante-dix-neuf ans.

(2) Le cardinal *Caraffa*, le duc de *Palliano*, etc.

(3) Muratori, *Annal. d'Ital.*, an. 1559.

grand bien. Charles, qui n'avait que vingt-deux ans, décoré de la pourpre, du titre de premier secrétaire d'état, des légations de la Romagne et de Bologne, et enfin de l'archevêché de Milan, soutint presque seul le fardeau des affaires pendant le pontificat de son oncle, et les dirigea avec autant d'intégrité et de capacité que de zèle. C'est à lui que le pape dut l'honneur d'avoir repris et enfin terminé le grand concile de Trente, d'avoir relevé dans Rome, avec une magnificence digne de Léon X lui-même, des édifices détruits, d'en avoir construit de nouveaux dans plusieurs quartiers de la ville; enfin d'avoir appelé au cardinalat, et aux autres dignités de l'Église, les hommes les plus recommandables par les mœurs, les talents et le savoir. Le seul délassement de Borromée, lorsqu'il avait donné le jour entier aux soins du gouvernement, était de rassembler, le soir, dans le palais qu'il habitait avec le comte Philippe Borromée son frère, les hommes les plus instruits dans les lettres, de les entendre réciter des pièces d'éloquence, lire des dissertations, ou établir entre eux des discussions, le plus souvent sur des sujets de philosophie morale. Le lieu et l'heure où se tenaient ces assemblées leur fit donner le nom de Nuits vaticanes. A la mort du comte Borromée, le cardinal voulut qu'elles fussent exclusivement consacrées aux études théologiques. Cette académie devint célèbre. Chacun

de ses membres, selon l'usage d'Italie, prenait un nom supposé. Celui que prit le fondateur paraît singulier, si l'on songe aux matières dont il avait voulu que son académie s'occupât exclusivement : il se fit appeler le *Chaos* (1).

Bologne, où sa légation l'appelait souvent, se ressentit de son amour pour les sciences. La célèbre université de cette ville n'avait pas un emplacement digne de sa renommée. Charles en fit commencer les magnifiques bâtiments, qu'on y voit encore aujourd'hui. A Milan, il fonda pour les jésuites le collége appelé de Bréra, et y fit attacher des revenus considérables. Cet ordre lui dut une partie des autres établissements où il enseignait la jeunesse, et en particulier les colléges de Vérone, de Brescia, de Gênes, de Verceil, et même, hors de l'Italie, ceux de Lucerne, de Fribourg, et plusieurs autres. L'Église a mis ce grand cardinal au rang des saints : on voit qu'il est tout aussi justement compté parmi les bienfaiteurs des lettres.

Pie V obtint le premier de ces deux titres (2), et ne fit rien pour mériter le second. Il n'en est pas ainsi de son successeur, le fameux Grégoire XIII (3). *Buoncompagno* était savant, sur-

---

(1) Tiraboschi, t. VII, part. I, l. I, c. 4.

(2) 1556.

(3) 1572.

tout dans les lois canoniques, et en avait occupé la chaire pendant dix-huit ans à Bologne sa patrie. C'était un des cardinaux de la création de Pie IV. Cette dignité ne ralentit point son ardeur pour l'étude; parvenu à la dignité suprême, il disait qu'il n'y a personne au monde à qui il convienne mieux de beaucoup savoir qu'à un pontife romain. Dans le cours de son règne qui dura treize ans, il fonda vingt-trois colléges ou séminaires, il soutint l'université romaine, déjà un peu remise sous Paul III des désastres du pontificat de Clément VII; il y attacha les plus savants professeurs. Il éleva de superbes édifices, tant à Rome que dans plusieurs villes de l'état ecclésiastique; il ouvrit de toutes parts de nouveaux chemins; et tandis qu'en digne chef de l'Église il en répandait les trésors pour le soulagement de l'indigence, il ne les versait pas moins libéralement pour l'encouragement des arts utiles, des lettres et des beaux-arts (1).

L'astronomie et le droit canon lui doivent deux grandes réformes, celles du calendrier romain et du recueil de lois canoniques connu sous le nom de Décret de Gratien (2). La réforme du calendrier fut provoquée par un homme inconnu, nommé Louis *Lilio*, né, non pas à Vérone, comme l'a dit Mon-

---

(1) Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 28.

(2) Voyez t. I de cette Histoire litt., p. 161.

tucla dans son *Histoire des mathématiques* (1), ni à Rome, comme d'autres l'ont prétendu, mais dans la Calabre (2). Le calendrier de l'Église, adopté dans le quatrième siècle (3) par le premier concile de Nicée, supposait que le cours du soleil correspondait précisément à trois cent-soixante-cinq jours et six heures, et que dix-neuf années solaires équivalaient à deux cent trente-cinq lunaisons. Ces deux erreurs avaient fait, dans l'espace de plusieurs siècles, que l'équinoxe de mars, qui arrivait le 21 du mois au temps de ce concile, avait rétrogradé jusqu'au 11 dans le seizième siècle, et que les nouvelles lunes anticipaient de quatre jours. Dix jours ôtés au mois d'octobre, en 1582, ramenèrent les équinoxes à l'ancienne époque; et la suppression du bissexte, dans la dernière année de chaque siècle, à l'exception de celle qui termine chaque quatrième siècle, prévint le même dérangement pour l'avenir. Enfin, l'équation introduite dans le cycle de dix-neuf ans (4), et non pas l'invention de l'épacte,

(1) T. I, p. 586.

(2) Tiraboschi, *ub. supr.*, p. 390.

(3) En 325.

(4) Le nombre d'or de l'athénien Methon donnait dix-neuf ans à la révolution par laquelle la lune revient au même point du ciel; il ne s'en manque qu'une heure et demie, méprise insensible dans un siècle, et considérable après plusieurs siècles. (Voltaire, *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, c. 183.)

déjà connue depuis long-temps (1), remit d'accord l'année solaire et l'année lunaire.

L'auteur de cette découverte mourut avant d'avoir vu exécuter son projet, et même d'avoir pu le présenter au pape. Ce fut son frère Antoine *Lilio* qui le présenta. Grégoire nomma pour l'examiner une commission des quatre plus savants astronomes qui fussent alors. Il assista souvent lui-même à leurs travaux; et après de longues discussions sur une matière si difficile et si importante, il ordonna par sa bulle du 1er. mars 1582 cette réforme célèbre.

Celle du recueil de lois canoniques ou du Décret de Gratien avait paru deux ans auparavant, et ce fut dans cette même année, 1582, que la magnifique édition du corps de droit canon sortit des presses romaines par ordre de Grégoire XIII. L'idée de cette réforme, reconnue nécessaire, ne lui était pas due. Pie IV l'avait conçue le premier. Il avait nommé une commission de cardinaux, de jurisconsultes et d'autres savants, et les avait chargés de corriger les inexactitudes de tout genre dont ce recueil était rempli (2). Ils avaient continué leur travail sous Pie V; ils le terminèrent sous Grégoire XIII. Trente-cinq

---

(1) Ab. Ximenès, *Introd. au Gnomon de Florence*, p. CII et suiv., cité par Tiraboschi, *ub. sup.*

(2) Tiraboschi, t. VII, part. II., p. 153.

commissaires y avaient été nommés, non tous ensemble, mais à différentes époques, et vingt-deux étaient italiens (1). Malgré leur zèle, leurs lumières et celles du pape lui même, le Décret, beaucoup moins irrégulier sans doute qu'il n'était auparavant, parut avoir conservé trop de ses anciens vices, et en avoir contracté de nouveaux, ce qui fait, dit Tiraboschi (2), que depuis cette correction fameuse d'autres savants se sont fait une étude de corriger ce même Décret, et ont peut-être laissé à ceux qui viendront après eux de quoi s'en occuper encore.

On cite de ce pape un trait qui prouve qu'il ne réservait pas toutes ses libéralités pour les sciences ecclésiastiques, et qu'il en répandait aussi sur les lettres qu'on appelle profanes. Le célèbre Marc-Antoine Muret était professeur à Rome. Étienne, roi de Pologne, voulut l'attirer dans ses états (3), et lui offrit un traitement annuel de 1500 écus d'or et un bénéfice qui lui en vaudrait 500 autres. Grégoire ne voulut pas que Rome fût privée des leçons de ce savant homme; il ajouta 200 écus d'or aux 500 que Muret recevait déjà pour ses honoraires, et lui assigna de plus 300 écus de pension (4). Le nom de ce pape,

---

(1) *Id. ibid.*

(2) *Ub. supr.*, p. 154.

(3) En 1578.

(4) *Id. ibid.*

célèbre à tant et de si justes titres, ne serait peut-être souillé d'aucune tache si l'approbation qu'il donna en plein consistoire au massacre de la St.-Barthélemi, et le tableau qu'il fit placer dans son palais pour éterniser le souvenir de ce qui fera l'exécration de tous les siècles, ne faisaient rejaillir une partie de cette exécration sur sa mémoire.

Le nom de Sixte V, son successeur, est fameux dans la politique et dans les arts.

Le pâtre de Montalte est le rival des rois,

a dit Voltaire (1); et ces rois, dont il fut le rival, étaient Philippe II, Élisabeth, et notre grand et bon Henri. S'il fut en effet leur égal en politique, et si l'on peut jamais comparer, sous ce rapport, avec les autres souverains les papes de ces temps-là, placés dans une position qui leur donnait tant d'avantages, ce n'est pas ce qu'il s'agit d'examiner ; mais Rome entière atteste encore aujourd'hui la supériorité que donnèrent à Sixte sur les princes ses contemporains le goût et l'amour des arts, la grandeur de ses idées et sa magnificence plus que royale. Il est vrai qu'Éli-

(1) *Henriade*, c. 2. Le nom de Sixte V était Félix *Peretti*. Il était en effet né de pauvres paysans dans les grottes de *Montalto*, de la Marche d'Ancône, et avait gardé les troupeaux dans son enfance. Ce fut un moine austère, un cardinal astucieux et fourbe, mais, à des actes de rigueur excessive et de tyrannie près, un grand pape.

sabeth, Philippe et Henri régnaient dans des pays où les arts étaient presque ignorés, tandis qu'ils brillaient en Italie depuis près de deux siècles. Il est vrai encore que ces trois monarques ensemble n'auraient pu, en exerçant sur leurs peuples les exactions les plus oppressives, disposer de sommes égales aux tributs que la crédulité presque universelle versait alors dans le trésor pontifical pour l'embellissement de Rome. Ces tributs mêmes ne suffirent pas à Sixte V. Il fallut encore qu'il augmentât les charges du peuple, qu'il l'opprimât et qu'il l'appauvrît.

Il n'eut pas trop de tous ces grands moyens, employés avec une activité infatigable, pour laisser des traces si imposantes d'un règne qui ne dura guère que cinq ans (1). Quatre obélisques égyptiens, dont deux surtout étaient d'une grandeur démesurée (2), renversés et brisés par les

(1) Depuis 1585 jusqu'en 1590.

(2) 1°. Celui de Sésostris, consacré par ce roi au soleil, transporté à Rome, élevé et dédié à Auguste et à Tibère par Caligula; Sixte le fit restaurer et élever sur la place du Vatican. 2°. Un autre, consacré de même au soleil par les anciens rois d'Égypte, et tout couvert d'hiéroglyphes. Constantin l'avait fait conduire par le Nil à Alexandrie, dans le dessein d'en embellir sa nouvelle Rome; son fils Constance le fit porter à Rome même et élever dans le Cirque. Sixte le fit réparer et transporter sur la place de St.-Jean de Latran. (Voyez Muratori, *Annal. d'Ital.*, an. 1586, etc.)

barbares, et restés depuis lors dans la poussière, furent restaurés et relevés par les procédés hardis du célèbre ingénieur et architecte Dominique *Fontana*. La colonne de Trajan et celle d'Antonin, dégradées depuis cette même époque, reprirent tous leurs ornements; mais elles reçurent à leur sommet les statues en bronze de deux apôtres, au lieu de celles de ces deux empereurs. Le palais de Latran fut presque entièrement rétabli et embelli d'un grand nombre de fabriques nouvelles, de portiques, de salles et de chambres ornées de peintures exquises (1). D'immenses aqueducs, construits et soutenus par de superbes arcades, l'un dans l'espace de plus de vingt milles, l'autre de six, pour les besoins de Rome et de Civita-Vecchia; de grands travaux entrepris pour le desséchement des marais pontins; une vaste foulerie et d'autres établissements pour le travail et le commerce des laines; un hôpital où deux mille pauvres purent être reçus, et furent dotés d'une rente de 15,000 écus d'or, prouvèrent que le pontife joignait des vues d'utilité publique à son goût pour les monuments des arts (2). Enfin, ce fut lui qui eut la gloire de terminer cette grande basilique de St.-Pierre qui,

(1) La dédicace en fut faite le 30 mai 1589. (*Id. ibid.*, *ad hunc ann.*)

(2) Muratori, *ub. supr.*

depuis le pontificat de Jules II, c'est-à-dire, depuis le commencement de ce siècle, était l'objet des soins de tous les papes les plus éclairés et des travaux des artistes les plus célèbres.

Avant Sixte V, les cardinaux Alexandre *Farnèse* et Marcel *Cervini* avaient fait établir à Rome une magnifique imprimerie (1), qui fut, pendant plusieurs années, sous la direction du célèbre Paul Manuce (2), et qui portait déjà le nom d'imprimerie de la Chambre, *Camerale* (3) ; mais il paraît qu'elle ne possédait que des caractères grecs et latins, et c'est à Sixte V qu'appartient la fondation stable de l'imprimerie du Vatican, ou de la chambre Apostolique. Son principal but était de publier, avec tout le luxe typographique, les ouvrages des Pères; il dépensa, pour la fonder, environ 40,000 écus romains, et la fournit des plus beaux caractères grecs, latins, hébraïques, syriaques, arabes; de papiers excellents, et de tout ce qui est nécessaire à la perfection de cet art. Il paya libéralement des savants pour surveiller les impressions. La belle édition de la version des *Septante*, et la *Bible* latine qui porte

(1) Vers l'an 1540.

(2) Cette direction avait été d'abord confiée à Antoine Blado d'Asola; on lit à la fin du t. III des Comment. d'Eustathe sur Homère, imprimé en 1549 : *Impressum Romæ apud Antonium Bladum Asulanum et Socios*, etc.

(3) Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 175.

le nom de Sixte V, en furent les premiers résultats (1).

La bibliothèque Vaticane, qui dut ses commencements à Nicolas V, que Sixte IV avait rebâtie et ouverte au public, et qui, depuis, avait été successivement enrichie par les libéralités de Léon X, de Paul III et de Grégoire XIII, était cependant située dans un lieu bas, obscur et malsain (2). Sixte V voulut élever aux lettres un monument plus convenable. *Fontana*, qu'il chargea de l'exécuter, seconda parfaitement les grandes vues et l'empressement du pontife; il acheva dans une année le superbe édifice où cette bibliothèque fut placée (3), et où elle est restée jusqu'à ces derniers temps.

Ces actes de munificence sembleraient avoir dû épuiser le trésor, et cependant Sixte V amassa dans celui du château St.-Ange, la somme, alors énorme, de cinq millions d'écus d'or, ou de vingt millions de livres. Son motif ostensible pour thésauriser ainsi, était de pourvoir aux dépenses que pourraient occasionner, par la suite, les invasions des Turcs, ou même des princes chrétiens dans

(1) *Id. ibid.* Cette Bible, malgré tous les soins qu'on avait pris, fut loin de répondre aux vues du pontife, et les incorrections dont elle était remplie obligèrent peu de temps après Clément VIII à en ordonner une édition nouvelle. (Muratori, *ub. supr.*, an. 1590.)

(2) *Id. ibid.*, an. 1588.

(3) Tiraboschi, *ub. supr.*, p. 179.

les états de l'Église; mais on prétend que le but secret était de s'emparer du royaume de Naples à la mort de Philippe II; que des mots échappés au pape dans ses discours, et même dans quelques bulles le prouvèrent assez évidemment (1). Il laissa donc le trésor riche, mais l'état appauvri par l'excès des impôts, des gabelles et des autres inventions fiscales, établies sans mesure et levées avec une rigueur inflexible. Aussi, au moment de sa mort, le peuple voulut-il abattre la statue que le sénat lui avait élevée au nom du peuple même. On parvint à apaiser l'émeute et à sauver la statue; mais c'est à cette occasion que fut porté le décret qui défendit d'en élever, à l'avenir, à aucun pape vivant (2).

Après lui, le Saint-Siége devenu, pour ainsi dire, plus glissant et plus mobile que jamais, fut occupé, dans une seule année, par trois papes, qui n'y laissèrent aucune trace que les lettres soient intéressées à chercher (3). Clément VIII, qui le remplit ensuite jusqu'à la fin de ce siècle (4) et pendant le premier lustre du suivant, était un homme d'un esprit élevé, d'une instruc-

---

(1) Muratori, an. 1588.

(2) *Ibid.*, an. 1590.

(3) Urbain VII ne régna que douze jours, Grégoire XIV dix mois, et Innocent IX environ deux.

(4) Hippolyte *Aldobrandini*, élu le 30 janvier 1592.

tion peu commune et d'une rare capacité dans les affaires. Il aima les sciences et les lettres; il éleva au cardinalat un Baronius, un Bellarmin, un d'Ossat, et plusieurs autres qui soutinrent l'éclat de la cour et de la pourpre romaines; mais aucun établissement public, aucun acte de libéralité particulière ne nous recommande sa mémoire, chargée d'ailleurs, comme nous l'allons bientôt voir, du juste reproche d'une usurpation violente, et aussi contraire, par sa nature, à l'esprit évangélique, qu'elle le fut, par ses suites, à l'intérêt des lettres. Sa conduite, à l'égard de la France, fut mêlée de mal et de bien. Depuis long-temps nos troubles civils et religieux occupaient les souverains pontifes plus qu'il ne l'aurait fallu pour la tranquillité de l'Europe, pour le bien de l'humanité, pour l'honneur même de la religion, ou du moins de la cour de Rome. Clément VIII osa encore pendant plusieurs années refuser à notre bon roi Henri IV l'entrée de l'Église où il demandait à être admis. Il l'y reçut enfin, et cessa d'offrir au monde le spectacle révoltant d'un prêtre étranger, osant ou defendre ou permettre à un grand peuple de reconnaître pour chef qui il lui plaît.

Tandis qu'à Rome et à Florence les lettres et les arts éprouvaient ces vicissitudes, elles avaient, dans plusieurs autres états d'Italie, une existence brillante, mais agitée; l'émulation était presque

générale entre les princes, à qui les protégerait le plus; mais ces princes étaient environnés de circonstances orageuses peu favorables à cette émulation. La guerre, qui s'était allumée dès la fin du siècle précédent, prit dans le seizième un nouveau degré de fureur, lorsque la lutte élevée entre l'Empire et la France, dont l'Italie était le théâtre, devint la lutte entre deux prétendants à l'Empire, et qu'elle eut pour champions Charles-Quint et François Ier. Le Milanais avait perdu ses ducs; la plupart des autres principautés, entraînées dans le tourbillon des révolutions plutôt militaires que politiques, changèrent plusieurs fois de fortune et de maîtres; et les lettres se trouvèrent enveloppées dans ces fréquentes alternatives.

Pendant le peu de temps que François Ier. fut maître de Milan, il se fit gloire d'accorder aux arts et aux lettres le même accueil, les mêmes encouragements qu'ils avaient reçus avant lui. C'est là qu'il sentit se développer ces nobles goûts dont la nature lui avait donné le germe; c'est de là qu'il amena en France des savants et des artistes qui firent, pour la nation entière, ce que l'Italie avait fait pour lui; et si quelque chose put dédommager la France des désastres que lui causèrent les inclinations belliqueuses de son roi, c'est que, sans ses guerres imprudentes, le siècle de François Ier. n'eût peut-être pas encore été

pour elle le premier siècle des arts. Après qu'il eut perdu le Milanais, et cette fois sans retour, Maximilien Sforce, qui le lui avait cédé et s'était retiré en France, ne recouvra pas ce duché. Ce fut son frère, François-Marie, que Charles-Quint y rétablit (1). Mais l'état précaire où il fut toujours, et peut-être le peu de goût qu'il avait pris pour les lettres dans les agitations où sa famille avait vécu, l'empêchèrent de rien faire pour elles.

La race des Sforce et le duché de Milan s'éteignirent en lui. Charles-Quint resté, après la mort de ce prince (2), en possession du Milanais, l'était auparavant du royaume de Naples; rien n'annonce qu'il se soit occupé du progrès des lettres dans ces deux états : elles lui étaient au moins indifférentes; et l'historien Robertson assure même, qu'élevé par ce rude théologien Adrien d'Utrecht, que nous avons vu figurer parmi les papes, Charles avait annoncé de bonne heure de l'aversion pour les sciences (3). Les vice-rois, ou commandants, qui le représentaient à Milan et à Naples, n'eurent pas tous, il est vrai, la même indifférence ou le même éloignement que leur maître; mais à Naples, le plus fameux de ces commandants, don Pèdre de Tolède, aimait trop

(1) En 1525.

(2) En 1535.

(3) *Hist. de Charles V*, l. I.

l'inquisition pour ne pas haïr les lettres. On sait quels mouvements causa dans le royaume son obstination à y vouloir introduire cet odieux tribunal. Parmi les hommes puissants qui lui résistèrent, on distingue le prince de Salerne *Ferrante San Severino* (1), protecteur éclairé des lettres, ami et patron d'un poète alors célèbre, mais depuis éclipsé par la grande célébrité de son fils. *Bernardo Tasso*, fidèlement attaché à ce prince dans sa disgrâce, y fut enveloppé. Sa ruine et son exil furent, comme nous le verrons dans la suite, les premières infortunes qui assaillirent l'enfance et la jeunesse du Tasse, son fils, destiné à en éprouver tant d'autres.

San Severino n'était pas le seul grand qui, avant ses malheurs, donnât aux lettres, dans ce royaume, l'encouragement qu'elles ne recevaient plus du gouvernement même. L'illustre maison des *Aquaviva* et celle des Davalos, se distinguèrent entre les familles qui les protégèrent le plus généreusement. Deux frères *Aquaviva*, ducs d'Atri, se montrèrent, dès le commencement de ce siècle, pleins d'ardeur et de libéralité pour elles (2); ils laissèrent même tous deux

(1) Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 101.

(2) L'un de ces frères se nommait Mathieu et l'autre Bélisaire; ils moururent tous deux en 1528. (Voyez *Mazzuchelli*, *Scrit. ital.*, t. I, part. I.

quelques ouvrages (1) ; et cette famille eut encore après eux, dans le militaire (2) et dans l'Église (3), des hommes qui se rendirent célèbres par leur amour pour les lettres et par leur savoir.

Les Davalos, originaires d'Espagne, mais établis à Naples dès le siècle précédent, eurent encore plus de renommée. Il n'est presque point de recueils de vers publiés alors, qui ne soient remplis de leurs louanges ; et les dédicaces d'ouvrages de tout genre, qui leur furent adressées, sont innombrables. Ferdinand-Francois Davalos, marquis de Pescaire, né à Naples, se distingua surtout comme guerrier, et fut l'un des plus grands capitaines de ce siècle. Ce fut lui qui contribua le plus au gain de cette bataille de Pavie, où François Ier. perdit tout, *fors l'honneur* (4). Il mourut à Milan la même année (5), à peine âgé de trente-six ans, des suites des blessures qu'il avait reçues dans cette bataille. Il avait montré, dès sa jeunesse, beaucoup de goût pour les lettres, et continuait de les cultiver et de les honorer parmi le fracas des armes. Il avait épousé la fameuse *Vittoria Colonna*, l'une des femmes poètes les plus cé-

(1) *Mazzuchelli* en donne la liste, *loc. cit.*

(2) Jean-Jérôme *Aquaviva*, dont le *Boccalini* parle dans ses *Ragguagli di Parnasso*, cent. II, ragg. 85.

(3) Octave, fils du précédent, archevêque de Naples et cardinal.

(4) Mot justement célèbre de ce roi chevalier.

(5) 1525.

lèbres qu'ait eues l'Italie; et l'éclat des talents de sa femme, et de la protection qu'elle accorda aux lettres rejaillissait sur lui.

Ferdinand laissa pour héritier Alphonse Davalos, marquis *del Vasto*, son cousin, et c'est celui-ci surtout que la littérature italienne compte parmi ses plus illustres Mécènes. Il acquit aussi un grand nom dans la carrière des armes, où son bonheur ne fut troublé qu'à la fin. Gouverneur du Milanais et de tous les états de l'empereur en Italie, la cour qu'il tenait à Milan devint le rendez-vous des lettres et des arts. Paul Jove, dans ses éloges des plus illustres guerriers (1), *Luca Contile*, dans ses lettres (2), le *Muzio*, dans les siennes (3), et plusieurs autres auteurs contemporains, le représentent comme l'un des hommes de son siècle le plus beau, le plus rempli de grâces et d'amabilité dans ses manières, de régularité dans ses mœurs, de goût et de talent pour la poésie, de magnificence et de dignité dans toute sa conduite. La conversation des hommes de lettres et des savants était presque le seul délassement qu'il se permît; il les fixait auprès de lui par les agréments de son commerce autant que par ses bienfaits. Chaque jour il s'entretenait avec eux

(1) *Elog. Viror. bello illustr.*, p. 335.

(2) T. I, p. 58, 69, 90.

(3) Édit. de Florence, 1590, p. 66.

sur des questions d'histoire, de cosmographie, quelquefois même de théologie, selon le goût du temps, mais le plus souvent de poésie. Il savait aussi les employer dans les affaires, et les chargeait de négociations importantes, relatives, soit à la politique, soit à la guerre (1); même dans ses voyages, il n'interrompait point l'usage de ses entretiens et de ses exercices littéraires. Nous avons, dans une lettre du *Muzio* (2), la description d'un de ses voyages dans le Piémont, de Vigevano à Mondovi. « Pendant la route, écrivait-il, le Marquis a toujours été dans la compagnie des Muses; il a fait jusqu'à douze sonnets et une épître de plus de cent vers, en réponse à une de moi; il m'a obligé à composer tous les jours. En voyageant à cheval, nous faisions des vers comme à l'envi; nous nous écartions du cortége; quand j'avais fait un sonnet, j'allais à lui pour le lui réciter; il en faisait autant avec moi. Chaque soir, en arrivant à nos logements, j'écrivais ce que j'avais composé pendant le jour, et je le lui portais; il écrivait aussi ses vers, et me les envoyait ou me les remettait lui-même quand je l'allais voir. » Depuis ce temps, les grands ne voyagent plus à cheval, mais on voit que ce n'est pas la

---

(1) Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 69, où il cite une lettre de *Luca Contile*.

(2) *Ub. supr.*

seule différence qu'il y ait entre leurs voyages et ceux d'Alphonse Davalos.

Et ce n'était pas pour son plaisir qu'il parcourait ainsi le Piémont, c'était comme général des armées de l'empereur. La guerre s'était rallumée; les Français tenaient encore au-delà des Alpes; Alphonse marchait contre eux, et il marchait à sa perte. Peu de temps après, il livra la bataille de Cérisoles: il y fut vaincu et blessé. On profita de sa défaite pour le desservir auprès de l'empereur. Accusé de concussions et d'abus d'autorité dans son gouvernement, il se rendit à la cour pour se justifier, fut mal reçu, et revint mourir, non de ses blessures mais de chagrin, à Vigevano (1). Heureux, s'il n'eût pas souillé sa gloire par un acte de barbarie contraire aux droits les plus sacrés, en faisant assassiner deux ambassadeurs (2) que François Ier. envoyait à Venise pour passer à Constantinople; et cela pour saisir, dans leurs papiers, des secrets qu'il n'y trouva pas!

Mais toutes puissantes qu'étaient ces deux fa-

(1) Mars 1546. Il n'avait que quarante-trois ans.

(2) L'un d'eux était César Frégose, qui s'était retiré en France après avoir été général des Vénitiens. *In questo tempo*, dit *Mazzuchelli*, *Cesare Fregoso mentre andava a Venezia ambasciatore del Rè Francesco I fu ucciso per ordine del marchese del Vasto governatore di Milano.* (*Scrittor. ital.*, t. III, article *Bandello*, p. 202.

milles, et celle des *Rangoni* de Modène, et quelques autres encore dont les lettres ont gardé les plus honorables souvenirs, c'étaient pourtant des familles privées et sujettes, qui ne pouvaient rendre d'aussi grands services aux sciences et aux arts que celles qui conservaient, même dans de petits états, leur souveraineté. On doit mettre au premier rang les princes de la maison d'Este, ducs de Ferrare. On les a vus, dès le quinzième siècle, ouvrir dans leur cour un asyle aux lettres. Nicolas III, Lionel, Borso, Hercule Ier, eurent tous le même penchant pour elles. Alphonse Ier, fils d'Hercule, lui succéda en 1505; il ne régna pas moins de trente ans; mais toujours en guerre, tantôt avec les Vénitiens, tantôt avec les papes, Jules II, Léon X et Clément VII, dépouillé par eux de Modène, de Reggio, et d'autres villes de ses états, qu'il ne recouvra que vers les dernières années de sa vie (1); enfin, éprouvé par les plus cruelles traverses, il ne serait pas surprenant qu'il n'eût pu s'occuper de l'encouragement des lettres. Il le serait d'autant moins, qu'il était lui-même peu lettré. Une jeunesse faible et presque toujours languissante lui avait interdit l'étude; la guerre et les affaires ne lui avaient pas laissé

(1) Il fut remis dans la possession paisible de tous ses états en 1531, par l'empereur Charles V, qui y ajouta même la principauté de Carpi. Il mourut en 1534.

le temps de réparer ce défaut d'éducation; cependant, la cour de Ferrare ne cessa point sous son règne d'accueillir les savants, les artistes et les poètes. Il suffit, parmi ces derniers, de nommer le grand Arioste, et d'être prévenus dès à présent, comme nous le verrons mieux dans la suite, que si ce poète eut à se plaindre du cardinal Hippolyte, frère d'Alphonse, il ne cessa jamais de jouir auprès du duc lui-même de la plus grande faveur.

Tout ce qui entourait Alphonse aimait les lettres et les honorait comme lui; son secrétaire et son ministre de confiance, *Pistofilo* de Pontremoli, était un homme de lettres : il aimait les antiquités, les médailles, dont il avait formé une très belle collection. Le *Bembo*, *Giraldi*, *Strozzi*, et d'autres auteurs, vantent son goût pour la poésie; et l'on trouve de lui, dans plusieurs recueils, des vers, médiocres à la vérité, mais qui prouvent qu'au milieu des occupations d'un ministère et des distractions d'une cour, il savait réserver quelques moments pour les muses. Lucrèce Borgia, femme du duc, à qui l'on peut reprocher, il est vrai, outre la tache de sa naissance (1), celle de ses mœurs (2), du moins pendant la première

(1) Elle étoit bâtarde du pape Alexandre VI.

(2) Elle fut accusée d'un commerce incestueux avec ses frères, et même avec le pape son père. Les historiens les plus graves, en

partie de sa jeunesse, devenue duchesse de Ferrare, tint sa cour avec autant de décence que de grâce, et se montra protectrice zélée des savants, des gens de lettres, et surtout des poètes.

Enfin le cardinal Hippolyte, non moins généreux que son frère, politique et guerrier comme lui, avait sur lui l'avantage d'une éducation cultivée et de connaissances personnelles très étendues, surtout dans les mathématiques et la philosophie. Quant à cette dernière faculté, on sait à quel genre d'études on donnait alors ce nom, et ce que c'était au seizième siècle que la philosophie d'un cardinal; mais il paraît qu'il était très avancé dans les mathématiques, et qu'il les aimait passionnément. *Celio Calcagnini*, célèbre astronome, qui lui dédia sa *Paraphrase des météores d'Aristote*, s'était souvent entretenu avec lui sur ces matières, et avait admiré son savoir (1). Dans le voyage que le cardinal fit en Hongrie, en 1518, *Calcagnini*, qui l'accompagnait, lui fit connaître l'astronome Ziegler, dont Hippolyte goûta l'entretien, apprécia les connaissances et les découvertes, et qu'il admit dans son amitié. Le car-

---

Italie, en Angleterre et en France, ont répété cette accusation. M. Roscoë presque seul a pris la défense de Lucrèce, dans une dissertation qui termine le premier volume de son *Histoire de Léon X*.

(1) *Calcagnini Oper.*, p. 426, cité par Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 35.

dinal, de retour en Italie, fit inviter Ziegler à l'y venir trouver, et lui destina la chaire de mathématiques alors vacante dans l'université de Ferrare; Ziegler accepta, mais il partit trop tard, et lorsqu'il arriva en Italie le cardinal venait de mourir à l'âge de quarante ans (1). Il n'est pas étonnant que, d'après la nature de ses études, il préférât un mathématicien à un poète, et qu'il prît tant d'amitié pour Ziegler dans le temps même où il disgraciait l'Arioste. Il serait cependant moins célèbre si l'Arioste ne l'avait pas tant vanté dans son *Orlando;* et ni les calculs de Ziegler, ni ceux de *Calcagnini*, ne pouvaient lui donner autant de renommée qu'une seule stance de ce poëme qu'il jugea si ridiculement, et dont il récompensa si mal l'auteur. Nous reviendrons, dans la vie de l'Arioste, sur ce trait peu honorable de celle du cardinal.

---

(1) Il était né en 1480 : ce que l'Arioste exprime énigmatiquement dans la quatrième stance de son trente-cinquième chant. Astolphe, avant de partir du monde de la lune, voit les Parques qui filent la vie et la destinée des hommes; il voit une quenouille plus belle et plus brillante que toutes les autres. Il demande à S. Jean qui l'accompagne, ce que c'est que cette quenouille, quand commencera et à qui appartiendra la vie dont elle contient le fil. L'Évangéliste lui apprend que cette vie

Venti anni principio prima avrebbe
Che col M e col D fosse notato
L'anno corrente dal verbo incarnato.

Hercules II, fils et successeur d'Alphonse, vécut dans des temps plus calmes, et put donner plus facilement l'essor à son penchant généreux pour les sciences, les arts et les lettres. Il les cultivait lui-même; il écrivait avec élégance en prose et en vers. Curieux d'antiquités, il rassembla une collection de médailles admirable pour ce temps-là, et il peut être regardé comme le premier auteur du célèbre musée de Ferrare (1). Les édifices et les palais dont il embellit sa capitale, les accroissements considérables qu'il fit à la ville de Modène, prouvent son goût pour les arts, ses inclinations grandes et libérales. S'il eût eu besoin d'y être excité, il l'eût été sans doute par la duchesse sa femme, Renée de France, fille de Louis XII. Douée d'un esprit aussi pénétrant qu'élevé, Renée aimait l'étude et les sciences, savait le grec et le latin, et fit instruire dans ces deux langues ses deux filles Anne et Lucrèce. On parle peu des talents et des connaissances de Léonore, leur troisième sœur, et cependant elle est en quelque façon plus connue dans l'histoire des lettres. Elle l'est par la passion qu'elle inspira, dit-on, à un grand poète, et par les malheurs mêmes du Tasse dont on croit qu'elle fut en partie la cause. Renée, leur mère, fut la bienfaitrice de tous les hommes célèbres qu'elle put rassembler à sa cour, ou que ses libé-

---

(1) *Musæum Estense*, Tiraboschi, *ub. supr.*, p. 37.

ralités purent atteindre. En avançant en âge, elle s'enfonça dans des études plus abstraites; elle eut le malheur d'aller jusqu'à la théologie. Calvin, qui fut quelque temps caché à Ferrare, accueilli d'elle comme l'étaient tous les savants, s'empara de son esprit, lui souffla ses hérésies : elle était aussi instruite qu'il le fallait pour croire les comprendre. Les désagréments que son entêtement, pour les erreurs de Calvin, lui firent éprouver du vivant de son mari et après sa mort, ne sont pas de mon sujet (1); mais il m'est permis de déplorer le malheur de ces temps, où des opinions inintelligibles, qui faisaient ailleurs couler le sang, portaient le trouble dans une cour paisible, et pouvaient rendre misérable la fin d'une vie si utilement employée à cultiver et à encourager les lettres.

Hercule II avait, ainsi qu'Alphonse son père, un frère cardinal appelé Hippolyte comme son oncle; on le nomme Hippolyte le jeune, pour le distinguer de cet oncle qu'on appelle l'ancien. Evêque de Ferrare et archevêque de Milan, comme lui, possédant de plus, en France, l'archevêché d'Auch et plusieurs riches bénéfices, il le surpassa en magnificence et en amour pour les sciences et pour les arts. Ce siècle eut peu de princes qui pussent l'égaler en luxe, en faste et

(1) Voyez Muratori, *Antich. Est.*, part. II, p. 389, etc.

en grandeur. Il n'en faut pas d'autres preuves que la délicieuse et superbe *villa*, qu'il fit construire à Tivoli, dont il existe des descriptions si magnifiques (1), et qui, telle qu'elle est encore aujourd'hui, paraît justifier tous les éloges qu'on en a faits. Tantôt dans cette belle retraite, et tantôt à Ferrare, ce prince de l'Église tenait une cour splendide. Les plaisirs de l'esprit étaient pour beaucoup dans ses jouissances; il s'entretenait chaque jour avec des savants, et s'amusait à table à écouter les disputes qui s'élevaient entre eux sur des questions de littérature ou de philosophie. On prendrait, dit le célèbre Muret dans une de ses lettres (2), la cour du cardinal Hippolyte pour une académie, tant on y voit rassemblés d'hommes instruits; et il ajoute que, quoique le cardinal ne fût pas lui-même très savant, il prenait beaucoup de plaisir à leur conversation, et en rapportait toujours quelque connaissance. Le même Muret, grand admirateur de François Ier., comme il devait l'être à titre de savant et de français, compare, dans un autre endroit, le cardinal Hippolyte à ce roi (3), et met en doute si l'un a mieux mérité que l'autre le nom

(1) Entre autres le *Tiburtinum Hippolyti Estii*, d'*Uberto Foglietta*.

(2) L. I, ép. 23.

(3) Dans la dédicace qu'il lui fait de ses *Variæ lectiones*.

de père des lettres. Il est vrai qu'il devait sa fortune au cardinal, qu'il lui avait été attaché pendant quinze ans, qu'il avait joui de sa confiance dans les affaires les plus importantes, et, qu'à Tivoli surtout, il ne s'écoulait pas un jour où Hippolyte ne se plût à passer seul avec lui plusieurs heures dans de libres et doux entretiens (1). La reconnaissance de Muret peut avoir un peu enflé les éloges ; mais cette reconnaissance même est une preuve qu'ils étaient fondés.

Alphonse II, successeur d'Hercule son père, fut le prince de cette famille qui eut le règne le plus long et le plus brillant. Dans un espace de trente-huit ans (2), ce ne fut, pour ainsi dire, à sa cour qu'une suite de fêtes, de spectacles, de joûtes, de tournois, de chasses, de voyages, de réceptions de princes étrangers et d'ambassadeurs. Alphonse II ne se signala pas moins par sa bienfaisance que par son goût pour les arts, par sa magnificence en bâtiments, par le nombre et les brillants uniformes des gardes dont il était environné, enfin par tout ce qui contribue au luxe et à l'éclat de la cour la plus somptueuse. On aime à voir, parmi tant d'objets de dépenses, les aumônes qu'il répandait sur les pauvres de ses états (3), quoique

(1) Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 41.

(2) Depuis 1559 jusqu'en 1597.

(3) Tiraboschi, *ub. supr.*, p. 42.

l'on aimât encore mieux qu'il n'y eût point eu de pauvres dans les petits états d'un prince si magnifique.

Ses ancêtres avaient fondé et successivement accru la bibliothèque, dont on fait remonter jusqu'au marquis Lionel la première création; mais il était réservé au duc Alphonse II de rivaliser sur ce point avec Sixte V et Cosme Ier., peut-être même de les surpasser. Leur soin principal avait été de rassembler des manuscrits; Alphonse en ajouta un grand nombre à ceux qu'il possédait déjà; mais de plus il donna ordre, dès l'instant même de son avènement, que sans regarder à la dépense, on lui achetât tous les livres publiés depuis l'invention de l'imprimerie, c'est-à-dire depuis un siècle; et peu de mois après, cet ordre était déjà presque entièrement exécuté (1). Il ne cessa depuis lors d'augmenter ce riche dépôt; et s'il eût eu, comme les Médicis, des successeurs qui eussent pu suivre ses traces, la bibliothèque d'Este aurait pu aller de pair avec les plus grandes et les plus belles de l'Europe; mais nous verrons bientôt que ce bonheur lui fut refusé. Il eut fort à cœur de faire prospérer l'université de Ferrare, et n'épargna rien pour que les plus savants professeurs qu'eût alors l'Italie vinssent s'y fixer. Sa cour était le rendez-vous des

(1) *Id. ibid.*, p. 182.

hommes les plus distingués dans tous les genres ; et l'on y comptait un grand nombre de femmes qui joignaient le mérite des connaissances et du goût pour les lettres aux avantages de la naissance et de la beauté.

Pour plus de ressemblance avec son père et son aïeul, Alphonse II eut aussi un frère, le cardinal Louis d'Este, qui, à l'exemple des deux cardinaux Hippolyte, n'eut point de plus grand plaisir que d'accueillir les savants, de les entretenir, et de passer avec eux les jours entiers, soit à Rome ou dans ses voyages, soit dans les jardins de sa charmante *villa* de *Belriguardo*, qu'il habitait auprès de Ferrare (1). C'est au cardinal Louis que le Tasse fut premièrement attaché. Il le fut ensuite au duc lui-même. Nous verrons ailleurs le bien et le mal qu'il reçut des deux frères. Ce que l'Arioste avait souffert dans cette cour n'était rien auprès de ce que le seul rival qu'il ait dans la poésie épique y devait souffrir. Il était de la destinée des deux plus grands poètes de ce siècle d'illustrer par les productions de leur génie les princes de la maison d'Este, et de devoir à l'ingratitude de ces princes tous leurs malheurs. Grande leçon qui ne corrige pas les princes, et qui ne corrige pas non plus les poètes!

Rien ne paraissait manquer au bonheur et à

(1) Voyez les Lettres de Muret, l. I, ep. 23, etc.

l'illustration de la maison d'Este. Sans parler de sa gloire dans les armes, de l'accroissement qu'elle avait donné à ses états, et de ses grandes alliances, à ne considérer Ferrare que comme une seconde patrie des lettres et des arts, elle pouvait se comparer à Florence, et ses ducs étaient devenus les rivaux des Médicis ; mais Alphonse II mourut sans enfants (1), et toute cette prospérité s'évanouit. César d'Este, son cousin, qu'il avait institué, par testament, son successeur, et qui fut proclamé par les magistrats de Ferrare le jour même de la mort d'Alphonse, était né d'un fils naturel d'Alphonse Ier. Le duc avait ensuite légitimé ce fils, en épousant sa mère (2). Le judicieux Muratori le prouve dans ses *Antiquités de la maison d'Este*, et le répète dans ses *Annales* (3); les historiens de Ferrare le prouvent de même (4); mais il convenait au pape Clément VIII de ne pas admettre ces preuves. Sa chambre apostolique, qui aurait été sans doute désavouée par les apôtres, déclara le duché de Ferrare dévolu au Saint-Siége, *pour fin de lignée ou pour d'autres causes*, ce sont ses termes (5). Le Saint-Père fulmina une

(1) En 1597.

(2) *Laura Eustochia.*

(3) An. 1597.

(4) *Agostino Faustini*, *Andrea Morosino*, *Cesare Campana*, cités par Muratori, *ub. supr.*

(5) *Ob lineam finitam, seu ob alias causas.* (Muratori, *loc. cit.*)

bulle terrible contre César d'Este, et ne lui donna que quinze jours pour comparaître devant lui, et pour se démettre provisoirement du duché de Ferrare entre ses mains. César ne se pressant pas d'obéir, Clément fit marcher contre lui vingt-cinq mille hommes d'infanterie et quelques mille chevaux. Il rappela de Hongrie ses troupes commandées par son neveu J. F. *Aldobrandini*, cette affaire l'intéressant, selon l'expression de Muratori (1), plus que la guerre contre les Turcs.

Ferrare prise entre deux armées fut remplie d'émissaires qui n'épargnèrent rien pour soulever un peuple tranquille, contre son prince légitime. Enfin, la main pontificale lança son dernier foudre; la bulle d'excommunication frappa César et quiconque des rois ou princes chrétiens oserait lui prêter secours. Le nouveau duc n'avait ni assez de troupes pour résister seul, ni assez d'argent pour en lever d'autres, ni peut-être assez de fermeté pour tenir tête à la fois aux armes du pontife et à ses bulles. « Les princes ses alliés n'osèrent, dit encore Muratori (2), lever même un doigt pour le défendre, et se bornèrent à de vaines représentations auprès du pape ». César, forcé de céder, remit entre les mains de ce puissant et violent ennemi le duché de Ferrare et toutes ses dé-

(1) *Loc. cit.*

(2) *Ibid.*

pendances. Il ne lui fut permis de garder que Modène et Reggio. Clément, après avoir célébré à Rome, par des fêtes éclatantes, ce nouvel accroissement des états de l'Église, voulut en prendre possession en personne. Il y fit une entrée solennelle (1), et y reçut pendant plusieurs jours les hommages des ducs de Mantoue, de Parme, etc., qui venaient en tremblant baiser les pieds du terrible pontife. Ce qu'il y eut de plus honteux, c'est que parmi les princes qui lui rendirent cet hommage, dans plusieurs villes où il s'arrêta en allant de Rome à Ferrare, on vit à Rimini le nouveau duc de Modène, ce même César d'Este qu'il dépouillait du duché de Ferrare, et que l'orgueilleux pape récompensa de cet acte d'humilité plus que chrétienne, en donnant à son frère Alexandre d'Este le chapeau de cardinal.

C'est ainsi que disparut cette puissance qui avait eu tant d'éclat, et que Ferrare cessa d'être en Italie l'une des plus illustres métropoles des lettres et des arts. Je n'ajouterai pas : c'est avec cette modération et cette justice que le chef d'une religion, qui certes n'autorise rien de pareil, opprima un prince faible, et s'enrichit de sa dépouille. Je ne fais point de réflexions ; je raconte, ou plutôt j'indique simplement les faits, et seulement autant qu'il le faut pour que l'on suive de

(1) Le 8 mai 1598.

l'œil les diverses fortunes et les révolutions, non des états, mais des lettres.

César d'Este, en se retirant à Modène avec sa famille, y transporta tout ce qu'il put du riche mobilier qui ornait son palais de Ferrare. Heureusement il n'oublia pas la bibliothèque, objet des soins de plusieurs ducs et surtout d'Alphonse II; mais ce transport d'une collection si considérable, la précipitation et la confusion d'un tel déplacement, la négligence des uns, la mauvaise foi et l'avidité des autres ne purent manquer d'y occasionner des pertes irréparables (1). Elle en éprouva peut-être encore à Modène, où ni César, ni ses trois ou quatre premiers successeurs ne s'occupèrent de la faire mettre en ordre et placer dans un lieu convenable. Ce ne fut que vers la fin du siècle suivant qu'elle attira l'attention d'un duc de Modène (2), qui fit arranger les livres, et leur donna un bibliothécaire; et c'est au commencement du dix-huitième siècle qu'un autre duc (3) l'enrichit considérablement en livres imprimés et en manuscrits, et lui fit élever le bâtiment magnifique où elle est encore aujourd'hui. C'est à la garde de cette bibliothèque précieuse qu'ont été successivement préposés deux savants

---

(1) Tiraboschi, t. VIII, l. I, c. 4.

(2) François II.

(3) François III.

qui ont rendu de si grands services à l'histoire littéraire, Muratori et Tiraboschi. C'est dans les nombreux manuscrits de cette belle collection qu'ils ont puisé les monuments authentiques et les notions aussi sûres qu'abondantes dont ils ont enrichi le monde littéraire. Elle a conservé le titre de Bibliothèque d'Este, *Biblioteca Estense*, qui rappelle tout ce que la littérature et les sciences durent à cette famille déchue de ses grandeurs, mais non pas de toute sa gloire.

Les Gonzague, d'abord marquis et ensuite ducs de Mantoue, avaient commencé, dès le quatorzième siècle, à montrer du goût pour les lettres; toutes les branches de cette nombreuse et illustre famille furent à l'envi, dans le seizième, les dignes émules des princes d'Este et des Médicis, par leur magnificence, par les bienfaits dont ils comblèrent les savants; et peut-être les surpassèrent-ils par les talents littéraires que plusieurs d'entre eux firent briller.

François de Gonzague, marquis de Mantoue au commencement de ce siècle, presque toujours enveloppé dans les guerres qui désolaient alors l'Italie, protégea cependant les lettres, et surtout la poésie. Frédéric son fils, premier duc de Mantoue, surpassa de bien loin ses ancêtres par son luxe, par les spectacles et les fêtes théâtrales qu'il fit donner à sa cour, et par les édifices somptueux qu'il fit bâtir. Alors les beaux-arts

semblèrent naître pour Mantoue, et Jules Romain, fixé par les bienfaits de Frédéric, y répandit toutes les richesses de son génie. Tous les ducs qui se succédèrent pendant le reste de ce siècle continuèrent à l'envi d'encourager les arts et d'embellir Mantoue. Les gens de lettres et les savants eurent en eux de généreux protecteurs, et souvent même des amis. Le duc Vincent surtout s'honora d'être l'ami du Tasse dans le temps de ses plus grands malheurs (1), et cet illustre infortuné trouva en lui autant de consolations que de secours.

Les ducs de Guastalla, seconde branche des Gonzague, ne se signalèrent pas moins. Après Don *Ferrante*, chef de cette branche, César son fils et sa fille Hippolyte ne se bornèrent pas à protéger les sciences et les lettres, ils les cultivèrent tous deux avec succès. La princesse Hippolyte joignit aux études les plus sérieuses du talent pour la poésie, et l'on trouve de ses vers dans les recueils de ce temps (2). César aimait surtout la philosophie et les antiquités; il fonda une académie à Mantoue (3), qui devint l'une des plus célèbres de l'Italie. Le Tasse a fait, dans un de ses

(1) Ce duc vécut jusqu'en 1611.

(2) Voy. *Rime di diverse donne*, recueillies par *Domenichi*.

(3) Celle des *Invaghiti*.

dialogues (1), de grands éloges de cette académie et de son fondateur.

Une troisième branche des Gonzague, celle des ducs de Sabionette, ne doit pas être oubliée dans l'histoire des lettres (2). L'un d'eux, nommé Louis, à qui sa valeur militaire avait acquis le surnom très peu littéraire de Rodomont, ne se distingua pas moins dans la poésie que dans les armes. Outre plusieurs pièces de vers imprimées dans divers recueils, c'est de lui que sont les douze stances à la louange de l'Arioste que l'on trouve dans plusieurs éditions de l'*Orlando*. Son fils Vespasien, l'un des plus braves et des plus habiles capitaines de ce siècle, ne fit point de vers, mais il rendit aux lettres et aux arts de plus grands services. Il fit rebâtir en entier la ville de Sabionette. Elle fut achevée en peu d'années, et la largeur et l'alignement des rues, l'architecture des maisons particulières, la beauté des temples, la symétrie de la place publique, les statues et les autres productions des arts dont il l'embellit, enfin les belles fortifications dont il l'entoura, excitèrent une admiration générale (3). Il

(1) *Trattato delle dignità*, Oper. ediz. Firenz., 1724, t. III, p. 129.

(2) Elle descendait de Jean-François, fils de Louis Ier., marquis de Mantoue. (Tiraboschi, *ub. supr.*, p. 54.)

(3) *Id. ibid.*, p. 58.

y fonda des écoles de langues grecque et latine, et des pensions pour les professeurs. Son palais était toujours rempli de gens de lettres et de savants, dont la conversation faisait ses délices. Il mourut en 1591 dans la ville qu'il avait fait bâtir. Il montra, mieux peut-être que tout autre prince, ce qu'ils pourraient faire tous, même dans de petits états, s'ils avaient son goût pour les arts et ses nobles inclinations.

Le cardinal Scipion de Gonzague appartient à cette branche (1). Ses premières études, qu'il fit à Padoue, furent toutes littéraires. Il fonda dans cette ville l'académie des *Eterei*, qui eut, peu de temps après, la gloire de compter parmi ses membres le Tasse et le Guarini. Scipion de Gonzague en suivit assidûment les travaux tandis qu'il habita Padoue. En avançant en âge, il conserva toujours du goût pour les objets de ses premières études. Guarini soumit à son examen le manuscrit du *Pastor-Fido;* Scipion fut l'ami de ce poète, et le fut encore plus du Tasse, qui lui confia aussi son poëme avant de le publier. Le cardinal se fit honneur de lui servir de secrétaire, et copia ce poëme en entier de sa main. Pendant le séjour que le Tasse fit à Padoue, Scipion lui témoigna la plus tendre amitié. Il ne voulut point qu'il eût

(1) Il était petit-fils de Pirrhus de Gonzague, qui était frère de Louis Ier., père de Rodomont.

d'autre chambre, d'autre table, et même, ajoute-t-on, d'autre verre que le sien (1).

Plusieurs autres Gonzague, ou de l'une ou de l'autre branche, s'illustrèrent encore dans les lettres : tel fut surtout un *Curzio* de Gonzague, qui a laissé beaucoup de poésies, une comédie (2) et même un poëme héroïque (3) dont nous aurons occasion de parler. Plusieurs femmes de cette famille se firent aussi connaître, soit par la protection qu'elles accordèrent aux lettres, soit même par leur ardeur à les cultiver et par leurs talents. Il est donc vrai de dire qu'entre toutes les maisons souveraines d'Italie, pendant ce siècle, sans en excepter les Médicis et les princes d'Este, aucune ne posséda dans les lettres un nom plus justement acquis, et une gloire plus personnelle que les Gonzague.

Les trois la Rovère, ducs d'Urbin, qui se succédèrent pendant ce même siècle (4), quoique souvent troublés par des orages politiques, se montrèrent animés du même zèle pour le progrès et l'encouragement des lettres. Leur cour, aussi splendide que celles des princes les plus magni-

---

(1) Voyez Tiraboschi, *ub. supr.*, p. 59.

(2) *Gli Inganni.*

(3) *Il Fidamante.*

(4) François-Marie de la Rovère, adopté par son oncle *Guidubaldo* de *Montefeltro*; *Guidubaldo* son fils, et François-Marie II son petit-fils.

fiques de ce temps, mit aussi une partie de son luxe à rassembler et à honorer les savants. Le troisième de ces princes, François-Marie II, égala ses deux prédécesseurs en amour des lettres, et eut sur eux l'avantage d'être plus lettré. Élevé par le célèbre *Muzio*, instruit dans toutes les parties des sciences par les plus habiles maîtres (1), son délassement le plus doux, dans les moments de liberté que lui laissaient les affaires, était de s'entretenir, non seulement avec des littérateurs, des orateurs et des poètes, mais avec des professeurs de philosophie, d'histoire naturelle, de théologie et de mathématiques. Époux de l'une des deux savantes et aimables filles du duc Hercule d'Este et de Renée de France, secondé par elle dans son goût éclairé pour les jouissances de l'esprit, il fit de sa capitale, qui formait presque tout son état, le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué dans les lettres. Cette cour devint l'émule de la cour de Ferrare, et lui survécut peu de temps. Le duc François-Marie II, parvenu, sans enfants, à une extrême vieillesse, se laissa persuader de se démettre en

---

(1) Il les nomme tous dans sa vie, qu'il a écrite lui-même, et que l'on trouve imprimée, *Nouveau Recueil de Calogerà*, t. XXIX. Il avait aussi écrit, pour un fils qu'il perdit très jeune, un *Traité d'Éducation*, que l'on conserve manuscrit à Florence. Voyez en tête de sa vie, *loc. cit.*, ce que dit à cet égard l'éditeur. Voyez aussi Tiraboschi, *ub. supr.*, p. 64.

faveur du pape Urbain VIII (1). Ce duché fut ainsi réuni à l'état ecclésiastique, et cessa, comme le duché de Ferrare, d'être compté parmi ces petits états, devenus des centres d'émulation et d'activité littéraires, dont l'action simultanée contribua tant à l'illustration de ce beau siècle.

Enfin les ducs de Savoie, malgré les désastres qu'ils éprouvèrent, furent loin de se tenir étrangers à cette action. Charles III, chassé de presque tous ses états, ne put réaliser les espérances qu'il avait données d'abord (2) ; mais son fils Émanuel-Philibert, qui recouvra le Piémont et ce que Charles avait perdu de la Savoie, politique aussi habile que brave guerrier, ne se vit pas plutôt raffermi sur son trône (3), qu'il voulut l'entourer de ce que la culture des sciences et des lettres ajoute à la prospérité des petits comme des grands états. Son mérite est d'autant plus grand, que ni son peuple, ni lui, ne paraissaient préparés à cette révolution. Maître d'un pays encore presque barbare, élevé lui-même dans les camps, il sut exciter dans ses sujets l'amour du savoir et l'émulation des études. La science des lois, la philosophie, telle qu'elle était alors, les belles-lettres mêmes, et jusqu'à l'éloquence italienne, furent cultivées

(1) En 1626; le duc avait près de quatre-vingts ans.

(2) Il mourut à Verceil en 1553.

(3) 1559.

avec succès (1). L'université, dont il ne trouva en quelque sorte qu'une ombre réfugiée à Mondovi (2), fut d'abord régénérée dans cette ville, et pourvue, à grands frais, d'habiles professeurs, tandis que les Français occupaient Turin; elle fut rétablie ensuite avec splendeur dans la capitale, lorsqu'Émanuel-Philibert en fut redevenu maître (3). Turin devint dès-lors une des villes d'Italie où les sciences fleurirent avec le plus de gloire; et après le règne de ce grand prince, qui ne fut que de vingt ans (4), le Piémont put le disputer, pour la culture des lettres et le bon goût, avec toutes les autres provinces de l'Italie et de l'Europe (5).

On voit qu'à une époque où l'Italie fut si continuellement et si universellement agitée par la guerre, il n'y eut presque aucune de ses parties où ne se fît sentir ce mouvement général des esprits, ni presque aucun de ses gouvernements qui ne contribuât à l'imprimer et à l'entretenir. Ce n'est pas la seule époque où l'on ait vu fleurir au milieu des armes ce qu'on nomme les arts de la

(1) *Istoria della Italia occidentale di M. Carlo Denina*, t. III, l. X, c. 12.

(2) Tiraboschi, *ub. supr.*, p. 97.

(3) Elle lui fut rendue en 1562; mais il paraît que l'université n'y revint qu'en 1564, et même en 1566. (Tiraboschi, *loc. cit.*)

(4) Il mourut en 1580.

(5) M. Denina, *loc. cit.*

paix : mais il n'en est aucune, depuis les beaux siècles de la Grèce, où le goût des arts et des lettres ait été aussi vif et aussi universel, où il ait paru presque à la fois autant d'hommes de génie et autant de princes dignes de les apprécier et de leur servir d'appui; aucune enfin dont il soit resté, dans un seul pays, autant de monuments littéraires. Je vais maintenant, sans me laisser décourager par l'immensité de l'entreprise, essayer de faire connaître les principales productions, dans tous les genres, qui illustrèrent ce siècle fameux. Puissé-je mettre assez d'ordre dans la division des matières, assez de clarté et d'équité dans la manière de les présenter, pour venger les bons auteurs italiens des jugements précipités dont ils ont trop souvent été l'objet en France, et pour continuer, selon mon pouvoir, à laver les Français du reproche que les Italiens leur font d'avoir mis dans leurs jugements trop de précipitation et d'injustice!

CHAPITRE III.

De la poésie épique en Italie, au 16e. siècle, et d'abord de l'épopée romanesque; sources dans lesquelles les faits et le merveilleux dont elle se compose ont été puisés.

On avait vu en Italie, au quinzième siècle, un phénomène unique dans l'histoire des lettres. Une langue consacrée et fixée par de grands écrivains en vers et en prose, avait disparu tout à coup. La nation qui l'avait vue éclore et se perfectionner dans son sein, avait oublié à l'écrire; et lorsque vers la fin du même siècle, des écrivains ingénieux voulurent lui rendre la vie, il leur en avait coûté presque autant d'efforts qu'à ses premiers créateurs; mais ces efforts ne furent pas perdus; Laurent de Médicis, Politien, et les autres poètes que nous avons vus fleurir à cette époque, redonnèrent à la langue poétique italienne une seconde vie. Ce fut un appel général, auquel répondirent de toutes parts les hommes de génie que le seizième siècle vit naître; ils retrouvèrent les traces de cette prose arrondie, périodique, cicéronienne de Boccace; de cette coupe harmonieuse,

de ce style pur, animé, poétique de Pétrarque. Le Dante seul, quelle qu'en fût la cause, resta sans imitateurs comme sans rivaux.

Cependant le progrès des études littéraires, et la connaissance devenue presque générale des anciens auteurs, avaient multiplié les genres de poésie; et si quelques poètes bornèrent leur gloire à redonner au sonnet et à la *canzone* ce caractère d'élévation, de force et de noblesse, que leur avait d'abord imprimé le prince des lyriques italiens, sans pouvoir jamais égaler sa sensibilité ni sa grâce; d'autres, en bien plus grand nombre, s'essàyèrent dans l'épopée, dans la tragédie, dans la comédie, dans la pastorale, dans la satire, dans le poëme didactique, en un mot dans tous les genres.

Le plus grand et le plus noble de tous, celui de l'épopée, doit le premier attirer notre attention; d'abord à cause de son importance, ensuite parce qu'en renaissant en Italie, il s'y composa d'éléments nouveaux, et fit mouvoir des machines poétiques différentes de celles des Grecs et des Romains; et enfin, parce qu'ayant trouvé sur notre route, à la fin du quinzième siècle (1), les premiers essais de ce genre qui devait être porté à une si grande perfection dans le seizième, nous avons différé d'en parler, pour rassembler ici dans

(1) Voyez t. III de cet ouvrage, p. 537 et 542.

une série non-interrompue tout ce qui regarde l'origine et les progrès de la poésie épique.

Mais avant de revenir sur le *Morgante* du *Pulci*, sur le *Roland amoureux* du *Bojardo*, sur le *Mambriano* de l'aveugle de Ferrare, et de remonter jusqu'à quelques autres qui les ont précédés, nous devons rechercher quels étaient ces nouveaux éléments, ces machines poétiques toutes nouvelles qu'avait à sa disposition le génie des modernes, et qu'il substitua, dans une espèce d'épopée particulière, au merveilleux de la mythologie des anciens. Cette épopée nouvelle influa, chez les Italiens, sur celle qui renaquit de l'épopée antique, et y mêla, non seulement ses fictions, mais quelque chose de sa manière de décrire et de raconter; elles restèrent cependant très distinctes l'une de l'autre, et forment deux classes séparées, dont l'une est désignée par le titre de *romanesque*, et l'autre par le nom d'*héroïque*. Nous verrons mieux par la suite que nous ne le pourrions faire à présent, ce qu'elles ont de commun et ce qui les distingue.

L'épopée romanesque, ou le roman épique, dont nous allons nous occuper, est un genre trop aimé des Italiens, et qui tient une trop grande place dans leur littérature, pour qu'ils n'en aient pas fait la matière de plusieurs écrits; mais ce qu'ils ont dit sur l'origine du roman épique et de ce nom même de roman, sur la source des tra-

ditions historiques qui y sont altérées de cent façons, et de l'espèce de merveilleux qu'on y emploie, tout cela surabonde peut-être, et cependant ne suffit pas. Il y faut joindre quelques notions plus récentes et plus sûres; et sans perdre de temps à balancer les différentes opinions, tirer de toutes un résultat qui satisfasse une curiosité raisonnable.

Nous ne ferons venir le nom de *roman* d'aucune des sources d'où le tirent les deux principaux auteurs italiens (1) qui ont écrit sur ce

---

(1) *Gio. Bat. Giraldi Cinthio* et *Gio. Bat. Pigna.* Ce dernier était disciple de l'autre. Leurs deux ouvrages parurent la même année; ils s'accusèrent mutuellement de plagiat. *Giraldi* prétendit que *Pigna*, qu'il avait admis non seulement à ses leçons de belles-lettres, mais à ses entretiens et à ses communications les plus intimes, lui avait pris toutes ses idées. *Pigna* soutint au contraire dans le début même, ou dans le *proœmium* de son livre, que l'ayant fait sept ans auparavant, lorsqu'il n'en avait encore que dix-sept, il l'avait confié à *Giraldi* son maître; que celui-ci l'avait gardé plusieurs années, en avait pris toute la substance, et avait ensuite usé d'artifice pour tirer de lui, sur le même sujet, une demande à laquelle il avait feint de ne faire que répondre publiquement. Les deux auteurs se brouillèrent sans retour, et *Giraldi* quitta la cour de Ferrare, où *Pigna* était en faveur. Le docteur *Barotti* (*Memorie de' Letterati Ferraresi*, t. I) avoue qu'il est difficile de discerner, dans deux assertions aussi contraires, laquelle mérite le plus de foi; et Tiraboschi (t. III, part. II, p. 289) range ce fait parmi les problêmes historiques dont on ne trouvera peut-être jamais la solution.

sujet. *Giraldi* (1) croit que ce nom est venu du mot grec *romè* (2), qui signifie force. On ne doit entendre, dit-il, par *roman*, autre chose qu'un poëme dont des chevaliers robustes sont les héros (3); d'autres, il en convient, veulent que ce nom vienne des Rhémois, ou habitants de Rheims, *Rhemenses*, et en italien *Remensi*, à cause de leur archevêque Turpin, qui donna plus que tout autre, par ses écrits, matière à ces sortes d'ouvrages appelés *romanzi*, romans (4); il croit enfin pouvoir dire, et c'est avec plus de vérité, que ce genre de poésie a pris chez les Français sa première origine, et peut-être aussi son nom (5). Selon *Pigna* (6), l'opinion commune est bien que l'on donnait, en vieux français, le nom de *roman* aux annales; que les guerres qui y étaient racontées furent aussi connues sous ce nom, et qu'ensuite on le donna, par extension, aux récits du même genre, quelqu'éloignés de la vérité, ou quelque fabuleux qu'ils fussent : mais cette dérivation ne lui plaît pas; il en préfère une plus ancienne, et croit la voir dans le nom des Rhémois,

---

(1) *Discorsi intorno al comporre de' Romanzi*, etc. *Vinegia*, *Giolito*, 1554, in-4°.

(2) Ρώμη.

(3) *Ub. supr.*, p. 5.

(4) *Ibidem.*

(5) *Id.*, p. 6.

(6) *De' Romanzi. Vinegia*, *Valgrisi*, 1554, in-4°.

Remensi (1), non pas à cause de leur archevêque, mais parce que ce peuple étant, selon Jules César, le plus fidèle et le plus brave de ceux qui, depuis, ont composé la France, les Provençaux, qui célébrèrent les premiers dans leurs poésies la valeur et la bonté du peuple Français, donnèrent à leurs poëmes guerriers le nom de *Remensi*, qui était celui des principaux chevaliers de France; de même que les anciens appelaient héroïque ce même genre de poëmes, du nom des héros qui étaient alors les premiers parmi les gens de guerre (2). Il rejette également l'opinion qui fait venir ce nom de *Romulus*, à cause de l'enlèvement des Sabines, et celle qui le tire du mot grec *romè*, force. Mais si l'on veut le faire dériver du grec, il croit que ce nom vient de *romei*, qui signifie hommes errants, pélerins, de tels poëmes ne parlant que de guerriers qui voyagent, ou de chevaliers errants. On peut dire pourtant, selon lui, que le nom de *romanci* peut être donné aux poètes mêmes qui font des poëmes de cette nature, l'usage ayant passé, de la Grèce en Occident, d'aller, de ville en ville et sur les places publiques, chanter au peuple rassemblé les faits d'armes et les aventures d'amour qui font le sujet ordinaire des romans (3). Sa conclusion définitive, est que

(1) P. 12.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem.*

ce genre de poésie ayant été traité principalement en France, l'origine tirée de l'éloge donné par César aux Rhémois n'est pas mauvaise ; mais que la véritable doit être que ce furent les Rhémois eux-mêmes qui célébrèrent leurs propres exploits et ceux de leurs compatriotes, comme faisaient les Bardes chez les anciens Celtes, dont les *Rhemenses* étaient en quelque sorte la fleur (1) ; que le but des uns comme des autres était, en louant les grands exploits, d'engager à les imiter ; que ce fut à peu près ainsi qu'écrivit l'archevêque Turpin, qui était Rhémois, et qui fut le premier et le principal auteur de romans (2).

Pour réduire à l'unité et rapprocher de la vérité toutes ces opinions divergentes, nous nous rappellerons ce qu'en parlant des Troubadours provençaux nous avons dit précédemment de cette langue qui se forma des débris de la langue latine, mêlés avec ceux des langues du nord, et qui, divisée en plusieurs branches, dont le provençal et le vieux français furent les principales, prit le nom général de langue romane ou romance (3). Tout ce qu'on écrivit d'abord dans l'un ou l'autre dialecte de cette langue, en prose ou en vers, sur des sujets sacrés ou profanes, vrais ou fabuleux, fut appelé

(1) *Ub. supr.*, p. 13.

(2) P. 14.

(3) T. I, p. 247 et 248.

Romant, *Romanzo*, ou *Romance*, du nom même de la langue. Ce titre fut ensuite plus particulièrement affecté aux fictions historiques rimées. Les Troubadours provençaux s'emparèrent de cette forme poétique, et amusèrent les cours de l'Europe par leurs inventions et par leurs chants. Les Trouvères français, non moins répandus au-dehors, charmèrent et l'étranger et la France par des récits chevaleresques plus étendus, et par de plus longues fictions. On continua d'appeler *Romant* leurs narrations, où la fable était mêlée avec l'histoire, et les faits d'armes avec les galanteries et les récits d'amour. Enfin, lorsque les autres nations suivirent cet exemple, et produisirent, comme à l'envi, de ces histoires fabuleuses, elles leur donnérent aussi ce nom de roman, qui était en quelque manière consacré.

Il ne s'agit pas ici d'examiner avec notre savant Huet (1), tous les genres d'ouvrages anciens et modernes auxquels on peut donner ce titre, ni de nous enfoncer avec le volumineux *Quadrio* (2), dans des recherches sur l'origine, les progrès, le sujet et l'autorité des romans, sur leurs formes diverses chez les différentes nations, sur l'histoire

---

(1) Dans sa Lettre à Segrais sur *l'Origine des Romans*, ouvrage très superficiel de ce très savant homme.

(2) *Della Stor. et della rag. d'ogni poes.*, t. VI, l. II, Distinz. 1.

de la chevalerie, ses institutions et ses lois, enfin sur la nature du roman, la définition qu'on en doit faire, et les règles qu'on y doit observer. Bornons-nous à l'espèce de romans que nous trouvons à cette époque introduite dans la poésie italienne, à ces romans devenus une épopée inconnue aux anciens, en un mot aux romans épiques, et voyons le plus clairement et le plus brièvement que nous pourrons où les Italiens ont puisé les principales aventures que l'on y raconte, et l'espèce de merveilleux qui en fait la machine poétique.

L'opinion assez généralement répandue, et qui a été adoptée par le docte Saumaise (1) et par d'autres savants, est que l'invention de ces sortes de fictions appartient aux Persans, qui la transmirent aux Arabes, de qui elle passa aux Espagnols, et des Espagnols à tous les autres peuples de l'Europe. Huet n'est pas de cet avis. Il y oppose les histoires romanesques de Thelesin et de Melkin, composées dans la Grande-Bretagne dès le sixième siècle, tandis que la trahison du comte Julien et l'entrée des Arabes en Espagne ne date que du huitième (2). Thelesin, maître du fameux

---

(1) Cité et réfuté par Huet, *ub. supr.*, p. 70 et suiv.

(2) En 712. Il y faut ajouter le temps nécessaire pour que les fictions des Arabes fussent adoptées par les Espagnols, et répandues par eux en Europe.

Merlin (1), écrivit une histoire des faits et entreprises du roi Artus ou Arthur, qui est la première source de tous les romans dont ce roi et ses chevaliers de la Table ronde sont les héros. Il était contemporain d'Artus, et florissait vers l'an 540. Melkin, un peu plus jeune, composa quelques temps après, un roman de la Table ronde (2). Les Anglais se trouvent donc alors les premiers créateurs de ces romans de chevalerie. Le *Quadrio* (3) copie ce raisonnement et ces faits de l'évêque d'Avranche, quoiqu'il ne le cite pas.

---

(1) *Thelesinus, vel Teliesinus Helius, Britannus vates, philosophus, poëta, rhetor et mathematicus insignis..... inter cœteros discipulos memorabiles habuit Merlinum illum Caledonium..... Thelesinus autem multum, tum versu, tum prosâ, tum latinè, tum britannicè eleganter scripsit : Acta regis Arthuri*, lib. I; *Vaticinalem historiam*, lib. I; *Vaticiniorum quorumdam*, lib. II; *Diversorum Carminum*, lib. I, *et alia plura. Vixit anno Virginei partus* 540, *regnanti apud Britannos Arthuro.* Joan. Pitsei *Angli*, etc. *Relationum Historicarum de rebus Anglicis.* Paris. 1619, in-4°., p. 95.

(2) *Melchinus Avalonius..... Britannicus vates, poëta, historicus et astronomus non contemnendus; in eo tamen reprehensione dignus quod aliquando fabulosa veris committere videatur..... scripsit autem : de antiquitatibus Britannicis*, lib. I; *de gestis Britannorum*, lib. I; *de regis Arthuri mensâ rotundâ*, lib. I; *et alia quædam. Claruit anno post adventum Messiæ* 560, *Britannico imperio sub rege Malgocuno corruente.* (*Ibid.*, p. 96.)

(3) *Ub. supr.*

Mais cette matière a été beaucoup plus approfondie par l'anglais Thomas Warton, dans son *Histoire de la poésie anglaise* (1). Il est d'autant moins suspect qu'il rend aux Arabes l'honneur d'une invention que ces deux auteurs ont voulu leur enlever en faveur de sa nation. Son système est contraire, en plusieurs points, aux opinions de *Giraldi*, de *Pigna*, de Saumaise, de Huet, du *Quadrio* et de quelques autres auteurs laborieusement érudits sur un sujet aussi futile en apparence que les romans, mais qui acquiert de l'importance par le rang que ce genre de poëmes occupe dans l'histoire littéraire moderne.

Les fictions orientales apportées en Espagne par les Arabes, au huitième siècle, se répandirent promptement en France et en Italie. Selon notre savant anglais (2), il paraît que, de toutes les parties de la France, l'ancienne Armorique ou la Bretagne fut celle où ces inventions furent le mieux reçues. Les preuves en subsistent dans le Musée britannique, où se retrouve un grand nombre de nos anciens titres littéraires qui manquent à nos propres bibliothèques. « Il y existe (3), dit-

(1) *The History of english poetry, from the close of the eleventh to the commencement of the eighteenth century*, etc., London, 1775, 3 vol. in-4°.

(2) *Dissertation on the Origin of Romantic fiction in Europe*, en tête du vol. I de l'ouvrage ci-dessus.

(3) *British Museum*, manuscrit Harl., 978, 107.

il, un recueil d'anciens romans de chevalerie qui paraissent composés par des poëtes bretons. » On connaît les communications intimes qui existèrent entre la Bretagne et quelques parties de l'Angleterre, principalement avec le pays de Galles. Ce pays fut le théâtre de la plupart des exploits célébrés dans les romans bretons; les chevaliers passaient fréquemment d'un pays à l'autre; le langage des deux contrées était le même et l'est peut-être encore (1). C'est un dialecte de l'ancien celtique, ou, comme le prétendent nos antiquaires bretons, c'est dans toute sa pureté la langue même des anciens Celtes. Mais il en résulte un argument contre la gloire littéraire que M. Warton veut attribuer à la Bretagne. Tous les romans en vers, dont il cite des fragments, pour prouver qu'ils furent composés en Bretagne, sont écrits en vieux français, et non point en bas-breton ou celtique qui n'y avait aucun rapport (2). Les auteurs de

---

(1) « La ressemblance entre les deux langues est encore telle, dit M. Warton (Dissertation citée), que lors de notre dernière conquête de Belle-Isle, ceux de nos soldats qui étaient du pays de Galles étaient entendus des paysans. »

(2) En Bretaigne un chevalier
Pruz et curteis, hardi et fier.....
. . . .
Il tient son chemin tut avant,
A la mer vient, si est passez,
En Totaneis est arrivez.

très savant dans la langue bretonne, qui le traduisit en latin. Geoffroy ne dissimule pas, au commencement de son livre, qu'il y avait ajouté sur le roi Artus diverses traditions qu'il tenait de son ami Gualter, et que celui-ci avait probablement recueillies, soit dans le pays de Galles, soit en Bretagne (1). Le sujet de cette chronique, dépouillé de tous ses ornements romanesques, est la descendance des princes welches ou gallois, depuis le troyen Brut ou Brutus jusqu'à Cadwallader

(1) C'est là ce que dit M. Warton, *ub. supr.* Mais dans les deux éditions de Paris du livre de Geoffroy, dont je me suis servi, je n'ai point trouvé ces aveux; ces éditions ont pour titre : *Britanniæ utriusque regum et principum origo et gesta insignia ab Galfrido monemutensi ex antiquissimis Britannici sermonis monumentis in latinum traducta.* Parisiis, *apud Jodocum Badium Ascensium*, 1508, in-fol.; 1517, pet. in-4°. Geoffroy dit dans sa dédicace à Robert, duc de Glowcester, fils naturel du roi Henri I, que c'est Gualter lui-même qui l'a prié de traduire en latin cette très ancienne histoire, qui contient les annales de la Grande-Bretagne, depuis Brutus Ier., roi des Bretons, jusqu'à Cadwallader, dont il place la mort au 1er. mai 689 (l. IX, ch. 6, vers la fin, édit. de 1517, fol. CI). Il ajoute qu'il a fait cette traduction sans vouloir ajouter aucun ornement oratoire à la simplicité de l'original, dans la crainte que les lecteurs ne lui reprochassent d'avoir voulu plutôt briller par un beau style, que rendre cette histoire intelligible pour eux. Il n'y a que les prophéties de Merlin qu'il avoue avoir ajoutées, à la prière d'Alexandre, évêque de Lincoln, un de ses protecteurs, mais qu'il dit traduire aussi du langage breton en latin. *Prophetias Merlini de Britannico in latinum transferre.* Voyez prologue du IVe. livre, *ub. supr.*, fol. LII.

qui régnait au septième siècle. C'était alors une manie généralement répandue chez les peuples de l'Europe de vouloir descendre des Troyens, et nos anciens chroniqueurs n'ont pas manqué de revendiquer pour nous la même origine (1). Il est impossible de fixer au juste le temps où fut écrit l'original breton de cette histoire; mais de fortes raisons portent à croire qu'elle était faite de plusieurs morceaux composés en différents temps, et qu'ils le furent tous du septième au neuvième siècle (2).

Or cette chronique ou cette histoire, qui paraît devoir contenir les idées originales des auteurs welches, gallois ou bretons, porte dans plusieurs de ses parties le caractère des inventions arabes. Les géants Gog et Magog, appelés par les Arabes Jagiouge et Magiouge (3), jouent un grand

---

(1) Voyez *Hunibaldus Francus* qui écrivit, au sixième siècle, une Histoire de France, commençant au siége de Troie, et finissant au règne de Clovis. *Scriptores Rerum Germanic.*, recueillis par Simon Schardius, t. I, p. 301, éd. de Bâle, 1574, in-fol.

(2) Voyez ces raisons dans la dissertation ci-dessus de M. Warton, p. 9 et suiv. Il en résulte, contre l'opinion de cet auteur, que ce n'est pas des Arabes que les Bretons avaient reçu les fictions dont cette histoire est remplie, puisque leurs conquêtes en Espagne ne datent, comme Huet l'a fort bien observé, que du huitième siècle. On verra plus bas une origine plus vraisemblable de ces fictions.

(3) Warton, *ub. supr.*, p. 11 et suiv.

rôle dans leurs romans : dans l'histoire de Geoffroy de Monmouth, Goëmagot est un géant de douze coudées de haut, qui s'oppose à l'établissement de Brutus dans la Grande-Bretagne (1), et qu'un des chefs de l'armée de Brutus (2), homme modeste et de bon conseil, mais terrible pour les géants, enlève, met sur ses épaules, et précipite dans la mer. Le roi Arthur tue un autre géant sur la montagne de Saint-Michel en Cornouailles (3); et ce géant était venu d'Espagne, dont les Maures ou Arabes étaient alors les maîtres; et ce géant lui en rappelle un autre nommé Rython, si terrible, qu'il s'était fait un vêtement des barbes de tous les rois qu'il avait tués de sa main (4), ce qui n'avait pas empêché qu'Arthur ne coupât la sienne, après lui avoir abattu la tête (5). Il est souvent question dans cette histoire de guerriers espagnols, arabes et africains; de rois d'Espagne, d'Égypte, de Médie, de Syrie,

---

(1) *Galfrid. Monemut.*, *ub. supr.*, l. I, c. 9, fol. x, *apud* Warton, l. I, c. 16.

(2) Il se nommait *Corineus*, troyen comme *Brutus*, et qui donna son nom au pays de Cornouailles, *Cornubia*, comme Brutus celui de *Britannia* à toute l'île. (*Ub. supr.*)

(3) *Galfrid. Monem.*, *ub. supr.*, l. VII, c. 5, fol. LXXXII, *apud* Warton, l. X, c. 3.

(4) *Hic namque ex barbis regum quos peremerat fecerat sibi pelles.* (*Loc. cit.*)

(5) *Ibidem.*

de Babylone, que ni les Bretons, ni les Gallois ne connaissaient alors; et les fictions y sont toutes gigantesques comme celles des poètes orientaux. Les pierres énormes, douées d'une vertu magique, transportées par des géants des côtes d'Afrique en Irlande, et de là en Écosse par les enchantements de Merlin; les métamorphoses produites par cet enchanteur au moyen de breuvages ou d'herbes magiques; le combat entre un dragon blanc et un dragon rouge, à la vue duquel il commence à prophétiser; toute sa prophétie, où il ne parle que de lions, de serpents et de dragons qui jettent des flammes; un langage prophétique attribué aux oiseaux; l'emploi fait, dans les enchantements et dans les prédictions, de connaissances astronomiques et de procédés des arts, alors étrangers à l'Europe; tout cela paraît entièrement arabe, et atteste l'origine orientale des fables dont l'histoire de Geoffroy de Monmouth, traduite du celtique ou du langage breton en latin, est remplie (1).

Voilà pour ce qui regarde le roi Arthur et sa Table ronde, l'une des deux sources les plus riches des romans de chevalerie; et, dans tout cela, n'oublions pas de remarquer qu'il n'est pas

(1) Tout ceci est un extrait abrégé de la dissertation de Warton conférée avec l'histoire de Geoffroy de Monmouth, *passim*.

fait la moindre mention de Melkin ni de son roman, de Thélesin ni de son histoire (1).

L'autre source encore plus abondante est l'histoire, non moins fabuleuse, de Charlemagne et de ses douze paladins (2). Ici l'archevêque Turpin est, pour la France, ce que Geoffroy de Monmouth est pour l'Angleterre; mais avec cette différence qu'il n'est même pas vrai que ce Turpin ait jamais écrit. La Vie de Charlemagne et

(1) On trouve pourtant dans la même dissertation, p. 61, Taliessin, ancien poète ou barde, qui est sûrement le même que le Thelesin ou le Telicsin de Pitseus et de Huet, mais qui ne florissait, selon Warton, qu'en 570. Il a laissé un long poëme ou espèce d'ode, intitulée *Gododin*, en langage qui paraît avoir été celui des anciens Pictes, ou du moins tout-à-fait différent de celui des Welches ou Gallois, et presque inintelligible. Il y célèbre une bataille terrible soutenue contre les Saxons auprès de Cattraeth, où les Bretons furent défaits et périrent tous, excepté trois, dont ce barde était lui-même. Mais ce barde, auteur de chants ou odes, où il célèbre les faits d'armes de son temps, sans fictions et sans inventions romanesques, était-il en même temps historien? A-t-il laissé un livre des exploits du roi Arthur? M. Warton n'en a rien dit; et il lui donne le surnom d'Aneurin (*a*), dont à son tour Pitseus ne parle pas. Du reste, dans toute cette première dissertation, non plus que dans la seconde, ni dans tout l'ouvrage de M. Warton, il n'est nullement question de Melkin.

(2) Du mot latin *palatini*, parce qu'ils étaient, à Paris, logés dans le palais du roi. *Furono detti paladini*, dit le *Pigna*, *perciò che erano del palagio reale*, etc. (*De' Romanzi*, p. 48.)

(*a*) *The Odes of Taliessin or Aneurin.* (*Loc. cit.*)

de Roland, qu'on lui attribue (1), contient principalement la dernière expédition de cet empereur contre les Sarrasins d'Espagne, et la défaite de son arrière-garde à Roncevaux, où périt le fameux Roland par la trahison de Gannelon de Mayence. Dans cette Vie, que l'on suppose écrite au neuvième siècle, se trouvent quelques fictions assez conformes à celles de l'histoire de Geoffroy de Monmouth, et qui peuvent avoir la même origine, quoique la plupart tiennent encore plus des contes de la légende que des contes arabes. Mais, outre les apparitions, les prophéties et les miracles de saints, qui sont de la première espèce, on y voit des miracles de la féerie, des armes enchantées, et un géant invulnérable, qui appartiennent à la seconde. L'épée de Roland ne peut être brisée ; c'est cette fameuse *Durenda*, que nous appelons Durandal, ainsi nommée, dit le chroniqueur, à cause des rudes coups qu'elle porte (2) ; mais le géant Ferragut, à qui il a affaire, ne peut être blessé qu'au nombril. C'est là que Roland a l'adresse de le frapper, et il le tue.

(1) *J. Turpini Histor. de Vitâ Karoli magni et Rolandi.*

(2) *Durenda interpretatur durus ictus*, c. 22, éd. de Schardius. Le nom du géant est aussi significatif ; *Ferracutus*, de *ferrum acutum*, fer aigu ; nous en avons fait *Ferragus*, qui ne signifie rien, et les Italiens *Ferraù*, aussi insignifiant et plus barbare.

L'opinion la plus commune aujourd'hui est que cette chronique fabuleuse fut écrite, longtemps après, par un moine, sous le nom de Turpin. Voltaire, dit M. Warton, et ces paroles sont remarquables dans un savant tel que lui (1), Voltaire, écrivain, dont les recherches sont beaucoup plus profondes qu'on ne l'imagine, et qui a développé le premier, avec pénétration et intelligence, la littérature et les mœurs des siècles barbares, a dit, en parlant de cette histoire de Charlemagne : « Ces fables, qu'un moine écrivit au onzième siècle sous le nom de l'archevêque Turpin (2). » On pourrait même croire qu'elles ne furent écrites qu'après les croisades; le prétendu pélerinage de Charlemagne au saint sépulcre (3), et les armes et machines de guerre décrites en quelques endroits, et qui ne furent connues en Europe qu'après ces expé-

(1) Voltaire, *a writer of much deeper research than is imagined, and the first, who has displayed the litterature and customs of the dark ages with any degree of penetration and comprehension.* (Dissert. I, p. 18.)

(2) *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, à la fin du ch. 15, t. II, p. 54; t. XVII des OEuvres complètes, édit. de Khel, in-12.

(3) *Et qualiter Romæ imperator fuit, et dominicum sepulchrum adiit, et qualiter lignum dominicum secum attulit.* (Ch. 20, fol. 8, verso, de l'éd. de Schardius, Francfort, 1566, in-fol.)

ditions lointaines, autoriseraient suffisamment à le penser. Cependant, il est certain que ces fables existaient au commencement du douzième siècle, puisque le pape Calixte II, sans craindre de compromettre son infaillibilité, prononça, en 1122, que c'était une histoire authentique (1).

Fut-elle originairement écrite en latin, ou traduite dans cette langue après avoir été écrite en vieux français? Les avis sont partagés sur cette question. Des critiques ont prétendu que cette histoire de Charlemagne et de Roland avait été apportée d'Espagne en France vers le douzième siècle; que les exploits miraculeux de cet empereur et de son neveu en Espagne, racontés dans les vingt-trois premiers chapitres, étaient inconnus en France avant cette époque, ou que l'on n'en connaissait qu'un petit nombre par des contes informes et des romances populaires dont ils étaient le sujet (2).

Quoi qu'il en soit, ces deux chroniques fabuleuses sont le fondement de tous les romans de chevalerie. C'est là que parurent pour la pre-

---

(1) Warton, *ub. supr.*, p. 19 et 20.

(2) *Arnoldi Oienharti notit. utriusque Vasconiæ*, Paris, 1638, l. III, c. 3, p. 397. *N. B.* La traduction française de Turpin, qui existe manuscrite dans la Bibliothèque impériale (N°. 8190), ne fut faite qu'au commencement du treizième siècle; elle est de Michel de Harnes, qui écrivait sous Philippe-Auguste. Les autres traductions sont toutes postérieures.

mière fois les caractères principaux et les fictions fondamentales qui ont fourni une si ample matière à cette singulière espèce de composition poétique. Aucun livre, en Europe, n'avait parlé auparavant de géants, d'enchanteurs, de dragons, ni de toutes ces inventions monstrueuses et fantastiques; et quoique la longue durée des croisades ait transporté en Occident un grand nombre de fables du même genre, ajouté de nouveaux héros aux anciens, et d'autres objets merveilleux à toutes ces merveilles, cependant les fables d'Arthur et de Charlemagne, variées et accrues par ces embellissements, continuèrent de prévaloir dans les romans, et d'être le sujet favori des poètes.

L'analogie de ce qu'on peut appeler la partie mythologique de ces deux anciens monuments avec les fictions arabes, est sensible. Cependant, il existe une autre opinion sur l'origine des fables dont ils sont remplis; et il est d'autant plus intéressant de l'exposer ici, qu'en paraissant toute différente elle s'allie parfaitement avec la première, et que, loin de la contredire, elle vient à son appui.

Il faut remonter jusqu'au temps où Mithridate, roi de Pont, obligé de fuir devant les Romains commandés par Pompée (1), se réfugia parmi les

(1) Environ vingt-quatre ans avant J.-C. Dans cette opinion,

Scythes ou Goths qui habitaient le pays qu'on appelle aujourd'hui la Géorgie, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, sur les frontières de la Perse. Cet implacable ennemi des Romains réussit à soulever contr'eux ces peuplades guerrières; mais le génie de Rome et de Pompée l'emporta : elles furent vaincues, et, plutôt que de se soumettre, elles allèrent chercher un asyle vers le nord de l'Europe, sous la conduite de Woden ou Odin leur chef (1). Ce conquérant fugitif soumit, sur sa droite, la Russie d'Europe, à sa gauche, les parties septentrionales et occidentales de la Germanie, laissa ses fils pour y commander, et perça lui-même jusqu'aux glaces du Danemarck, de la Suède et de la Norwège. Il établit parmi les Scandinaves la religion de sa patrie,

M. Warton s'appuie de l'autorité des écrivains qui ont le mieux traité des antiquités du Nord. Il est d'accord avec M. Mallet, dans son excellente introduction à l'Histoire de Danemarck; et M. Mallet, à qui les mêmes sources avaient été ouvertes, a puisé préférablement dans l'islandais *Torfœus*, historien de la Norwège, au commencement du dix-huitième siècle. L'auteur anglais ne cite l'auteur français que sur un ou deux points seulement, tandis que le rapport entre eux s'étend à l'opinion presque entière.

(1) Son nom était *Sigge Fridulfson*, ou fils de Fridulphe. *Odin* était le dieu suprême des Scythes; et *Sigge* prit ce nom, soit qu'il eût su se faire passer pour un homme inspiré par les dieux, soit parce qu'il était le premier prêtre du culte qu'on rendait au dieu Odin. (Mallet, *ub. supr.*, ch. 4.)

dont il était lui-même le grand-prêtre; et comme il y apportait aussi des arts utiles, particulièrement la science des lettres dont on le disait l'inventeur, comme il gouverna long-temps avec gloire et avec sagesse, ses peuples se fondirent insensiblement avec les peuples vaincus; le pays entier finit par adopter, non-seulement leur culte, mais leurs lois et leur langage. Tout enfin, chez les Scandinaves, fut modifié par les institutions d'un législateur asiatique (1), et les idées, les traditions et les dogmes franchirent l'intervalle immense qui sépare la Perse de ces régions polaires.

L'une des traditions, qui furent ainsi transportées dans le Nord, est celle de ces Fées qui, sous le nom de Valkyries, président à la naissance et à la destinée des hommes, qui leur dispensent les jours et les âges, et qui déterminent la durée et les événements de la vie de chacun d'eux. On y voit aussi des génies lumineux qui habitent

---

(1) Je dis modifié et non créé. M. Grâberg de Hemsô, dans son excellent ouvrage italien intitulé: *Saggio Istorico sugli scaldi o antichi poeti Scandinavi*, Pise, 1811, in-8°., établit fort bien que la conquête de la Scandinavie faite par *Sigge* ou *Odin*, ne changea en rien l'état civil, politique et moral de ces peuples, et que ce fameux législateur ne fit que le consolider davantage, en y imprimant les caractères d'un culte religieux plus circonstancié, d'un esprit tout guerrier, et de ce talent rare et sublime de régénérer les nations sans en détruire les institutions primitives. (P. 47, 48.)

une ville céleste, et des génies noirs qui habitent sous la terre, ou de bons et de mauvais génies qui sont, en quelque sorte, les fées du sexe masculin (1). « C'est ce dogme de la mythologie celtique ou scandinave, dit M. Mallet (2), qui a produit toutes les fables, la féerie, le merveilleux des romans modernes, comme celui des romans anciens est fondé sur la mythologie grecque et romaine. » Des pierres énormes, ou de longs rochers plantés debout, sur lesquels était posée une pierre platte d'une largeur immense, formaient les autels sacrés des Scandinaves et des autres nations celtiques (3). On y reconnaît l'origine des pierres miraculeuses d'Irlande, dans le roman de Merlin. Les dragons ailés ne manquent pas dans l'*Edda*, dans ce code de la religion celtique, n'y eût-il que ce dragon noir qui dévorera les corps des malheureux condamnés au dernier jour (4). Une simple erreur de mots peut aussi les avoir multipliés dans les fables puisées chez ces anciens peuples. L'art de fortifier les places y était très imparfait. Leurs forteresses n'étaient que des châteaux grossièrement bâtis sur des rocs escarpés, et rendus inaccessibles par des murs épais et

(1) *Edda*, fable 9.
(2) Introd., ch. 6, p. 93, note.
(3) *Ibid*,, ch. 7, p. 104.
(4) *Ibid.*, ch. 6, p. 98.

informes. Comme ces murs serpentaient autour des châteaux, on les désignait par un nom qui signifiait aussi dragons et serpents. C'était là que l'on gardait les femmes et les jeunes filles de distinction, qui étaient rarement en sûreté dans ces temps où tant de braves erraient de tous côtés cherchant des aventures; et cette coutume donna lieu aux anciens romanciers, qui ne savaient rien dire simplement, d'imaginer toutes ces fables de princesses gardées par des dragons, et délivrées par d'invincibles chevaliers (1).

Parmi les arts que les Scythes ou les Goths d'Odin apportèrent aux Scandinaves, on doit surtout compter le talent poétique auquel ils se livraient avec le plus grand enthousiasme (2). Leurs poésies ne contenaient pas seulement les éloges de leurs héros, mais leurs traditions populaires et leurs dogmes religieux. Elles étaient remplies de ces fictions que la superstition païenne la plus exagérée pouvait accréditer dans des imaginations presque sauvages. C'est à cette origine asiatique qu'il faut attribuer l'esprit capricieux et quelquefois extravagant, et les conceptions hardies, mais bizarres, qui nous étonnent dans les anciennes poésies du Nord; et ces images fantastiques

(1) *Ibid.*, ch. 9, à la fin.

(2) Warton, Dissert. I, p. 29; Mallet, introd., etc, ch. 13, p. 338.

n'y sont pas la seule trace d'une origine orientale; elles ont un genre de sublime et des figures de style d'un caractère particulier qui ne sont pas des marques moins certaines de cette origine (1).

De tout temps les Scandinaves avaient aussi cultivé la poésie; leurs Scaldes, qui étaient chez eux ce que les Bardes étaient chez les Gaulois ou les Celtes (2), les accompagnaient dans leurs guerres et dans leurs incursions. Ils firent souvent de ces incursions dans le nord des Iles Britanniques; les Calédoniens sont regardés par d'habiles antiquaires comme une colonie scandinave, et l'on doit penser qu'au retour de la paix les Scaldes, possesseurs d'un talent agréable, étaient accueillis dans les cours des chefs écossais, irlandais et bretons, et propageaient ainsi le goût de leur art, la connaissance de leur langue, celle de leurs traditions poétiques, et leur renommée, source de leur fortune (3). Les fic-

---

(1) Warton, *ub. supr.*, p. 29 et 30.

(2) « Le mot *skald* ou *skiald* vient du suédo-gothique *skalla* ou *skialdre*, qui signifie résonner, sonner, retentir, etc.; comme celui de *barde* vient d'un mot celtique qui a la même signification. Le principal emploi de ces poètes était de faire retentir, par le moyen de leurs vers, chez les peuples présents et futurs, la louange et la mémoire des actions brillantes et des grands événements qui faisaient époque dans l'histoire. » (*Saggio su gli Scaldi*, etc., p. 3.)

(3) Warton, *ub. supr.*, p. 33 et 34; Mallet, introd., *loc. cit.*

tions d'Odin durent prendre une nouvelle consistance, surtout en Angleterre, lors de la conquête des Saxons et des invasions des Danois qui faisaient originairement partie des tribus scandinaves. C'est à l'histoire de la littérature anglaise qu'appartient l'examen des altérations que ces fictions éprouvèrent dans la suite et du mélange qui se fit du caractère de poésie des Scaldes avec celui des Bardes welches et irlandais ; nous devons nous borner à observer ces points de communication et cette transmission des fictions poétiques de l'Asie aux peuples du Nord et de la Scandinavie aux Iles Britanniques.

Il s'en fit de semblables dans les Gaules. Les Scandinaves avaient conquis, dès le quatrième siècle, des pays voisins de celui des Francs. Vers le commencement du dixième, une partie de la France fut envahie par les Normands ou hommes du Nord, rassemblés sous leur chef Rollon ; et quoique ces étrangers prissent en général les mœurs et les usages des peuples vaincus, ils durent cependant répandre dans ces parties de la France, et de là dans la France entière, leurs fictions (1). Alors l'art des Scaldes avait atteint son plus haut point de perfection dans le pays d'où ce Rollon était venu (2). On suppose qu'il

(1) Warton, *ub. supr.*, p. 55, 56.

(2) M. Grâberg (*ub. supr.*, p. 104) place l'époque la plus flo-

avait amené avec lui plusieurs de ces poètes, qui transmirent leur art à leurs enfants et à leurs successeurs. Ceux-ci, en adoptant le langage, la religion, les opinions de leur nouvelle patrie, substituèrent les héros du christianisme à ceux des païens leurs ancêtres, et commencèrent à célébrer Charlemagne, Roland et Olivier, dont ils embellirent l'histoire par leurs fictions accoutumées de géants, de nains, de dragons et d'enchantements (1). C'est sans doute par ce moyen que notre Bretagne fut imbue des opinions ou plutôt des fictions orientales qu'on retrouve dans l'histoire fabuleuse portée de Bretagne en Angleterre, et traduite par Geoffroy de Monmouth. Cette origine est plus naturelle que celle qui suppose que ces mêmes fables y furent apportées par les Arabes, dont les invasions se firent toujours dans le midi de la France.

Cette circulation presque générale des inventions poétiques des Scaldes et la popularité qu'il est naturel de supposer qu'elles durent acquérir,

---

rissante de l'art des Scaldes dans les trois siècles qui s'écoulèrent depuis l'avènement de Harald au trône de Norwège, au neuvième siècle, jusqu'à la seconde moitié du treizième, où cet ancien art s'éteignit. Voyez *ibid.*, les causes de cette décadence, et p. 201—204, un tableau chronologique des Scaldes qui fleurirent dans chaque siècle, depuis le quatrième sous Odin, jusqu'au treizième inclusivement.

(1) Warton, *loc. cit.*, p. 60, note.

les enracinèrent pour ainsi dire en Europe. Dans les régions européennes où elles s'établirent d'abord, elles préparèrent les voies aux fictions arabes; dans les autres régions, elles les accompagnèrent et se combinèrent avec elles. Dans cette espèce de fusion il y avait tout à gagner pour les fictions du Nord. Les autres étaient plus brillantes, plus analogues à l'accroissement de la civilisation chez une nation ingénieuse et polie. Moins horribles et moins grossières, elles avaient dans leur nouveauté, leur variété, leur éclat, des moyens de séduction qui manquaient aux fables septentrionales. Aussi, si l'on veut comparer les enchantements tels qu'ils sont dans la poésie runique (1) ou scandinave avec ceux qui font le merveilleux des romans de chevalerie, on y trouvera des différences, toutes à l'avantage de ces derniers enchantements. Les premiers

(1) On appelle runique la poésie scandinave, écrite en runes ou caractères runiques. « On ne peut douter, dit Court de Gebelin, que l'alphabet runique ne soit l'ancien alphabet connu sous le nom des Pélasges, et qui se conserva dans divers cantons du Nord, lorsque les Grecs s'en furent éloignés, en adoptant celui de vingt-deux lettres....... On ne peut se dispenser de voir dans ces lettres (les runes) l'alphabet scythique, porté en Grèce par les Pélasges, long-temps avant Cadmus. » (Monde primitif, *Origine du Langage et de l'Écriture*, p. 462.) Voyez sur ces caractères la note 1 de l'ouvrage cité ci-dessus de M. Gràberg, *su gli Scaldi*, p. 29 et suiv.

sont principalement composés de sortiléges et de charmes qui préservent des empoisonnements, émoussent les armes d'un ennemi, procurent la victoire, conjurent la tempête, guérissent les maladies ou rappellent les morts du tombeau; ils consistent à prononcer des paroles mystérieuses ou à tracer des caractères runiques. Les magiciens de nos romans sont surtout employés à former et à conduire une suite brillante d'illusions. Il y a une certaine horreur sauvage dans les enchantements scandinaves; la magie des romans présente souvent des visions et des fantômes agréables, souvent même, au milieu des terreurs les plus fortes, elle nous conduit à travers de vertes forêts, et fait sortir de terre des palais éclatants d'or et de pierreries: enfin, la magicienne runique est une Canidie, et la magicienne de nos romans une Armide (1).

Avec leurs idées et leurs machines poétiques, les peuples du Nord répandirent aussi leurs inclinations, leurs institutions et leurs mœurs. Delà vinrent cet amour et cette admiration exclusive de nos ancêtres pour la profession des armes; ces idées de point d'honneur, cette fureur du duel qui règne encore, et ces combats judiciaires qui heureusement n'existent plus, et les preuves par l'eau, par le feu, si long-temps re-

(1) Warton, *ub. supr.*, p. 59, 60.

gardées comme infaillibles, et toutes ces idées populaires, encore subsistantes, de magiciens, de sorciers, d'esprits et de génies cachés sous la terre ou dans les eaux. De-là aussi quelques habitudes sociales, propres, ce qui est très remarquable, à adoucir les mœurs en même temps que tout le reste ne pouvait que les endurcir, et surtout parmi ces habitudes, celle de placer les femmes au rang qu'elles avaient chez ces peuples, et où partout ils les firent monter.

Aucun trait ne distingue plus fortement les mœurs des Grecs et des Romains de celles des modernes que le peu d'attention et d'égards que les premiers avaient pour les femmes, le peu de part qu'ils leur accordaient dans la conversation et dans le commerce de la vie, et le sort tout différent dont elles jouissent chez les nations policées de l'Europe. L'invasion des Goths est l'époque de ce changement. Ce sont des barbares qui ont fait faire à la civilisation ce pas immense, et l'origine de la galanterie européenne est due à des guerriers féroces (1). Ils croyaient qu'il existait dans les femmes quelque chose de divin et de prophétique. Ils les admettaient dans leurs conseils, et les consultaient dans les affaires les plus importantes de l'état. Ils leur confiaient

(1) Warton, *ub. supr.*, p. 65; Mallet, introd., etc., ch. 12, p. 273.

même la conduite des grands événements qu'elles avaient prédits. On trouve dans Tacite (1) et dans d'autres historiens (2) des traces de cette confiance et de ce respect. Il résultait, de ces priviléges qu'ils accordaient à un petit nombre de femmes, une déférence et une tendre vénération pour le sexe entier. S'il ne jouissait pas partout de la préséance, au moins dans la constitution de ces peuples y avait-il entre les deux sexes une parfaite égalité.

Cette déférence et ces égards, sources de l'esprit de galanterie, se faisaient principalement remarquer dans la force, et, si l'on peut parler ainsi, dans l'exagération des idées que les nations du Nord s'étaient faites de la chasteté des femmes (3). C'était ce qui inspirait aux amants tant de dévouement pour leurs maîtresses, tant de zèle à les servir, des attentions et des égards si multipliés pour elles, enfin un degré de passion et de sollicitude amoureuse proportionné à la difficulté de les obtenir. Le mérite par excel-

(1) Voyez ce qu'il dit de la prophétesse *Velleda*, *Hist.*, l. IV, et des femmes en général, *de Morib. German.*

(2) Dion parle de la vierge *Ganna*, prophétesse des Marcomans, l. LXVII. Voyez aussi Strabon, *Géogr.*, l. VIII, où il parle des femmes qui présidaient aux assemblées des Cimbres, lesquels étaient une tribu scandinave, etc.

(3) *In those strong and exaggerated ideas of female chastity.* (Warton, *ub. supr.*, p. 67.)

lence était alors la supériorité dans le métier des armes ; le rival le plus sûr de l'emporter aux yeux de sa dame était le plus brave guerrier. Alors la valeur fut inspirée, exaltée par l'amour. En même temps que cet enthousiasme héroïque obtenait des préférences auprès des femmes, il veillait à leur sûreté, à leur défense. Il les protégeait dans un siècle de meurtres, de rapine et de piraterie, quand leur faiblesse était exposée à des attaques inattendues et à de continuels dangers. Cette protection, qui semblait leur être offerte pour qu'au milieu de tant de périls elles pussent demeurer chastes, les engageait à l'être, élevait leur ame, et leur inspirait un juste orgueil. Elles s'habituèrent à exiger qu'on ne les abordât qu'avec des termes de soumission et de respect ; elles l'exigèrent surtout de leurs protecteurs. Parmi les Scandinaves, qui aimaient passionnément à renfermer dans la mesure du vers le récit de toutes les aventures, ces nobles galanteries durent devenir le sujet de leurs poésies, et recevoir l'embellissement de leurs fictions.

Chez eux cependant la chevalerie n'existait encore que dans ses éléments. Ce fut sous le régime féodal, qui s'établit peu de temps après en Europe, qu'elle reçut une vigueur nouvelle, et qu'elle fut revêtue de toutes les formes d'une institution régulière. Les effets de cette institution sur les moeurs sont connus. Ceux que produi-

sirent les croisades, qui suivirent de près, ne le sont pas moins. La chevalerie fut alors consacrée par la religion, dont l'autorité se répandit en quelque sorte sur toutes les passions et sur toutes les institutions de ces siècles superstitieux. C'est ce qui composa ce mélange singulier de mœurs contradictoires où l'on voit confondus ensemble l'amour de Dieu et l'amour des femmes, le zèle pieux et la galanterie, la dévotion et la valeur, la charité et la vengeance, les saints et les héros (1).

De toutes ces observations, M. Warton conclut, et nous concluerons avec lui, que parmi les ténèbres de l'ignorance, à l'époque de la crédulité la plus grossière, le goût des merveilles et des prodiges, dont les fictions orientales sont remplies, fut d'abord introduit en Europe par les Arabes; que plusieurs contrées étaient déjà préparées à les recevoir par la poésie des Scaldes du Nord, qui peut-être dérivait originairement de la même source; que ces fictions, qui s'accordaient avec le ton des mœurs régnantes, conservées et perfectionnées dans les fables des troubadours et des trouvères, se concentrèrent, vers le onzième siècle, dans les histoires chimériques de Turpin et de Geoffroy de Monmouth, premiers auteurs qui aient parlé de ces expéditions supposées de Charlemagne et du roi

(1) *Id. ibid.*, p. 71.

Arthur, devenues le fondement et la base de ces sortes de narrations fabuleuses qu'on appelle romans; enfin, qu'agrandies et enrichies ensuite par des imaginations qu'échauffait l'ardeur des croisades, elles produisirent, à la longue, cette espèce singulière et capricieuse d'inventions qui a été mise en œuvre par les poètes italiens, et qui forma la machine poétique, ou le merveilleux de leurs compositions les plus célèbres.

On voit donc dans la Perse, comme Saumaise l'a prétendu le premier, la source commune et primitive de ce merveilleux qui emploie les génies, les fées, les géants, les serpents, les dragons ailés, les griffons, les magiciens, les armes enchantées, à la place des machines poétiques de l'ancienne mythologie. Ce genre de merveilleux passa de la Perse chez les Arabes d'un côté, et de l'autre chez les Scythes asiatiques qui confinaient à la Perse. L'émigration de ces peuples dans le pays des Scandinaves y porta ces fictions, et les conquêtes des Arabes les firent passer en Espagne. De ces deux points si éloignés, elles se répandirent d'abord dans les parties de l'Europe les plus voisines; elles se rejoignirent enfin, et se fondirent en un seul système poétique, avec les diverses modifications qu'elles avaient reçues de deux grandes institutions, le christianisme et la chevalerie.

En lisant les extravagances dont les poëmes ro-

manesques sont remplis, on ne leur supposerait pas une origine si respectable, du moins par son antiquité, ni si intéressante par les vicissitudes qu'elles ont éprouvées dans leurs développements et dans leur cours. Ce sont au moins des folies quelquefois aimables; et il en est de plus tristes dont il faut aller chercher aussi loin, et dans une antiquité non moins reculée, la naissance et la filiation.

On pourrait dire aussi que la plupart de ces inventions n'a nullement besoin d'une origine septentrionale, et que nous nous donnons bien de la peine pour expliquer comment les merveilles de la féerie moderne provinrent des chants des Scaldes et des fables de l'Edda, tandis qu'elles ont une source toute naturelle dans les fictions mythologiques et poétiques des anciens. Le premier modèle des fées n'est-il pas dans Circé, dans Calypso, dans Médée? Celui des géants, dans Polyphème, dans Cacus, et dans les géants, eux-mêmes, ou les Titans, cette race ennemie de Jupiter? Les serpents et les dragons des romans ne sont-ils pas des successeurs du dragon des Hespérides et de celui de la Toison d'or? Les magiciens! la Thessalie en était pleine. Les armes enchantées et impénétrables! elles sont de la même trempe, et l'on peut les croire forgées au même fourneau que celles d'Achille et d'Énée. Les chevaliers invulnérables ne le sont pas plus que ce

même Achille, au talon près; que ce même Énée, lorsque, à sa sortie de Troie, les traits ennemis se détournent et les flammes s'écartent de lui (1); et que le dompteur de chevaux Messape, que ni le fer ni le feu ne pouvaient blesser (2). Mais il faut se bien rappeler qu'au onzième siècle, où naquirent les romans de chevalerie, Homère et Virgile étaient oubliés depuis longtemps; il n'existait plus en Europe de manuscrits du poète grec, et ceux du poète latin qui devaient reparaître à la renaissance des lettres, étaient ensevelis dans la poussière des bibliothèques non fréquentées de quelques couvents. Les fictions apportées d'un côté par les Arabes, de l'autre par les Normands, durent donc s'emparer de tous les romans latins, français ou espagnols, avant qu'on y pût voir la moindre imitation des anciens poètes grecs et latins.

Quoi qu'il en soit, toutes ces recherches ne nous conduisent encore qu'à reconnaître la source primitive de quelques-uns des nouveaux ressorts mythologiques employés dans l'épopée romanesque; elles ne nous apprennent pas comment, en

(1) *Flammam inter et hostes*
Expedior, dant tela locum, flammæque recedunt.
(*Æneid.*, l. II, v. 32.)

(2) *At Messapus equûm domitor, Neptunia proles,*
Quem neque fas igni cuiquam nec sternere ferro.
(*Ibid.*, l. VII, v. 691.)

prenant pour point de départ, d'un côté, l'histoire fabuleuse d'Artus, et de l'autre, l'histoire non moins fabuleuse de Charlemagne et de ses Pairs, ces ressorts ont commencé à être mis en mouvement; quels sont les premiers romans où on en a fait usage, et à qui en appartient l'honneur. Il paraît certain que, même en France, les romans de la Table ronde eurent cours avant ceux des douze Pairs, quoique ceux-ci fussent nationaux et dussent, au moins à ce titre, obtenir la préférence. Ici les faits parlent d'eux-mêmes, il ne faut que les réunir sous nos yeux.

Henri II, roi d'Angleterre, qui régna depuis 1154 jusqu'en 1189, était en même temps duc de Normandie et maître de plusieurs autres provinces de France (1). On parlait français à sa cour; on y voyait, et des Normands, dont la langue primitive était le français, et des Anglais qui s'exerçaient, non seulement à parler, mais à écrire dans notre langue. Henri l'aimait, la préférait: c'était sa langue habituelle. Plusieurs des romans de la Table ronde, le S. Graal, Lancelot, Perceval, etc., existaient dès-lors en Angleterre; ils

(1) Ce n'est pas, certes, que les Anglais eussent conquis ces provinces; ils avaient la Normandie parce que, tout au contraire, un duc de Normandie les avait conquis; la Guïenne et le Poitou par le mariage de Henri II avec Eléonore, qu'avait impolitiquement répudiée Louis VII, etc.

étaient écrits en latin; il voulut qu'ils fussent traduits en prose française; il chargea de ces traductions quelques-uns de ces Anglais et Anglo-Normands: on en connaît six (1) qui travaillèrent successivement au seul grand roman de *Tristan de Léonnois*, regardé comme le premier de tous.

Quelques poètes florissaient alors en France, Robert Wace, Chrestien de Troyes, et plusieurs autres. Wace était plutôt un historien, ou chroniqueur en vers, qu'un poète; ses longs romans de *Brut d'Angleterre* et de *Rou* ou *Rollon de Normandie*, le prouvent (2). Chrestien était un poète, un vrai romancier; il avait *translaté* en vers, non des histoires, mais plusieurs fables tirées d'Ovide, et même son *Art d'aimer* (3).

---

(1) Luces du Gast, Gasse-le-Blond, Gautier Map, Robert de Boron, Hélis de Boron, et Rusticien de Pise ou de Puise. Ce dernier nomme les cinq autres dans ce même ordre, à la fin d'un autre roman traduit par lui seul, celui de *Méliadus de Léonnois*, père de Tristan. Le passage où il les nomme est cité, *Catalog. de la Vallière*, t. II, p. 606 et 607, N°. 3,990.

(2) Voyez Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale, etc., t. V, p. 21 et suiv., la notice du roman de Rou, par M. de Brequigny.

(3) Dans le prologue d'un de ses romans (*Cligès* ou *Cliget*), on voit qu'il avait traduit d'Ovide, outre ce poëme de l'*Art d'aimer*, la fable de Tantale qui sert aux dieux dans un repas son fils Pélops, et celles de Térée, de Progné et de Philomèle. Voici ces dix premiers vers qui sont une espèce de table des romans que Chrestien de Troyes avait faits ou mis en vers quand il commença celui de Cliget. Le

Dès que cette traduction en prose du roman de Tristan lui fut connue, il s'empressa de la mettre en vers (1); il y mit aussi *Perceval le Gallois*; il commença *Lancelot du Lac*, mais la mort l'empêcha de l'achever (2). Il ne faut pas croire qu'il se bornât au rôle de simple versificateur; il ajoutait souvent du sien, disposait quelquefois les

---

roman qu'il cite au premier vers contient des aventures de chevaliers de la table ronde, mais ne fait point partie de la grande série des romans dont cet ordre et son chef, le roi Artus, sont les héros.

Cil qui fist d'Erec et d'Enide
Et les commandemens d'Ovide
Et l'Art d'amors en romans mist,
Et le mors de l'espaule fist (*a*),
Del roi Marc et d'Yselt la Blonde (*b*)
Et de la Hupe et de l'Aronde (*c*),
Et del Rossignol la Muance (*d*),
Un autre conte recommance
D'un varlet qui en Gresse fu
Del lignage le roi Artu.

(Manuscrit de la Bibliothèque impériale, fonds de Cangé, in-fol., N°. 27, fol. 188, verso.)

(1) Voyez dans la note précédente le cinquième vers de la citation.

(2) Ce roman fut terminé par Godefroy de Leigny ou de Ligny.

(*a*) Fable de Pélops, dont l'épaule seule fut mangée.

(*b*) Roman de Tristan, neveu du roi Marc et amant d'Yseult, femme de ce roi de Cornouailles.

(*c*) Fable de Térée et de Philomèle.

(*d*) *Idem*.

évènements d'une manière toute nouvelle, on tirait d'un seul épisode un roman tout entier (1). Mais enfin la filiation de ces romans est bien établie; l'original était né en Angleterre; écrit en langue latine, il fut traduit en prose française au douzième siècle, par ordre de Henri II, et mis aussitôt en vers par un ou deux poètes français. Le langage de ces longs poëmes ayant vieilli, la langue et la versification s'étant améliorées dans le quatorzième siècle, la lecture en devint plus fatigante par leur mauvais style, qu'attrayante par la singularité et la variété des évènements et des fictions. On les remit en prose dans le quinzième siècle; ce fut sous cette nouvelle forme qu'ils furent imprimés dès la fin de ce même siècle, ou au commencement du seizième; et ils ont vieilli à leur tour.

Du moment où, pour la première fois, ils avaient été traduits du latin, c'est-à-dire, dès le douzième siècle, la fable du roi Artus, de la Table ronde et de ses chevaliers, avait pris en Angleterre même une vogue que n'avaient pu lui donner l'histoire prétendue de Geoffroy de Mon-

---

(1) C'est ainsi qu'il tira le roman de *Perceval le Gallois*, d'une partie du grand roman de *Tristan de Léonnois*, dont il avait mis en vers les autres parties; c'est encore ainsi que d'un épisode de *Lancelot du Lac* il tira son dernier roman intitulé *la Charrette*, ou *Lancelot de la Charrette*.

mouth et les autres chroniques latines faites à l'imitation de la sienne. Elle en eut aussi dès-lors en France, et dans un temps où, à ce qu'il paraît, le roman national attribué à Turpin n'y en avait pas acquis une fort grande. Il était alors regardé comme une histoire, et traduit comme tel en français, si même il l'était déjà, par Michel de Harnes (1); encore est-il bon d'observer que les récits fabuleux de cette chronique, loin d'embrasser tous les exploits de Charlemagne, ne commencent qu'à sa dernière expédition en Espagne. Le plus ancien roman français dont la famille de Charles ait été le sujet, est celui de Pepin son père et de sa mère Berthe *au grand pied;* l'auteur, nommé Adenès (2), ne florissait

(1) Il écrivit sous Philippe-Auguste, qui régna jusqu'en 1223; il ne fut pas le seul qui traduisit, comme une histoire, la chronique attribuée à Turpin. Deux siècles après, sous Charles VIII, l'annaliste Robert Gaguin en fit une traduction nouvelle, et l'inséra très sérieusement dans la continuation de ses annales. L'original latin a été inséré de même beaucoup plus tard par Scardius, dans son recueil d'historiens germaniques, *Germanicarum Rerum quatuor celebriores vetustioresque chronographi*, Francfort, 1566, in-fol.

(2) Adenès, surnommé le Roi, soit parce qu'il était roi d'armes du duc de Brabant, soit plutôt parce qu'il avait été couronné à Valenciennes dans une cour d'amour. Outre *Berthe au grand pied*, on a de lui le fameux roman de *Cléomadès* et celui d'*Ogier le Danois;* les Bénédictins auteurs de l'Histoire littéraire de la France lui attribuent même les *Quatre Fils Aymon*, *Renaud de Montauban*, *Maugis d'Aigremont*, et quelques autres.

que fort avant dans le treizième siècle (1), sous le règne de Philippe-le-Hardi. Quelques traits romanesques de la jeunesse de Charlemagne se trouvent aussi dans le roman de Girard d'Amiens (2), qui écrivait ou en même temps qu'Adenès, ou quelques années auparavant (3). Bientôt les héros de Montauban, Renaud et ses trois frères, figurèrent dans des romans, soit de la même main que Berthe et Pepin, soit de différents auteurs. Charlemagne reparut dans tous ces romans entouré de sa Pairie, toujours engagé dans des aventures nouvelles, et ajoutant à ses exploits fabuleux d'autres exploits, c'est-à dire, d'autres fables. Dès-lors l'attention publique se partagea entre Charlemagne et ses Pairs, Artus et sa Table ronde; mais il est certain que le succès poétique de cette dernière fiction, avait précédé de plus d'un siècle, même en France, celui de l'autre.

Devenues populaires en France, ces deux fictions passèrent en Espagne : peut-être même y avaient-elles pénétré dès auparavant; et si c'est trop de dire que la chronique attribuée à Turpin y avait pris naissance, on peut croire au moins qu'elle ne tarda pas à être connue dans ce pays,

(1) De 1270 à 1285.

(2) On en trouve l'extrait, *Bibliothèque des Romans*, premier volume d'octobre 1777, d'après un manuscrit qui nous est inconnu.

(3) Sous le règne de Louis IX.

dont la conquête en est le principal sujet, et dont S. Jacques en Galice, premier agent surnaturel de cette fable, est le patron. Et cette fable, et toutes les autres, ne circulèrent pas impunément au milieu d'un peuple à imagination romanesque, et chez qui les fictions orientales étaient devenues presque indigènes. Les faits d'armes des douze Pairs et de la Table ronde y prirent de nouveaux accroissements, et l'on y vit, sinon éclore, du moins se développer et s'accroître, comme pour rivaliser avec l'Angleterre et la France, la troisième branche de romans poétiques, la brillante et intéressante fable d'Amadis.

Au reste, l'Angleterre, l'Espagne et la France peuvent se disputer tant qu'on voudra l'invention de ces romans de chevalerie et de féerie : ce qui en fait le grand intérêt pour nous, n'appartient ni à l'une ni à l'autre; toutes trois ont fourni matière à ce qu'ils ont d'historique et d'héroïque; toutes trois y ont pour ainsi dire établi les premiers fondements et les bases du merveilleux; mais l'Italie a sur toutes les trois l'avantage d'avoir donné la première à ces romans une existence durable par les formes épiques dont elle les a revêtus, par les nouveaux trésors de l'imagination qu'elle a su y répandre, et par toutes les richesses de style d'une langue poétique et fixée.

Des deux premières branches de romans dont

nous avons parlé, on ne peut nier que celle des romans français n'ait sur l'autre un grand avantage ; les douze pairs de Charlemagne, armés pour délivrer la France et l'Europe de la tyrannie des Sarrasins, sont plus intéressants que les chevaliers d'Arthur, cherchant le saint Graal, c'est-à-dire, le plat ou l'écuelle dans laquelle J.-C. avait mangé, et dont avait hérité Joseph d'Arimathie ; courant, pour la conquérir, les plus périlleuses aventures, et finissant par se faire moines ou ermites. Il est vrai que si les travaux des chevaliers de la Table ronde et ceux des douze Pairs se ressemblent si peu par leur objet, les chevaliers des deux ordres se ressemblent beaucoup par leur vaillance, leur galanterie et leurs exploits ; et que les premiers auteurs de ces romans y ont à peu près également répandu le merveilleux de la féerie et l'intéret des épisodes d'amour. Il faut pourtant que la fable de Charlemagne ait eu un attrait plus puissant que celle du roi Arthur, sur les imaginations italiennes, puisque les connaissant toutes deux par d'anciennes traductions, elles s'exercèrent long-temps sur Charlemagne et sur le brave Roland, avant de s'occuper de Lancelot, de Gyron-le-Courtois, et de quelques autres chevaliers de la Table ronde.

Roland, et les autres paladins, devinrent nationaux, ou du moins populaires, en Italie, autant qu'ils l'étaient en France même. Les poètes

se piquèrent d'enchérir les uns sur les autres, et il y eut une sorte d'émulation à qui attribuerait à cet invincible Roland les exploits et les aventures les plus extraordinaires. Il fut l'Hercule moderne sur qui l'on accumula des merveilles qui auraient suffi pour vingt autres héros. Il subit le sort assez commun aux personnages célèbres, d'être chanté par des poètes qui ne méritaient pas tous d'être les échos de sa gloire ; mais après avoir amusé le peuple par des récits grossiers, dont les auteurs mêmes sont inconnus, il eut dans le *Pulci* et dans le *Bojardo* des chantres plus dignes de lui; et lorsqu'il fut enfin célébré par le grand Arioste, quand l'Homère de Ferrare eut réuni à tous les charmes des fictions romanesques, la noblesse et l'éclat de la trompette épique, le nom de Roland n'eut plus rien à envier à celui d'Achille.

Mais avant que nous puissions voir le génie épique italien dans ce dernier développement de sa richesse, il faut revenir sur nos pas, examiner avec quelque attention quelles avaient été ses premières tentatives et quels furent ses progrès, avant que le *Roland furieux* se fût placé dans l'épopée romanesque, comme un terme au-delà duquel il a été défendu au génie moderne de s'élancer.

CHAPITRE IV.

Suite de l'épopée romanesque; I Reali di Francia, roman en prose; poëmes romanesques qui précédèrent celui de l'Arioste; poëmes de la première époque, Buovo d'Antona, la Spagna, Regina Ancroja.

Les personnages merveilleux du roman épique ne sont pas seulement les magiciens, les fées et autres agents surnaturels; les principaux héros eux-mêmes sont au-dessus de la nature, et font des choses qu'il n'a jamais été donné aux hommes de faire. Quelques-uns de ces guerriers sont enchantés, et ne peuvent recevoir de blessures mortelles; d'autres possèdent des armes que les fées ont aussi touchées; ils font avec ces armes des exploits au-dessus de toute vraisemblance, ou qui ont, dans cette seule espèce de poëmes, une vraisemblance convenue. La plupart de ces héros sont de la création des poètes romanciers, ou sont dans les romans tout autres que dans l'histoire : dix siècles les séparent de nous; on nous a tant dit que l'homme a dégénéré, et il est si vrai du moins qu'il a perdu de sa force physique! nous nous soucions peu, à une telle distance, qu'on exagère cette perte en exagérant la supé-

riorité qu'avaient sur nous, dans ce genre dont nous faisons peu de cas, des héros presque tous imaginaires.

Pour bien comprendre les différentes actions particulières qui font le sujet des principaux poëmes romanesques, il faudrait se faire d'abord une idée générale de ces héros qu'on y doit voir agir; mais leur grand nombre entraînerait de trop longs préliminaires; tous n'ont pas d'ailleurs la même importance, et il suffit, mais il est indis-dispensable d'avoir quelque connaissance de ceux qui doivent jouer les premiers rôles. L'empereur Charlemagne, Roland son neveu, et Renaud cousin de Roland, sont au-dessus de tous les autres; et comme ce sont eux qui ont le plus de rapport avec notre histoire, c'est en eux qu'il est le plus intéressant pour nous d'observer les altérations que des imaginations étrangères y ont faites. J'abrégerai ces explications; et ce qu'on trouve dans de gros livres, je tâcherai de le dire en peu de mots.

C'est de Charlemagne surtout qu'on peut dire que celui de l'histoire et celui des romans, sont deux différents Charlemagne. L'histoire le fait venir, comme on sait, de Pepin d'Héristal, petit-fils d'un autre Pepin (1), et père de Charles-

(1) Pepin de Landen, ou Pepin-le-Vieux, qui avait été donné par Clotaire II pour gouverneur à son fils Dagobert I.

Martel, qui eut pour fils Pepin-le-Bref, père de Charlemagne. Les romans le font descendre, au huitième degré en ligne directe, de l'empereur Constantin. Un vieux roman italien en prose, intitulé : *I Reali di Francia*, c'est-à-dire les Princes de la maison royale de France, contient cette filiation plus que suspecte (1), et la fait venir d'un fils de Constantin, nommé *Fiovo*, qui passa dans les Gaules et y régna. De ce *Fiovo* naquit Florel, ou *Fiorello*; de Florel, *Fioravante;* et de celui-ci deux fils, Octavien-au-Lion et Gisbert-au-Fier-

(1) La première édition de ce roman, qui est fort belle, porte, à la fin, la date de Modène, 1491, in-fol.; la seconde est de Venise, 1499, *ibid.*; toutes deux sont très rares. La troisième, qui n'est pas commune, est en petit in-4°., sous ce titre : *I Reali di Franza nel quale si contiene la generatione di tutti i Re, duchi, principi e baroni di Franza e de li paladini, colle battaglie da loro fatte, comenzando da Constantino imperatore fino ad Orlando conte d'Anglante*, etc., *Venezia*, 1537. Il en a été fait, depuis, plusieurs autres éditions in-8°. Ce livre est des premiers temps de la langue italienne, et mis au nombre de ceux qui font autorité. On croit qu'il fut d'abord écrit en latin; quelques uns même l'ont attribué, mais sans preuve, au savant Alcuin. Ce qui prouve qu'il ne peut être de lui, c'est qu'il y est question de l'Oriflamme, que nos rois ne firent porter dans les combats qu'au douzième siècle. (Louis VI, dit le Gros, fut le premier.) Quoi qu'il en soit, la traduction italienne est précieuse par l'antiquité des traditions fabuleuses et par la naïveté du style. On la juge de la fin du treizième ou du commencement du quatorzième siècle. *Salviati* en avait vu une copie, qu'il jugeait écrite vers l'an 1350.

Visage. De Gisbert naquit Michel; de Michel, Constantin, surnommé l'Ange; et de ce Constantin, Pepin, père de Charlemagne. Cet empereur était donc issu de la branche cadette. Octavien, frère aîné de son trisaïeul Gisbert, eut pour fils Bovet; Bovet eut Guidon d'Antone; et celui-ci, *Buovo*, ou Beuves d'Antone, descendant, au même degré que Pepin, de *Fiovo*, fils de Constantin (1). On verra bientôt pourquoi j'ai dû faire mention de cette branche aînée.

La naissance romanesque de Charlemagne et les aventures de sa mère Berthe-au-Grand-Pied, tiennent une bonne place dans ce vieux livre des *Reali di Francia* (2). Tandis que l'histoire se tait sur la jeunesse de cet empereur, on en trouve ici les plus petits détails, mais tels que l'histoire n'en peut assurément faire aucun usage. On y voit Charles obligé de s'enfuir de Paris, après que le roi Pepin son père a été assassiné par deux bâtards qu'il avait eus d'une rivale de Berthe. La maison de Mayence, déjà ennemie de la sienne, trame et soutient cette intrigue; elle fait couronner roi l'aîné des deux parricides, met à prix la

---

(1) Cette descendance des deux branches de la race prétendue de Constantin, et les exploits et aventures de chacun de ces héros, remplissent les cinq premiers livres du roman des *Reali di Franza.*

(2) Elles occupent les dix-sept premiers chapitres du sixième et dernier livre.

tête du jeune Charles; et ce qu'il y a d'édifiant, c'est que le pape Sergius, qui était mort, il est vrai, depuis plus de soixante ans (1), excommunie tous ceux qui oseraient donner asyle au fugitif (2). Caché d'abord dans une abbaye, sous le nom de *Maine*, ou de *Mainet* (*Maino* ou *Mainetto*), Charles se sauve ensuite en Espagne; il est introduit sous le même nom à la cour de Galafre, roi sarrazin, qui habitait Sarragoce et régnait sur toutes les Espagnes. Il entre au service de ses trois fils, Marsile, Balugant et Falsiron, les mêmes contre lesquels il eut dans la suite de si terribles guerres à soutenir.

Ce roi avait de plus une fille nommée Galéane, ou Galérane; elle devient amoureuse de *Mainetto;* il le devient d'elle, et l'épouse en secret après l'avoir rendue chrétienne. C'était l'usage entre un chrétien et une sarrazine; on catéchisait en faisant l'amour, et le prélude du dernier acte de la séduction était ordinairement le baptême.

Cependant il s'est offert des occasions brillantes où l'époux de Galérane s'est couvert de gloire. Un roi d'Afrique a déclaré la guerre à Galafre, et l'a vaincu. Galafre et ses fils sont faits prison-

(1) Pepin mourut en 768; Sergius était mort en 701.

(2) *Reali di Fr.*, l. VI, c. 18.

niers ; et c'est Charles qui les délivre par des faits d'armes de la plus haute chevalerie. La gloire et le crédit qu'il acquiert excitent dans l'ame des trois jeunes princes toutes les fureurs de l'envie ; ils complotent de se défaire de lui. Instruit de leur projet, il s'échappe de Sarragoce ; Galérane le suit : ils vont à Rome, en Lombardie, en Bavière. Charles parvient à s'y faire un parti, et à se procurer une armée. Il rentre en France, attaque l'usurpateur, le tue de sa main, et remonte sur le trône de son père (1).

La naissance et les premières aventures de Roland ne sont pas moins merveilleuses dans ce roman italien, tiré sans doute de nos plus vieux romans français. Charlemagne avait régné plusieurs années avec gloire et rempli l'Europe de sa renommée ; il avait une sœur cadette, nommée Berthe comme sa mère, dont le jeune chevalier Milon d'Anglante devint amoureux. Milon, arrière-petit-fils du fameux Beuves d'Antone, tenait ainsi d'assez près à la famille royale ; il était même de la branche aînée des descendants de *Fiovo* (2) ; mais sa fortune ne répondait point à sa naissance. Cela ne l'empêcha point de plaire à la jeune princesse. Le fruit de leurs rendez-vous devint bientôt si visible que l'empereur en fut instruit. Au milieu

(1) Cette partie de l'action s'étend jusqu'au ch. 51 de ce 6ᵉ. livre.

(2) Voyez ci-dessus, p. 165.

de la gloire dont il était environné, Charles était le tyran de sa famille : il renferma sa sœur dans une tour, et résolut de la condamner à mort, elle et son amant.

Le duc Naime, ayant inutilement essayé d'obtenir leur grâce, délivre, pendant la nuit, Milon de sa prison, Berthe de sa tour, les emmène chez lui, fait venir des témoins, des notaires, les marie secrètement et les met en liberté. Charlemagne, instruit de leur fuite, bannit Milon, s'empare de ses biens, et fait excommunier les deux époux par le pape. Milon et Berthe se sauvent, et tâchent d'arriver jusqu'à Rome. Ayant tout vendu pour vivre, chevaux, armes et vêtements, ils ne peuvent aller que jusqu'aux environs de Sutri (1). Là, ils entrent dans une caverne, où Berthe accouche d'un fils; une circonstance minutieuse, et sans doute imaginaire comme le reste, fait donner à ce fils le nom qu'il a depuis rendu si célèbre. Il était si fort dès le moment de sa naissance, qu'il se *roula* du fond de la grotte jusqu'à l'entrée. Son père, qui était absent quand sa mère était accouchée, y trouva l'enfant à son retour. Voulant ensuite lui donner un nom, il se rappela cette petite scène, et le nomma Roland, c'est-à-dire, *Roulant* (2).

---

(1) A huit lieues de Rome.

(2) *La prima volta*, dit-il à Berthe, *che io lo vidi, si lo vidi*

Milon n'eut pendant cinq ans, pour subsister dans cette grotte, lui, sa femme et son fils, que les aumônes qu'on lui faisait et qu'il allait tous les jours chercher à Sutri. Cet état de misère lui devint insupportable; il résolut d'aller tenter la fortune, dit adieu à sa femme, lui recommanda son fils, et partit. Il se rendit d'abord en Calabre, d'où il passa en Afrique, au service du roi Agolant, personnage qui doit jouer un grand rôle dans les romans épiques, ainsi que ses deux fils, Trojan et Almont. Milon, caché sous le nom significatif de *Sventura*, fait des exploits admirables contre les ennemis de ces princes, passe avec eux en Perse, puis dans l'Inde, et puis on ne sait où, car ici on le perd de vue, et il ne reparaît plus dans le roman (1).

---

io che il rotolava, et in Franzoso è a dire rotolare roorlare..... Io voglio per rimemoranza che l'habbia nome Roorlando. (*Real. di Franza*, l. VI, c. 53.)

(1) *Ibidem*, c. 55 et 56. A la fin du chapitre suivant, l'auteur annonce le retour d'Agolant en Afrique, et son passage prochain en Italie avec son fils Almont, *come la historia tocca seguendo*; ce qui fait voir que le roman n'est pas fini, et que ce sixième livre devait être suivi de quelques autres. Les faits sont ici très différents de ce qu'ils sont dans le roman espagnol, d'où les auteurs de la *Bibliothèque des Romans* ont tiré l'histoire des premières années de Roland. Voy. premier volume de novembre 1777. Je les donne dans toute leur simplicité, d'après les *Reali di Franza*, qui sont la source primitive, ou tirés immédiatement de cette source.

Cependant le petit Roland son fils, resté dans cette grotte, près de Sutri, avec sa mère, grandissait, et donnait à la malheureuse Berthe des espérances et des craintes. Son courage et sa force extraordinaire le distinguaient parmi les polissons de son âge ; ils le regardaient comme leur chef ; quoiqu'il les battît quelquefois, ils partageaient avec lui leurs petites provisions, et lui en donnaient même pour sa mère. Comme il était presque nu, quatre d'entre eux firent une quête et ramassèrent de quoi acheter du drap pour lui faire un habit ; deux achetèrent du drap blanc et deux du drap rouge ; de ces quatre pièces réunies on fit un habit où le blanc et le rouge étaient divisés par quartiers ; et c'est de cette petite circonstance, dont il eut le noble orgueil de vouloir conserver le souvenir, qu'il prit dans la suite le nom de Roland *du Quartel* (1).

Peu de temps après, Charlemagne alla se faire couronner à Rome empereur d'Occident. A son retour, il passa quelques jours à Sutri. Il y mangeait en public. Le petit Roland eut un jour la hardiesse de s'approcher de la table de l'empereur, et d'y prendre un plat chargé de viandes pour l'aller porter à sa mère. Il y revint un second jour, même un troisième. Charlemagne, pour l'effrayer, tousse en grossissant sa voix ; l'enfant,

(1) *Orlando dal quartiere*, *ub. supr.*, c. 60.

sans s'étonner, quitte le plat qu'il tient, prend Charles par la barbe, en lui disant: qu'as-tu? et son regard, fixé sur l'empereur, était plus fier, dit le romancier, que celui de l'empereur même (1); puis reprenant son plat, il se sauve comme les deux premières fois. Charles, averti d'ailleurs par un songe, trouve à cela quelque chose d'extraordinaire. Il ordonne de suivre cet enfant, mais de ne lui point faire de mal. Trois chevaliers qu'il charge de cette commission, suivent Roland jusqu'à la grotte; ils y entrent: Roland veut se défendre avec un bâton; sa mère le retient; couverte, comme elle l'est, des livrées de la misère, les chevaliers ne la reconnaissent pas; ils lui demandent qui elle est: « Je suis, répond-elle en rougissant, je suis la malheureuse Berthe, fille du roi Pepin, sœur de Charlemagne, femme du duc Milon d'Anglante; et cet enfant est son fils et le mien. » Les trois chevaliers se jettent à ses genoux, jurent d'être ses défenseurs auprès de l'empereur son frère, vont demander sa grâce, et l'obtiennent. Charles révoque le décret de bannissement qu'il avait porté contre Milon, et fait aussi révoquer l'excommunication du pape; il adopte Roland pour son fils, et revient en France (2).

(1) *Ibid.*, c. 66.

(2) L'auteur du roman espagnol dont nous avons parlé ci-des-

De retour à Paris, il rendit à son neveu les terres et les seigneuries de Milon, dont il s'était emparé, et lui donna les titres de comte d'Anglante et de marquis de Brava. Roland, croissant toujours en faveur auprès de Charlemagne, devint le plus ferme appui de sa couronne; bientôt même il le devint de la chrétienté toute entière, et reçut du souverain pontife le titre de gonfalonier de l'Église et de sénateur des Romains (1).

Telle est la fin de ses aventures dans les *Reali di Francia*. D'autres romans en ont donné la suite ; ils représentent Roland héritier des biens et des titres de son père, effaçant tous les autres pairs de France par sa bravoure, sa force prodigieuse, et l'éclat de ses faits d'ar-

sus, donne ici carrière à son imagination. Il n'a point fait voyager Milon, il l'a fait se noyer dans une rivière entre Rome et Sutri; mais une fée l'a retiré du fond des eaux. Lorsque Charlemagne revient en France, elle l'attend dans le Piémont, rend Milon à son épouse, et le fait rentrer en grâce auprès de l'empereur, qui consent à leur mariage. La fête en est célébrée pendant trois jours dans un palais magnifique, que la fée avait fait élever exprès au pied des Alpes, et qui disparaît quand Charlemagne, Milon, Berthe et Roland ont repris le chemin de France. On voit que cette fiction est d'un temps bien postérieur à celui où furent écrits les *Reali di Franza*, et l'on peut juger par ce seul trait des modifications que le génie espagnol fit subir à nos anciens romans, quand ils eurent passé les Pyrénées. L'auteur espagnol est *Antonio de Eslava*, et le titre de son roman : *Los Amores de Milon de Anglante*, etc.

(1) *Reali di Franza*, l. VI, c. 70.

mes, mais bientôt exposé à plus d'une infortune; tantôt bien, tantôt mal, avec l'impérieux et tout-puissant Charlemagne; quelquefois obligé de s'éloigner de la France, et d'aller, dans des aventures lointaines, s'exposer aux plus grands dangers. Il vint à bout des plus difficiles, qui ne firent que répandre dans toutes les parties du monde la gloire de son nom. Il se rétablit enfin à la cour de Charlemagne, et y vécut dans la plus grande faveur.

Pendant son absence, Berthe sa mère, lasse du veuvage, avait épousé Ganelon, que Charlemagne avait alors fait comte de Poitiers. Ce perfide Mayençais n'en fut pas moins l'irréconciliable ennemi de Roland et de sa maison : il lui suscita sans cesse de nouveaux dangers et de nouveaux malheurs, et finit par être, à Roncevaux, la cause de sa défaite et de sa mort.

A l'égard de Renaud de Montauban, cousin du comte d'Anglante, et neveu de l'Empereur au même degré que lui, les *Reali di Francia* ne disent rien de son histoire. Il faut la chercher dans nos vieux romans français (1). On y apprend que Beuves d'Antone eut pour fils Bernard de Clairmont, qui laissa, entre autres enfants, Beuves d'Aigremont, Aymon de Dordogne, Otton

(1) *Les Quatre Fils Aymon*, *Renaud de Montauban*, *la Conquête de Trébizonde par Renaud*, *Maugis d'Aigremont*, etc.

d'Angleterre, et Milon d'Anglante. Nous venons de voir que Roland était fils de ce dernier : d'Otton naquit le duc Astolphe, et de Beuves d'Aigremont le magicien Maugis et Vivian. Aymon de Dordogne eut quatre fils, célèbres sous le nom des *quatre fils Aymon*, Renaud, Alard, Guichard ou Guiscard, et Richardet ; et une fille aussi célèbre que ses frères, la belle et intrépide Bradamante. Les deux cousins, Roland et Renaud, rivaux de gloire, furent souvent brouillés ensemble, et devinrent même tout-à-fait ennemis. Renaud ayant tué un neveu de Charlemagne, nommé Bertholet, avec qui il jouait aux échecs, et qui trichait au jeu, l'Empereur voulut le faire arrêter, lui, ses frères et son père : ils se sauvèrent tous à Montauban, et s'y fortifièrent. Charlemagne marcha contre eux à la tête d'une armée, où Roland commandait un corps de dix mille chevaliers.

Dans le cours de cette guerre, les quatre frères s'échappent de Montauban, qui se défendait toujours, et se trouvent réduits à de telles extrémités qu'ils sont obligés, pour subsister, de se faire voleurs de grand chemin, malheur qui arriva, dans ces bons siècles, à plus d'un noble chevalier. Ils deviennent la terreur du pays qui borde la Meuse, où ils s'étaient retranchés dans un château fort. Rentrés dans l'intérieur de la France, ils continuent d'être en guerre avec l'Empe-

reur. Renaud épouse Clarice, sœur d'Yon, roi de Bordeaux. Il remporte sur Charlemagne et sur ses chevaliers quelques avantages; mais enfin, obligé de céder à des forces si supérieures, il ne parvient à faire la paix qu'à des conditions dures et humiliantes. L'une des plus douces est d'aller, avec ses frères, défendre les chrétiens en Palestine, et reconquérir le saint sépulcre. Là, il éprouve de nouveaux malheurs; mais aidé par les enchantements de son cousin Maugis, qui, après s'être fait ermite, avait quitté sa retraite pour le suivre, il s'illustre par de si grands exploits, il revient en France chargé de si belles et de si précieuses reliques, pour les offrir à l'Empereur, qu'il rentre tout-à-fait en grâce auprès de lui. Il se réconcilie aussi avec Roland, et ils partagent entr'eux la gloire d'être les plus solides appuis du trône de Charlemagne.

Tels sont, dans les plus anciens romans français, espagnols et italiens, les trois principaux personnages dont l'épopée italienne s'est emparée. Nous allons voir maintenant comment elle les fait agir, quelles aventures elle leur attribue, et comment elle entremêle ces aventures avec celles d'autres héros, ou pris comme eux dans de vieux romans, ou entièrement imaginaires. Je vais remonter un peu haut, et entrer dans des détails qui ne seront peut-être pas tous intéressants. Il me serait beaucoup plus facile de ne

dire, comme tant d'autres l'ont fait, que des généralités sur ces premiers efforts de la muse épique moderne; mais l'objet que je me propose en général dans cet ouvrage ne serait pas rempli. Il est évident que l'*Iliade* n'est pas le plus ancien poëme qu'aient eu les Grecs. Si l'on retrouvait enfin les essais informes des poètes qui précédèrent Homère, on aimerait à y observer les fictions primitives, les formes originelles, les développements graduels de l'art, jusqu'au moment où il atteignit ce haut degré de perfection que lui donna le génie du chantre d'Achille. On en connaîtrait mieux ce génie même.

L'action du plus ancien de ces romans épiques qui nous soit resté est antérieure au règne de Charlemagne. Le héros est ce Beuves d'Antone, descendant, comme Charlemagne lui-même, de l'empereur Constantin, et bisaïeul de Milon d'Anglante, père de Roland. *Buovo d'Antona* est le titre du poëme (1); il est écrit, comme ils le sont tous, en octaves, ou *ottava rima*. Cette mesure de vers, dont l'invention appartient à Boccace, mais qu'il n'avait pas perfectionnée, était bien plus imparfaite encore dans ces poëmes gros-

(1) *Buovo d'Antona, canti XXII, in ottava rima, Venezia,* 1489; souvent réimprimé depuis, et avec cet autre titre: *Buovo d'Antona nel qual si tratta delle gran battaglie e fatti che lui fece, con la sua morte*, etc.

siers qu'elle ne l'avait été dans les siens. Voici quel est en abrégé le sujet du *Buovo d'Antona*.

Brandonie, mère de Beuves, fait assassiner Guidon son mari, duc d'Antone, par Dudon de Mayence, qu'elle épouse, et qu'elle rend ainsi maître et seigneur d'Antone et de Mayence à la fois. Le jeune Beuves, encore enfant, s'enfuit sous la conduite de Sinibalde, son père nourricier, et d'une troupe de cavaliers commandée par Thierry, fils de Sinibalde. Dans la rapidité de leur fuite, l'enfant tombe de cheval sans qu'on s'en aperçoive, et reste étendu sur la terre. Dudon, qui les suivait de près, l'enlève sur son cheval, et retourne à toute bride à Antone. Quelque temps après, étant à la campagne, il croit voir dans un songe le jeune Beuves qui lui plonge un couteau dans le cœur. Il se décide à le prévenir, et l'envoie demander à sa mère pour le tuer. Brandonie lui fait répondre qu'il peut être tranquille, et qu'elle l'en défera elle-même. Elle veut empoisonner son fils; il est averti par une bonne domestique, s'échappe encore une fois, et arrive au bord de la mer : il y trouve des marchands qui l'enlèvent, l'emmènent en Arménie, et le vendent au roi (1).

Beuves avait atteint l'adolescence. Il devient amoureux de Drusiane, fille du roi, qui conçoit

(1) Chant I et II.

pour lui une passion très vive. Le roi fait ouvrir un grand tournoi pour éprouver les amants de sa fille. Beuves entre en lice et renverse deux fois un des rois qui prétendent à la main de Drusiane. Un autre rival, fils du soudan de Boldraque, vient peu de temps après attaquer avec une armée le roi d'Arménie, pour conquérir sa fille. Ce soudan commande en personne. Le roi est vaincu, et fait prisonnier; mais Beuves le délivre, le remet sur le trône, et tue le fils du soudan. Après plusieurs aventures, ne pouvant obtenir Drusiane de son père, il la détermine à s'enfuir avec lui. Des aventures nouvelles l'attendaient dans cette fuite. Drusiane brave toutes les fatigues et tous les dangers. Les deux époux s'enfoncent dans les forêts, où Beuves exerce sa valeur contre des géants, des lions, des serpents et des ours. Drusiane accouche de deux fils. Elle les nourrit, les emporte courageusement avec elle, et continue de suivre son époux.

Enfin, après un long trajet, Beuves rencontre Thierry et sa troupe, qui lui étaient restés fidèles, revient à Antone, parvient à en chasser par ruse l'usurpateur Dudon (1), se défait de tous les

---

(1) Il l'avait blessé dans un combat. Il se déguise en médecin, est introduit auprès du malade, se fait connaître quand il est seul avec lui, en tirant de dessous sa robe la terrible épée qui l'avait blessé, le force de se faire mettre à cheval et de sortir de la ville;

Mayençais, et punit sa mère par un supplice aussi recherché que barbare. Il la fait murer tout entière, à l'exception de la tête. Dans cette position cruelle, on la nourrit de pain sec et d'eau. Elle y reste un an, et meurt enfin après de longues et insupportables souffrances. Le poëte dit froidement, en finissant ce récit, qu'il la fit ensuite ensevelir richement (1).

Dudon se réfugie auprès du roi Pepin, qui lui donne asyle. Beuves poursuit les Mayençais, en tue un grand nombre, fait pendre tous ceux qu'il fait prisonniers, attaque et prend Pepin lui-même, tue de sa main le traître Dudon, le fait écarteler et exposer par quartiers sur des fourches patibulaires, et met ensuite Pepin en liberté. Au milieu de cette expédition, il y a une scène plaisante, ou qui le serait du moins si le poëte avait eu le talent de raconter. Le roi Pepin est si émerveillé des prouesses de Beuves d'Antone, qu'il croit que ce n'est point un guerrier, mais un démon qui en a pris la figure. Il envoie vers lui son chapelain pour l'exorciser. Le bon abbé s'avance à cheval, tenant une croix dans sa main, et chantant le *Te*

---

où il s'était ménagé un parti puissant, et dans laquelle, au son d'un cor qu'il fait entendre, ses troupes, qui étaient embusquées, pénètrent de toutes parts.

(1) *Buovo d'Ant.*, c. XII, st. 20.

Deum (1). Il arrive auprès de Beuves, et prononce très sérieusement les paroles de l'exorcisme (2). Beuves s'impatiente à la fin, pousse son cheval Rondel, court après l'exorciseur qui s'enfuit à toute bride, le saisit par son capuce, et le reconduit à grands coups de pommeau d'épée. Le pauvre prêtre va conter à Pepin sa mésaventure. « Ce n'est, lui dit-il, ni un démon ni un esprit : c'est, je vous le jure, sire, un homme en chair et en os, et j'en ai pour preuve qu'il m'a rompu les miens. » On voit qu'il faudrait le pinceau de l'Arioste, ou même du Berni, pour rendre cette scène comique; mais l'auteur de ce misérable ouvrage était bien loin de deviner les secrets de leur style.

Les autres exploits de Beuves sont contre les Sarrazins. Tandis qu'il bat une de leurs armées en Sardaigne, qu'il en tue une partie et convertit le reste, une autre armée vient assiéger Antone. Beuves revient, leur fait lever le siége, et ensuite celui de Paris qu'ils avaient aussi formé. Après les avoir vaincus en France, il va les combattre en Hongrie, remporte de grandes victoires, convertit à la foi chrétienne et fait baptiser tout le

---

(1) *E poi monte a cavallo humil e pio,*
Ed una croce in man hebbe pigliato
Inverso Buovo ch' un diavolo reo
Crede che sia, li canta il Tadeo. (c. XIII, st. 11.)

(2) *Buovo congiura dicendo il prefatio.* (st. 12.)

pays; car ce fils parricide qui avait fait périr avec tant de barbarie une mère, coupable, il est vrai, mais enfin une mère, était un chrétien très fervent, et un très ardent convertisseur.

Il met glorieusement à fin d'autres grandes entreprises en Europe et en Asie, et revient enfin à Antone, couvert de gloire, espérant y passer désormais des jours tranquilles avec sa chère Drusiane. Mais il a, bientôt après, la douleur de la perdre; et lui-même est assassiné dans une église, par un Mayençais, que Raymond, devenu chef de la maison de Mayence, avait chargé de ce crime, pour venger sa famille presque entièrement détruite. C'est de ce Raymond que descendait le traître Ganelon, que nous avons vu devenir le beau-père de Roland, et qui fait, dans la plupart des romans épiques dont nous aurons à parler, un rôle si vil et si odieux.

On voit que ce ne sont pas les atrocités qui manquent dans l'action de ce poëme, surtout dans la première partie. Cette famille des ducs d'Antone y ressemble assez, pour les crimes, à celle d'Agamemnon. Mais quelle est cette ville d'Antone, chef-lieu de leur puissance? c'est ce que le poëme n'indique en aucun endroit. Le roman des *Reali di Francia*, la place en Angleterre près de Londres, et dit qu'elle fut fondée par Bovet, aïeul de Beuves; qu'à environ trois milles de cette ville, au-delà d'une rivière, était une col-

line assez élevée, sur laquelle Bovet avait fait bâtir un fort, qu'il nomma le fort St.-Simon (1). Or, dans le poëme dont Beuves est le héros, il est plusieurs fois question de la citadelle St.-Simon, comme d'un fort voisin d'Antone. On trouve aussi dans d'autres anciens romans, que Beuves était sorti d'Angleterre (2). Jean *Villani* s'est donc trompé lorsqu'il a dit dans sa Chronique (3) que la ville de Volterre en Italie, ville très ancienne, bâtie par les descendants d'*Italus*, fut appelée *Antonia*, et que c'est de là, selon les romans, qu'était le bon Beuves d'Antone. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher ce qui l'a fait se tromper ainsi; mais on peut tirer de son erreur une conséquence très juste sur l'antiquité de ce poëme; c'est qu'il était déjà composé et même très connu du temps de *Villani*. Cet historien mourut en

---

(1) *Reali di Franza*, l. III, c. 17.

(2) Dans le quatrième des *cinque canti* de l'Arioste, qui font suite au Roland furieux, Astolphe racontant ce qui lui est arrivé en Angleterre, dit qu'il avait envoyé un courrier à Antone à un de ses amis, qui lui tenait un vaisseau prêt pour passer sur le continent, mais qu'il ne voulait s'embarquer ni à Antone, ni dans un autre port, dans la crainte d'être reconnu.

Nè in Antona volea nè in altro porto,
Per non lasciar conoscermi, imbarcarmi. (c. IV, st. 70.)

Antone était donc un port de mer en Angleterre.

(3) L. I, c. 55.

1348 ; le poëme est donc antérieur à cette époque. D'un autre côté, dans la stance anté-pénultième du dernier chant, il est question du Dante :

Dante che scrisse, non come bisogna, etc.

C'est donc entre le temps du Danté et celui de Jean *Villani*, c'est-à-dire dans la première moitié du quatorzième siècle, que le poëme intitulé *Buovo d'Antona* fut écrit (1).

L'auteur en est inconnu. On voit seulement à plusieurs locutions du dialecte florentin de ce temps-là (2), qu'il était de Florence, ou au moins de Toscane. Il adresse l'invocation de son poëme à Jésus-Christ, et le prie de venir l'aider à raconter cette belle histoire (3). A la fin de tous ses

(1) On pourrait croire qu'il le fut d'après notre ancien roman en prose du *chevalier Beuves de Anthone et de la belle Josienne*, imprimé à Paris, in-4°., sans date, en caractères gothiques. Mais celui-ci n'est-il pas plutôt une traduction libre du poëme italien? Le français n'en paraît pas antérieur au quinzième siècle. Il existe aussi parmi les manuscrits légués à la bibliothèque Vaticane par la reine Christine de Suède, un roman de *Buovo d'Antona* en vers provençaux, à la fin duquel il est écrit, comme le *Crescimbeni* l'observe, que ce roman fut composé l'an 1380.

(2) *Atante* et *aitante* pour *gagliardo*, *palmiere* pour *peregrino*, *robesta* ou *rubesta* pour *infierisce*, et certaines terminaisons en *oe* ou *one*, qui y reviennent souvent.

(3) *O Giesù Christo che per il peccato*
Il qual fece Eva prima nostra madre,

chants, sans exception, le poète s'interrompt en priant Dieu d'être favorable à ses auditeurs, ou à lui-même, ou en disant qu'il est las de conter, que sa voix s'affaiblit, qu'il a besoin de boire (1), qu'il dira la suite une autre fois, etc. Le premier vers de chacun des douze chants qui suivent est toujours: *Je vous ai laissés au moment où telle chose se passait* (2); et le récit continue sans autre artifice. Les neuf derniers chants commencent tous par une nouvelle prière, ou à Jésus-Christ, ou au Père éternel (3), ou à la Vierge Marie, et toujours pour qu'ils accordent au poète la grâce

---

In sulla croce fusti conficato, etc. (st. 1.)
. . . .
Pregandoti, signor giocondo e adorno
Che doni a lo mio ingegno tal bontade
Ch'io possi quella storia raccontare
E insieme gli ascoltanti contentare. (st. 2.)

(1) *Hormai, signori, quivi harò lasciato;*
Andate a bere, ch'io son assetato.

(2) *Signori, vi lasciai ne l'altro canto*
Si come a Buovo disse Drusiana, etc. (c. III.)
Io vi lasciai ne l'altro mio cantare
Si come Buovo al soldan fu tornato, etc. (c. V.)

(3) L'auteur paraît quelquefois confondre le père et le fils, comme dans ce début du chant XIV:

Eterno padre, ch'il mondo creasti
E pe'l peccato tu moristi in croce.

de poursuivre et d'achever son histoire; et chaque fois, dans la strophe suivante, il revient à sa formule : Je vous ai laissés dans l'autre chant au moment où telle chose venait de se passer.

Dans sa dernière octave il prie le souverain Jupiter, *il sommo Giove*, d'accorder à lui et à ses lecteurs une longue vie, et J.-C. de leur donner à tous la grâce de mériter d'être admis dans son royaume. Tout cela est de très bonne foi. On ne doit point se scandaliser de voir ici Jupiter et J.-C. figurer ensemble. *Sommo Giove* est un nom poétique que tous les anciens poètes italiens donnent à Dieu, comme ils donnent celui de Pluton ou de *Dite* au diable, sans songer ni à Pluton ni à Jupiter.

Ce poëme est à peu près le seul dont l'action remonte au delà du règne de Charlemagne. Cet empereur et ses douze pairs font le sujet de presque tous les autres; et ce n'est plus le roman des *Reali di Francia* mais la prétendue chronique du paladin et archevêque Turpin qui en est la source commune. Cette chronique ne commence, comme je l'ai dit précédemment, qu'à la dernière expédition de Charlemagne en Espagne, et finit par la fatale défaite de Roncevaux, effet des trahisons de Ganelon de Mayence, dans laquelle périt, avec Roland et Olivier, l'arrière-garde presque entière de l'armée française. Le poëme le plus immédiatement tiré de cette chronique est inti-

tulé : *La Spagna*, l'Espagne (1) ; il comprend, en quarante chants, cette dernière expédition de Charlemagne, jusqu'à la bataille de Roncevaux, et dans le dernier chant, la vengeance que tire l'Empereur de la trahison qui avait fait périr la fleur de son armée.

La cause de l'expédition n'est pas la même dans le poëme que dans la chronique. Dans celle-ci, l'apôtre S. Jacques apparaît à Charlemagne pendant une belle nuit, et lui propose d'aller combattre les Sarrazins qui ont détruit le tombeau qu'il avait en Galice ; de rétablir ce tombeau, où il faisait autrefois de si beaux miracles, et de faire même bâtir sur le tombeau une église. Charles se met en campagne sur ce seul motif. Dans le poëme, après avoir triomphé de tous ses ennemis, avoir vaincu les mécréants, et s'être rendu maître de toute la chrétienté, il lui prend un jour envie de conquérir l'Espagne (2), occupée alors par les Sarrazins. Il assemble ses

(1) Son titre entier est dans les plus anciennes éditions : *Questa si è la Spagna Historiata. Incomincia il libro volgare dicto la Spagna in 40 cantare diviso, dove se tracta le battaglie che fece Carlo magno in la provincia de Spagna*, Milano, 1519, in-4°. ; Venezia, 1568, in-8°. ; et dans les éditions postérieures : *Libro chiamato la Spagna, qual tratta li gran fatti e le mirabil battaglie che fece il magnanimo rè Carlo magno nelle parti della Spagna*, Venezia, 1610, in-8°., etc.

(2) Canto I.

barons, leur rappelle qu'en mariant son neveu Roland avec Alde-la-Belle, il lui avait promis la couronne d'Espagne, et leur déclare qu'il est temps d'accomplir sa promesse; ils sont tous de cet avis, et font serment de le suivre en Espagne et de l'aider à en mettre la couronne sur la tête de Roland.

La conduite et les principaux événements de la guerre sont à peu près les mêmes dans le poëme et dans la chronique. Le poète a seulement coupé son action par deux épisodes qui peuvent donner une idée de son génie et du goût de son temps. Dans une altercation très vive entre Roland et l'Empereur, ce dernier s'oublie jusqu'à jeter à son neveu son gantelet de fer au travers du visage. Cet affront met le paladin en fureur : il veut tuer Charlemagne; on a peine à le retenir. Obligé de céder à ses amis, il prend le parti de quitter l'armée; on a beau dire tout ce qu'on peut pour l'en empêcher; on lui répète en vain que Charlemagne est maître absolu, que le plus brave et le plus puissant, s'il le bat, ne doit même rien dire (1), tout cela ne le persuade pas : il part, et va tout en colère conquérir la Syrie, la Palestine, et ce qui est ici nommé la terre de Lamech;

(1) *Che'l migliore che sia e più possente*
S'egli il batesse, non deve dir niente.
(*La Spagna*, cant. XIV.)

il tue ou convertit et baptise les rois, les armées, les peuples entiers, et revient, après avoir ainsi passé son humeur, se réconcilier avec son oncle.

Voilà le premier épisode, voici le second : Roland, de retour en Espagne, inspire à l'empereur des craintes sur l'état où il a laissé son royaume, et sur le vicaire ou vice-roi à qui il en a confié le gouvernement (1). C'était Macaire, neveu de Ganelon, duc de Mayence et de Poitiers. Le crédit de cette famille s'était beaucoup accru depuis que Ganelon, en épousant Berthe, était devenu beau-frère de l'empereur; et son ambition augmentait avec son crédit. Un soudan que Roland avait couverti en Asie lui avait fait présent d'un livre de grimoire : il l'ouvre, fait un cercle, jette les cartes (2), lit la formule d'évocation, et aussitôt une foule de démons paraît et demande ses ordres. Il les congédie tous, à l'exception d'un seul, de qui il apprend que Macaire, ayant persuadé à la reine et à toute la France que Charlemagne a péri en Espagne avec son armée, doit le lendemain matin même épouser la reine, et se faire couronner empereur. Il n'y a pas de temps à perdre; le diable se change en un grand cheval noir, et emporte pendant la nuit Charlemagne en l'air jusqu'à Paris. Après un trajet si heureux et

(1) Cant. XX.

(2) *Fece un cerchio e poscia gittò le carte.* (*Ibid.*)

si rapide, Charles pensa échouer au port (1). Arrivé sur la cour de son palais, et encore porté sur sa monture, il sentit une joie si vive, qu'il fit le signe de la croix pour remercier le ciel. A ce signe, le diable se sauve, et le laisse tomber sur les degrés de l'escalier; mais par la permission divine, l'empereur ne se fit point de mal (2).

Charles, déguisé en pélerin, va dans les cuisines du palais, demande à manger, se fait une querelle avec les cuisiniers, les rosse avec son bourdon et son bâton, est mis dehors, et trouve enfin un jeune officier à qui il dit qu'il vient de St.-Jacques en Galice, et qu'il apporte des nouvelles de l'empereur et de son armée. Cet officier le conduit auprès de la reine, avec laquelle il a un long entretien. Cette imitation de l'*Odyssée*, quelque défigurée qu'elle soit, ne serait pas sans intérêt, si elle était mieux amenée. L'auteur n'a pas oublié le trait touchant du chien d'Ulysse, mais il l'arrange à sa manière. La reine avait une petite chienne que l'empereur aimait beaucoup; pendant seize années, on la lui avait conduite tous les matins: il la caressait, et jamais elle ne souffrait d'autres caresses que les siennes et celles de la reine. Dès que cette petite chienne voit le

(1) Cant. XXI.

(2) *Ma come volse il padre celestiale*
Lo imperatore non si fece male. (c. XXII.)

pélerin assis auprès de sa maîtresse, elle court à lui, lèche ses pieds, son visage, et le parcourt ainsi de la tête aux pieds, avec tous les signes de la joie. La reine surprise demande à l'inconnu s'il a autrefois fréquenté ce palais, s'il a été domestique ou écuyer de Charlemagne; si, enfin, il a vu quelque part ce petit animal, qui ne faisait jamais un tel accueil qu'au roi son époux. Charles lui répond avec une simplicité homérique : « Je ne suis point, et n'ai jamais été ce que vous dites. Faut-il qu'une bête me reconnaisse, et que vous, qui êtes ma femme, vous ne me reconnaissiez pas? Je suis Charles, fils de Pepin, empereur de Rome et roi de France (1) ». La dame le regarde de tous ses yeux : il est si défiguré qu'elle ne le reconnaît pas encore. Prudente comme Pénélope, elle lui demande quelques signes, et entre autres l'anneau qu'elle lui avait donné, et la marque d'une croix que l'empereur avait sur l'épaule droite. Charles lui présente l'anneau, dépouille son épaule, et montre la petite croix. Alors tous les doutes sont dissipés, et les deux époux se livrent au plaisir de se revoir.

Cependant l'heure de la cérémonie du mariage

---

(1) *E pure mi conosce una fiera,*
E non tu che sei mia vera mogliera.
Io son Carlo figliuol del re Pipino,
Imperator di Roma, re di Francia. (*Ibid.*)

approchait; elle arrive, et c'est au milieu même de cette cérémonie que Charlemagne, aidé d'un petit nombre d'amis qu'il a retrouvés, tue l'usurpateur, et reprend publiquement sa femme et sa couronne (1). On fait un grand massacre des Mayençais. Charles retourne ensuite à son armée, presse les Sarrazins, assiège et prend successivement Pampelune et Sarragoce; et, selon son usage, n'accorde la vie qu'à ceux qui se font chrétiens (2).

Il restait encore deux rois Sarrazins à soumettre. Marsile était le plus puissant; il pouvait prolonger la guerre; Charles se détermine à lui envoyer un ambassadeur pour lui offrir des conditions de paix. Tous les chefs de son armée s'offrent l'un après l'autre pour cette mission périlleuse; il les refuse tous. Le traître Ganelon a l'adresse de ne se point offrir, mais de désigner le jeune fils de Salomon, roi de Bretagne, dans l'intention de le faire périr. Jones, c'est le nom de ce jeune chevalier, est envoyé; arrivé auprès de Marsile, il ne prononce que des menaces, aigrit les esprits au lieu de les adoucir, ne conclud rien, tombe à son retour dans une embuscade que les Sarrazins lui ont dressée, est blessé à mort, et vient expirer aux pieds de

(1) Cant. XXIII.

(2) Cant. XXV et XXVI.

son empereur. La guerre continue; Charlemagne et ses barons avancent en Espagne, prennent des villes, gagnent des batailles; Marsile envoie une ambassade solennelle, avec de riches présents pour demander la paix. Charles veut qu'un de ses barons lui porte sa réponse. Les Paladins, ayant à leur tour dessein de perdre Ganelon, conseillent à l'empereur de le choisir. Le Mayençais lit dans leurs intentions, accepte après quelque résistance, mais jure que, s'il en revient, ils paieront cher le tour qu'ils lui jouent. C'est dans ces dispositions qu'il part, qu'il arrive, qu'il traite avec Marsile, et qu'il concerte avec lui les moyens d'arrêter et de détruire dans les gorges des Pyrénées l'arrière-garde de l'armée française lorsqu'elle repassera les monts (1). De retour auprès de l'empereur avec le traité de paix accepté par Marsile, et consulté sur les dispositions à faire pour la retraite de l'armée, il règle ses conseils sur le plan qu'il avait fait avec Marsile, et l'aveugle empereur a la faiblesse de les suivre. La défaite de Roncevaux en est la suite.

Ici le mauvais poète s'est presque entièrement attaché au faux chroniqueur, et il a bien fait. Il y a, même dans les récits grossiers attribués à Turpin, un fond d'intérêt que rien ne peut détruire. Les efforts prodigieux de Roland,

---

(1) Cant. XXIX et XXX.

d'Olivier et des autres paladins surpris dans les défilés de Roncevaux, pour repousser, à la tête de vingt-mille hommes seulement, l'attaque successive de trois corps d'armée de cent mille hommes chacun, le courage calme et imperturbable de ces intrépides chevaliers, leur mort glorieuse, celle surtout de Roland qui ne consent qu'à la dernière extrémité à sonner de son terrible cor en signe de détresse, qui expire entouré d'un monceau d'ennemis qu'il a tués, et après avoir brisé entre des rochers son épée Durandal, pour qu'elle ne tombe point entre les mains des infidèles, ses adieux même à cette formidable épée, compagne et instrument de tant d'exploits, toutes ces circonstances, et plusieurs autres de cette grande et célèbre scène, de quelque manière qu'elles soient racontées, sont toujours sûres de leur effet.

Il y a dans ce poëme une autre scène qui, malgré le mauvais style de l'auteur, ne laisse pas de faire impression. Elle est encore prise de la Chronique attribuée à Turpin (1). C'est le combat entre Roland et Ferragus sur le pont d'une forteresse que ce Sarrazin défendait. Ce combat dure deux jours entiers. Le dernier jour, pour en finir, les deux redoutables champions se font la confidence mutuelle que leur corps

---

(1) *Chron.*, chap. 16; *la Spagna*, ch. IV et V.

est *fée*, c'est-à-dire enchanté et invulnérable, à l'exception d'un seul endroit. Ils se révèlent l'un à l'autre cet endroit faible (1), et recommencent à se battre avec une nouvelle fureur. Ferragus succombe enfin, et je trouve ici la preuve que si ce poëme est suranné, ennuyeux et presque illisible, un grand poète a eu pourtant le courage de le lire et a daigné s'en souvenir. Quand Ferragus se sent blessé à mort, il prie Roland de lui donner le baptême (2); Roland descend du pont au bord de la rivière, ôte son casque, le remplit d'eau, et vient baptiser le brave païen dont l'ame est reçue et emportée par les anges (3). N'est-ce pas ici la source où le Tasse a puisé l'idée de Clorinde tuée en combat singulier par Tancrède, qui va, comme Roland, chercher de l'eau dans son casque pour lui rendre ce pieux devoir (4)?

Ce trait d'imitation ne semblerait pas seul prouver que l'auteur de la *Jérusalem délivrée* n'avait pas dédaigné de jeter les yeux sur ce poëme insipide de *l'Espagne*. En voici un qui paraîtrait l'indiquer encore. Pour réduire Pam-

---

(1) Ce double aveu n'est que dans *la Spagna*; dans la Chronique, *loc. cit.*, Ferragus avoue seul son endroit faible. *Vulnerari*, *inquit*, *non possum nisi per umbilicum.*

(2) Cant. V.

(3) Cant. VI.

(4) *Gierusalem. liber.*, cant. XII.

pelune, les chrétiens fabriquent une grande machine, une citadelle de bois, plus élevée que les murs de la place, et d'où un grand nombre de soldats font pleuvoir une grêle de pierres et de traits sur les Sarrazins qui défendent les remparts (1). Un de ceux-ci, pour en détruire l'effet, imagine un moyen de lancer sur cette machine de grands vases ou des tonneaux de poix enflammée. Dès le second qui est lancé, le feu prend à la machine; elle est réduite en cendres, et les chrétiens qui y étaient placés sont presque tous écrasés sous ses débris (2). Godefroy employe contre Jérusalem des machines presque semblables, que l'enchanteur Ismen incendie à peu près de même. Mais ces sortes de machines furent employées dans les siéges longtemps après le siècle de Charlemagne. Elles furent en usage dans les croisades, et notamment au siége de Jérusalem; on les retrouve aussi au douzième siècle dans les guerres de Frédéric Barberousse en Italie; on s'en servit même jusqu'au 14ᵉ. siècle, et il y a probablement ici dans le poëme du Tasse, auprès duquel on est honteux de nommer *la Spagna*, ressemblance de moyens sans imitation.

(1) On va dans la forêt abattre le bois nécessaire pour la construction de cette machine; les troupes allemandes sont chargées de l'apporter au camp, etc. (Cant. X.)

(2) Cant. II.

Ce n'est pas non plus sans surprise qu'on reconnaît dans ce détestable poëme des imitations évidentes d'Homère. Celle que nous avons déjà observée n'est pas la seule. Dans les conseils que Charlemagne assemble souvent, dans les combats, dans les ambassades, l'auteur ne peut pas n'avoir point emprunté de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* l'idée des discours longs et fréquents que se tiennent ses héros, quelques formes dont ils se servent en commençant presque tous ces discours, le soin de faire répéter par celui qui porte un message les propres mots de celui qui l'envoie, des locutions telles que celle-ci : *Il dit alors dans son cœur*, ou *alors s'adressant à son cœur, il dit :* etc. (1). Mais tout cela est en pure perte. La platitude continue du style fait tomber à chaque instant le livre des mains, et il faut un autre mobile que la simple curiosité pour le reprendre. Le poète parle cependant beaucoup de la douceur de ses vers et des couleurs dont il sait revêtir cette belle histoire. Comme l'auteur de *Beuves d'Antone*, il finit chacun de ses chants par un adieu à ses auditeurs (2), ou par une prière contenue le plus souvent dans

---

(1) *La Spagna*, passim.

(2) *Signori, io vo finir questo cantare*
Ed ire a bere e rinfrescarmi alquanto ;
E se voi siete stanchi d'ascoltare ,
Voi ben potete riposar in tanto. (c. VI.)

un seul vers qui est le dernier (1), et il les commence tous en rappelant où il en est resté de son récit, ou quelquefois en faisant une nouvelle invocation au grand Jupiter, à Dieu le père, à Dieu le fils, au Roi des rois, au Soleil des soleils (2) pour qu'ils soutiennent sa voix et son génie dans une si noble entreprise.

Ces Homères du quatorzième siècle allaient, comme nos Troubadours et nos Trouvères du douzième, récitant ou chantant leurs vers dans les châteaux et dans les villes; et c'est pour cela qu'au commencement et à la fin de presque tous les chants de leurs poëmes, ils se mettent en scène avec leur auditoire, annoncent ce qu'ils vont dire ou rappellent ce qu'ils ont dit. La forme des stances par octaves est extrêmement propre à cet objet,

---

(1) *Or lasciamo Astolfo armato al ballo*
E nell' altro cantar, senza più resta,
Vi conterò come lui fu abbattuto.
« *Cristo vi sia sempre in vostro ajuto.* » (c. II.)
Nel canto seguente dirò la danza
E la pugna che fecero con pagani.
« *Tutti vi facci Iddio allegri e sani*, etc. » (c. VII.)

(2) *Signori, io dissi nell' altro cantare*
Si come i due baron, etc. (c. V.)
. . . .
Signori, vi lasciai nel quinto detto
Come conquiso fu il baron perfetto. (c. VI.)
Donami, o gran Giove, o nobile sire,
Ingegno di seguir l'istoria bella, etc. (c. IV.)

et c'est sans doute pour cela que cette division commode et harmonieuse est restée en possession de l'épopée italienne, malgré ce qu'il en coûte quelquefois à la vraisemblance, et la gêne qui en résulte pour le poète. On raconte de l'ancien Homère que la fortune l'avait réduit à recevoir de ceux qui s'arrêtaient pour l'écouter le prix de ses compositions sublimes ; c'est encore une ressemblance que l'auteur du poëme de *l'Espagne* voulut avoir avec lui ; et afin qu'on ne l'ignorât pas, il a consigné cette circonstance à la fin de son cinquième chant : « Qu'il vous plaise maintenant, dit-il, mettre un peu la main à votre bourse, et me faire quelque présent ».

Ch' ora vi piaccia alquanto por la mano
A vostre borse, e farmi dono alquanto,
Che quì ho già finito il quinto canto.

Ces vers constatent mieux que ne le pourraient faire de longues dissertations cette mendicité poétique. En ne rougissant point d'en faire mention dans son poëme, l'auteur semble prouver qu'elle était passée en usage. Il n'a même pas voulu qu'on ignorât son nom, et il le décline tout au long dans sa dernière stance. Il se nommait *Sostegno de' Zanobi* ou *Zinabi* de Florence (1), mais on n'en est pas plus avancé,

(1) *A voi signor' ho rimato tutto questo,*
Sostegno di Zinabi da Fiorenza.
(C. XL, stanz. ult.)

car l'on ne trouve nulle part rien qui nous puisse apprendre ce que c'était que ce rimeur Florentin. Sa manière est absolument la même que celle de l'auteur de *Beuves d'Antone :* tout annonce qu'ils étaient contemporains, et le *Quadrio* le confirme en disant qu'il a vu entre les mains du célèbre chanoine *Baruffaldi* un manuscrit de *la Spagna* sur parchemin, orné de belles miniatures, dont l'écriture était certainement du quatorzième siècle (1).

Finissons ce qui regarde ce vieux poëme par une observation qui n'est peut-être pas à dédaigner. Le poète cite souvent *le livre* d'où il tire cette histoire qu'il a entrepris de raconter. *Si mon auteur ne me trompe pas*, dit-il, ou bien *le livre me le dit ainsi*, ou bien encore : *c'est ce que le livre ne me dit pas*, ou autre chose semblable. On voit presque à chaque instant que c'est la Chronique attribuée à Turpin qu'il a sous les yeux, et il ne fait souvent que la mettre en vers; cependant il ne nomme jamais Turpin comme l'auteur de ce livre; bien plus, il met ce Turpin, qui était en même temps paladin et archevêque, au nombre des héros chrétiens qui périrent les armes à la main à Roncevaux avec Roland. N'en pourrait-on pas conclure que, dans le qua-

(1) *Stor. e ragion. d'ogni poësia*, t. VI, p. 548.

torzième siècle, où cette Chronique était fort connue, on ne l'attribuait point encore à l'archevêque Turpin ?

Quand on veut parler en Italie des premiers et informes essais de la poésie épique, qu'il est impossible de lire aujourd'hui, on joint ordinairement *la Reine Ancroja* (1) à *Beuves d'Antone* et à l'*Espagne*. Donnons encore une idée de ce poëme ; mais son excessive longueur et la lassitude que font éprouver les deux premiers nous forceront de parler plus succinctement du troisième.

Guidon-le-Sauvage, fils naturel de Renaud, en est un des principaux personnages, et c'est par lui que commence le poëme. Renaud de Montauban son père, revenant de la Terre-Sainte, s'était arrêté dans une place qui appartenait aux Sarrazins. Constance, femme du roi de ce pays, s'était prise d'amour pour lui. Quoiqu'il arrivât des saints lieux, et qu'il y eût saintement guerroyé pour la foi, il n'en était pas plus sage. Il s'entendit avec Constance, aux dépens du roi qui lui

(1) *La Regina Ancroya, nella quale si vede bellissime istorie d'arme di amore, diverse giostre e torniamenti, e grandissimi fatti d'arme con i paladini di Francia*, Venetia, 1575, in-8°. C'est l'édition dont je me suis servi ; il y en a plusieurs antérieures. — *Anchroja regina*, Venezia, 1499, in-fol. *Libro de la Regina Anchroja, che narra li mirandi facti d'arme de li paladini di Franza, e maximamente contra Baldo di fiore imperadore di tutta pagania al Castello di oro*, Venezia, 1516, in-4°., etc.

donnait l'hospitalité, et de leur commerce provint un fils. Le roi mourut avant que ce fils vînt au monde; sa mère le fit d'abord passer pour légitime: mais dès qu'il fut en âge de porter les armes, elle l'instruisit de sa naissance, et l'envoya en France chercher son père (1), en lui donnant, pour s'en faire reconnaître, un anneau que Renaud lui avait laissé en partant.

Le jeune guerrier, sous le simple nom de l'*Étranger* (2), arrive au camp de Charlemagne, et défie tous ses chevaliers. Il les renverse l'un après l'autre, et, suivant les lois de la chevalerie, il les retient prisonniers. Renaud reste le dernier: l'Étranger ose aussi le combattre; la victoire est long-temps incertaine; enfin elle se déclare pour Renaud. Son fils se fait alors reconnaître (3). Renaud va le présenter au roi, qui lui fait un accueil digne de la valeur qu'il a montrée. On revient à Paris, et Charles fait baptiser le jeune étranger sous le nom de Guidon-le-Sauvage.

L'Empereur était alors en guerre, comme il l'est dans tous ces poëmes, et la France attaquée

(1) Cela n'est pas tout-à-fait ainsi. C'est le jeune homme qui veut absolument faire ce voyage; sa mère ne fait qu'y consentir, et n'y consent même qu'après que ce bon fils l'a menacée de lui enfoncer un couteau dans la gorge. J'ai supprimé ces circonstances, pour aller plus rapidement au fait. (Voyez *Regina Ancroya*, c. I.)

(2) *Lo Strano.*

(3) Cant. IV.

par une armée de Sarrazins : la reine *Ancroja*, sœur du roi Mambrin que Renaud avait tué de sa main, commande cette armée. Les exploits de Roland, de Renaud, de ses frères, ceux de cette reine guerrière et des autres chefs sarrazins, la rivalité entre les maisons de Mayence et de Clairmont, et les trahisons de cette perfide maison de Mayence, forment les principaux incidents de ce poëme; des tours de magie, des géants, des dragons, des centaures en font les ornements. L'*Ancroja* est invincible : elle remporte de grandes victoires, et met la France et Charlemagne aux abois, jusqu'à ce que Roland, que divers incidents avaient toujours éloigné, et qui n'avait encore pu parvenir à se mesurer avec elle, y réussit enfin, et lui livre un long et terrible combat (1).

Deux fois il est près de la vaincre, et lui propose de se faire chrétienne et de renoncer à Mahomet. La reine lui fait des objections et des questions. La première fois, elle ne comprend pas comment une femme a pu devenir mère et rester vierge. Jamais, sous la loi de Mahomet, on n'a rien entendu de pareil (2). Roland le lui explique

---

(1) Cant. XXX.

(2) *Fra la nostra lege mai non s'ode dire*
Che mai nessuna senza homo a lato
Potesse per nessun caso partorire
Se prima de luxuria non se sia peccato.

par deux comparaisons : la première, du verre, au travers duquel les rayons du soleil passent sans le rompre, et la seconde, des fleurs dont les abeilles tirent du miel sans que la substance et le fruit en soient altérés (1). L'*Ancroja* ne trouve pas cela bien clair, et elle recommence à se battre. La seconde fois c'est la Trinité qui l'arrête. Elle ne comprend pas du tout comment trois peuvent ne faire qu'un ; Roland explique sur nouveaux frais ; il fait quatre comparaisons : dans l'œil, le blanc, le noir et la prunelle ; dans une bougie, la cire, la mèche et la lumière ne font qu'un ; pendant l'hiver, l'eau, la neige et la glace sont une seule et même chose, et quand le soleil les fond, le tout retourne en eau. « Vois, lui dit-il enfin, ce bouclier que je tiens à mon bras, et que tes coups ont mis en si mauvais état ; une partie est en pièces sur la terre, et le reste percé à jour en trois endroits ; quand je l'oppose au soleil, trois rayons le traversent, et quand je l'abaisse, ces trois rayons se réunissent en un seul corps de lumière (2) ». Pour cette fois

---

(1) *Si come el vetro non se rompe o spezza*
El fiore non perde l'alimento e frutto,
Così ful corpo suo de tanta altezza,
Che per virtù de Dio fu netto tutto.

(2) Ce singulier Catéchisme est imité du chap. 16 de la Chronique de Turpin, dans lequel Roland, prêt à tuer Ferragus, le ca-

l'*Ancroja* se met en colère, et lui déclare qu'il la hachera par morceaux avant de lui faire

---

téchise de même, et se sert aussi de comparaisons pour lui faire comprendre le mystère de la Trinité. Dans une lyre, lui dit-il, il y a trois choses quand on en joue, l'art, les cordes et la main, et pourtant il n'y a qu'une lyre; trois choses dans une amande, l'écorce, la coque et le fruit, et c'est une seule amande; trois choses dans le soleil, la lumière, l'éclat et la chaleur, et ce n'est qu'un soleil; trois choses dans une roue, le moyeu, les rais et les jantes, et tout cela ne fait qu'une roue; enfin, n'as-tu pas en toi-même un corps, des membres et une ame? et cependant tu n'es qu'un seul homme. — La différence entre l'Ancroja et Ferragus est que celui-ci dit qu'à présent il entend très bien la Trinité; mais il lui reste à comprendre la manière dont le père a engendré le fils, et surtout dont ce fils est sorti d'une vierge restée vierge. Roland le lui explique, non plus par des comparaisons, mais par la toute-puissance de Dieu, par la création d'Adam, par la naissance spontanée du charançon dans les fèves, du ver dans le bois ou dans d'autres substances, des abeilles, de plusieurs poissons, oiseaux et serpents. (La physique de ce temps-là n'en savait pas davantage.) L'auteur imite ici Turpin sans le dire; ailleurs il prétend l'imiter en parlant de choses dont il n'est nullement question dans Turpin. Dès le commencement de son action, où il ne s'agit encore que de Guidon-le-Sauvage, de Renaud, de sa famille et de Montauban, dont on sait que Turpin ne parle pas, il dit:

Tornati in Monte Alban con molta festa,
Come raconta Turpin mio autore. (C. II, st. 33.)

Il courait donc, sous le nom de Turpin, des Chroniques avec d'autres aventures ou d'autres faits que ceux que nous y connaissons, ou ce n'est qu'une plaisanterie de l'auteur; elle ôterait aux poètes qui, dans la suite, en ont fait de pareilles, le mérite de l'invention.

croire un mot de tout cela. Le combat recommence encore. Enfin Roland la tue, tranche ainsi les difficultés, et termine la guerre.

Voilà quel est en peu de mots le sujet du poëme, autant que je l'ai pu saisir en le parcourant rapidement; car, je l'avoue, malgré tout mon zèle et une sorte de courage assez exercé dans ce genre, il m'a été impossible de lire trente-quatre énormes chants, écrits du style le plus plat, et qui contiennent à vue d'œil environ cinquante mille vers. Chacun de ces chants commence par une prière; le plus grand nombre est adressé à la vierge Marie; d'autres au Dieu suprême, au Pere éternel, au Fils, à la Trinité, à la Sagesse éternelle : l'exorde d'un chant est le *Gloria in excelsis ;* celui d'un autre, le psaume *Tu solus sanctus dominus*, etc.; le tout pour que Dieu et la Vierge viennent aider le poète à raconter les combats et les prouesses de ses chevaliers, ou d'autres choses plus mondaines encore, quelquefois même assez peu décentes au fond, et plus que naïvement contées.

Par exemple, la reine *Ancroja* devient amoureuse de Guidon-le-Sauvage. Elle a fait prisonniers la plupart des paladins français; elle lui propose de les mettre en liberté s'il veut se rendre à ses désirs. Guidon ne veut point de cette bonne fortune. L'enchanteur Maugis plus hardi emploie la magie pour prendre la figure de Guidon,

pouvait donner ce nom aux trois informes productions dont je viens de parler. Elle n'existait du moins que pour le peuple ; il fallait la faire passer des cercles populaires à ceux de la bonne compagnie, et de la rue dans les palais.

C'est ce qui engagea sans doute Laurent de Médicis, et même, dit-on, la sage Lucrèce *Tornabuoni* sa mère à donner à Louis *Pulci* pour sujet d'un poëme épique les exploits de Charlemagne et de Roland. Politien son ami l'aida dans ce dessein, en lui faisant connaître quelques sources où il devait puiser, surtout Arnauld, ancien Troubadour provençal, qui avait apparemment composé sur ce sujet des poésies ou peut-être même un poëme de quelque étendue que nous n'avons pas, et Alcuin, le plus ancien historien de Charlemagne ; c'est le *Pulci* lui-même qui nous l'apprend (1), et c'est probablement ce qui a donné lieu au bruit qui a couru que le poëme tout entier était de Politien (2), bruit sans vraisemblance comme tant d'autres qui n'ont pas

---

(1) *Onore e gloria di Monte Pulciano*
Che mi dette d'Arnaldo e d'Alcuino
Notizia, e lume del mio Carlo mano.
(*Morg. Mag.*, cant. XXV, st. 169.)

(2) V. *Teofilo Folingo*, dans son *Orlandino*, cant. I, st. 21 ; *le Crescimbeni*, vol. II, part. II, l. III, N°. 58, des *Commentaires* sur son *Histoire de la Poésie vulgaire*, etc.

laissé d'être débités avec assurance, et ensuite répétés par écho.

Une autre source plus connue, et que personne n'avait besoin d'indiquer au *Pulci*, c'était la Chronique faussement, mais alors généralement attribuée à Turpin. Il cite en effet dans beaucoup d'endroits le prétendu archevêque de Rheims, et il se conforme assez souvent à ses récits, surtout dans ce qui regarde la bataille de Roncevaux et le dénouement du poëme. Souvent aussi ces citations sont ironiques; c'est un plastron dont le poète se couvre en riant quand l'exagération est trop forte, et quand les prouesses qu'il raconte sont trop incroyables. Il met alors en avant l'autorité de Turpin, et pour des choses dont il n'est pas plus question dans Turpin que dans l'Alcoran. Il paraît d'ailleurs évident que le *Pulci* joignit à cette fausse Chronique et aux auteurs que Politien lui fit connaître, les détestables rapsodies qui s'étaient emparées les premières de cette matière poétique. C'est ce qui lui a fait dire qu'il était fâché de voir que l'histoire de Charlemagne eût été jusqu'alors mal entendue et encore plus mal écrite (1). C'est aussi pour

(1) *E del mio Carlo imperador m'increbbe.*

. . . .

È stata questa istoria, a quel ch' i' veggio,
Di Carlo male intesa e scritta peggio. (C. I, st. 4.)

C'est évidemment à *la Spagna* que l'auteur en veut, quand il dit

cela qu'avec un génie fait pour ouvrir de nouvelles routes il ne fit cependant que marcher d'un meilleur pas dans des routes déjà battues, et que, pouvant être original, il ne fut à beaucoup d'égards qu'un copiste supérieur à ses modèles.

Nous avons vu les auteurs du *Buovo d'Antona*, de l'*Ancroja* et de *la Spagna* adresser la parole à leurs auditeurs à la fin de tous leurs chants, les commencer et les terminer presque tous par de saintes prières dans les endroits même les moins analogues à ces pieuses invocations, et mêler ainsi par simplicité le sacré au profane, et la Bible, les psaumes ou les prières de l'Église à des contes extravagants et quelquefois licencieux. Cela était devenu pour eux une forme convenue, une sorte de règle de leur art; et en effet on

dans son vingt-septième chant : « Et si quelqu'un s'avise de dire que Turpin mourut à Roncevaux, il en a menti par la gorge; je lui prouverai le contraire. Il vécut jusqu'à la prise de Sarragoce, et il écrivit cette histoire de sa propre main. Alcuin s'accorde avec lui dans ses récits; il les suivit jusqu'à la mort de Charlemagne, et il montra une grande sagesse en l'honorant. Après lui vint le fameux Arnauld, qui a écrit avec beaucoup d'exactitude, et qui a recherché tout ce que fit Renaud en Égypte; il en suit le fil sans s'écarter jamais du droit chemin : une grâce qu'il avait reçue même avant le berceau, c'est que pour rien au monde il n'eût dit un mensonge. »

Grazie che date son prima che in culla
Che non direbbe una bugia per nulla. (St. 80.)

conçoit aisément que chantant pour le peuple et au milieu du peuple, dans un temps où les croyances populaires étaient les seules connaissances générales, ils n'avaient point de meilleur moyen de fixer son attention, et d'en tirer quelque salaire, que de faire d'abord retentir à son oreille ces oraisons qui lui étaient familières. L'espèce d'adieu qui terminait chacun des chants de leurs poëmes était encore une politesse très bien assortie à ces circonstances, et n'était pas non plus sans influence sur la recette.

Le *Pulci* n'avait aucune raison de se conformer à ce double usage, surtout au premier. Ce n'était point pour le peuple de Florence qu'il chantait, c'était pour ce que Florence et l'Italie avaient d'esprits plus distingués, plus éclairés et plus au-dessus de la crédulité de leur temps. Était-ce au milieu des principaux membres de l'Académie platonicienne qu'il pouvait croire avoir besoin de ces formules? Non, sans doute; mais il trouva cet usage établi, et il le suivit, ou plutôt, selon toute apparence, il le tourna en plaisanterie. Il lui parut piquant, à une si bonne table et parmi toutes les jouissances du luxe, d'employer ces formes imaginées par des poètes mendiants; et le contraste singulier des débuts de chant avec les sujets traités dans les chants mêmes amusa les auditeurs et le poète, qui au fond ne voulaient tous que s'amuser. C'est

là ce qui explique cette manière bizarre dont commence chacun des chants de ce poëme. Voltaire (1) et bien d'autres s'en sont moqués; mais personne ne s'est mis en peine d'en chercher la cause. Si le premier chant du *Morgante* commence par l'*In principio erat Verbum*, le quatrième par le *Gloria in excelsis Deo;* le septième par *Hosanna;* le dixième par le *Te Deum laudamus;* le dix-huitième par le *Magnificat;* le dix-neuvième par le *Laudate pueri;* le vingt-troisième enfin par *Deus in adjutorium meum intende*, qui fait tout juste un vers endécasyllabe; si l'invocation des autres chants est adressée à Dieu le père, à Dieu le fils, et plus souvent encore à la Vierge; si nous voyons dans le second que le poète appelle *J.-C.*

Souverain Jupiter, pour nous crucifié (1),

nous avons vu dans le chapitre précédent où il avait puisé l'idée de ces apostrophes singulières.

Mais ces mauvais modèles sur lesquels il paraît se régler étaient de très bonne foi; le siècle dans lequel ils vivaient, la classe d'auditeurs pour laquelle ils écrivaient le prouvent également; tout fait penser qu'auditeurs et poètes n'en savaient pas davantage; mais il n'est rien

(1) Préface de la *Pucelle*.

(2) *O sommo Giove per noi crocifisso.* (C. II, st. 1.)

moins que démontré que l'on fût tout-à-fait aussi simple dans la société où vivait l'auteur du *Morgante*, et pour laquelle il fit son poëme. Il y a même quelquefois dans ses prières je ne sais quel ton de demi-plaisanterie qu'il n'est pas difficile d'apercevoir, comme lorsqu'il dit à ceux qui l'écoutent, à la fin du douzième chant : Que l'ange de Dieu vous tienne par le toupet !

L'angel di Dio vi tenga pel ciuffetto, etc.

Je dirai plus : ces poètes de carrefours sont très-souvent ridicules, mais ils ne sont jamais plaisants. C'est le plus sérieusement du monde qu'ils débitent leurs extravagances, et l'on rit d'eux autant ou plus que de ce qu'ils racontent, sans qu'ils aient l'air d'avoir pensé qu'il y eût ni en eux ni dans leurs récits le moindre mot pour rire. Le *Pulci* au contraire n'a fait, à peu de chose près, de son poëme en vingt-huit chants, qu'un long tissu de plaisanteries. Soit que son tour d'esprit le portât naturellement au genre burlesque, ce que ses sonnets contre *Matteo Franco* (1) prouveraient assez, soit qu'il ne crût pas que l'on pût faire sérieusement des vers sur des combats de géants et des tours de magiciens, et sur les épouvantables et incroyables aventures qu'on lui donnait à raconter, il est visible qu'il

---

(1) Voyez ci-dessus, t. III, p. 537.

n'y a pas un de ses chants où il ne se joue lui-même de ce qu'il dit, et où il n'ait l'air de se divertir aux dépens de ses héros et de son lecteur. Il met à cela non seulement beaucoup d'esprit, mais une naïveté plaisante et originale, qui a sûrement offert au *Berni* le premier modèle du genre auquel il a donné son nom (1). C'est se moquer des gens que de disserter gravement, comme on l'a fait, pour savoir si le *Morgante* est ou un poëme sérieux ou un poëme comique. Le livre est dans les mains de tout le monde; il n'y a qu'à le lire au premier endroit venu.

Or, n'est-il pas tout-à-fait extraordinaire que dans un siècle déjà éclairé, et pour plaire à une société supérieure à son siècle, un homme doué d'un esprit vif, étendu, orné de beaucoup de connaissances, un homme de l'âge et de l'état du *Pulci*, car il était chanoine, et il avait alors environ cinquante ans (2), invoque sérieusement, et non pas une fois, mais à vingt-huit différentes reprises, ce qu'il y a de plus sacré, pour écrire des folies, de fortes indécences, et souvent même de véritables impiétés? Cela est pourtant ainsi; les auteurs qui ont le plus loué le *Pulci* et son poëme sont forcés de le reconnaître. Le savant et

(1) Gravina, *della Ragion. poet.*, l. II, N°. 19.

(2) Il était né en 1432, ou vers la fin de 1431, et mourut, dit-on, en 1487. Son poëme ne fut imprimé qu'après sa mort.

sage *Gravina* lui en fait un très grand crime, et s'explique même là-dessus avec une sorte de violence (1). Le *Crescimbeni*, pour excuser le poète, ne sait d'autre moyen que de faire le procès au siècle entier. « Il est bien vrai, dit-il, que le *Pulci* pouvait s'abstenir un peu plus qu'il ne l'a fait d'employer le ridicule, et qu'il devait s'interdire absolument l'abus des choses divines et des pensées de la sainte Écriture. Je le condamne en cela comme Gravina lui-même; mais on doit cependant condamner beaucoup plus que lui les mauvaises moeurs qui régnaient alors. Si l'on observe attentivement les sots écrits de ce temps-là, on sera forcé d'avouer que la licence du langage était alors sans frein, et que le *Pulci* dans son *Morgante* est peut-être encore l'écrivain le plus modeste et le plus modéré de ce siècle (2). »

Après ces considérations générales sur un poëme qui fait époque dans l'histoire de la poésie moderne, essayons, sans entrer dans trop de détails, de le faire connaître plus particulièrement.

Morgante maggiore, ou Morgant le grand,

---

(1) *Delle quali* (*cose divine*) *così sacrilegamente si abusa che invece di riso muove indignazione ed orrore*, etc. (*Della Ragione poetica*, l. II, N°. 19, p. 109.)

(2) *Stor. della volgar poesia*, vol. II, part. II, l. III, N°. 38, *de' Commentarj*.

dont le nom fait le titre du poëme, est un géant que Roland a converti, qui lui sert de second, et même d'écuyer dans quelques unes de ses expéditions, et qui en fait aussi de son chef. C'est un personnage subalterne, mais original, mêlé de basse bouffonnerie et d'une sorte d'héroïsme qui tient à sa taille démesurée et à sa force. Il suffirait de lui pour que ce poëme ne pût jamais être sérieusement héroïque. Du reste, ce n'est point ce Morgant, mais Roland, Renaud et Charlemagne qui en sont les véritables héros. L'auteur a puisé dans l'histoire des quatre fils Aymon, et, si nous l'en croyons, dans un poëme du troubadour Arnauld, autant que dans la Chronique de Turpin. Mais c'est surtout Roland qui l'occupe; et ce n'est pas seulement sa dernière et malheureuse expédition en Espagne qu'il prend pour sujet de son poëme, c'est en quelque sorte la vie de Roland tout entière. Il est du moins très jeune au commencement de l'action, qui se termine par sa mort, puisque dans le premier chant, lorsque Ganelon de Mayence se plaint de lui à Charlemagne, au nom de toute la cour, il dit à l'empereur: «Nous sommes décidés à ne nous pas laisser gouverner par un enfant (1).»

Ce sont ces plaintes qui engagent l'action du

(1) *Ma siam deliberati*
Da un fanciul non esser governati. (St. 12.)

poëme. Roland les entend ; il tire son épée ; il veut tuer Ganelon et l'empereur lui-même. Olivier se met entre deux, et lui arrache l'épée des mains. Roland cède sans s'apaiser. Il se retire de la cour ; prend le cheval et l'épée d'Oger le Danois son ami, et se décide à aller chez les Sarrazins chercher les occasions d'exercer son courage. Il arrive dans une abbaye, située sur les confins de la France et de l'Espagne, où il est parfaitement bien reçu. Il apprend de l'Abbé que lui et ses moines seraient très heureux s'ils n'avaient pas pour voisins trois géants sarrazins qui se sont logés sur la montagne prochaine, qui infestent tout le pays, et jettent toute la journée avec leurs frondes de grosses pierres dans le couvent. « Si nos anciens pères du désert, dit-il au chevalier, menaient une vie toujours sainte, toujours juste, et s'ils servaient bien Dieu, aussi en étaient-ils bien payés. Ne croyez pas qu'ils y vécussent de sauterelles ; la manne leur tombait du ciel, cela est certain. Mais ici, je n'ai souvent à recevoir et à goûter que des pierres qui pleuvent du haut de cette montagne (1). » Voilà, soit dit en passant, un échantillon de la manière de l'auteur, et du ton sur lequel il traite les sujets les plus graves.

Roland trouve qu'il est digne de lui de délivrer le pays et les bons moines de ces tyrans. Il tue le

(3) Cant. I, st. 25.

premier, nommé Passamont, et le second qui s'appelle Alabastre. Morgant, qui est le troisième, aurait eu le sort de ses frères, s'il n'avait pas rêvé la nuit précédente qu'il était assailli par un gros serpent, que dans sa frayeur il avait eu recours à Mahomet qui ne l'avait point secouru, mais que, s'étant adressé au Dieu des chrétiens, Jésus-Christ l'avait délivré et sauvé. Sachant donc qu'il a affaire à un chevalier chrétien, au lieu du combat il lui demande le baptême. Roland ne se fait pas prier, emmène Morgant avec lui au couvent, l'instruit en gros, chemin faisant, des vérités du christianisme, et il faut voir de quelle façon (1). Enfin, il le présente à l'abbé, qui le baptise.

Roland et son géant restèrent là quelque temps, menant bonne vie et faisant bonne chère. Morgant se rendait utile dans la maison. Un jour qu'on y manquait d'eau, Roland le charge d'en aller chercher dans un tonneau à la fontaine voisine. Il y est attaqué par deux gros sangliers, les tue, et revient au couvent, le tonneau sur une de ses épaules et les deux sangliers sur l'autre. L'eau fait grand plaisir aux moines, mais les sangliers encore plus. Ils mettent dormir leurs bréviaires, et s'empressent autour de cette viande, de manière qu'elle n'a pas besoin d'être salée, et ne court point risque de durcir et de sentir le rance; les jeûnes restent en

(1) C. I, st. 49 et suiv.

arrière; chacun mange à en crever, et le chien et le chat se plaignent de la propreté des os qu'on leur laisse (1). — Est-il besoin de demander quelle figure une pareille scène, ainsi racontée, ferait dans un poëme sérieux?

Cependant Roland s'ennuie de son oisiveté. Il quitte l'abbaye, pour aller chercher les combats. Avant de partir, il apprend de l'abbé lui-même que ce bon moine est de la maison de Clairmont, et par conséquent cousin de Renaud et le sien. Roland se fait connaître à son tour: ils s'embrassent, et se quittent à regret. Morgant suit le paladin à pied, n'ayant pour armes qu'un vieux bonnet de fer rouillé et une longue épée, qu'il a trouvés dans ce que les moines appelaient leur arsénal, et le battant d'une grosse cloche qui était fendue et hors de service. Ils se mettent en campagne; et dès la première occasion qu'il trouve, Morgant frappe de son battant comme un sourd. Leurs aventures seraient trop longues même à indiquer légèrement. Faisons comme notre auteur, et revenons d'Espagne en France (2).

Tous les paladins de Charlemagne y regrettent

(1) *Tanto che'l can sen doleva e'l gatto*
Che gli ossi rimanean troppo puliti.
(*Ibid.*, st. 66 et 67.)

(2) *Lasciamo Orlando star col Saracino*
E ritorniamo in Francia a Carlo mano.
(Cant. III, st. 20.)

beaucoup Roland, et Renaud son cousin le regrette plus que les autres. Il ne peut plus tenir à l'insolence et au triomphe des Mayençais. Il part avec Dudon et Olivier pour aller chercher le comte d'Anglante. Ils arrivent à la même abbaye où il avait été reçu. Tout y était bien changé. Un frère de Morgant et des deux géants tués par Roland, géant comme eux, était venu avec une troupe de Sarrazins, venger la mort de ses frères. Il avait mis l'abbé et les moines en prison, et vivait à discrétion dans l'abbaye avec sa troupe. Les trois paladins tombent au milieu de cette canaille, qui croit pouvoir se moquer d'eux; mais elle trouve à qui parler; on en vient aux mains: le géant et ses Sarrazins sont taillés en pièces, et l'abbé remis en liberté, avec ses moines. Il se fait encore une reconnaissance entre Renaud et lui. Il apprend aux chevaliers français ce qu'il sait de Roland et le chemin qu'il a pris.

S'étant reposé quelques jours dans l'abbaye, ils la quittent et se remettent sur les traces de Roland. Renaud rencontre un serpent monstrueux qui était près d'étouffer un lion. Il tue le serpent. Le lion par reconnaissance s'attache à lui, le précède, lui indique le chemin, et se montre toujours prêt à le défendre. Renaud qui voyage incognito, prend le nom de *Chevalier-du-Lion* (1). Il arrive enfin

---

(1) Cant. IV, st. 7 et suiv. Ceci paraît pris littéralement de l'un

dans le pays où Roland s'était arrêté depuis peu. Il y était caché sous le nom de Brunor. Le cours des événements fait que les deux cousins se trouvent dans deux armées ennemies, et qu'ils se battent même l'un contre l'autre en combat singulier. Roland ignore que c'est Renaud; mais celui-ci, qui l'a reconnu au géant qui l'accompagne, le ménage dans le combat. Le jour finit avant qu'il y ait rien de décisif. Ils conviennent de revenir le lendemain sur le champ de bataille. Ce second jour, Renaud ne peut prendre sur lui d'agir plus long-temps en ennemi avec son cher Roland; il

---

des romans de Chrestien de Troyes, poète français du douzième siècle. Dans ce roman, intitulé le *Chevalier-au-Lion*, Yvain trouve un lion aux prises avec un énorme serpent; il tue le serpent; le lion s'attache à lui par reconnaissance, et ne le quitte plus. Notre vieux poète s'est plu à peindre les mouvements de sensibilité du lion:

Si qu' il li comança à faire
Semblant que à lui se rendoit;
Et ses piés joins li estendoit,
Envers terre encline sa chiere (*a*),
S'estut (*b*) sor les deux piés derriere,
Et puis si se rajenoilloit,
Et tote sa face moilloit
De larmes, etc.

(Manuscrit de la Bibliothèque impériale, N°. 7535, fonds de Cangé, 69, fol. 216 verso, col. 2.)

(*a*) Sa face, *ciera.*

(*b*) Se leva, se tint debout, *stetit.*

le tire à part, ôte son casque, et se fait connaître. Les deux cousins s'embrassent et se réunissent. Ils ont, le jour même, à exercer ensemble leur valeur contre un ennemi commun. Le roi Carador, chez lequel ils se trouvent, est attaqué par le roi Manfredon, amoureux de sa fille Méridienne, et qui veut l'obtenir malgré elle et malgré son père. Roland, Renaud, Olivier et le fidèle Morgant les défendent; Manfredon est vaincu, obligé de renoncer à ses prétentions, et s'engage par un traité à laisser en paix Carador et sa fille.

Les paladins réunis à cette cour sont fêtés comme des libérateurs. Méridienne était devenue amoureuse d'Olivier. Elle ne peut plus se contraindre, lui découvre son amour, et veut l'engager à y répondre. « Je n'en ferai rien, dit Olivier (1); vous êtes sarrazine et moi chrétien: notre Dieu m'abandonnerait: tuez moi plutôt de votre main. — Eh bien! reprend Méridienne, démontre-moi clairement que notre Mahomet est un faux dieu, et je me ferai baptiser pour l'amour de toi. » Le bon Olivier se met à catéchiser sommairement Méridienne; et voici, autant que je puis me permettre de le traduire, comment se fait cette conversion.

« Olivier lui parla de la Trinité, et lui dit comment elle est à la fois une seule substance et trois personnes, et leur puissance, et leur divinité. En-

(1) Cant. VIII, st. 9 et suiv.

suite il lui fit une comparaison. Si vous doutez encore que l'on puisse être un et trois, un exemple vous le fera comprendre. Une chandelle allumée en allume mille, et ne cesse pas de rendre la même lumière (1). Il lui donne d'autres explications tout aussi claires. Elle n'a rien à y répondre et demande aussitôt qu'il la baptise;

Et puis après, ils viennent au saint crême,
Tant qu'à la fin ils rompent le carême (2):

Ce qui suit est beaucoup plus libre. Je prie qu'on ne se scandalise pas, mais qu'on veuille bien se rappeler mes doutes sur l'emploi sérieux des textes sacrés et des prières qu'on trouve si fréquemment dans le poëme du *Pulci*. Cette citation ne suffit-elle pas pour nous apprendre ce que nous en devons penser?

Pendant que cela se passe chez les Sarrazins d'Afrique et d'Espagne (3), le traître Ganelon appelle du Danemarck en France un autre roi sarrazin qui avait des sujets particuliers de haine contre Renaud. Ce roi, nommé Herminion, vient avec une nombreuse armée attaquer à la fois Montauban, d'où il sait que Renaud est absent,

---

(1) Cant. VIII, st. 10.

(2) *E dopo a questo vennono alla Cresima*
Tanto che in fine e' ruppon la quaresima.
(*Ibid.*, st. 11.)

(3) *Ibid.*, st. 14.

et Paris, où Charlemagne est privé du secours d'une grande partie de ses paladins. Cette guerre commence très mal pour le roi Charles. Tous les chevaliers qui lui restent, Ogier le Danois, le vieux Naismes, Berlinguier, Auvin, Otton, Turpin, Gautier, Salomon, Avolio, sont abattus par une espèce de géant, nommé Mattafol, et emmenés prisonniers. Mais le roi Herminion reçoit à son tour de tristes nouvelles de ses états.

Roland, Renaud et leurs compagnons avaient enfin quitté la cour de Carador. Pour revenir en France, ils avaient pris par le Danemarck ; il ne faut jamais chicaner les héros de ces sortes de poëmes sur leur itinéraire. Là, nos paladins avaient appris que le roi était parti dans le dessein de détruire Montauban et de renverser le trône de Charlemagne. Ils avaient renversé le sien, tué son frère qui gouvernait à sa place, passé la reine, ses fils et toute la famille royale au fil de l'épée. Ils s'étaient ensuite remis en route, et accouraient en France à grandes journées. Herminion au désespoir envoie sommer Charlemagne de se soumettre à lui ; sinon, il lui déclare qu'il fera pendre tous les paladins ses prisonniers, à commencer par le Danois. Au moment où il s'apprête à exécuter sa menace, Roland et les autres guerriers arrivent, rassurent Charlemagne, arrêtent Herminion par la crainte des représailles, l'attaquent dans son camp, et le

forcent à rendre les paladins et à demander la paix (1).

Quelque temps après, ce roi sarrazin voit de ses yeux un fort joli miracle qui le convertit. Roland et Renaud, trompés par une ruse de Maugis, étaient prêts à se battre ; ils étaient sur le pré, avaient pris du champ, et couraient la lance baissée. Un lion apparaît entr'eux, tenant dans sa patte une lettre qu'il présente à Roland avec beaucoup de politesse. Maugis y expliquait le malentendu dont il était la cause. Aussitôt les deux cousins descendent de cheval, s'embrassent, se réconcilient, et le lion disparaît. Herminion, témoin de cette scène, est ravi d'admiration. « Mahomet, dit-il, est incapable d'en faire autant ; et celui par qui est venu ce lion est le seul Dieu tout-puissant. » Il se détermine donc au baptême, et, pour ne pas laisser refroidir son zèle, Charles le baptise à l'instant (2). Je demande encore ce qu'on doit penser de cette confusion des miracles du christianisme avec les effets de la magie.

Le traître Mayençais ne voit pas plutôt une de ses trames rompue qu'il en ourdit une autre. Il fait si bien que Renaud se brouille encore avec l'Empereur. Ici le poète a probablement pris dans le roman des quatre fils Aymon quelques événe-

(1) C. IX et X.
(2) C. X, st. 112 à 119.

mens qu'il arrange à sa guise, tels que la révolte de Renaud contre Charlemagne, le tournoi ouvert à la cour, dans lequel Renaud et Astolphe osent se présenter sans se faire connaître, et renversent tous les chevaliers de la faction de Mayence; le malheur qu'Astolphe a d'être reconnu, arrêté, et le risque imminent qu'il courait d'être pendu par ordre de l'empereur, que le perfide Ganelon poussait à cet acte de tyrannie, si Roland, de concert avec Renaud, ne l'eût délivré. Charlemagne est chassé de son trône par Renaud, qui consent à l'y replacer, à condition que Ganelon sera enfin puni comme il mérite (1).

Le Mayençais a encore l'adresse de retourner en sa faveur l'esprit de Charles, qui joue toujours le rôle d'un prince crédule et à peu près imbécille. Il l'anime de nouveau contre la maison de Montauban, surprend Richardet, le plus jeune des frères de Renaud, et le livre à Charlemagne, qui veut aussi le faire pendre, car dans ce poëme héroïque, le bourreau, la corde et la potence jouent un grand rôle. Renaud, averti à temps, délivre son frère au moment où il avait la corde au cou (2). Le peuple de Paris se soulève pour les chevaliers de Montauban contre ceux de Mayence et contre l'empereur qui les soutient. Il

(1) C. XI.
(2) C. XII.

met la couronne sur la tête de Renaud. Ganelon et ce qui lui restait de partisans se sauvent à Mayence. Charles va s'y cacher avec eux, et Renaud reste en possession du trône de France. Des tournois, des bals, des concerts, des fêtes de toute espèce signalent, comme de raison, son avénement. Il n'a qu'un sujet de peine, c'est que Roland n'en soit pas témoin.

Roland avait été si outré du procédé de Charlemagne envers le jeune Richardet, dont il n'avait pu obtenir la grâce, qu'il s'était exilé de la cour, de Paris, de la France. Il était déjà parvenu en Perse, où il continuait de courir des aventures et de donner des preuves de sa valeur; un géant qu'il tue lui demande le baptême; il ôte son casque, y puise de l'eau dans le fleuve voisin, et baptise son géant, dont le chœur des anges emporte l'ame, en chantant, dans le séjour de gloire (1); trait imité du mauvais roman de *la Spagna* (2), et que l'on retrouve encore dans un poëme bien supérieur au *Morgante* (3).

Mais après cette victoire, Roland est surpris pendant son sommeil par ordre d'un roi sarrazin, et jeté dans une prison, où il doit être condamné à mort, peine prononcée dans ce pays-là contre tout chrétien qui tue un musulman. Thiéry,

---

(1) C. XII, st. 65 et 66.

(2) Voyez ci-dessus, p. 194.

(3) Dans la *Jérusalem délivrée*. Voyez *ibid.*

son écuyer, s'échappe, revient en France, et avertit Renaud du danger dont son cousin est menacé. Renaud écrit à Charlemagne, lui rend son trône, se réconcilie entièrement avec lui, et part pour aller en Asie délivrer Roland. Les grandes aventures qu'il met à fin chemin faisant, ses exploits en Perse, la nouvelle combinaison d'événements qui met encore une fois aux mains les deux cousins, dans un temps où l'un d'eux vient de sacrifier une couronne pour sauver l'autre; leur reconnaissance sur le champ de bataille; ce qu'ils font ensemble lorsqu'ils sont réunis; les intrigues d'amour qui se mêlent à leurs faits d'armes, avec une jeune Luciane, une jolie Clairette, toutes deux princesses sarrazines, et l'intrépide amazone Antée; le nouveau danger où Olivier et Richardet se trouvent d'être pendus, et leur délivrance; la guerre contre le soudan de Babylone, sa défaite et une infinité d'autres incidents, ou comiques ou merveilleux, remplissent cinq ou six chants, pendant lesquels le poète retient ses héros et ses lecteurs en Asie.

Morgant était resté en France; il est inutile de dire pourquoi. C'est alors qu'il rencontre cet autre géant nommé *Margutte*, dont Voltaire a cité quelques traits (1). Morgant, frappé de sa

(1) Préface de *la Pucelle*.

taille énorme et de sa figure hétéroclite, lui demande qui il est, s'il est chrétien ou sarrazin, s'il croit en J.-C. ou en Mahomet. « Margutte lui répond : « A te dire le vrai, je ne crois pas plus au noir qu'au bleu, mais bien au chapon bouilli ou rôti. Je crois encore quelquefois au beurre, à la bière, et, quand j'en ai, au vin doux; mais j'ai foi, par-dessus tout, au bon vin, et je crois que qui y croit est sauvé (1). Je crois encore à la tourte et au tourteau; l'une est la mère et l'autre le fils : le vrai *Pater noster* est une tranche de foie grillé ; elles peuvent être trois ou deux, ou une seule, et celle-là du moins c'est vraiment du foie qu'elle dérive, etc. » Je ne fais plus de réflexions, je cite, et sans doute cela suffit.

Margutte se vante très prolixement de ses vices (2). Il n'en oublie aucun; il les a tous ; il a fait ses preuves, et est prêt à les recommencer. Morgant le trouve bon camarade, et part avec lui pour aller en Asie rejoindre son maître. Ils

---

(1) *Ma sopra tutto nel buon vino ho fede,*
E credo che sia salvo chi gli crede.
E credo nella torta e nel tortello,
L'una è la madre e l'altro è il suo figliuolo;
Il vero pater nostro è il fegatello;
E possono esser tre, e due, ed un solo,
E diriva dal fegato almen quello.
(C. XVIII, st. 115 et 116.)

(2) *Ibid.*, st. 117 à 142.

arrivent, après des incidents où Margutte soutient son caractère. Sa mort est digne de sa vie. Après avoir mangé comme un glouton, il s'aperçoit qu'il a perdu ses bottes; il fait un bruit horrible; mais dans le fort de sa colère il aperçoit un singe qui les a prises, et qui les met et les ôte avec des des grimaces si comiques que le géant rit d'abord un peu, puis davantage, puis plus encore, et crève enfin à force de rire (1). C'est ainsi que finit cet épisode qui est assez long, et qui est tout entier de ce style. Et l'on douterait encore si le *Morgante* du *Pulci* est ou n'est pas un poëme burlesque!

Morgant trouve Roland occupé du siége de Babylone. Il lui est d'un grand secours, et décide la victoire. Il abat, lui seul, une tour qui défendait une des portes, et fait d'autres prouesses si étranges que les habitants ouvrent leur ville, se rendent à Roland, et le proclament soudan de Babylone. Il ne l'est pas long-temps; les nouvelles qu'il reçoit de France l'engagent à y retourner. Le motif qui lui fait quitter un trône est fort généreux. Ganelon de Mayence s'est pris lui-même dans les fils compliqués d'une intrigue qu'il avait ourdie contre Renaud, Roland et Charlemagne. Il est en prison chez une vieille et

(1) *Allor le risa Margutte radoppia*
E finalmente per la pena scoppia (*Ibid.*, st. 148.)

horrible magicienne, mère d'une race de géants; et c'est pour l'en délivrer que nos paladins reviennent en France. C'était un fourbe et un scélérat, mais paladin comme eux, aussi brave qu'un autre les armes à la main, et beau-frère de Charlemagne. On pense bien que cette longue route ne se fait pas sans de grandes et surprenantes aventures. La plus triste pour Roland est que, même avant de partir, il perd son fidèle Morgant. En descendant d'une barque, sur le bord de la mer, le géant est pincé au talon par un petit crabe, et néglige sa plaie; elle s'envenime si bien qu'il en meurt (1). Si l'on peut supposer un but raisonnable à l'auteur de tant d'extravagances, le *Pulci* n'a pu en avoir d'autre que de se moquer de toutes ces aventures de géants qui étaient alors si fort à la mode, en faisant mourir ridiculement les deux plus terribles qui figurent dans son poëme, l'un à force de rire, l'autre, qui en est le héros, par la piqûre d'un crabe.

Les paladins, arrivés au château de l'affreuse sorcière où Ganelon est détenu, tombent aussi dans ses piéges, et y seraient restés enchaînés si Maugis ne les en eût retirés tous par ses enchantements. De nouvelles aventures les séparent, d'autres les rejoignent; ils retournent dans le Levant, puis repassent en Europe. Char-

(1) C. XX, st. 20 et 21.

lemagne, toujours trahi par le perfide Ganelon, lui pardonne toujours. Après une longue guerre que ce traître lui avait suscitée, l'Empereur de retour à Paris s'y croyait en paix. Il était vieux et en cheveux blancs; il espérait que Ganelon, à peu près aussi vieux que lui, avait perdu de sa malveillance ou de son activité. Mais Ganelon, infatigable dans sa haine comme inépuisable dans ses ressources, parvient encore à susciter contre la France deux armées de Sarrazins à la fois ; l'une de Babylone, conduite par l'amazone Antée ; l'autre d'Espagne, commandée par le vieux roi Marsile. Charles rassemble toutes ses forces; ses paladins font des prodiges; il en fait lui-même, et la célèbre épée *Joyeuse* se baigne encore une fois dans le sang des infidèles. Marsile, qui est le plus sage des rois sarrazins, négocie la paix. Antée la conclut de son côté, et retourne dans ses états. Charles répond aux propositions de Marsile, mais il a l'imprudence d'accepter l'offre que lui fait Ganelon d'aller en Espagne suivre auprès de ce roi une négociation si importante. La suite en est telle qu'on l'a vue dans *la Spagna* et dans la Chronique de Turpin ; mais les détails sont fort embellis ; et dans les quatre chants qui restent, le *Pulci*, lorsqu'il renonce au ton plaisant qui règne dans presque tout son poëme, se montre véritablement poète.

La scène dans laquelle il représente Ganelon faisant son traité avec Marsile prouve qu'il l'était lors même qu'il ne s'élevait pas au style héroïque, car elle n'est pas écrite beaucoup moins familièrement que le reste. Cette scène, à cela près, forme un tableau parfait. Marsile, après une fête qu'il donne dans ses jardins à l'envoyé de Charlemagne, congédie toute sa cour, reste seul avec lui, et le conduit auprès d'une fontaine entourée d'arbres chargés de fruits (1). Le soleil commençait à baisser. Lorsqu'ils sont assis dans ce lieu mystérieux, Marsile fait l'exposé de toute sa conduite avec Charlemagne : il remonte jusqu'au temps de la jeunesse de cet empereur, lorsqu'il était venu se cacher à la cour d'Espagne sous le nom de *Mainetto*. Il met tous les torts du côté de Charles, et prétend s'être toujours comporté en véritable ami. Pour récompense, dès que Charles a été sur le trône, il lui a déclaré la guerre ; trois fois il lui a enlevé la couronne d'Espagne, et il la lui veut enlever encore, pour la mettre sur la tête de son neveu Roland. Pendant ce temps, Ganelon a les yeux fixés sur l'eau de la fontaine, non pour s'y voir, mais pour observer sur le visage de Marsile si ses plaintes sont sincères (2). Marsile, qui de son côté lit dans les yeux de Ganelon,

---

(1) C. XXV, st. 52 et suiv.

(2) *Ibid.*, st. 58.

s'ouvre à lui davantage, et finit par lui faire entendre que si jamais il pouvait être défait de Roland, il ne craindrait plus rien de Charlemagne, et ne tarderait pas à s'en venger. Le Mayençais saisit cette ouverture, avoue au roi les injures personnelles qu'il a recues de Roland et d'Olivier, la haine et le ressentiment qu'il en conserve. Il propose enfin à Marsile de lui livrer non seulement Roland et Olivier, mais toute l'élite de l'armée de Charlemagne dans la vallée de Roncevaux. Cette proposition est acceptée, les moyens sont concertés, et le traité conclu.

Aussitôt des prodiges et des signes éclatent dans l'air; le soleil se cache, le tonnerre gronde, la grêle tombe, une tempête affreuse s'élève; la foudre vient frapper, fendre et brûler un laurier auprès de Ganelon et du roi; à la lueur des éclairs, ils voient les eaux bouillonner, se déborder hors de la fontaine en ruisseaux rouges comme du sang, qui partout où ils se portent brûlent le gazon et les plantes. Un caroubier couvrait de son ombre toute la fontaine: c'est l'arbre auquel on dit que Judas se pendit; ce caroubier sua du sang, puis se dessécha tout à coup, se dépouilla de son écorce et de ses feuilles, et Ganelon sentit tomber sur sa tête un fruit qui lui fit dresser les cheveux.

Il n'en exécute pas moins son plan. Il écrit à Charlemagne que Marsile consent à se recon-

naître son vassal et à lui payer tribut. Ce tribut dont il lui fait un détail pompeux, il faut que Charles vienne le recevoir en personne, qu'il envoie au-devant de Marsile et de ses présents son neveu Roland, Olivier et vingt mille hommes d'élite à Roncevaux dans les Pyrénées, qu'il attende lui-même à St.-Jean-pied-de-port, avec le gros de son armée. Le Roi sarrazin ira jusque-là lui rendre solennellement hommage. Charles, crédule comme à son ordinaire, donne dans le piége, et fait ses dispositions, tandis que Marsile fait de son côté celles que Ganelon lui a conseillées, et que la valeur et la force surnaturelle de Roland et de ses compagnons d'armes lui ont fait juger nécessaires. Cent mille hommes les attaqueront d'abord; mais il faut s'attendre qu'ils seront détruits et qu'il n'en échappera peut-être pas un seul. Une seconde armée de deux cent mille hommes leur succèdera sans intervalle; il en périra encore un bon nombre; elle sera même forcée à la retraite; mais alors une armée de trois cent mille hommes est sûre d'accabler ce qui restera de paladins et des vingt mille Français. Cela est gigantesque et déraisonnable sans doute. Il y a pourtant dans ces exagérations un sentiment de l'héroïsme français qui serait orgueil dans un poète national, mais que dans un poète étranger nous pourrions regarder comme un hommage; et quand on a été témoin de ce qu'ont souvent

fait nos intrépides armées, on est tenté de trouver tout cela vraisemblable.

Dans les romans que le *Pulci* prenait pour guides, Renaud n'avait aucune part ni à la bataille de Roncevaux ni à ses suites. Renaud était encore une fois retourné en Orient, et le poète avoue qu'il n'aurait su comment s'y prendre pour l'en faire revenir; mais un ange du ciel (et par-là il entend son cher Ange Politien), le lui a montré dans Arnauld, poète provençal, qui certes lui paraît un digne auteur (1). Il fait ici une digression plaisante, telle qu'en permet ce genre libre, dont il a donné le premier exemple. « Je sais, dit-il, qu'il me faut aller droit, que je ne puis mêler à mes récits un seul mensonge (2), que ce n'est pas ici une histoire faite à plaisir, que si je quitte d'un seul pas le droit chemin, l'un jase, l'autre critique, un autre gronde, chacun crie à me faire devenir fou. Ce sont eux qui le sont; aussi ai-je choisi la vie solitaire, car le nombre en est infini. Mon académie ou mon gymnase est le plus souvent dans mes bosquets. Là, je puis voir et l'Afrique et l'Asie: les nymphes y viennent avec

(1) *Un angel poi dal ciel m'ha mostro Arnaldo*
Che certo uno autor degno mi pare, etc.
(C. XXV, st. 115.)

(2) *E so che andar diritto mi bisogna*
Ch' io non ci mescolassi una bugia, etc. (St. 116.)

leurs corbeilles, et m'apportent les plus belles fleurs. C'est ainsi que j'évite mille dégoûts trop fréquents dans les villes; c'est ainsi que je ne me rends plus à vos aréopages, messieurs les gens d'esprit, toujours si empressés à médire (1). » On reconnaît ici un genre de plaisanterie de très bon goût dont l'Arioste et le *Berni* ont souvent fait usage, et qu'a si bien imité parmi nous le génie flexible de Voltaire.

Ce que notre poète dit avoir trouvé dans Arnauld le Troubadour est une folie très singulière, et comme nous n'avons pas les poésies épiques ou narratives de cet Arnauld, nous ne savons pas si c'est en effet à lui qu'il en a dû l'idée. L'enchanteur Maugis, voyant la crédulité de Charlemagne, en prévoit les funestes suites. Il voudrait qu'au moins Renaud et ses frères, absents depuis si long-temps, revinssent en France, où l'on allait avoir grand besoin de leur secours. Il charge Astaroth, le plus habile et le plus fort de ses démons, de voler en Égypte, où ils sont en ce moment, d'entrer dans le corps du cheval Bayard, de faire en sorte que Renaud monte sur lui, et de l'apporter en trois jours à Roncevaux avec son frère Richardet.

Avant qu'Astaroth le quitte pour exécuter ses ordres, Maugis lui demande s'il prévoit ce qui

(1) *Ibid.*, st. 117.

doit arriver de toute cette affaire. Le Diable ne sait trop que lui en dire : « Les voies du ciel nous sont fermées, dit-il ; nous voyons l'avenir, mais comme les astrologues, comme plusieurs savants parmi vous ; car si nous n'avions pas les ailes coupées, il ne nous échapperait ni un homme ni un animal (1). Je pourrais te parler du vieux Testament, de ce qui est arrivé dans les temps passés, mais tout ne parvient pas à notre oreille. Il n'y a qu'un seul Tout Puissant, en qui le futur et le passé sont présents comme dans un miroir. Celui qui a tout fait est le seul qui sache tout, et il y a des choses que son fils même ne sait pas (2). » Cette proposition étonne et scandalise Maugis. « C'est, lui dit Astaroth, que tu n'as pas bien lu la Bible : il me paraît que tu n'en fais pas grand usage. Le Fils, interrogé au sujet du grand jour, ne répond-il pas que son père seul sait cela (3)? » Il entre ensuite dans de longues explications sur la Trinité, sur l'essence et la substance des trois personnes. « Encore une fois, le père qui a tout créé

---

(1) *Ibid.*, st. 135.

(2) *Colui che tutto fè sa il tutto solo,*
E non sa ogni cosa il suo figliuolo. (St. 136.)

(3) *Disse Astarotte : tu non hai ben letto*
La Bibbia, e par mi con essa poco uso ;
Che interrogato del gran dì il figliuolo
Disse che il padre lo sapeva solo. (St. 141.)

peut seul tout savoir, et n'étant plus de ses amis, comme il en avait été autrefois, il ne peut voir avec lui dans le miroir de l'avenir. Si Lucifer avait été mieux instruit, il n'aurait pas fait sa folle entreprise, et ils n'auraient pas été tous avec lui précipités dans l'enfer. » Cela conduit Maugis à lui demander si Dieu connaissait d'avance la révolte qu'ils devaient faire contre lui, et à parler de la prescience divine qui dans cette occasion ne s'accordait pas avec sa bonté et sa justice : enfin il se rend en forme l'accusateur de Dieu ; et ce qu'il y a de bizarre, c'est que c'est le Diable qui s'en établit le défenseur, et qui soutient, comme l'aurait pu faire un franc théologien, la doctrine du libre arbitre (1).

Mais voici ce qui, dans un autre genre, doit paraître encore plus singulier que ce traité de théologie orthodoxe mis dans la bouche du Diable. Astaroth obéit, va chercher Renaud et Richardet en Égypte, leur annonce sa mission, entre dans Bayard, Farfadet son camarade dans Rabican, cheval de Richardet, et tous deux emportent à travers les airs les deux chevaux et les deux frères. Ils voyageaient depuis deux jours lorsqu'ils arrivent au-dessus du détroit de Gibraltar. Renaud, reconnaissant ce lieu, demande à son démon ce qu'on avait entendu autrefois par les Colonnes

(1) St. 148 à 160.

d'Hercule. « Cette expression, répond Astaroth, vient d'une ancienne erreur qu'on a été bien des siècles à reconnaître. C'est une vaine et fausse opinion que de croire qu'on ne puisse pas naviguer plus loin. L'eau est plane dans toute son étendue, quoiqu'elle ait, ainsi que la terre, la forme d'une boule. L'espèce humaine était alors plus grossière. Hercule rougirait aujourd'hui d'avoir planté ces deux signes, car les vaisseaux passeront au-delà. On peut aller dans un autre hémisphère, parce que toute chose tend vers son centre, tellement que par un mystère divin, la terre est suspendue parmi les astres. Ici dessous sont des villes, des châteaux, des empires; mais ces premiers peuples ne le savaient pas...... Ces gens-là sont appelés Antipodes: ils adorent Jupiter et Mars; ils ont comme vous des plantes, des animaux, et se font aussi souvent la guerre (1) ». Il faut, pour s'étonner comme on le doit de ce passage, se rappeler que Copernic et Galilée n'existaient pas encore, et que Christophe Colomb ne partit pour découvrir le Nouveau-Monde qu'en 1492, plusieurs années après la mort de l'auteur du *Morgante*.

Astaroth est, comme on le voit, un géographe et un astronome très avancé pour son siècle, mais sa grande passion est la théologie. Renaud est

(1) St. 229, 230 et 231.

curieux de savoir si les Antipodes sont de la race d'Adam; et s'ils peuvent se sauver comme nous. Le diable, tout en disant qu'il ne faut pas le questionner là-dessus, répond que le Rédempteur se serait montré partial, si ce n'était que pour nous qu'Adam eût été formé, et s'il n'avait été lui-même crucifié que pour l'amour de nous (1). Astaroth ne doute pas qu'un jour la même foi ne réunisse tous les hommes; c'est celle des chrétiens qui est la seule véritable et certaine. Il parle de la Vierge glorifiée dans le ciel, d'Emmanuel, du Verbe saint, de l'ignorance invincible et de l'ignorance volontaire. Enfin ce diable-là est tout aussi savant que le serait un docteur de Sorbonne. Il ne faut point qu'une fausse délicatesse nous empêche de déterrer ces traits caractéristiques, dans un poëme qu'on ne lit guère, et d'où on ne les a jamais tirés. Ils servent à faire connaître non seulement une littérature, mais une nation et un siècle.

Toutes ces digressions théologiques, ainsi que les passages relatifs à la forme du globe terrestre, à la navigation et aux Antipodes, ont fait penser que le célèbre Marsile Ficin, ami du *Pulci*, avait eu part à la composition de son poëme, ou au

---

(1) *Dunque sarebbe partigiano stato*
In questa parte il vostro Redentore,
Che Adam per voi quassù fosse formato,
E crucifisso lui per vostro amore, etc. (St. 233 à 244.)

moins de ce 25e. chant. Le Tasse le dit positivement dans une de ses lettres (1); mais sans le secours de ce philosophe platonicien, Louis *Pulci*, qui était lui-même très savant, peut avoir eu l'idée d'étaler, dans ce singulier épisode, une partie de ses connaissances. Pour ne pas enfouir ce qu'il savait d'histoire naturelle, il fait aussi rouler sur cet objet l'entretien entre Renaud et Astaroth, dans la dernière journée de leur voyage, et le diable décrit fort bien des animaux, les uns fabuleux, les autres réels, dont il est parlé dans les naturalistes et les historiens de l'antiquité (2).

Enfin, leur course aérienne est terminée; ils arrivent à Roncevaux. Les diables y déposent les deux chevaliers et les quittent. La bataille était commencée. Roland et les autres paladins voyant

---

(1) *Nel Morgante, Rinaldo portato per incanto va in un giorno da Egitto in Roncisvalle a cavallo. E cito il Morgante perchè questa sua parte fu fatta da Marsilio Ficino, ed è piena di molta dottrina teologica.* (TORQUATO TASSO, *Lettere poetiche*, let. 6.) D'après ce passage, en effet très positif, Crescimbeni affirme que le Tasse est d'avis que Marsile Ficin eut part à la composition du *Morgante*, vol. II, part. II, l. III, des *Commentaires.* Mais l'auteur de la Vie du *Pulci* (édition du *Morgante* donnée à Naples, sous la date de Florence, 1732, in-4°.) dit là-dessus dans une note : « *Dio sa s'è vero. Non vi è altro argomento se non che quello spirito dice molte cose teologiche; ma anche senza il Ficino può essere che il Pulci le sapesse.*

(2) C. XXV, st. 211 à 232.

qu'on les avait attirés dans un piége, et tous décidés à mourir en braves, étaient parvenus à repousser le premier corps d'armée des Sarrazins. En ce moment, Renaud et Richardet pénètrent jusqu'à eux; ils s'embrassent avec la plus grande tendresse. La seconde armée de Marsile s'avance, et le combat recommence avec une nouvelle fureur. Il y a de très beaux détails; il y en a de touchants, et d'autres où le tour d'esprit de l'auteur le ramène au comique et même au burlesque.

Voici un exemple des traits touchants qu'il y a semés. Le jeune Baudouin de Mayence, fils vertueux du traître Ganelon, combat avec les paladins, sans se douter de la trahison de son père. Celui-ci lui a donné une soubreveste brillante, en lui ordonnant de la porter toujours par-dessus ses armes; c'est Marsile qui lui en a fait présent, et il a été convenu avec ce roi que les troupes sarrazines, averties par ce signal, épargneront Baudouin dans le combat. Roland est averti que ce jeune homme porte la soubreveste de Marsile. Baudouin le rencontre et se plaint naïvement à lui; il ne sait à qui s'en prendre; il cherche à donner ou à recevoir la mort; il attaque les Sarrazins, et tout le monde s'écarte de lui. Roland, irrité contre le père et ne pouvant croire le fils innocent, lui répond: « Quitte ta soubreveste, tu seras bientôt éclairci, et tu verras que Ganelon ton père nous a tous vendus à Marsile. » Il lui dit

cela d'un ton à lui faire entendre qu'il le regarde comme complice. « Si mon père, reprend Baudouin, nous a conduits ici par trahison, et si j'échappe aujourd'hui à la mort, j'en atteste notre Dieu, je lui percerai le cœur de mon épée; mais, Roland, je ne suis point un traître; je t'ai suivi avec une amitié parfaite; tu te repentiras de m'avoir fait cette injure. » A ces mots, il ôte sa soubreveste et s'élance au milieu des infidèles. Il en fait un grand carnage; mais enfin, il reçoit deux coups de lance dans la poitrine: il est près d'expirer; Roland le rencontre une seconde fois dans la mêlée. « Eh bien! lui dit le brave jeune homme, maintenant je ne suis plus un traître; » et il tombe mort sur la place (1). Il n'y a certainement point de poëme épique où cette scène fût déplacée, et l'on ne voit rien de plus intéressant dans les plus beaux combats du Tasse.

Une des scènes comiques où l'on reconnaît le penchant habituel de l'auteur et l'esprit de son siècle, est celle dont les deux diables qui avaient transporté Renaud et Richardet sont les acteurs. Il y avait près de Roncevaux une petite chapelle

(1) *Ch' era già presso all' ultime sue ore,*
E da due lance avea passato il petto;
E disse : or non son io più traditore;
E cadde in terra morto, così detto.
(C. XXVII, st. 47.)

abandonnée. Ils s'y placent en embuscade pour prendre et saisir au passage toutes les ames des Sarrazins tués par les guerriers français. Ils ont, comme on le croit bien, beaucoup d'ouvrage. Le poète décrit avec originalité leur besogne, et les grimaces de Lucifer en recevant une proie si abondante, et les réjouissances bruyantes que l'on fait à cette occasion en enfer (1). Le ciel a aussi sa fête pour la réception des ames des guerriers chrétiens, et elle est dans le même goût. S. Pierre, qui est un peu vieux, était las d'ouvrir la porte à toutes ces ames apportées par les anges; et sa barbe et ses cheveux étaient baignés de sueur (2).

La mort de Roland contraste avec ces bouffonneries de mauvais goût. Si l'on en excepte quelques traits, elle est racontée avec autant d'intérêt que de naïveté, qualité dominante et précieuse du style de l'auteur. Presque tous les chevaliers et les soldats français ont péri; à peine en reste-t-il un petit nombre qui, sans reculer d'un pas, continuent à vendre chèrement leur vie. Roland, après avoir sonné à trois reprises de son terrible cor, accablé de fatigue et de soif, se rappelle une fontaine voisine; il s'y traîne avec son bon cheval Veillantin, qui expire en y arrivant. Ro-

---

(1) C. XXVI, st. 90.

(2) *Sicchè la barba gli sudava e'l pelo*. (St. 91.)

land fait de tristes adieux à ce vieux compagnon de ses exploits : il sent lui-même que sa fin approche. Il essaie de briser son épée Durandal, en frappant à coups redoublés sur les rochers ; mais les rochers volent en éclats, et Durandal reste dans sa main tout entière. Cependant Renaud, Richardet et le bon Turpin, demeurés seuls de tous les chrétiens, étaient parvenus à repousser encore les Sarrazins hors du vallon de Roncevaux, et les avaient poursuivis quelque temps dans les montagnes. En revenant, ils passent auprès de la fontaine où est Roland. Il les embrasse tendrement, et leur déclare qu'il se sent près de mourir. L'archevêque Turpin le confesse et l'absout. C'est encore un de ces endroits où il est difficile de ne pas soupçonner l'intention du poète. La confession de Roland, faite tout haut, est simple et de bonne foi ; mais Turpin lui répond : « Je ne t'en demande pas davantage ; il suffit d'un *Pater noster*, d'un *Miserere*, ou si tu veux d'un *Peccavi*, et je t'absous par le pouvoir du grand *Cephas*, qui prépare ses clefs pour te recevoir dans l'éternel séjour (1). » C'est la traduction littérale de ce

(1) *Disse Turpino : e' basta un Pater nostro*
E dir sol Miserere, o vuoi peccavi ;
Ed io t' assolvo per l'officio nostro
Del gran Cefas che apparecchia le chiavi
Per collocarti nello eterno chiostro.
(C. XXVII, st. 120.)

passage qui doit, comme plusieurs autres, laisser peu d'incertitude sur l'esprit dans lequel il est écrit.

Il n'en est pas ainsi de la prière de Roland et de sa mort. La prière est un peu longue (1); mais elle est simple et ne manque ni de vérité, ni d'onction. L'ange Gabriel lui apparaît, et tient un long discours sur lequel il y aurait encore beaucoup à dire; mais ensuite on ne peut se défendre d'être ému, en voyant comment expire ce fameux et intrépide champion de la foi, car dans tous ces premiers poëmes, Roland n'est pas autre chose, et il n'abandonne jamais ce caractère. Je ne sais quoi de surnaturel respire dans son air et dans tous ses mouvements. Turpin, Renaud et Richardet, sont debout autour de lui, comme de tendres enfants qui regardent mourir un père. Enfin, Roland se lève, il enfonce en terre la pointe de sa redoutable épée; puis il embrasse la poignée, dont la garde forme une croix. Il la serre contre sa poitrine: puisqu'il ne peut en mourant tenir ainsi l'objet de l'adoration des chrétiens, il veut que ce fer lui en tienne lieu. Il le presse, il lève les yeux au ciel, et il expire (2). Cela est beau, cela est pathétique et sublime; cela doit plaire aux plus incrédules comme aux plus zélés croyants.

---

(1) St. 121 à 130.

(2) St. 153.

Cependant Charlemagne, arrivé à St.-Jean-Pied-de-Port, est instruit de la perte de son avant-garde et de la trahison de Ganelon son favori. Il le fait arrêter, et marche pour se venger de Marsile. Après avoir pleuré, sur le champ de Roncevaux, les braves qui l'ont inondé de leur sang, et embrassé les restes de son cher Roland, qui se raniment à sa vue et lui remettent miraculeusement la terrible épée Durandal, l'empereur poursuit les Sarrazins, leur livre une bataille sanglante, détruit leur armée, assiège Sarragoce, où Marsile s'est refugié, la prend d'assaut, et retient ce roi prisonnier. Instruit de l'endroit de ses jardins où il avait formé son complot avec le comte de Mayence, il l'y fait conduire attaché comme un criminel, et le fait pendre au caroubier qui ombrageait la fontaine. Le traître Ganelon est exposé sur un chariot aux insultes et à la fureur du peuple et des soldats, tenaillé, et enfin écartelé. Les corps de quatorze paladins sont embaumés et transportés, chacun dans leurs états ou dans leurs terres, avec tous les honneurs dus à leur rang et à leurs exploits (1).

On ne peut nier que toute cette dernière partie du poëme ne soit véritablement épique; et même, il faut le dire, on a lieu de s'étonner qu'aucun

(1) C. XXVIII.

poète français n'ait traité ce sujet national, qui, dégagé des folies, des exagérations et des invraisemblances dont les poètes italiens l'ont chargé, serait susceptible de tous les ornements et de tout l'intérêt de l'épopée. Malgré la trempe naturelle de son génie, contre laquelle on lutte toujours en vain, et malgré le dessein qu'il avait évidemment formé de faire un poëme plaisant, pour amuser Laurent de Médicis, sa mère et leurs amis, le *Pulci*, dans ce dénoûment, est souvent pathétique, parce qu'il est poète, et que son sujet le domine et le pousse en contre-sens de son génie.

Il s'en plaint lui-même, avec son originalité ordinaire, dans le début de ce 27e. chant. « Comment, dit-il, puis-je encore rimer et chanter des vers? Seigneur, tu m'as conduit à raconter des choses capables de faire verser au soleil des larmes de pitié, et qui ont déjà obscurci sa lumière. Tu vas voir tous tes chrétiens dispersés, et tant de lances et d'épées teintes de sang, que si quelqu'un ne vient à mon secours, cette histoire finira par être une vraie tragédie. C'était pourtant une comédie que je voulais faire sur mon bon roi Charles, et Alcuin me l'avait promis (1); mais la bataille sanglante et cruelle, qui

---

(1) *Ed io pur commedia pensato avea*
Iscriver del mio Carlo finalmente,
Ed Alcuin così mi promettea;

s'apprête rend ma résolution douteuse et mon ame incertaine. Ma raison hésite, et je ne vois plus aucun moyen de sauver Roland. »

Cette dernière citation suffirait pour faire voir dans quelle classe il faut définitivement ranger ce poëme du *Morgante;* il est assez peu lu, même en Italie, si ce n'est par les philologues, qui y recherchent les finesses natives et les anciens tours de la langue toscane; mais d'après cet aveu si positif de l'auteur, à peine est-il besoin de le lire pour savoir ce qu'on en doit penser. L'éditeur de la bonne édition de Naples (1), a dit fort sensément à ce sujet: « On ne me fera jamais croire que Louis *Pulci*, doué d'un génie si vif et d'un esprit si distingué, orné de tant de connaissances et de doctrine, fût d'un autre côté formé d'une pâte si grossière, que cherchant à faire un poëme héroïque, noble et grave, il n'eût réussi qu'à en faire un souverainement ridicule, et qui l'est au point que si quelqu'un en entreprenait un exprès dans ce genre, il ne parviendrait pas, à beaucoup

---

Ma la battaglia crudele al presente
Che s'apparecchia impetuosa e rea
Mi fa pur dubitar drento alla mente
E vo colla ragion qui dubitando,
Perch' io non veggo da salvare Orlando.

(C. XXVII, st. 2.)

(1) Sous la date de Florence, 1732, in-4°.

près, à en produire un si plaisant. » Cet éditeur aurait pu lever toute incertitude sur les intentions du poète, en citant pour autorité ces deux stances ; mais il a peut-être fait comme bien d'autres éditeurs, qui se donnent à peine le soin de lire les livres qu'ils publient.

Il est donc certain que l'intention du *Pulci* fut de faire un poëme comique : il ne l'est pas moins qu'à quelques endroits près, il fut très fidèle à cette intention. Il se fit une étude de nourrir son style de tous les proverbes populaires, et de tous les dictons familiers dont la langue toscane abonde, et dont, au grand contentement des Florentins, un grand nombre qui a péri, se retrouve dans son ouvrage, mais qui sont essentiellement opposés au sublime et à la gravité qu'exige la véritable épopée. Gravina ne va peut-être pas trop loin, lorsqu'il dit, « que l'auteur du *Morgante* se proposa de jeter du ridicule sur toutes les inventions romanesques des Provençaux et des Espagnols, en prêtant des actions et des manières bouffonnes à tous ces fameux paladins (1) ; en renversant, dans les faits qu'il leur attribue,

(1) *Ha il Pulci (benchè à qualche buona gente si faccia credere per serio) voluto ridurre in beffa tutte l'invenzioni romanzesche, sì Provenzali come Spagnuole, con applicare opere e maniere buffonesche a què Paladini*, etc. (*Della Ragion poët.*, N°. 19, p. 108.)

tout ordre raisonnable et naturel de temps et de lieux; en les faisant voyager de Paris en Perse et en Égypte, comme s'ils allaient à Toulouse ou à Lyon; en accumulant dans le cercle de peu de jours les faits de plusieurs lustres; en tournant en dérision tout ce qu'il rencontre de grand et d'héroïque; en se moquant même des orateurs publics, dont il ne manque jamais de contrefaire plaisamment les phrases affectées et les figures de rhétorique. » Mais le même critique reconnaît aussi (1), qu'à travers tout ce ridicule dans les inventions et dans le style, notre poète ne laisse pas de peindre les mœurs avec beaucoup de naturel et de vérité, soit qu'il représente l'inconstance et la vanité des femmes, ou l'avarice et l'ambition des hommes; et qu'il donne même aux princes des lecons utiles, en leur montrant à quel danger ils exposent et leurs états et eux-mêmes lorsqu'ils mettent en oubli les braves et les sages, pour prêter l'oreille aux fourbes et aux flatteurs.

Sans prétendre trouver dans le *Morgante maggiore* de si hautes leçons, il faut le lire, d'abord pour étudier dans une de ses meilleures sources cette belle langue toscane; et ensuite pour reconnaître dans ce poëme bizarre, où l'auteur paraît n'avoir suivi d'autre règle que l'impulsion de son génie, les traces d'un genre de composition poé-

(1) *Ibid.*, p. 109.

tique déjà essayé avant lui, genre dans lequel il a servi à son tour de modèle à des poètes dont l'originalité a paru être le premier mérite. La véritable histoire littéraire recherche avec autant de soin l'origine et la filiation des inventions poétiques et des créations du génie que l'histoire héraldique en met à rechercher la descendance et la source des titres et des blasons. Je ne crains donc pas de m'arrêter avec quelque détail sur ces premiers pas de l'épopée moderne. Cela est d'autant plus nécessaire qu'ils sont en général moins connus, et qu'on ne peut cependant sans les connaître, bien apprécier les ouvrages où le génie épique a prodigué toutes ses richesses, et semble avoir atteint toute sa hauteur.

Quelque temps après que le *Pulci* eut amusé, par les folies de son *Morgante maggiore*, les Médicis, déjà maîtres, quoique simples citoyens de Florence, un autre poète, privé de la vue, et accablé d'infortunes, se proposa d'égayer par d'autres folies les Gonzague, souverains de Mantoue, et de s'égayer lui même, dans des circonstances qui n'avaient souvent rien de gai, ni pour ses patrons ni pour lui. Ce poète, qui n'a quelque célébrité que sous le nom de l'*Aveugle de Ferrare*, mais dont le nom de famille était *Bello* (1), tira

(1) Il se nommait *Francesco Bello*, mais on ne le connaît que sous le nom de *Francesco Cieco da Ferrara*.

aussi des vieux romans de Charlemagne un sujet qu'il traita d'une manière originale et sans s'astreindre, comme le *Pulci*, à toutes les formes établies par les romanciers populaires des âges précédents.

Son poëme, intitulé *Mambriano* (1), beaucoup moins connu que le *Morgante*, mérite cependant de l'être. Il ne peut servir autant à l'étude de la langue, qui n'y est pas, à beaucoup près, aussi pure; le goût et la décence y sont encore moins ménagés; mais son originalité même, et la position malheureuse de son auteur, inspirent une sorte d'intérêt. Plusieurs parties de sa fable n'en sont pas entièrement dépourvues, et il faut avoir au moins une légère idée du *Mambriano* pour achever de bien connaître ce premier âge de l'épopée italienne.

Mambrien est un roi de Bithynie et d'une partie de la Samothrace, jeune, beau et vaillant, mais très mauvaise tête. Renaud de Montauban avait tué le roi Mambrin, son oncle, et s'était emparé de ses armes. Mambrien quitte ses états pour venger son oncle, après avoir juré solennellement à sa mère, sœur de Mambrin, de n'y ja-

(1) Le titre entier est: *Libro d'arme e d'amore nomato Mambriano, composto per Francisco Cieco da Ferrara.* Il fut imprimé quelque temps après la mort de l'auteur, vers la fin du quinzième siècle; réimprimé à Milan, 1517; à Venise, 1518; *ibid.*, 1520; et plus correctement, *ibid.*, 1549.

mais revenir qu'il n'ait tué Renaud et détruit Montauban. Il s'embarque avec une troupe choisie, malgré les conseils d'un vieillard qui veut le détourner de cette entreprise. Il est assailli d'une tempête; son vaisseau est submergé, ses compagnons noyés, et lui jeté sans mouvement sur le rivage d'une île où régnait la belle fée Carandine. Elle le recueille, le conduit dans ses jardins et dans son palais, et lui fait oublier Renaud, Montauban et tous ses projets de vengeance. Un songe les lui rappelle. Il veut quitter Carandine, et lui en avoue la cause. La magicienne lui propose d'amener Renaud dans son île; elle évoque ses démons familiers qui la conduisent en France, sur un vaisseau construit et équipé tout exprès. Elle apparaît à Renaud pendant son sommeil, l'invite à venir courir pour elle l'aventure la plus brillante. Renaud, aussi galant que brave, se réveille; et, voyant que ce n'est point un songe, s'arme, monte sur Bayard, se laisse conduire, suit Carandine sur son vaisseau; elle arrive avec lui dans son île, au bout de trois jours, comme elle l'avait promis à Mambrien.

Elle dit alors à Renaud qu'elle l'a amené pour qu'il la délivre d'un guerrier déloyal qui veut sa mort; mais avant tout, elle lui accorde les mêmes droits qu'elle avait accordés à Mambrien, et qu'elle jure bien n'avoir jamais donnés à personne. Mambrien la surprend dans les bras de Renaud, l'ac-

cable de reproches, et défie son ennemi au combat. Pendant qu'ils s'y préparent, plusieurs vaisseaux abordent dans l'île. Une troupe nombreuse de Sarrazins en descend, et se met en embuscade, à l'insu de Mambrien. Le combat commence; il est terrible. Renaud allait être vainqueur, lorsque deux cents des guerriers embusqués s'élancent avec de grands cris, et l'attaquent tous à la fois. Sans s'étonner, il se jette au milieu d'eux, tue les uns, blesse ou renverse les autres, et met ce qui reste en fuite. Le combat recommence avec Mambrien. Renaud, près de vaincre, se voit encore entouré d'une troupe plus nombreuse que la première, dont une partie l'attaque, tandis que l'autre enlève Mambrien, blessé, pâle, presque mourant, et le porte à bord d'un vaisseau qui lève l'ancre, et l'emmène. Renaud se délivre encore de cette troupe ennemie; ceux qui peuvent échapper se rembarquent, et vont rejoindre le vaisseau de Mambrien.

Ils apprennent à leur roi que depuis son départ, Polinde, son lieutenant, a fait courir le bruit de sa mort, s'est emparé de son trône, et que la reine sa mère s'est tuée de désespoir. Ils lui sont restés fidèles, et se sont embarqués pour le chercher. Le hasard les a conduits dans cette île, où ils sont venus à propos pour le sauver de la fureur de Renaud. Mambrien, sur qui tant de maux fondent à la fois, se désespère. Ses fidèles sujets le con-

solent; il reprend bientôt ses folles espérances. Tous les rois ses amis et ses alliés lui fourniront des secours en hommes et en argent; il renversera Polinde, reviendra tuer Renaud, détruire Montauban, et même attaquer Charlemagne.

Cependant, Renaud est resté maître de Carandine et de son île. Il s'oublie dans les délices de l'amour et de la bonne chère. Pendant les repas, de jolies nymphes chantent les exploits du chevalier, et racontent des histoires galantes. La description des jardins de Carandine et de son palais, des peintures dont il est décoré, et dont les sujets sont tirés de la fable, de l'histoire des anciens héros et même des héros modernes (1), est le premier exemple offert dans un poëme italien, de ces sortes de descriptions qu'on trouve ensuite dans presque tous. Les images et les expressions dont l'auteur se sert pour peindre les jouissances de Renaud et de Carandine sont fort libres et souvent assaisonnées de plaisanteries peu décentes. Dans une historiette que les nymphes racontent à table, il y a des détails encore plus libres, dans lesquels le poète se complaît beaucoup plus long-temps, et que l'on excuserait à peine dans les Nouvelles les plus licencieuses. Au reste, il demande pardon aux lecteurs

(1) On y voit Cyrus, Alexandre, César et Pompée, et ensuite Lancelot-du-Lac avec la belle Genèvre, et tous les chevaliers de la Table ronde.

de les avoir trop arrêtés à de pareils contes; mais puisque Renaud, qui était un si noble et si fameux chevalier, n'a pas été maître de lui-même, et s'est laissé enchanter dans cette île, comment lui, qui n'est qu'un vil soldat, n'aurait-il pas commis la même faute (1)?

Mambrien ne perd pas ainsi son temps; mais il a bien de la peine à rassembler les secours qu'il s'était promis. La lenteur de ses amis le fait délibérer s'il n'aura point recours au grand khan des Tartares, à Tamerlan et au roi de Danemarck. Dans le conseil où il délibère, un vieux guerrier se lève, et lui raconte une fable d'Ésope, celle de l'alouette, de ses petits et du maître d'un champ, d'où il conclut qu'il ne faut point se fier sur ses voisins, mais s'aider et se servir soi-même. Ces apologues étaient fort à la mode. On en trouve jusqu'à trois dans le *Morgante* (2), où ils sont, comme ici, amenés et contés d'une manière analogue à ce genre libre et fantasque, mais qui ne le serait pas à la véritable Épopée. Mam-

(1) *Ma se Rinaldo, un tanto cavaliero*
I cui fatti nel mondo furno immensi
Non potea rafrenar col divo impero
De la ragion, questi sfrenati sensi,
Che farò io vilissimo guerriero? etc. (C. III, st. 2.)

(2) Le Renard et le Coq, c. IX, st. 20; le Renard tombé dans un puits, *ibid.*, st. 73; les Bœufs et leur ombre dans l'eau, c. XIII, st. 31.

brien suit cette fois le conseil du vieux guerrier; il aborde dans ses états de Samothrace, trouve des sujets qui lui ont gardé leur foi, rassemble des troupes et marche contre l'usurpateur. Polinde, abandonné de son armée, se sauve avec trois cents hommes chez les Sabérites, peuplade féroce et guerrière retirée dans les montagnes de l'Asie, chez qui tous les biens sont en commun, même les femmes. Il les engage à prendre sa querelle, se met à leur tête, et marche vers le camp de Mambrien pour le surprendre. Heureusement pour ce dernier, un transfuge sabérite l'en instruit, et lui promet en même temps de le délivrer de ses ennemis par un moyen très singulier. Pendant que les deux armées s'avanceront l'une contre l'autre, il fera jouer aux musiciens de celle du roi un certain air qui, chez les Sabérites, faisait danser tout le monde, jusqu'aux chevaux (1). La chose se passe ainsi. Dès que l'air se fait entendre, les chevaux sabérites sautent, se dressent, jettent leurs cavaliers, qui se mettent à danser aussi; Mambrien et ses soldats fondent sur eux, et les taillent en pièces. Polinde s'enfuit dans un bois, où il est dévoré par une ourse devenue furieuse, parce qu'elle avait perdu ses petits.

Mambrien est à peine remonté sur son trône qu'il reprend ses premiers projets de vengeance

(1) Cant. III, st. 62 et 63.

et de conquête. Il laisse à la tête des affaires un de ses conseillers les plus sûrs, et part avec une armée formidable sur une flotte de sept cents voiles. Ici se trouve un long épisode de Roland et d'Astolphe qui avaient quitté la cour de Charlemagne pour chercher leur cousin Renaud. Après beaucoup d'aventures, ils en ont une fort désagréable en Espagne. Ils sont renfermés par les Sarrazins dans une caverne où ils étaient descendus pour consulter une fée. Les ennemis en ont muré l'entrée ; il n'y peut pénétrer ni secours, ni vivres, ni lumière. La fée ou magicienne, qui se nomme Fulvie, les aurait bien délivrés ; mais ses démons ne lui obéissent plus. Ils sont tous retenus par Carandine, qui ne veut pas que Renaud lui soit enlevé, et qui craint que Maugis, cousin de Renaud, ne les emploie à le venir chercher dans son île. Pendant que Roland est ainsi retenu , et menacé de périr dans le creux d'une montagne, parce que les démons ne sont plus aux ordres de cette magicienne, Montauban, assiégé par l'armée de Mambrien, manque par la même raison du secours des enchantements de Maugis, et c'est ainsi que cet épisode est assez adroitement lié à l'action principale.

Montauban est défendu par les trois frères de Renaud, Alard, Guichard et Richardet, par ses deux cousins Vivien et Maugis, et par son intrépide sœur Bradamante. C'est ici la première fois

que cette héroïne paraît dans l'un de ces romans du quinzième siècle. Elle y joue un des principaux rôles; mais ce rôle, ainsi que presque tous les autres, est tantôt héroïque et tantôt plaisant; et si Bradamante est souvent terrible, elle est quelquefois aussi de fort bonne humeur. Les frères et la sœur font une sortie, et renversent tout ce qui se présente devant eux. Au moment où, malgré leurs efforts, ils sont près d'être accablés par le nombre, on vient annoncer à Mambrien que Charlemagne en personne attaque son camp, et a déjà défait un de ses sept corps d'armée. Mambrien se retourne alors contre ces nouveaux ennemis. Le combat devient furieux et la victoire incertaine. La nuit survient. Il y a des prisonniers de part et d'autre. Charlemagne envoie Oger le Danois et son fils Dudon proposer la paix à Mambrien, à condition qu'il quittera la France, et rendra les paladins prisonniers. Mambrien, qui ne connaît aucun droit des gens, reçoit mal les ambassadeurs, les fait arrêter, et déclare qu'il va les envoyer, ainsi que les autres paladins, dans des prisons éloignées et horribles, où ils seront privés de la clarté du jour. Ces nouvelles répandent le deuil dans l'armée de Charlemagne. On suspend les hostilités.

Mais un des esprits retenus par les enchantements de Carandine s'était échappé vers Mon-

tauban, avait instruit Maugis du séjour de Renaud chez cette magicienne, et de ce qu'il y avait à faire pour rompre le charme qui l'y retenait. Il ne fallait que s'emparer du livre et du cor magique de Carandine. Maugis déguisé en marchand grec, et conduit par son fidèle démon, s'embarque, aborde dans l'île, est fort bien reçu de Carandine, qui aimait les contes, et à qui il en fait un très long et très libre (1). Il travaille cependant de son métier d'enchanteur, parvient à endormir Carandine, se saisit pendant son sommeil du livre et du cor magique, rompt le charme, et emmène dans son vaisseau Renaud, qui ne quitte pas sans regret cette douce vie. Carandine à son réveil se livre à des plaintes amères. Elle voudrait mourir; mais peut-être au reste fera-t-elle mieux de vivre, peut-être aura-t-elle le sort d'Ariane, qui perdit un mortel et trouva un Dieu. Enfin, si elle veut mourir, que ce soit du moins comme Médée, qui commença par se venger de Jason (2).

La bataille avait recommencé auprès de Montauban. Les Sarrazins avaient l'avantage. Charlemagne et le reste de ses preux d'un côté, Bradamante et ses frères de l'autre, malgré des prodiges de valeur, étaient réduits aux dernières ex-

(1) C. VIII, st. 7 et 8.

(2) C. VII, st. 56 à 66.

trémités, lorsque Renaud arrive sur le champ de bataille avec son cousin Maugis, rallie les fuyards et fait changer la face du combat. Les Sarrazins plient et sont mis en fuite à leur tour. La nuit sépare une seconde fois les combattants. Mambrien en profite pour faire sa retraite. Il fait avant tout emmener vers la mer et embarquer les paladins prisonniers. Au point du jour, Renaud est très fâché d'apprendre que l'armée ennemie s'est rembarquée. Il jure de délivrer les paladins, Mambrien les eût-il emmenés au bout du monde. Il lui faut une armée; Maugis lui en procure une par les moyens de son art. Hommes, armes, vivres, bagages, tout est prêt dans cinq jours; tout part sous le commandement général de Maugis, sur trois cents vaisseaux de transport et deux cents galères, qu'il avait équipés dans une nuit.

Cependant Roland et Astolphe, toujours renfermés dans leur caverne, y étaient gardés par une troupe de mille Sarrazins. Roland, qui était très dévot, croit qu'il n'y a plus pour en sortir d'autre moyen que la prière. Il en fait une très fervente et très longue. Il s'endort en la finissant, comme s'il l'eût écoutée au lieu de la faire, et pendant son sommeil il a une vision prophétique (1).

---

(1) *Onde poi hebbe una alta visione*
Ne la qual gli parea esser citato
Dinanzi a Christo a dir la sua ragione;

Il croit voir le Diable qui l'accuse d'hérésie devant le tribunal de J.-C. L'archange Michel prend sa défense. Les ames de tous les païens qu'il avait convertis et fait baptiser (car on sait qu'il avait pour ces bonnes œuvres un très grand zèle) intercèdent pour lui. Les vierges et les saintes femmes, les vertus théologales et les cardinales embrassent aussi sa cause. La sentence du juge lui est favorable, et le serpent maudit est replongé dans les enfers, couvert de honte et de confusion. Le bon augure de cette vision se confirme dès le jour même. Les mille Sarrazins qui gardaient l'entrée de la caverne étaient commandés pas deux lieutenants; ceux-ci prennent querelle au jeu; l'un d'eux tue l'autre; et n'espérant aucun pardon du roi Balugant son général, il imagine de démolir le mur qui fermait l'entrée de la caverne. Ou Roland y vit encore, et il n'aura plus rien à craindre sous la protection de ce paladin; ou il est mort, et où pourra-t-on jamais trouver d'aussi bonnes armes que les siennes? Il se met donc à l'ouvrage avec ses soldats. Le mur tombe, et les chevaliers sont délivrés. La seule nouvelle de Roland remis en liberté répand une telle terreur parmi les Sarrazins d'Espagne, que le roi Marsile se détermine à finir la guerre, et à payer tribut à Charlemagne.

Che Pluto d'heresia l'havea accusato.

(C. IX, st. 63.)

Roland saisit cette occasion pour convertir la magicienne Fulvie. Il la marie ensuite avec un Sarrazin qu'il a converti comme elle. Tout cela est fort exemplaire; mais ce qui ne l'est pas autant, c'est une Nouvelle racontée à table par un bouffon, aux fêtes de ce mariage. Les descriptions et les expressions en sont beaucoup plus libres que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. On croit lire, non pas une Nouvelle de Casti, qui est plus délicat et qui écrit d'un meilleur style, mais les contes les plus orduriers (1); et cela vient immédiatement après le chant où se trouvent une prière fervente, une vision sainte, un miracle et deux conversions; et nous verrons bientôt ce qui augmente encore la singularité de ces libertés et de ces contrastes.

(1) Le Bouffon raconte qu'il était fort amoureux de sa femme, qui l'était aussi de lui; mais il veut la mettre à l'épreuve pour savoir de quelle nature est cet amour. Il va à la chasse, et feint d'avoir été grièvement blessé par un sanglier dans un endroit très sensible; il se fait rapporter tout sanglant, et enveloppé, à cet endroit, de linges baignés de sang. Il fait décider, par un chirurgien qui est dans sa confidence, que le mal est sans remède, et que désormais sa femme doit se réputer veuve, quoiqu'il vive et se porte bien. La dame donne dans le piége, et veut laisser-là feu son mari; mais il lui fait aisément voir qu'on l'a trompée, et le raccommodement s'ensuit. Ce beau récit remplit cinquante-six octaves, et le poète prend bien soin, en commençant, d'avertir que Fulvie et toutes les dames et toutes les demoiselles étaient présentes. (C. X, st. 5.)

Le lieu de la scène a changé. Mambrien, et ensuite Renaud sur ses pas sont arrivés en Asie avec leurs armées, et ont recommencé la guerre, tandis que Roland est appelé par d'autres aventures en Afrique. Mambrien est vaincu dans plusieurs batailles. Les enchantements de Maugis se joignent contre lui aux armes de Renaud, de sa sœur et de ses trois frères. Les paladins qu'il avait emmenés prisonniers, sont délivrés par une opération toute simple. Renaud va se poster avec son armée sur une montagne, en face du fort où étaient enfermés les prisonniers, et qui était tout auprès de l'armée de Mambrien; Maugis transporte la citadelle entière sur la montagne où est Renaud, qui y entre alors sans difficulté et en tire tous ses amis. Mambrien, déconcerté par cette manière de faire la guerre, consent à traiter de la paix.

Un des deux ambassadeurs qu'il envoie est Pinamont, empereur de Trébizonde. C'est un vieillard qui, malgré son grand âge, est amoureux fou de Bradamante. Il sollicite cette commission pour la voir et lui déclarer son amour. Il n'y manque pas dès la première occasion. La sœur de Renaud, guerrière intrépide, mais toujours femme, trouve plaisant de se moquer de lui. Elle feint de n'être pas insensible : elle l'appelle son ami, et lui montre enfin les dispositions les plus favorables. Mais il connaît sans

doute son usage; tout chevalier qui désire sa main, doit d'abord se battre avec elle en champ clos; et s'il est vaincu, elle lui enlève son cheval, son armure, et le renvoie à pied, couvert de honte, dans l'équipage d'un simple voyageur. Pinamont, plutôt que de renoncer à ce qu'il aime, accepte le combat. Le jour est pris, le lieu choisi; mais le vieux roi, trop amoureux et trop impatient, ne dort point de toute la nuit, et au lieu de se rendre de bon matin à l'endroit indiqué, il y arrive avant le jour, à cheval, tout armé, prêt à combattre. La fraîcheur du matin l'endort sur son cheval. Bradamante vient, suivie de quelques chevaliers; elle s'aperçoit que Pinamont est endormi, et s'amuse à lui jouer un tour. Elle prend son cheval par la bride, et le conduit au camp, à l'entrée de sa tente. Là, vigoureuse comme un athlète, elle enlève le cavalier malencontreux, le porte sur ses bras dans la tente, et va le coucher sur un lit. Il s'éveille enfin. Bradamante lui fait accroire qu'elle s'est battue contre lui, et qu'elle l'a renversé d'un terrible coup de lance. Le bonhomme a beau ne se souvenir de rien, les chevaliers qui sont présents lui attestent le fait. Il finit par le croire si bien, qu'il consent à se faire saigner copieusement pour prévenir les suites du coup de lance qu'il a reçu (1).

Ce n'est pas la seule comédie que ce burlesque

(1) C. XV.

empereur donne à ses dépens Il a de grandes prétentions à la danse, et veut absolument, avant de retourner à l'armée de Mambrien, danser avec Bradamante. On lui en donne le plaisir. Il danse d'abord avec sa cotte d'armes et le reste de l'habillement d'un chevalier. Cela est déjà fort ridicule; mais Renaud, pour pousser la plaisanterie jusqu'au bout, dit tout haut que Pinamont danserait bien mieux s'il se mettait à la légère, comme font les jeunes gens. En dépit de son âge et de sa dignité, le vieil empereur de Trébizonde se dépouille de son armure, et reste en habit si court qu'en dansant et en tournant il commet les indécences les plus grotesques (1). Il tombe, et c'est encore bien pis. Le poète se complaît à détailler les effets de cette chute. Le pauvre roi sort tout honteux, et les chevaliers et les dames en rient long-temps et de bon cœur. Le caractère de cet épisode dit assez de quel genre est tout le poëme; mais du moins n'a-t-on jamais prétendu que le *Mambriano* fût un poëme sérieux.

La paix n'ayant pu se conclure, on reprend les hostilités. La fortune continue d'être contraire à

(1) *Rinaldo allhor scopiava da le risa*
Mirando quel giupon fatto a l'antica,
Di sotto al qual pendea la camisa
Che gli copriva le brache a fatica, etc.
(C. XVII, st. 17, 18 et 19.)

Mambrien. Après plusieurs défaites, voyant encore son armée en déroute, il se retire dans une forêt et se livre au désespoir. Privé de sommeil depuis plusieurs jours, il succombe enfin à la fatigue et s'endort. Renaud, qui l'avait suivi de loin pour le combattre, arrive peu de temps après, et le trouve profondément endormi. Or, il faut savoir que Mambrien l'avait accusé hautement d'avoir tué Mambrin son oncle en trahison, et le trouvant endormi dans un bois. Renaud, qui lui avait soutenu plusieurs fois les armes à la main qu'il avait menti par la gorge, le lui prouve bien mieux en ce moment: il le réveille, le défie au combat, et le trouvant désarmé de son casque, il le lui remet sur la tête et l'attache lui-même. Ils se battent à outrance. Blessés tous deux, Mambrien l'est beaucoup davantage et plus dangereusement. Il tombe ; Renaud l'allait tuer, quand la fée Carandine qui était sortie de son île, où elle s'ennuyait seule, et s'était mise à chercher ses deux amants, paraît, et demande au vainqueur la vie du vaincu. Renaud la lui accorde; mais à condition que Mambrien reconnaîtra publiquement qu'il a menti en l'accusant d'avoir tué son oncle traîtreusement; qu'il fera même graver cette déclaration sur la pierre, pour que tout l'avenir sache qu'il a tué Mambrin, non en assassin, mais en brave; qu'enfin Mambrien paiera un tribut à l'empereur Charlemagne, pour l'indemniser de la

guerre injuste qu'il lui a faite. Mambrien, plutôt vaincu par la générosité de Renaud que pour éviter la mort, consent à tout, tient ses promesses, épouse Carandine, et rentre paisiblement avec elle dans ses états.

Roland, après avoir mis à fin de grandes aventures en Afrique, repasse en Espagne, et de là en France. Renaud y revient de son côté. L'intrigue, ou l'action principale est finie ; le reste du poëme est un pur remplissage. Ce ne sont plus que des voyages sans but, des enchantements, des tournois, des faits d'armes sans objet, des épisodes croisés par d'autres épisodes. Nous ne sommes qu'au 25e. chant ; les vingt qui restent sont remplis de cette manière. Enfin, Roland, Renaud et tous les autres paladins sont réunis autour de Charlemagne, et l'auteur déclare que son poëme est fini. Il prononce comme par hasard le nom de Mambrien, dont il n'avait pas parlé depuis longtemps. « Puisque j'ai commencé par lui, dit-il, je veux que ce livre porte son nom. Turpin lui a donné un titre semblable, écrivain fameux qui, pour tout l'or du monde, n'aurait pas écrit un mensonge; qui croit le contraire est en délire et ne fait que rêver (1). »

Ce sont là les derniers mots de son poëme; et il

---

(1) *Che simil titol da Turpin gli è dato,*
Scrittor famoso, il qual non scriveria

n'a pas attendu la fin pour parler sur ce ton de la prétendue chronique, d'où il feint de tirer les événements qu'il raconte, sans se soucier beaucoup qu'on le croie. C'est un genre de plaisanterie assez souvent employé par le *Pulci*, et dont, après eux, l'Arioste a su si bien faire usage. Par exemple, on reconnaît un des tours familiers au chantre de Roland, dans ce jeu d'esprit de l'Aveugle de Ferrare; seulement, l'Arioste dont le goût était plus pur, ne s'y serait pas arrêté si longtemps. Bradamante tue un géant d'une taille si démesurée qu'il écrase dans sa chute un roi sarrazin et son cheval, et les écrase si bien qu'il les enfonce en terre, et les enfonce si avant que jamais depuis on n'en a pu retrouver de traces, ni avoir de nouvelles. L'histoire en fut écrite à Montauban; on peut même encore l'y voir en passant dans ce pays-là; et ce fut Bradamante qui l'écrivit de sa main (1). Tous les auteurs sont d'accord pour dire que ce roi fut tué du coup et enterré; il y en a seulement qui ne croient pas qu'on ne l'ait jamais pu retrouver. Cela fit beaucoup de bruit à Paris parmi les savants. « Turpin, pour décider la question, a écrit que le roi fut réduit en poussière; mais, au reste, comme ce n'est pas un article de

Per tutto l'or del mondo una menzogna;
E chi il contrario tien, vaneggia e sogna.

(1) C. VIII, st. 34, 35.

foi, prenez là-dessus le parti qu'il vous plaira; l'auteur vous en laisse la liberté (1). »

Ce que j'ai pu laisser entrevoir des plaisanteries répandues dans le *Mambriano* suffit pour prouver que le plus grand nombre n'est pas, à beaucoup près, d'un aussi bon genre. L'auteur était malheureux, pauvre et aveugle; il se consolait en mettant en vers toutes les folies qui lui venaient à l'esprit. Ce n'est pas sans doute ainsi que se consolait Homère; mais il y aurait une rigueur excessive à ne pas reconnaître dans ce poëme, à travers tout ce qu'il contient d'absurdités, de bizarreries et d'indécences grossières, de la verve, de la gaîté, un talent de peindre peu commun, et plusieurs des qualités qui constituent le génie poétique.

J'ai dit que ce poète ne s'était pas soumis, comme le *Pulci*, à toutes les formes qu'il avait trouvées établies. La seule cependant dont il se soit dispensé est celle qui clouait, au début et à la fin de chacun des chants, une prière chrétienne. Il conserva bien l'usage d'adresser la parole à ses auditeurs, de les renvoyer d'un chant

(1) *Turpin volendo poi tal question solvere*
Scrisse che colui s'era fatto in polvere. (St. 36.)
Ma poi che'l non è articulo di fede
Tenete quella parte che vi piace
Che l'autor liberamente vel concede. (St. 37.)

à l'autre, d'en finir un en leur annonçant ce qu'ils verront dans celui qui doit suivre; mais à la place des invocations pieuses, des oraisons et des textes bibliques, il imagina le premier de commencer tous ses chants par une invocation poétique, ou par une digression quelconque, relative, soit à l'action du poëme, soit à ses circonstances personnelles, ou à celles dont il était environné. C'est lui, en un mot, qui a fourni le premier modèle de ces agréables débuts de chant, que l'Arioste porta bientôt après à la perfection, comme toutes les autres parties du roman épique; c'est lui du moins qui essaya le premier de transporter chez les modernes le modèle que Lucrèce avait donné chez les Latins de cette forme poétique.

L'invocation de son premier chant est adressée à Clio, qu'il prie d'amener avec elle Euterpe et Polymnie (1); celle du second l'est à Apollon (2); une autre l'est à Mars (3), une autre à Vénus (4). Tantôt le poète se recommande à

(1) *O Clio, se mai benigna ti mostrasti*
In alcun tempo, dimostrati adesso;
Fortifica il mio stil tanto che basti
E fa ch' Euterpe tua ti seda apresso, etc.

(2) *O sacro Apollo, tempra la mia cetra*
Che possa raccontar le magne prove, etc.

(3) C. V.

(4) C. XV.

cette Puissance suprême de qui procède tout le bien qui est en nous (1); tantôt, ayant à décrire les fêtes d'un grand mariage, il invoque deux fois le dieu d'Hymen (2). Il termine un chant en disant qu'il ne peut plus chanter, tant il a soif (3); il commence le suivant en avouant que Silène est venu à son secours, et lui a fait boire de très bon vin, cueilli depuis plusieurs jours dans le jardin même de Bacchus, qu'il a ensuite bien dormi, et repris des forces pour continuer son histoire (4). Il finit le 13e. en disant que Renaud porte à Mambrien un coup si terrible, que lui, poète, en quitte sa lyre de peur; et il dit en commençant le 14e., qu'ayant écarté la peur qui lui a fait déposer sa lyre, il la reprend pour raconter la suite de ce combat. Il vivait à Mantoue sous les Gonzague; c'est pour eux qu'il composait ce poëme. Au début de son 12e. chant, il apostrophe son génie. L'astre des Gonzague se lève plus brillant que jamais; il faut produire des fleurs et des roses poétiques, sous l'influence de ses rayons (5).

(1) C. VII.

(2) C. X et XI.

(3) C. VIII.

(4) C. IX.

(5) *Svegliati ingegno mio, comincia hormai*
L'opera tua, che'l Gonzagesco sole
Si rapresenta a te più bel che mai.

La description du printemps en commence plusieurs, et ferait croire que c'était dans cette saison, que la veine poétique de l'auteur se rouvrait chaque année. Une fois, il invoque toutes les muses ensemble, sans savoir même si elles pourront lui suffire (1), et une autre fois, ce Dieu incompréhensible, triple par le nombre des personnes et unique dans son essence, qui est le principe et la fin de toutes choses (2). Le chant suivant est adressé à sa douce Muse (3). Dans celui où il les invoque toutes à la fois, il reconnaît qu'il aurait besoin d'avoir le style de Virgile, qu'il lui faudrait monter ses vers sur le ton retentissant de ceux de l'*Énéide*. Il rappelle avec moins de tristesse que d'originalité l'infirmité qui l'afflige. Il a laissé Roland enfermé dans une caverne obscure; il ne sait comment l'en retirer. « Prends patience, lui dit-il, ô brave sénateur romain! si tu es enseveli dans les ténèbres, sou-

---

Sforzati germogliar rose e viole,
Mentre che lui ti porge i sacri rai, etc.

(1) C. XVIII.

(2) *O incomprensibil Dio, bontà ineffabile,*
Trino in persone e unico in essentia,
Principio e fin d'ogni cosa mutabile, etc.
(C. XX.)

(3) *Non più riposo, o dolce mia Camena*, etc.

viens-toi que je suis privé de la lumière et forcé d'agir en aveugle (1). »

Le début du 24ᵉ. chant est le plus remarquable. « L'astre des saisons avait ramené le printemps; Mars voyant la campagne ornée de fleurs, avait abandonné la Thrace, lorsque j'appris que la fureur gallicane, dont Rome garde encore la mémoire, recommençait ses ravages. Je pris ma lyre, pour ne point paraître au milieu des autres poètes comme une pierre insensible. Mais reconnaissant que dans les affaires modernes, on ne peut contenter tout le monde, que souvent un homme loue et l'autre blâme des fruits cueillis au même arbre; voyant naître parmi nous des rivalités publiques et secrètes, qui causent tant de dommages, d'inimitiés, de querelles et de malheurs, je ne parlerai plus que de tel qui, Dieu le sait, peut-être n'exista jamais (2). »

Ceci a rapport à l'expédition de Charles VIII en Italie. On voit qu'à l'approche des Français les poètes italiens décochèrent contre eux les traits impuissants de la satyre, et que notre poète

---

(1) *Habbi patienza, o senator romano;*
Poscia che sei fra tenebre sommerso
Ricordati che lume non è meco
E ch' io convegno adoperar da cieco.
(C. XVIII, st. 3.)

(2) *Dirò di tal che Dio sa se'l fu mai.* (St. 2.)

prit part à ce mouvement. Mais les succès de nos armes et la fureur des partis qui ne tarda pas d'éclater l'obligèrent à faire retraite : il revint à son poëme, et dans la crainte des véritables héros, il se remit à en célébrer d'imaginaires. C'était le parti le plus sage assurément ; mais il ne s'en tint pas là : il voulut chanter le vainqueur de sa patrie ; et le sort des armes ayant changé peu de temps après, il fallut, par une seconde palinodie, tâcher d'effacer la première. On le suit, presque chant par chant, dans ces vicissitudes embarrassantes ; et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans les divers degrés de son infortune, les suites de sa faiblesse et de sa versatilité.

Mais on reconnaît aussi le poète dans la manière dont il les exprime. Tantôt il invoque l'étoile polaire, pour qu'elle vienne guider son frêle vaisseau, assailli par la tempête et poussé par l'impétuosité des vents, dans des régions où ne brille aucune étoile (1) ; tantôt il s'adresse à Persée ; il lui dit de remonter sur son cheval, et de faire jaillir une autre fontaine. Celle de l'ancien Parnasse ne suffit plus ; et ce n'est plus assez des neuf sœurs ; il lui faut une source plus profonde et des Muses plus ingénieuses et plus vives, pour célébrer un nouveau Charles, qui a fait, en si peu de temps, de si grandes choses,

(1) C. XXVII.

que si la fin répond au commencement, il effacera la gloire de César, de Pompée, de Fabius et de Scipion (1).

Cette galanterie est adressée à Charles VIII; mais dès le chant suivant, ce n'est plus que le brouillard gallican qui est descendu des montagnes et qui a couvert de sa maligne influence toutes les plaines où le Tésin, le Tanaro, l'Adda et la Trébie, montrent leurs eaux teintes de sang. On lui dit cependant toujours qu'il faut qu'il chante les armes, les amours, les choses les plus agréables et les plus douces; mais le temps est si contraire au chant que chacun de ses vers se résout en larmes (2). L'hiver survient, et lui rend son entreprise encore plus difficile à suivre (3). Il la suit cependant avec courage. Enfin, le printemps vient lui rendre le génie et la voix (4); mais la guerre arrive encore avec le printemps: il faut qu'il chante au bruit des armes (5). Ses malheurs deviennent plus insupportables: il est abandonné des Muses (6), des hommes et du ciel. La pauvreté d'un côté, de l'autre, les fureurs de la guerre l'enlèvent telle-

(1) C. XXXI.
(2) C. XXXII.
(3) C. XXXIV.
(4) C. XXXV.
(5) C. XXXVI.
(6) C. XXXVII.

ment à lui-même, que souvent il compose, il écrit, sans savoir s'il est mort ou vivant (1). Mais enfin il avance dans son ouvrage; il le termine, et n'invoque plus au dernier chant que le secours des Muses (2).

Il eut à peine le temps de l'achever. La mort le surprit avant qu'il pût corriger son poëme et y mettre la dernière main. Ce fut un de ses parents qui le publia quelque temps après; et ce qui est très remarquable quand on a vu de quelle espèce d'ornements la fable du *Mambriano* est souvent embellie, il le dédia au cardinal Hippolyte d'Este, à ce même prélat pour qui l'Arioste composait alors son beau poëme, et qui, si l'on en croit un mot trop fameux (3), le jugea si sévèrement et si mal. L'éditeur affirme que l'intention de son malheureux parent était de changer tout le début de son premier chant, et de le consacrer à son Éminence dans des stances qu'il y comptait ajouter. Ce qu'il dit des bontés que le cardinal avait eues pour l'auteur, dans les derniers temps de sa vie, prouve que l'Aveugle de Ferrare, mécontent des Gonzague, s'était at-

---

(1) *In modo che talor compono e scrivo*
E non discerno s'io son morto o vivo.
(C. XXXVIII, st. 3.)

(2) C. XLV.

(3) Voyez ci-après, chap. VII, Notice sur la Vie de l'Arioste.

taché à la maison d'Este, et plus particulièrement au cardinal Hippolyte ; mais en cela, comme en tout le reste, il paraît que le changement ne put vaincre sa mauvaise fortune, et que Ferrare sa patrie ne lui fut pas plus favorable que Mantoue.

CHAPITRE VI.

Fin des Poëmes romanesques qui précédèrent celui de l'Arioste; Orlando innamorato du Bojardo; analyse de ce poëme.

Ce fut dans une position bien différente de celle où était réduit l'Aveugle de Ferrare, que fut conçu dans le même pays le dernier poëme qui précéda celui de l'Arioste. Le comte *Matteo Maria Bojardo*, porté par sa naissance et par la faveur des ducs de Ferrare aux premiers emplois militaires (1), mêlant les travaux littéraires au métier des armes, les heureux dons du génie à ceux de la fortune, et doué d'une imagination qui ne fut jamais glacée par la pauvreté ni resserrée par le malheur, était autrement placé que l'infortuné *Bello*, pour donner à l'Italie un poëme où le merveilleux de la féerie fût enfin étalé dans toute sa richesse, et qui montrât complètement exécuté le systême du roman épique, seulement ébauché jusqu'alors. Il ne lui manqua pour y réussir que plus de charme dans le style et une plus longue vie.

(1) Voyez ci-dessus, t. III, p. 540 et suiv.

Le *Roland amoureux* est un trop long poëme; l'action en est trop vaste et trop compliquée pour que j'en puisse donner ici une analyse suivie. Je me bornerai à observer ce qu'il y avait de nouveau dans le plan de l'auteur et dans sa manière de concevoir l'action et les caractères, les principales inventions dont il enrichit son sujet, le point où il conduisit l'art, et où son heureux successeur le reçut de lui.

Jusqu'alors, la Chronique supposée de Turpin, d'autres histoires fabuleuses de Charlemagne (1), les poésies de quelques Troubadours et quelques vieux romans espagnols et français, tels que celui des *quatre fils Aymon*, avaient fourni la matière que chaque poète avait traitée et modifiée, selon son caprice et d'autant plus à son aise que l'art, jeté à sa renaissance dans une autre route que l'art des anciens, n'avait pour ainsi dire encore ni règles, ni modèles. La France attaquée par les Sarrazins d'Espagne et d'Afrique, l'empereur Charlemagne entouré de ses paladins, mais souvent privé du secours des plus braves par les expéditions lointaines où ils sont entraînés, les rivalités et les trahisons de la maison de Mayence, les enchantements de Maugis, sorcier chrétien, et ceux de quelques fées sarrazines, des armes merveilleu-

(1) Celles d'Alcuin, d'Eginhart, etc.

ses et enchantées, des géants pourfendus, des tournois, des combats à outrance, des batailles à ne point finir, peu de galanterie, mais des aventures plus que galantes, peu d'invention et d'imagination réelle, mais un mouvement sans repos, une sorte d'agitation dans les événements qui se précipitent les uns sur les autres, une transmigration continuelle des parties du monde les plus éloignées, de Paris à Babylone, et de Jérusalem à Montauban, tels sont à peu près les matériaux et les ressorts employés par ces premiers poètes.

Les caractères qu'ils mettent en jeu sont assez constamment les mêmes. Charlemagne est faible, crédule, facile à irriter et à fléchir, plus occupé de tenir sa cour que de gouverner son empire; mais retrouvant quelquefois dans les combats son énergie et son courage. Roland est un prodige de force, d'intrépidité, de simplicité, de pureté de mœurs, de piété. Il y a dans ce caractère je ne sais quoi de naïf et d'antique qui intéresse, même dans les ébauches les plus imparfaites; et il est peut-être à regretter que le *Bojardo* et l'Arioste l'aient altéré, en croyant l'embellir. Renaud aussi brave, moins fort, mais plus agile, enclin aux plaisirs, à l'amour, et aussi peu constant que sage, se bat avec une chaleur égale pour ou contre son empereur, pour sa religion ou pour une femme. Ses frères lui sont subordonnés, et sa sœur n'a encore paru que dans un poëme contemporain du

Bojardo, achevé même depuis sa mort (1), et qu'il ne pouvait pas connaître. Astolphe est un jeune efféminé, brave, mais peu robuste, avantageux, fanfaron, ne doutant de rien, ni dans les combats, ni dans ses amours, et toujours prêt à trouver une excuse à ses mauvais succès dans les uns comme dans les autres. Olivier, Oger le Danois et les autres paladins ont des qualités qui se ressemblent : le vieux duc Naismes et l'archevêque Turpin, qui réunit l'épiscopat et la chevalerie, sont les Nestors de l'armée française et les meilleurs conseillers de Charlemagne. Ganes, ou Ganelon de Mayence, est imperturbablement un traître ; implacable dans ses haines cachées et dans ses vengeances, fourbe, et par conséquent lâche de caractère, quoique brave comme un autre de sa personne. Ce sont à peu près là les premiers rôles dans le parti des chrétiens ; ils sont ainsi tracés dès l'origine, et s'ils forment des oppositions et des contrastes, tels que l'art en exige, ce n'est point un effet de l'art, mais une combinaison fortuite et presque un jeu de la nature.

Dans le parti contraire, il y a moins de variété. Marsile est le plus sage, comme le plus puissant

---

(1) Le *Bojardo* mourut en février 1494. Or, l'on a vu que dans le *Mambriano* il est question de l'expédition de Charles VIII, qui n'eut lieu que cette année-là même (voyez ci-dessus, p. 277 et 278); et plusieurs chants furent composés depuis.

des rois sarrazins d'Espagne. Balugant et Falsiron ses frères, Sacripant, Gradasse, etc., se ressemblent tous par une valeur féroce et une grande force de corps. Ferraoût, que nous nommons Ferragus (1), fils de l'un de ces rois, est le plus jeune et le plus terrible. Quant aux Sarrazins d'Afrique et d'Asie, comme ils sont tous épisodiques, chacun des poètes en a fait à sa fantaisie, selon les épisodes qu'il a créés; et il n'en est presque aucun qui ait sa physionomie propre et son caractère particulier.

Castelvetro a dit le premier, dans son exposition de la Poétique d'Aristote, que le *Bojardo*, en créant des rois imaginaires, des Agramants, des Sobrins, des Mandricards, qui n'existèrent jamais, avait emprunté ces noms de ceux de quelques familles de laboureurs de son comté de Scandiano (2). Mazzuchelli l'a répété, en ajoutant les noms de Sacripant et de Gradasse, et nous apprenant de plus, d'après un autre auteur (3), que les

(1) On a vu que la Chronique de Turpin lui donne le nom significatif de *Ferracutus*, ci-dessus, p. 133, note 2.

(2) *Nomina per re gli Agramanti, i Sobrini, e i Mandricardi e simili di varie regioni del mondo non mai stati, li quali furono nomi di famiglie de' lavoratori sottoposti alla contea di Scandiano, onde egli era conte*, etc., p. 212, éd. de 1576.

(3) *Antonio Vallisnieri, Memorie ed iscrizioni sepolcrali del conte Matteo Maria Bojardo e della sua casa in Scandiano*, t. III du Recueil de *Calogerà*.

mêmes noms existent toujours parmi le peuple de ces contrées. Il ajoute encore une anecdote qui montre dans le *Bojardo* un poète plus qu'un seigneur féodal et un chevalier. Chassant un jour dans un bois nommé *del Fracasso*, à mille pas de *Scandiano*, il cherchait un nom de caractère pour un des plus redoutables héros de son poëme. Celui de *Rodomonte* lui vint tout à coup dans l'esprit; il en fut si enchanté qu'il remonta vite à cheval, courut à toute bride vers son château, et fit sonner en arrivant toutes les cloches du village, au grand étonnement de ce peuple qui était loin d'imaginer le motif d'un si grand tapage (1). Mais ce trait ne détruit-il pas ce qu'on dit de l'emploi fait par le *Bojardo* des noms de famille de ses paysans; et les noms de Mandricard, de Gradasse et de Sacripant n'auraient-ils point plutôt été pris par ces bonnes gens, en mémoire de leur seigneur et de son poëme?

Le merveilleux de la magie avait enfanté de grands prodiges, créé des armées, des flottes, transporté dans les airs des chevaliers, leurs chevaux, même des forteresses, et fait d'autres fort belles choses; mais il n'avait encore produit rien d'aimable, ni aucune de ces fictions brillantes que le génie des Arabes prodiguait dans leurs romans. Leur féerie, en se combinant avec les inventions du Nord et avec les tristes fantômes qui

(1) *Scritt. d'Ital.*, t. V, p. 1438.

noircissaient les imaginations occidentales, avait perdu tout son charme et tout son éclat. L'île de la fée Carandine était la seule invention magique de ce genre (1); mais nous devons toujours nous rappeler que le poëme où elle est placée n'était pas encore achevé quand le *Bojardo* mourut.

Le *Morgante* était imprimé depuis six ou sept ans; mais il en avait fallu davantage à l'auteur du *Roland amoureux* pour concevoir et dresser son plan, et pour écrire les 79 chants qu'il a laissés. Il est vrai qu'avant même d'être imprimé, le *Morgante*, composé depuis plusieurs années, connu de tout ce qu'il y avait de gens d'esprit à Florence, avait sans doute fait du bruit dans toute l'Italie; et dans ces premiers temps de l'imprimerie, les copies manuscrites des bons ouvrages, se multipliaient et se répandaient quelquefois avec autant d'abondance et de rapidité, qu'avant l'invention de cet art; mais, soit que le *Bojardo* connût ou non ce poëme, il se proposa de suivre une autre route que son auteur. Le *Pulci* n'avait voulu que rire et faire rire; à l'exception du petit nombre de faits qui ne se prétaient pas à la plaisanterie, il avait tout envisagé du côté plaisant; l'auteur du *Roland amoureux* vit plus sérieusement les choses; et ce qu'il y a de très singulier, c'est que le sujet embrassé par le

(1) *Mambriano*, c. I. (Voyez ci-dessus, p. 257.)

Pulci, le conduisait nécessairement à un dénoûment tragique, tandis que celui qu'inventa le *Bojardo* mettait le principal héros dans une position souvent comique, en lui prêtant une faiblesse d'amour, et n'y joignant pas le don de plaire.

Le savant Gravina, si sévère pour le *Morgante*, montre beaucoup de partialité pour l'*Orlando innamorato*. Selon lui, le *Bojardo* se proposa d'imiter les épiques grecs et latins dans ses inventions et dans son style. Il choisit pour héros Roland et les autres paladins, parce que leurs noms et leurs exploits étaient généralement connus; de même qu'Homère et d'autres poètes prirent pour sujet de leurs inventions le siége de Troye, dont la renommée était répandue dans toute la Grèce, de même le *Bojardo* prit pour fondement de sa fable le siége de Paris, déjà célébré par tant de romanciers et de poètes. Il forma le caractère de la plupart de ses héros sur l'idée des héros d'Homère; et comme dans l'*Iliade* les choses les plus incroyables tirent leur vraisemblance de l'intervention des dieux, il sauva ses fictions les plus extraordinaires par des magiciens et par des fées. Le critique indulgent ne s'en tient pas là. Il veut que le *Bojardo* ait représenté, dans les différents personnages qu'il met en action, les vices et les vertus, comme les anciens les représentaient dans les divinités

qu'ils faisaient agir; et qu'ainsi, à l'exemple de ces premiers poètes, il ait produit sur la scène, sous la figure ou sous l'emblême de personnages merveilleux, toute la philosophie morale. Les Grecs, pour signifier la faiblesse de l'ame humaine, qui se laisse le plus souvent emporter aux plus funestes excès par les passions les plus légères ou les plus viles, tirèrent de la seule Hélène le sujet de tant de batailles et d'une guerre si fatale même aux vainqueurs; le *Bojardo*, voulant nous répéter la même leçon, s'est servi de la seule Angélique pour exciter une infinité de querelles meurtrières et de rixes sanglantes. Enfin, il observe que ce poëme, où tant de beautés brillent, serait exempt des taches qui le ternissent, s'il avait pu être terminé par son auteur, s'il avait reçu dans son ensemble la mesure et les proportions qu'il devait avoir, si chaque partie eût été soignée, et si le travail en eût fait disparaître quelques expressions basses, si enfin la versification en eût été renforcée dans quelques endroits (1).

Sans adopter entièrement des éloges dont nous apercevrons bientôt l'exagération, nous devons cependant reconnaître que cette dernière observation surtout est très fondée. On ne peut, en effet, savoir au juste ce que l'ouvrage entier eût

(1) *Della Ragione poët.*, l. II, N°. XV, p. 101, etc.

pu devenir, si l'auteur l'eût conduit à sa fin ; on ne peut même en deviner le dénoûment. Les caractères sont bien tracés et contrastés avec art ; le plan est vaste et bien ordonné ; les événements sont naturellement amenés, en accordant à ce merveilleux contre-nature la latitude de convention qu'il doit avoir ; les différentes parties du sujet s'entrelacent sans confusion ; mais à quel terme devaient-elles aboutir ? c'est ce qu'il est impossible de savoir.

L'imitation des anciens est sensible dans quelques parties ; mais ce qui l'est plus encore, c'est que le *Bojardo* crut, comme le *Pulci*, devoir suivre dans plusieurs points la trace des mauvais poètes qui avaient traité avant eux ces sujets de chevalerie ; comme eux, il se met en communication avec un auditoire, dont il se suppose entouré ; comme eux, il cite à tout moment l'autorité de l'archevêque Turpin, lors même qu'il est visible qu'il ne suit que sa fantaisie ; comme eux, il adresse la parole à ses auditeurs, en commençant et en finissant tous ses chants. Mais il a le bon esprit de se dispenser d'une prière chrétienne qui, lors même qu'elle n'est pas ironique, comme il est évident qu'elle l'est souvent dans le *Morgante*, est encore une impiété aux yeux de la religion, et une inconvenance aux yeux du goût, par son mélange avec les traits et les détails les plus profanes.

Il en a dit assez ; il est las : vous saurez la suite si vous revenez l'entendre. — Pour que le chant qu'il finit vous intéresse davantage, il remet au suivant la fin de l'aventure. — La bataille qui va se donner est si terrible, qu'il a besoin de prendre haleine avant de la raconter. — Ce chant est court, mais il ne veut pas y commencer une Nouvelle qu'il vous réserve tout entière pour l'autre chant. — Celui-ci est trop long ; mais ceux à qui son étendue déplaira, n'ont qu'à n'en lire que la moitié, etc. Telles sont les formes variées autant qu'il peut, mais revenant toutes au même sens, qui terminent sans exception les soixante-dix-neuf chants de son poëme.

Les débuts du plus grand nombre sont sans prétention, mais aussi sans art et sans poésie. Je vous ai conté, messieurs, comment l'Argail et Ferragus en étaient venus aux mains (1). — Je vous ai laissés dans l'autre chant, au moment ou Astolphe provoquait *Grandonio* par des injures. — Vous devez vous souvenir que Renaud était fort en colère en voyant son frère Richardet emporté par un géant. — Écoutez, messieurs, la grande bataille, telle qu'il n'y en eut jamais de plus horrible. Voilà les formules qui, dans plus de cinquante chants, remplissent les trois ou

(1) Je crois pouvoir me dispenser de citer les chants où se trouvent ces débuts, qui n'ont de remarquable que leur trivialité.

quatre premiers vers. Cela est du même style et souvent dans les mêmes mots que la plupart des débuts du méchant poëme de *la Spagna ;* ni l'art ni la langue poétique ne paraissent avoir fait de l'un à l'autre aucun progrès.

Mais dans à peu près vingt chants, le *Bojardo* montre qu'il avait pressenti le parti qu'on pouvait tirer de cette forme reçue, qui mettait en correspondance le poète et ceux qui venaient, ou qui étaient censés venir l'entendre. Des réflexions, des invocations, des apostrophes, des digressions enfin, telles que son imagination les lui fournit, et qui s'agencent toujours tant bien que mal dans un cadre aussi libre que celui du roman épique, remplissent une, deux, et quelquefois plusieurs des premières stances; l'auteur ajuste ensuite cela comme il peut à son récit, et le reprend où il l'avait laissé. On a vu que l'Aveugle de Ferrare faisait le même essai à peu près à la même époque, soit qu'il y eût quelque communication de l'un à l'autre, soit que cette idée assez naturelle leur fût venue à tous deux en même temps, et ne fût due qu'au progrès nécessaire de cette forme primitive, inhérente au poëme romanesque. Mais le pauvre *Bello* s'occupe souvent de ses affaires ou de celles de sa patrie; le *Bojardo*, très à son aise, et que la guerre affectait moins, parce que c'était son métier, ne parle le plus souvent que d'une manière générale

et indépendamment de toutes circonstances particulières. Voici quelques-uns de ces débuts :

« Toutes les choses sublunaires, la richesse, les grandeurs, les royaumes de la terre, sont sujettes au caprice de la fortune. Elle ouvre ou ferme inopinément la porte, et lorsqu'elle paraît la plus brillante, elle s'obscurcit tout à coup ; mais c'est surtout à la guerre qu'elle se montre inconstante, légère, violente, et plus trompeuse que partout ailleurs. On peut le voir par l'exemple d'Agrican, qui était empereur de Tartarie, qui avait un si grand pouvoir sur la terre, à qui tant de peuples obéissaient, et qui, pour obtenir la possession d'une femme, vit son armée entière dispersée ou détruite, et perdit en un jour par la main de Roland sept rois qu'il avait sous ses ordres (1).

» Seigneurs et chevaliers amoureux, belles et gracieuses dames, vous qui êtes rassemblés pour écouter les grandes aventures et les guerres qu'entreprirent ces anciens et célèbres chevaliers, ce sont surtout Roland et Agrican qui firent par amour des choses grandes et merveilleuses, etc. (2).

» Qui me donnera la voix, les paroles et les expressions élevées et profondes dont j'ai besoin pour raconter une bataille qui n'eut jamais son

(1) L. I, c. XVI, st. 1 et 2.
(2) C. XIX.

égale sous le soleil, auprès de laquelle toutes les autres batailles furent des violettes et des roses (1)? »

Roland et Renaud en viennent aux mains pour l'amour d'Angélique. « Celui qui n'a point éprouvé ce que c'est que l'amour, dit le poète, pourra blâmer deux illustres barons qui se combattent avec tant de fureur, et qui devraient s'honorer l'un l'autre, étant nés du même sang et professant la même foi, surtout le fils de Milon, provocateur de ce combat; mais qui connaît l'amour et sa puissance excusera ce chevalier. L'amour en effet est plus fort que la prudence et la sagesse. Ni l'art ni la réflexion n'y peuvent rien; jeunes et vieux vont où il les mène, le bas peuple avec le seigneur altier. Il n'y a point de remède contre l'amour; il n'y en a point contre la mort; il leur faut des sujets de tout rang et de toute espèce, etc. (2). »

C'est ainsi que débutent quatre chants de son premier livre; car il faut observer qu'il avait établi pour son poëme cette distribution singulière. Il est divisé en livres, qui sont subdivisés en chants. Le premier livre a trente-neuf chants, le second trente-un; le troisième est resté suspendu au neuvième chant.

(1) C. XXVII.

(2) C. XXVIII.

Ces sortes d'exordes sont plus fréquents dans le second livre, et ils y ont en général plus d'étendue. Écoutons celui du premier chant. « Dans l'agréable saison où la nature rend plus brillante l'étoile d'amour, quand elle couvre la terre de verdure, et qu'elle orne de fleurs les arbrisseaux, les jeunes gens, les dames, toutes les créatures livrent leur cœur à l'allégresse et à la joie; mais quand l'hiver arrive, et que ce beau temps est passé, le plaisir fuit et nous abandonne. Ainsi au temps où la vertu florissait parmi les anciens seigneurs et les chevaliers, la gaîté, la courtoisie régnaient; mais l'une et l'autre ont pris la fuite ; elles se sont égarées long-temps, et n'avaient plus aucune idée de retour. Maintenant ce mauvais vent est passé, cet hiver est fini; la vertu refleurit dans le monde; et moi, je vais rappelant à la mémoire les prouesses des temps passés. »

Au quatrième chant, il invoque sa dame, qu'il appelle lumière de ses yeux, esprit de son cœur, et qui lui a tant de fois inspiré des vers d'amour. « C'est l'amour qui inventa la poésie, la musique, qui réunit par de douces chaînes les nations étrangères et les hommes dispersés ; il n'y aurait sans lui ni sociétés ni plaisirs; la haine et la guerre sanglante couvriraient la terre. C'est lui qui bannit l'avarice et la colère; c'est lui qui inspire les belles entreprises; et jamais Roland ne donna tant de preuves de va-

leur que depuis le moment où il fut vaincu par l'amour. »

Il se compare dans le dix-septième au premier navigateur qui côtoya d'abord les rivages, s'avança peu à peu en pleine mer, et se confia enfin aux vents et aux étoiles. De même il n'a point encore, dans ses chants, abandonné la rive; mais il lui faut entrer maintenant dans un océan immense. Une guerre épouvantable s'apprête. L'Afrique entière passe les mers ....; la France, l'Angleterre et l'Allemagne sont en feu, et Charlemagne va se voir attaqué de toutes parts.

« Si ceux qui surpassèrent en gloire le monde entier, tels qu'Alexandre et César, dit-il au vingt-deuxième chant, eux qui coururent, guidés par la victoire, de la mer Méditerranée aux extrémités de l'Océan, n'avaient pas eu l'appui de la déesse de Mémoire, leur valeur aurait brillé en vain. L'audace, la prudence, les vertus les plus célèbres seraient moissonnées par le temps; il n'en resterait plus de souvenir. O Renommée qui suis les pas des grands capitaines, Nymphe qui célèbres leurs exploits par tes doux chants, qui prolonges au-delà de la mort les honneurs qui leur sont rendus, et rends éternels ceux que tu vantes, tu es réduite à répéter les antiques amours et à raconter des batailles de géants, grâces à ce monde frivole, dont l'indifférence est telle qu'il ne se soucie ni de renommée ni de

vertu ! Laisse sur le Parnasse l'arbre qui y reverdit sans cesse, puisque le chemin qui y conduit s'est perdu, et viens au bas de la montagne chanter avec moi l'histoire d'Agramant, de ce sarrazin redoutable qui se vante d'emmener captifs le roi Charles et tous ses paladins. »

On voit ici que le génie de l'auteur avait de l'élévation, qu'il visait au grand, et que pour la première fois depuis le Dante il faisait entendre à l'Italie les sons de la trompette épique. Mais il était dans une cour galante, dont il faisait lui-même partie; il chantait pour elle; et son sujet, tel qu'il l'avait conçu, autant que son auditoire, le ramenaient de ce ton héroïque à celui de la galanterie. Au neuvième chant de son troisième livre, à celui où il fut arrêté dans son travail, qu'il ne devait plus jamais reprendre, excité par les images voluptueuses que présente le joli épisode de Bradamante et de Fleur-d'Épine, il se croit au milieu de cette cour remplie de Beautés angéliques et de cavaliers aimables; il invite l'Amour à y descendre, et lui prédit que quand il y sera une fois il n'en voudra plus sortir (1).

Il est évident que le ton, les idées, les usages de cette cour influèrent beaucoup sur la composition de son ouvrage. La destination d'un grand

---

(1) *Se tu vien tra costor, io ti sò dire*
Che starai nosco, e non vorrai partire.

poëme en a toujours décidé le caractère. Dans la cour de Ferrare et dans toutes ces petites cours italiennes, la galanterie dictait les mœurs; mais l'antique chevalerie maintenait encore les habitudes du courage. Les devoirs, les lois, les coutumes chevaleresques formaient une science dans laquelle le *Bojardo* était instruit, conformément à son état et à sa naissance. Il était sûr de plaire à ses souverains et aux maîtres des autres petits états, en mettant en action les principes de cette science. On pourrait dire qu'il n'y avait alors que des cours en Italie, et qu'il n'existait point d'autre public. C'est ce qu'il ne faut pas oublier en lisant, et le poëme du *Bojardo*, et celui de l'Arioste, et tous les autres romans épiques du seizième siècle. Nous verrons même que le poëme héroïque sentit aussi cette influence, et fut marqué de cette empreinte originelle que les épopées des âges suivants ne reçurent que secondairement et comme par imitation.

J'ai dit que le *Bojardo* paraît faire peu d'attention aux circonstances orageuses qui l'entourent. Il en parle cependant une fois, et c'est à la fin de ce dernier chant, comme s'il avait été interrompu par le bruit même et par le tumulte des armes. « Tandis que je répète dans mes chants les discours amoureux de ces deux Belles, j'apprends que les cœurs s'enflamment en France du désir de venir troubler la belle Italie. Il semble

que le ciel en feu nous annonce d'affreuses ruines et tous les effets de la rage; et Mars irrité montrant sa face horrible agite son glaive et nous menace de tous côtés (1). » Cela coïncide parfaitement avec l'année 1494, époque de la descente de Charles VIII en Italie et de la mort du *Bojardo*. Il nous reste à examiner dans son poëme l'invention, l'intrigue et avant tout les caractères.

Tous les poètes, les chroniqueurs et les romanciers qui précédèrent l'auteur de l'*Orlando*

(1) *Mentre ch' io canto, ahime Dio Redentore*
Veggio l'Italia tutta a fiamma e a foco
Per questi Galli che con gran furore
Vengon per ruinar non so che loco.
Però vi lascio in questo vano amore, etc.

C'est là tout ce que contient la dernière strophe de l'édition du *Domenichi*, 1545; mais dans une autre bien postérieure (Venise, 1608, in-4°.), dont l'éditeur assure, dans son avis aux lecteurs, qu'il a corrigé un nombre infini de fautes, et qu'il a même quelquefois rétabli quatre, six, et jusqu'à douze strophes qui avaient été supprimées, l'avant-dernière strophe est ainsi:

Mentre ch' io canto gli amorosi detti
Di queste donne da l'inganno prese,
Sento di Francia riscaldarsi i petti
Per disturbar d'Italia il bel paese,
Alte rovine con rabbiosi effetti
Par che dimostra il ciel con fiamme accese;
E Marte irato con l'orrida faccia,
Di quà e di là col ferro ne minaccia.

C'est la leçon que j'ai suivie en traduisant cet endroit.

innamorato avaient fait de Roland un chevalier, non seulement sans peur et sans reproche, mais sans faiblesse, un défenseur de la foi, un chrétien du temps des croisades, combattant les Sarrazins, mais ardent à les convertir, et ne leur proposant d'autre alternative que le baptême ou la mort; fidèle à la belle Alde sa femme, quoiqu'en étant peu occupé, et protégeant les filles et les femmes sans rien éprouver pour elles, et sans en rien exiger. Le *Bojardo* imagina le premier de lui donner une passion amoureuse, de le mettre en rivalité avec d'autres paladins de France et des chevaliers sarrazins, et de tirer de ces passions et de ces rivalités une nouvelle source d'incidents romanesques et un nouveau mobile d'action. Pour cela, il fallait créer une Beauté parfaite à laquelle rien ne pût résister, et la produire dans une circonstance où les armées ayant fait trève à leur longue guerre, les chevaliers des deux partis pussent se réunir dans le même lieu, et être frappés en même temps.

C'est ce qu'avait fait Turpin, si l'on en croit notre poète; mais le bon archevêque n'avait pas voulu publier cette partie de son histoire, pour ne pas faire tort au paladin son ami (1), en faisant con-

---

(1) *Però fu lo scrittor saggio ed accorto*
Che far non volse al caro amico torto.
(L. I, c. I, st. 3.)

naître une erreur qui avait pensé le conduire à sa perte. Pour lui, qui n'a pas les mêmes motifs, rien ne l'empêche de nous transmettre ce que Turpin avait écrit. On est déjà au fait de ces recours à l'autorité de Turpin, et l'on sait ce qu'on en doit croire. Voici donc ce que le bon archevêque avait eu la délicatesse de ne pas vouloir publier.

Au milieu d'un repas splendide que donnait Charlemagne aux seigneurs de sa cour et aux nobles étrangers, pour l'ouverture d'un grand tournoi, on avait vu paraître tout à coup entre quatre géants d'un aspect terrible une princesse plus belle que l'étoile du matin. C'était Angélique, fille de Galafron, roi du *Catai*, royaume qu'on ne trouve pas sur la carte d'Asie, mais que l'on dit être le même que la Chine; et il est vrai que les Tartares donnent encore aujourd'hui à la Chine le nom de *Kitai* ou *Kitay*, qui ressemble assez à *Catai* (1); mais il est singulier qu'on soit allé chercher une beauté chinoise pour tourner en France toutes les têtes. Quoi qu'il en soit, cette beauté surnaturelle, accompagnée d'un jeune chevalier aussi beau qu'elle-même, déclare à l'empereur qu'elle est venue des extrémités du

(1) Voyez le *Voyage de Bell*, de Pétersbourg à Péking, traduit par M. Castera, à la suite de celui de M. Barrow en Chine, vol. III, p. 316.

monde avec son frère pour lui rendre hommage, et pour éprouver, dans les joûtes annoncées, la valeur de ce jeune frère contre celle de tous les chevaliers. Elle propose pour condition du combat que tout guerrier abattu d'un coup de lance demeurera leur prisonnier, sans pouvoir combattre avec d'autres armes; que si son frère est vaincu, il s'en ira avec ses géants, et qu'elle appartiendra au vainqueur.

Aussitôt tous les chevaliers chrétiens et païens, jeunes et vieux, capables ou non de plaire, galants ou jusqu'alors insensibles, sont enflammés par tant de charmes et par l'espoir de les obtenir, se lèvent et demandent le combat. L'Empereur décide qu'il n'y en aura que dix, et que leurs noms seront tirés au sort. Tout empereur et tout vieux qu'il est, il veut que le sien soit inscrit. Renaud se fait écrire des premiers; le sage Roland est entraîné comme les autres; il se reproche sa faiblesse, mais il y cède, et sa douleur est grande de voir que son nom ne sort de l'urne que le dixième.

Celui du brillant et jeune Astolphe est le premier; il se rend au lieu indiqué, et court la lance en arrêt de fort bonne grâce; mais à peine est-il touché par la lance d'Argail (c'est le nom du frère d'Angélique), qu'il est jeté hors des arçons, accident au reste qui lui arrivait assez souvent. Il est ici très fidèle à son caractère; tou-

jours avantageux dans ses disgrâces, il ne manque pas de raisons (1) pour prouver qu'il était le plus fort, quoiqu'il ait été abattu. Il n'en reste pas moins prisonnier. Le terrible Ferragus vient le second. Malgré sa taille gigantesque et sa force démesurée, il est abattu comme Astolphe; mais il ne se rend pas. Les quatre géants s'avancent et l'entourent; il les tue. L'Argail veut lui faire entendre raison; chose impossible. Il faut qu'il se batte l'épée à la main. Le combat est des plus terribles, et recommence plusieurs fois. Angélique, incertaine du succès, s'enfuit dans la forêt des Ardennes, à l'entrée de laquelle on se bat. L'Argail la suit; Ferragus court sur ses traces, le joint, le force encore à se battre, et n'est satisfait que quand il lui a donné la mort. Le jeune chevalier ne lui demande en mourant d'autre grâce que d'être jeté avec ses armes dans le fleuve voisin, pour qu'on ne reproche pas un jour à sa mémoire qu'il s'est laissé vaincre ayant de si fortes armes. Ferragus y consent, à l'exception du casque, qu'il portera pendant quatre jours seulement, parce qu'il a perdu le sien dans le combat. Il viendra ensuite le jeter au même endroit où il aura laissé le corps et le reste de l'armure. Cela dit et convenu, l'Argail expire, et Ferragus, après lui avoir ôté son casque, et s'en

(1) Cela est arrivé, dit-il, *per diffetto della sella*, c. I, st. 62.

être couvert, va précipiter le corps dans la rivière. Ce n'est pas sans avoir versé des larmes sur la mort prématurée de ce brave guerrier. Il reste quelque temps les yeux fixés sur l'endroit où il l'a jeté, et reprend tout pensif le chemin qui l'avait conduit au bord du fleuve (1). On reconnaît à ce trait de nature le poète sensible et l'homme nourri de l'étude des anciens.

C'est ainsi que s'annonce le caractère de Ferragus. Ceux de Roland et de Renaud sont aussi mis en scène dès le commencement, tous deux par cet amour soudain que leur inspire Angélique. Renaud apprend le premier qu'elle s'est enfuie et que Ferragus est à sa poursuite. Il court sur leurs traces vers la forêt. Roland apprend les mêmes nouvelles, et de plus que son cousin Renaud s'est mis aussi à la recherche d'Angélique. Il le connaît; s'il peut la trouver, il sait de quoi il est capable. C'en est trop, il prend ses armes, monte sur son cheval Bride-d'Or, et galoppe vers les Ardennes. Renaud arrive dans la forêt, épuisé de fatigue et de soif. Il s'arrête auprès d'une fontaine d'eau limpide. Le poète, mêlant ici les romans de la Table ronde avec ceux de Charlemagne et de ses paladins, feint que cette fontaine avait été enchantée par Merlin, et qu'elle inspirait à ceux qui buvaient de ses eaux la haine la

(1) C. III, st. 67 et 68.

plus violente pour l'objet qu'ils avaient le plus aimé (1).

Renaud en boît, et à l'instant il rougit de son amour, déteste Angélique autant qu'il l'aimait, revient sur ses pas pour sortir de la forêt, et ne s'arrête qu'auprès d'une autre fontaine plus agréable encore que la première. Il s'assied, se repose et s'endort. Ce n'était point Merlin qui avait enchanté cette fontaine; elle tenait de sa nature un effet tout contraire, et l'on ne pouvait en boire sans se sentir brûlé d'amour; en un mot, c'était la fontaine de l'Amour même (2). Angélique, échappée aux poursuites de Ferragus, arrive un instant après. La chaleur excessive et une longue course l'ont altérée; elle boit à la fontaine, et au même instant elle aperçoit Renaud endormi. L'eau magique fait son effet; Angélique approche, admire le chevalier, cueille des fleurs, les jette sur son visage. Renaud s'éveille: elle s'attend qu'il va être enchanté de la voir; mais il l'aperçoit à peine, que l'eau de la Haine agissant en lui, il se lève brusquement, remonte sur son cheval, et fuit à toute bride. Angélique le suit de toute la rapidité du sien, en lui disant, ou plutôt lui criant les choses les plus tendres (3); mais il ne l'entend

(1) C. III, st. 32 et 33.
(2) St. 38.
(3) St. 43 et 46.

plus : Bayard l'emporte loin de la vue d'Angélique, qui revient alors tristement au lieu d'où elle était partie. Elle reconnaît la place où Renaud s'était endormi, l'herbe et les fleurs qu'il avait foulées, les arbres qui le couvraient de leur ombrage. Elle s'y arrête, adresse à tous ces objets des discours passionnés; et succombant à tant d'agitation et de fatigue, elle s'endort à son tour (1).

Roland, qui la cherchait de tous côtés, la trouve dans cette posture : elle y est si belle que toutes les belles de la terre seraient auprès d'elle ce que les étoiles sont auprès de Diane, ce que Diane est auprès du soleil. Est-il là en effet, ou n'est-il pas dans le paradis ? Il la voit, mais rien de ce qu'il voit n'est réel : il rêve, il dort véritablement (2). Tandis qu'il se parle ainsi à voix basse, transporté d'admiration et d'amour, et regardant Angélique de fort près, Ferragus survient et lui signifie brusquement que cette Dame est la sienne, qu'il ait donc à la quitter sur-le-champ, ou à se préparer au combat. Roland accepte le défi, et le terrible duel commence. Le bruit des coups réveille Angélique; elle prend de nouveau la fuite. Les deux chevaliers continuent de se battre avec acharnement : mais ils sont interrompus par une jeune et belle dame, parente de Ferragus. Elle le cherchait

(1) St. 49 et 50.

(2) St. 68 et 69.

partout pour lui apprendre des nouvelles qui le rappellent en Espagne à l'instant même. Les deux chevaliers se quittent, et Roland se remet de plus belle à la poursuite d'Angélique.

On ne peut nier que cette intrigue romanesque ne soit ingénieusement tissue, qu'elle ne donne lieu à des développements, et surtout à des descriptions très poétiques; mais, à la valeur près, que devient dans toutes ces poursuites le beau caractère de Roland? et malgré ce que Gravina en a pu dire, quel rapport pouvait-il y avoir entre cette manière de concevoir et de conduire un poëme épique, à la manière grande, sage, et toujours héroïque des anciens?

Le caractère d'Astolphe, déjà bien annoncé, est mis à une épreuve piquante et singulière. Demeuré seul dans la tente d'où Angélique et son frère étaient partis, il se croit dispensé d'y rester. Sa lance avait été rompue: l'Argail avait laissé la sienne appuyée contre un arbre, pour se battre l'épée à la main avec Ferragus. Astolphe s'en empare sans en connaître la vertu, et reprend le chemin de Paris. Cette lance d'or était enchantée. Pour peu qu'elle touchât le chevalier le plus ferme sur les arçons, il était renversé du premier coup. Astolphe arrive à Paris. Le grand tournoi était ouvert, et la fortune y était contraire aux chevaliers français. Après des succès variés entre les deux partis, le terrible géant *Grandonio* est entré dans l'arène,

et tout tremble à son aspect. Il renverse Oger le Danois, et ensuite le vieux Turpin. Ganelon et tous les chevaliers de la maison de Mayence ont fait retraite : Griffon seul ose combattre; *Grandonio* l'abat de même. Gui de Bourgogne, Angelier, Auvin, Avolio, Otton, Berlinguier éprouvent le même sort. *Grandonio* tue de sa lance Hugues de Marseille : il abat Alard, Richardet, et le fameux Olivier. Il insulte à toute la chevalerie de Charlemagne. L'empereur, honteux et furieux à la fois, s'emporte contre les paladins qui ne sont pas à leur poste ou qui en sont sortis, surtout contre Ganelon, contre Renaud et contre ce traître de Roland; il l'appelle renégat, fils de p.... en toutes lettres, et jure qu'il le pendra de sa main (1). En supposant que le *Bojardo* voulût imiter ici les héros d'Homère, qui se disent quelquefois de grosses injures, on conviendra que c'était outrer l'imitation, et que cela est aussi par trop homérique.

Pendant tout ce temps, Astolphe était arrivé près de l'enceinte; il avait tout vu, tout entendu; piqué de la défaite de tant de chevaliers chrétiens et de la colère de Charlemagne, il va demander à

---

(1) *Figliuol d'una putana rinegato,*
Che se ritorni a me, poss' io morire
Se con le proprie man non t'ho impiccato.
(C. II, st. 64 et 65.)

l'empereur la permission de combattre, s'arme, monte à cheval, et se présente la lance haute. Les spectateurs, malgré sa bonne mine, attendent peu de lui. Charlemagne dit à part : « Il ne manquait plus que cela à notre honte (1). » Astolphe lui-même ne se flatte pas de vaincre ; mais il remplit avec courage ce qu'il regarde comme un devoir (2). *Grandonio* et lui prennent du champ ; le premier, fier de tant de succès, le second un peu pâle de crainte, mais décidé à braver la mort, pour effacer la honte de nos armes. Les deux chevaliers se rencontrent, et dès que la lance a touché *Grandonio*, il tombe rudement et reste étendu sur le sable (3). Tout le monde jette un cri d'admiration et de surprise ; mais le plus surpris de tous était Astolphe, qui ne concevait rien à sa victoire. Il ne restait plus que deux guerriers païens qui n'eussent pas combattu : ils entrent dans la carrière et sont renversés avec une facilité que ni eux, ni les spectateurs, ni l'empereur, ni surtout Astolphe ne peuvent comprendre.

Ganelon et toute sa race mayençaise entendent parler de ce brillant succès : ils ne doutent

---

(1) *E poi tra suoi rivolto con rampogna*
Disse : e ci manca quest' altra vergogna. (St. 67.)

(2) St. 66.

(3) C. III, st. 4.

pas que les forces d'Astolphe ne soient épuisées, et qu'ils n'aient bon marché de lui : ils rentrent dans la lice, et sont tous abattus l'un après l'autre. Le dernier qui reste prend Astolphe en traître par derrière ; il renverse le paladin, qui se relève furieux, tire son épée, prodigue aux Mayençais les noms de lâches et de traîtres, et les défie tous à la fois. Ils fondent en effet sur lui. Astolphe se défend en brave, et blesse quelques-uns des assaillants. Le duc Naismes, Richard, Turpin, prennent sa défense. Charlemagne veut mettre le holà. Astolphe n'entend plus rien ; il se moque de l'empereur, lui dit même des injures, et continue de battre les Mayençais. Charles est enfin obligé de le faire arrêter et conduire en prison (1).

Cette scène chevaleresque est pleine de chaleur et d'originalité. Si les miracles de la lance enchantée et la manière dont elle est ici mise en scène ont quelque chose de comique, c'est du comique de situation, et Astolphe, tout avantageux qu'il est, ne pouvant concevoir ce qui le rend si terrible, est une idée neuve et très heureuse. Si quelque chose y descend à un comique trop bas, c'est le rôle que joue Charlemagne. Il sort de son trône, se jette dans la mêlée, fond sur les combattants à grands coups de bâton, casse la tête à plus de trente. Quel est, dit-il, le traître,

---

(1) C. III.

quel est le rebelle, assez hardi pour troubler ma fête?... Il disait à Ganelon : qu'est-ce que cela? Il disait à Astolphe : est-ce là ce qu'il faut faire (1)? etc. Cela ressemble un peu trop à la colère de Sganarelle ou de Mr. Cassandre, et blesse trop la dignité du caractère et du rang.

Telle est l'exposition du poëme, ou si l'on veut, le premier fil d'une action extrêmement complexe. Voici comment est tissu le second. Pendant que Charlemagne ne songe qu'à donner des fêtes, un roi d'Afrique, Gradasse s'est mis en tête d'avoir le bon cheval Bayard et la terrible épée Durandal. La difficulté est que l'un appartient à Renaud et l'autre à Roland; mais cela n'arrête point Gradasse dans ses projets. Il lève une armée de 150,000 hommes. Il se rendra d'abord en Espagne, en fera la conquête, et passera ensuite en France : il vaincra Charlemagne, tuera Renaud et Roland, et prendra l'épée de l'un et le cheval de l'autre. Il réussit dans la première partie de son plan; il remporte de tels avantages sur les Sarrazins d'Es-

(1) *Dando gran bastonate a questo e quello,*
Ch' a più di trenta ne ruppe la testa.
Chi fu quel traditor, chi fu il ribello
C'havut' ha ardir a sturbar la mia festa?
. . . .
Egli diceva a Gan : Che cosa è questa?
Diceva ad Astolfo : Hor si dee così fare? etc.
(St. 24 et 25.)

pagne, qu'il force le roi Marsile, qui était en paix avec les chrétiens, de leur déclarer la guerre, et de joindre une armée formidable à celle qu'il conduit lui-même en France. C'étaient là les tristes nouvelles que Ferragus avait reçues de sa patrie, tandis qu'il se battait avec Roland, et qui l'avaient fait partir sur-le-champ pour l'Espagne (1).

Pour accroître les dangers de Charlemagne, il s'agit d'écarter de lui les deux paladins invincibles, Roland et Renaud, ce dernier surtout qui n'avait nulle raison pour quitter l'empereur, et que Charles venait de nommer commandant-général de ses armées. Le poète n'y est pas embarrassé. Angélique était retournée dans les états de son père : au moyen du livre de grimoire de Maugis, elle s'y était fait transporter par les démons aux ordres de cet enchanteur. Il serait trop long de dire comment elle avait eu ce livre, et comment Maugis, pour sa peine d'avoir voulu en France s'émanciper avec elle, se trouvait alors au Catay dans une prison (2); il y était,

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 306 et 307.

(2) Dès le commencement de l'action, Maugis avait surpris Angélique endormie. Armé de son livre de grimoire, il croyait la retenir dans le sommeil, et se permettre avec elle tout ce qu'il voudrait; mais elle avait au doigt un anneau magique qui la préservait de tous les enchantements. Elle s'éveille, jette un cri, éveille son frère Argail qui dormait peu éloigné d'elle; et tandis qu'elle tient

voilà le fait. Cependant Angélique était plus occupée que jamais de son amour pour Renaud. Elle rend la liberté à Maugis, à condition qu'il lui amènera son cousin, par la force de ses enchantements (1). Rien de plus facile ; mais ce qui ne l'était pas autant, c'était de détruire dans Renaud l'effet de la fontaine de la Haine.

Avant d'arriver au Catay, dans une barque où Maugis l'a fait entrer par surprise (2), il est jeté dans une île où tout respire le plaisir. Femmes jolies, bonne chère, concerts, tout l'enchante; mais on lui annonce que la reine de ces beaux lieux, la charmante Angélique y va paraître ; aussitôt tout lui déplaît, l'effraie, l'irrite : il remonte dans sa barque et s'enfuit (3). Sur un autre rivage, il court le danger le plus terrible. Il tombe dans les piéges d'un géant monstrueux,

---

Maugis fortement embrassé dans la posture où elle l'avait surpris, l'Argail le lie de la tête aux pieds avec une forte chaîne. Angélique lui prend son livre, lit une évocation; les démons accourent; elle leur ordonne de transporter Maugis enchaîné jusque dans les états de son père; et le triste magicien ayant perdu tout son pouvoir avec son livre, est porté à travers les airs, et remis à Galafron par ses propres diables. (L. I, c. I.)

(1) C. V.

(2) *Ibid.*

(3) C. VIII. On a donc été trois chants entiers sans reprendre le fil de cette aventure. Telle est la marche singulière de ces sortes de poëmes.

est enchaîné, jeté dans une caverne affreuse, livré à une horrible vieille, et se voit près d'être dévoré par un dragon plus monstrueux encore que le géant. Angélique vient à son secours et tâche de le fléchir au moins par la reconnaissance; mais c'est en vain. Il lui déclare qu'il aime mieux mourir que d'être à elle. Angélique, aussi généreuse que tendre, renonce à le poursuivre, mais ne peut renoncer à l'aimer, proteste que s'il ne fallait que mourir pour lui plaire, elle se tuerait à l'instant de sa propre main (1); retourne tristement dans son palais, et charge Maugis de sauver cet insensible. Devenu libre, Renaud erre dans l'Orient, trouvant et mettant à fin les plus merveilleuses aventures, fuyant toujours Angélique, et ne pouvant retourner en France.

Roland en était sorti pour chercher celle que son cousin prenait tant de peine à éviter et qu'il savait être de retour dans ses états. Le chemin qu'il fait par terre est long, ses aventures sont nombreuses, et comme on peut le penser, admirables; telle est, par exemple, celle du pont de la Mort, qui est sur le fleuve du Tanaïs. Roland

(1) *Ella rispose: io farò il tuo volere;*
E s'altro far volessi io non potrei.
S'io pensassi morendo a te piacere
Hora hora con mia man m'ucciderei.
(C. IX, st. 20.)

se bat sur ce pont avec un géant énorme; le géant, blessé à mort, frappe du pied sur le pont; un filet à mailles de fer enveloppe Roland, qui ne peut s'échapper et serait mort de faim auprès du corps de son ennemi, si un autre géant, plus énorme et plus difforme que le premier, voulant tuer Roland d'un coup de sa propre épée Durandal, n'eût coupé les mailles et délivré le paladin, qui le combat aussitôt pour ravoir son épée, et le tue (1). Il était enfin arrivé en Circassie, lorsqu'il tombe dans un piége plus dangereux que les géants, les dragons et le pont de la Mort. Une belle dame se présente à lui sur un autre pont (2), et l'invite à boire dans une coupe, dont la liqueur magique lui fait perdre tout souvenir et l'idée même d'Angélique. Il entre dans l'île enchantée de la fée Dragontine, d'où il ne songe plus à sortir. Plusieurs autres paladins et chevaliers y arrivent, et restent enchantés comme lui.

Pendant ce temps, Angélique était assiégée dans Albraque (3), capitale de son empire, aussi connue des Géographes, et aussi réelle que son empire même. Agrican, roi de Tartarie, en était éperduement épris, et n'ayant pu l'obtenir de Galafron, son père, il était entré dans leurs états,

(1) Fin du chant V et commencement du chant VI.

(2) C. VII, st. 44.

(3) C. X.

à la tête d'une formidable armée, qui, selon l'expression de l'auteur, montait à vingt-deux centaines de mille cavaliers (1), chose qu'il avoue ne s'être jamais vue, ou être du moins très rare. Malgré les secours et la valeur de Sacripant, roi de Circassie, amoureux d'Angélique et qui a juré de la défendre jusqu'à la mort, Albraque est prise et saccagée par les Tartares. Angélique renfermée dans la citadelle, s'échappe en mettant dans sa bouche l'anneau qui a la propriété de rompre tous les enchantements, et qui de plus la rend invisible (2). Elle sait où est détenu Roland avec un grand nombre d'autres chevaliers. Elle veut s'en faire des défenseurs et les ramener au secours de la forteresse d'Albraque. Elle va droit aux jardins de Dragontine, touche de son anneau Roland et les autres chevaliers, parmi lesquels était Brandimart, amant de la belle Fleur-de-Lys, leur rend le bon sens, les délivre et marche à leur tête. Leur arrivée devant Albraque fait changer la fortune (3). Roland, à qui Angélique donne des espérances pour enflammer son

---

(1) *Venti due centinaja di migliara*
Di cavalier havea quel re nel campo,
Cosa non mai udita, ò si è pur rara.
(*Ibid.*, st. 26.)

(2) C. XIV.

(3) C. XV.

courage, fait des exploits prodigieux; Agrican voit périr une partie de son armée. Il est enfin vaincu lui-même et tué par Roland, après un long et terrible combat (1).

Dans cette guerre, paraît pour la première fois une héroïne d'un grand caractère et qui joue dans la suite un grand rôle; c'est la belle et intrépide Marfise, reine d'une partie de l'Inde; elle commande une des armées venues au secours de Galafron et de sa fille (2). La guerre finie, les aventures ne le sont pas. Roland sort avec gloire de toutes celles qu'il entreprend. Une combinaison singulière de circonstances l'oblige, comme dans le *Morgante*, à combattre contre son cousin Renaud, qui, ayant appris de quelle gloire il se couvrait devant Albraque, était venu de très loin pour la partager, sans renoncer à sa haine contre Angélique. Ce combat, plus terrible encore que celui de Roland et d'Agrican, dure deux jours (3). Le second jour, Angélique en est témoin. Elle a fait dès le matin à Roland beaucoup de coquetteries. Effrayée de sa supériorité dans le combat, et du danger que court son cher Renaud, elle s'avance, retient le bras de Roland, au moment où il va frapper un coup

(1) C. XVIII et XIX.

(2) C. XVI, st. 29.

(3) C. XXVII.

qui peut être mortel (1), lui renouvelle toutes les promesses qu'elle lui a faites, à condition qu'il partira sur-le-champ, pour aller détruire une île enchantée, gardée par un dragon qui a dévoré tous les habitants du pays, et qui dévore encore tous les chevaliers et toutes les dames qui passent aux environs. Roland part comme un trait pour courir cette aventure. Renaud se fait panser de ses blessures; mais quoiqu'il sache bien qu'il doit la vie à Angélique, il semble qu'il ne l'en hait que davantage (2).

A cette seconde branche de l'action, qui n'est pas moins fortement conçue que la première, est attachée une partie épisodique où brille surtout le talent descriptif et l'imagination vraiment romanesque de l'auteur. Roland n'est pas longtemps sans trouver l'île enchantée de Falerine, qu'Angélique lui avait ordonné de chercher. Heureusement pour lui il rencontre auparavant une femme à qui il rend un service; elle lui donne un livre où est tracée la description des jardins, des merveilles qu'il doit trouver dans cette île, des dangers aimables et terribles qui l'y attendent, des moyens d'y échapper et de détruire tous les enchantements (3). Sans ce secours, il

(1) C. XXVIII, st. 28.
(2) St. 35.
(3) L. II, c. 4.

courait à une mort certaine; instruit par ce livre, il tue d'abord le dragon qui gardait l'entrée, ensuite un taureau furieux, un âne couvert d'écailles, un géant, deux autres géants qui naissent du sang du premier, enfin tous les monstres qu'il trouve dans les jardins: il se dérobe aux piéges séduisants qui lui sont tendus, et finit par couper à grands coups d'épée un bel arbre qui s'élevait au milieu d'une grande plaine (1). Aussitôt l'air s'obscurcit, la terre tremble, des feux brillent, une fumée épaisse couvre tout le jardin. Le calme et le jour renaissent; mais les jardins ont disparu. Il ne reste que Falerine attachée au tronc de l'arbre. Elle demande la vie à Roland et l'obtient. Elle lui apprend qu'elle n'est qu'une fée secondaire, qu'elle a tout fait par les ordres de la grande et méchante fée Morgane. Elle le conduit vers un pont où est le fort de l'enchantement, gardé par un scélérat qui a attiré dans les piéges de Morgane un grand nombre de dames et de chevaliers. (2)

Roland entre sur le pont, combat le brigand qui le prend dans ses bras, et tombe avec lui jusqu'au fond du lac (3). Là, se trouvait la grotte enchantée de Morgane, et tout alentour, des

---

(1) C. V.

(2) C. VII.

(3) *Ibid.*, st. 61.

paysages et des prairies, comme celles qui sont sur notre terre et éclairées du même soleil (1). Le combat y recommence entre le chevalier et le brigand. L'intrépide Roland tue son adversaire, trouve une porte qu'il passe et pénètre dans la grotte. Les merveilles qu'il y voit seraient trop longues à raconter. La plus étonnante est la fée elle-même : sous les formes allégoriques dont le poète l'a revêtue, on voit que c'est la Fortune. Roland l'a vue endormie et brillante de tout l'éclat de la beauté ; il l'a négligée ; revenant ensuite pour la saisir, il la cherche et la poursuit long-temps en vain (2). Le Repentir, ou plutôt la Repentance (3), car c'est une femme, s'offre à lui et lui déclare qu'elle le tourmentera jusqu'à ce qu'il soit parvenu à rejoindre la fée. Elle lui tient parole, et tandis qu'il court de toute sa force, elle le flagelle sans pitié.

---

(1) C. VIII.

(2) Elle danse devant lui, et chante ces paroles, qui ont été imitées ou plutôt copiées par le *Marini*, dans son *Adone* :

Qualunque cerca al mondo haver tesoro
Over diletto, e segue honore e stato,
Ponga la mano a questa chioma d'oro
Ch'io porto in fronte, e lo farò beato, etc. (St. 58.)

Voyez le premier chant de l'*Adone*, intitulé *la Fortuna*, st. 50.

(3) C. IX, st. 6. Elle se nomme elle-même en italien *la Penitenza ;* en français, il m'a fallu substituer un autre nom.

Enfin il saisit Morgane, qui, du moment qu'elle est prise, se trouve sans défense contre lui (1). Il lui demande la clef de ses prisons, qu'elle lui donne, après avoir obtenu pour toute grâce qu'en délivrant les chevaliers ses captifs, il lui laissera le beau Ziliant dont elle est éprise et qui est nécessaire à sa vie. Roland se défiant toujours d'elle, la mène avec lui jusqu'à la porte de la prison, la tenant par où il faut, dit-on, prendre l'Occasion et la Fortune, par le toupet (2). Il ouvre la porte et remet en liberté les dames et les chevaliers. Parmi eux se trouvaient Brandimart, Dudon, les deux fils d'Olivier, et enfin Renaud lui-même, que des aventures extraordinaires avaient conduit dans les piéges de la fée. Chacun retrouve son cheval et ses armes. Ils partent tous pour la France. Roland seul est forcé par son amour pour Angélique à retourner vers le Catay (3).

Ici l'on peut dire que toutes les richesses de la féerie sont déployées pour la première fois. Ce sont enfin les fictions orientales dans toute leur brillante déraison, et il ne paraît pas douteux que le *Bojardo*, très savant dans les langues anciennes, ne connût aussi, ou la langue arabe,

---

(1) St. 17.

(2) *Tenendo al zuffo tuttavia Morgana.* (St. 26.)

(3) *Ibid.*, st. 47 et 48.

ou quelques traductions des contes ingénieux du peuple le plus conteur de la terre. Cette île de Falerine et de Morgane est le véritable modèle des îles enchantées d'Alcine et d'Armide ; et il faut en convenir, ni l'Arioste, ni le Tasse n'ont eu, à beaucoup d'égards, dans leurs riches descriptions d'autre avantage sur le *Bojardo*, que celui du style.

Le troisième fil de cette trame si compliquée et si étendue est attaché à Biserte en Afrique. Le jeune et puissant roi Agramant, qui prétend descendre d'Alexandre en droite ligne, et qui tient trente-deux rois sous son obéissance, les assemble dans un conseil et leur annonce qu'il a résolu de déclarer la guerre à Charlemagne et à ses paladins, pour venger la mort de Trojan son père, tué dans une des guerres précédentes en France par le comte d'Angers (1). Ce projet déplaît aux vieux rois et plaît extrêmement aux jeunes. Parmi les premiers, on distingue le sage Sobrin, et parmi les autres, l'indomptable Rodomont. Mais enfin le parti est pris ; les ordres pour le départ sont donnés. Alors le roi des Garamantes, vieillard versé dans la nécromancie, affirme qu'Agramant ne peut avoir aucun succès dans son en-

(1) C'est par cette nouvelle scène que s'ouvre le second livre ; la généalogie d'Agramant, ses projets, le conseil qu'il assemble et les délibérations de ce conseil en remplissent le premier chant.

treprise, s'il n'emmène avec lui le jeune Roger, fils de Galacielle, sœur de son père Trojan. Cette tante d'Agramant était morte en mettant au jour, en même temps que Roger, une fille qui n'est pas moins belle. Ces deux enfants furent confiés au sage magicien Atlant, qui habite sur la montagne de Carène. Il y a nourri son pupille de moëlle et de nerfs de lions, et l'a élevé dans tous les exercices qui développent la force et le courage des héros (1). Mais il ne veut point qu'il sorte de son asyle. Il sera difficile de trouver cette montagne, de pénétrer dans le château d'Atlant, et encore plus d'en tirer le jeune Roger, sans lequel cependant il ne faut absolument rien entreprendre.

Agramant qui connaît ce vieillard pour un nécromancien savant et pour un prophète, croit facilement à ses paroles, et se décide à chercher avant tout, le mont de Carène et la retraite de Roger. Un des rois de son armée va chercher partout cette montagne et ne la trouve pas (2). On se moque alors, dans le conseil, du vieux roi des Garamantes et de ses oracles. Il répond qu'on ne connaît pas le mont de Carène, mais qu'il n'en existe pas moins, qu'il est inabordable, qu'on n'y peut monter, en un mot, si l'on ne se procure

(1) C. I, st. 74.
(2) C. III, st. 17 et 18.

taves seulement (1), la première ébauche des flatteries poétiques prodiguées bientôt après par l'Arioste à cette illustre maison. L'on reconnaît en général dans toute cette partie de la fable les principaux fondements de celle du *Roland furieux*, plusieurs des caractères qui doivent y figurer et des événements dont le fil y doit être repris.

L'orage qui se préparait depuis long-temps contre la France éclate enfin. Marsile et Gradasse d'un côté (2), Agramant et Rodomont de l'autre (3), avec d'innombrables armées, attaquent à la fois Charlemagne. Il fait tête de tous côtés avec ce qui lui reste de ses paladins. Les absents reviennent l'un après l'autre, et après des aventures diverses que l'imagination du poète sait varier autant qu'elle les multiplie. Renaud était de retour l'un des premiers. Angélique en est instruite à Albraque où Roland était allé la rejoindre. Toujours éprise de Renaud, elle persuade à Roland qu'il doit retourner en France, et lui propose de l'accompagner (4). Roland,

(1) Elles sont à la fin du chant XXI.

(2) C. XXIII.

(3) C. XXIX.

(4) C. XIX. Nous remontons ici vers une partie de l'action que nous avions laissée en arrière pour mettre de suite des faits dépendants l'un de l'autre, et que le poète a séparés. Notre marche

qui ne sait qu'obéir et espérer, se met en route avec elle, Brandimart et sa fidèle Fleur-de-Lys; et les voilà aussi livrés aux rencontres et aux aventures. Roland, dans un si long voyage, sauve Angélique de plusieurs dangers, et content de s'entretenir avec elle, il n'ose ni la toucher, ni rien faire qui puisse lui causer le moindre déplaisir. Le *Bojardo* témoigne assez que dans les mêmes circonstances, tout chevalier qu'il était, il n'en aurait pas fait autant, et fait voir d'un seul mot combien l'esprit de chevalerie était déchu au quinzième siècle. « Turpin, dit-il, qui ne ment jamais, racontant ce trait de son héros, dit avec raison qu'il fut un sot (1). »

Enfin ils rentrent en France par la forêt des Ardennes. Ils s'arrêtent auprès de la fontaine de Merlin : c'était, comme on l'a vu, celle de la Haine. Angélique boit de son eau, et à l'instant l'ingrat Renaud lui paraît odieux; elle ne sait plus pourquoi elle est venue le chercher de si loin. De son côté Renaud, peu de jours auparavant, ayant donné rendez-vous à Rodomont pour se battre dans cette forêt, avait bu de l'autre fontaine,

---

doit être différente de la sienne; tâchons seulement que le lecteur suive l'une et l'autre à la fois.

(1) *Turpin che mai non mente, di ragione*
In cotal atto il chiama un babbione.
(C. XIX, st. 50.)

et lui qui haïssait tant Angélique, l'aime maintenant avec fureur. Il la rencontre avec Roland. Les deux cousins se déficnt au combat, et commencent à s'en livrer un des plus terribles (1). Angélique effrayée s'enfuit selon sa coutume. C'est alors que Charlemagne qui se trouve dans ces cantons, instruit par elle du duel de ses deux paladins, va les séparer lui-même, accompagné d'Olivier, de Naismes, de Salomon et de Turpin. Il remet Angélique entre les mains du vieux Naismes, et promet aux deux rivaux qu'il trouvera le moyen de les accorder, sans qu'aucun des deux puisse avoir à se plaindre de sa justice (2).

---

(1) C. XX.

(2) L'extrait du *Roland amoureux*, dans la *Bibliothèque des Romans*, porte que Charlemagne promit alors Angélique à celui des deux paladins qui ferait les plus grands exploits dans la bataille qu'il allait livrer aux Sarrazins. L'Arioste le dit positivement ainsi au commencement de son *Roland furieux*, c. I, st. 9; et, ce qu'il y a de plus singulier, la table des matières placée en tête du *Roland amoureux*, le dit aussi; cependant il n'y a pas autre chose que ce que je mets ici, soit dans le texte du *Bojardo*, soit même dans l'*Orlando rifatto* du *Berni*. Le *Bojardo* dit, c. XXI, st. 21 :

Promettendo a ciascun di terminare
La cosa con tal fine e tal effetto
Che ogn' huom giudicarebbe veramente
Lui esser giusto ed huom saggio e prudente ;

Nous voilà au point d'où l'Arioste est parti pour commencer son poëme; mais ce n'est pas à beaucoup près celui où le *Bojardo* termine le sien. C'est ici au contraire que commence en quelque sorte le fort de son action. Les batailles succèdent aux batailles, entre les chrétiens et les Sarrazins. Les dangers sont grands, les exploits admirables, les aventures extraordinaires. Il est vrai que le sujet principal devient alors comme dans les poëmes précedents, la France attaquée par les Sarrazins, et défendue par Charlemagne et par ses preux. Roland et Renaud n'y paraissent plus que pour être la terreur des infidèles; et l'on perd absolument de vue Angélique, leur rivalité, leur amour. Ils ne sont plus rivaux que de gloire. Parmi les Sarrazins, le jeune Roger, à qui de grandes destinées sont promises, s'en montre digne par la valeur la plus brillante. Il ose combattre Roland lui-même, mais son âge encore faible trahissant son courage, il aurait succombé si le sage Atlant n'eût attiré Roland hors du combat, en lui présentant de loin le fantôme de Charlemagne attaqué à la fois par

---

Le *Berni*, *ibid.*, st. 24:

Promette a tutti due Carlo di fare
La cosa riuscire a tale effetto
Che vedran quanto porta loro amore,
E come è saggio e giusto partitore.

un grand nombre d'ennemis, et l'appelant à son secours (1). Du côté des Français, Bradamante ne se montre pas moins intrépide que ses frères. Elle tient tête aux plus redoutables Sarrazins et même à Rodomont, le plus redoutable de tous (2).

Mais elle était réservée à des dangers d'une autre espèce. Elle rencontre l'aimable Roger, qui, tout sarrazin qu'il est, s'offre sans la connaître, à suivre, selon les lois de la chevalerie, son combat avec Rodomont, dans un moment où elle se croit obligée de le quitter pour voler au secours de Charlemagne (3). Elle revient sur ses pas, ayant changé de dessein, et décidée à terminer son combat (4). Elle arrive au moment où Roger ayant porté à Rodomont un coup qui l'étourdit et qui lui fait tomber de la main son épée, attend qu'il ait repris ses sens pour recommencer à se battre (5). Rodomont revenu à lui, se reconnaît vaincu en courtoisie, quitte le champ de bataille et va chercher d'autres exploits. Bra-

---

(1) C. XXXI, st. 34 et 35.

(2) Le poète la met aux mains avec ce terrible adversaire, c. XXV, st. 21; mais il les quitte aussitôt pour les retrouver au même endroit, c. XXIX, st. 26. Il les quitte encore au moment où ils se portent les plus rudes coups, et ne revient à eux qu'au l. III, c. IV, st. 49.

(3) *Ibidem*, st. 58, 60.

(4) C. V.

(5) *Ibid.*, st. 9.

damante témoin de cette scène, est curieuse de savoir quel est le jeune brave qui joint tant de générosité à tant de valeur. Roger lui raconte toute sa généalogie, qui remonte jusqu'à Hector fils de Priam. Il en descend comme Charlemagne. Suivant la tradition romanesque (1), cet empereur venait en directe ligne du grand Constantin, qui eut pour aïeul Constant. Or, Constant avait pour frère Clodoaque, et c'est de ce Clodoaque, de père en fils, que Roger est descendu. Il termine en racontant les malheurs de sa famille, leur ville de Risa, près Reggio, détruite et livrée aux flammes, son père assassiné, sa mère Galacielle accouchant de lui et d'une fille, dans sa fuite, au bord de la mer, et mourant aussitôt après (2); c'est alors que le magicien Atlant le prit, lui et sa sœur, les emporta sur sa montagne, où tout en voulant l'écarter des dangers de la guerre, il lui a donné l'éducation des héros.

Pendant tout ce récit, l'amour agit dans le cœur de Bradamante. Roger veut à son tour connaître le chevalier qui lui montre tant d'intérêt. La fille d'Aymon lui déclare sa famille, son nom et son sexe. Elle ôte son casque; ses blonds cheveux tombent sur ses épaules : sa beauté paraît avec un éclat qui éblouit le jeune

(1) Voyez ci-dessus, p. 164 et 165.

(2) Ci-dessus, p. 323.

guerrier, et fait naître dans son cœur des mouvements qui lui étaient inconnus (1). Bradamante lui demande en grâce, et au nom de l'amour, s'il en a jamais senti pour aucune dame, de lui faire voir les traits de son visage. En ce moment, ils sont interrompus par une troupe de Sarrazins qui les attaquent tous à la fois. Pour les combattre et les poursuivre, il faut que Bradamante et Roger se séparent; et dans ce qui reste du poëme, ils ne se rejoignent plus; mais on voit clairement quelle était l'intention du poète; il semble avoir légué à l'Arioste le soin de la remplir.

Bradamante attaquée à l'improviste et lorsqu'elle était sans casque, est blessée grièvement à la tête. Surprise et non effrayée, elle défie au combat tous ces lâches; elle en tue ou disperse une partie, tandis que Roger tue et disperse le reste. La guerrière n'est satisfaite que lorsqu'elle a fendu en deux jusqu'à la ceinture le Sarrazin qui l'a blessée (2). Elle s'obstine à en poursuivre un autre qui fuit long-temps devant elle à travers les bois. Elle l'atteint enfin et le tue; mais elle est surprise par la nuit. Elle était blessée, accablée de fatigue et perdait beaucoup de sang; elle trouve heureusement un

(1) C. V, st. 41 et 42.
(2) C. VI, st. 14.

ermitage (1), où un vieil ermite la reçoit, la panse et la guérit, après avoir, selon le privilége du poëme romanesque de mêler le comique au sérieux, avoué que n'ayant pas vu d'homme le venir visiter depuis soixante ans, il l'a d'abord prise pour le diable.

Cette idée lui revient et le frappe bien plus encore lorsque voulant panser la blessure du jeune chevalier, il lui découvre la tête et voit flotter une chevelure de femme; il croit que c'est le diable en personne qui a pris cette forme pour le tenter (2); mais enfin revenu de ses terreurs, il commence la cure en coupant les beaux cheveux de Bradamante comme ceux d'un jeune garçon (3); et ces cheveux courts sont la source de l'erreur où tombe un moment après la tendre Fleur-d'Épine, qui la prend pour un jeune et beau guerrier et sent pour elle tous les feux de l'amour. C'est le commencement d'une aventure fort vive, dont l'Arioste a fait un de ses épisodes les plus piquants, mais aussi l'un des plus libres (4).

---

(1) C. VIII, st. 53.

(2) *Meschino me dicendo, io son perito;*
Quest' è il demonio certo, il veggio a l'orma,
Che per tentarmi a presa questa forma. (St. 66.)

(3) *Le chiome gli tagliò come a garzone;*
Poi le donò la sua benedettione. (St. 67.)

(4) *Orlando furioso*, C. XXV.

Là, furent interrompus les chants du *Bojardo*, et l'on ne peut savoir, ni s'il avait réservé pour dénoûment à cette douce erreur de Fleur-d'Épine l'espiéglerie de Richardet, jeune frère de Bradamante, ni ce qu'il comptait faire de Roland et de son amour pour Angélique, ni ce que seraient devenues plusieurs des autres aventures qu'il avait préparées et conduites jusqu'alors avec tant d'imagination et tant d'art. Ce qui n'est pas douteux, ce sont les desseins qu'il avait sur Roger et sur Bradamante, destinés tous deux à s'unir pour être la tige glorieuse des princes de la maison d'Este. Il est fâcheux pour sa gloire qu'il n'ait pu achever ce qu'il avait si heureusement commencé; mais l'art y a gagné sans doute; car l'Arioste ne fût pas revenu sur un sujet déjà complètement traité; et le *Roland furieux* n'existerait pas.

Le poëme du *Bojardo*, tel qu'il a été laissé par son auteur, a contre lui la grande supériorité du poëme de l'Arioste, la supériorité non moins marquée de la manière dont l'ingénieux *Berni* le refit, après que l'Arioste eut montré la véritable façon de traiter ces romans épiques, et enfin l'insipidité du continuateur *Agostini*, qui ajouta trente-trois chants aux soixante-dix-neuf du *Bojardo*, les remplit d'inventions si pauvres, et les écrivit d'un style si plat qu'ils sont tout-à-fait illisibles, et qu'ils détournent de lire l'ouvrage im-

parfait, mais beaucoup meilleur du *Bojardo*, avec lequel ils paraissent toujours. Ce *Niccolo degli Agostini* était un Vénitien établi à Ferrare, auteur de quelques poésies médiocres (1), et d'une traduction des Métamorphoses d'Ovide, entièrement effacée par celle de l'*Anguillara*. Après la mort du *Bojardo*, et lorsqu'il existait déjà quatre ou cinq éditions de son poëme (2), il se crut en état de l'achever. On dit que ce fut un duc de Milan qui l'y engagea (3); dans ce cas, ce serait François-Marie Sforce, qui ne fut rétabli qu'en 1525, et qui n'est connu que par ce seul trait dans l'histoire des lettres; mais il est singulier que l'idée en soit venue à ce duc, et plus singulier encore qu'elle ait pu être adoptée et exécutée par ce poète, lorsqu'il avait déjà paru deux

---

(1) Entr'autres d'un poëme intitulé *i Successi bellici*. Voyez *Mazzuchelli*, *Scritt. Ital.*, t. I, part. I, p. 216.

(2) 1. *In Scandiano*, *per Pellegrino Pasquali*, (sans date; mais elle doit avoir été faite vers 1495, par les soins du comte *Camillo*, son fils aîné, qui avait alors établi une imprimerie dans son fief de Scandiano. Tiraboschi, *Bibliot. Modanese*, t. I, p. 300.) 2. *Venezia* (aussi sans date, mais antérieure à 1500, *id. ibid.*) 3. *Venezia*, 1506, in-4°. 4, *ibidem*, 1511. 5. *Mediolani*, 1513, in-4°., etc.

(3) *Bibliothèque des Romans*, novembre 1777, p. 115. Haym, *Biblioth. ital.*, place en 1531 cette première édition de la continuation d'*Agostini*.

éditions du *Roland furieux* (1). Il y a un degré de médiocrité que rien ne décourage.

Les trois ou quatre différentes parties de l'action poétique que le *Bojardo* avait entrepris de mener de front ne se trouvent pas de suite dans son poëme comme je viens de les exposer. L'une est interrompue vingt fois par des incidents qui appartiennent à l'autre, et l'interrompt ensuite à son tour ; quelquefois elles se croisent et s'entrelacent toutes de cette manière. C'est une des formes particulières du roman épique qui y fut introduite dès l'origine. Elle est très commode pour le poète, mais souvent elle devient fatigante pour le lecteur. Les anciens romanciers qui manquaient d'art, voulant embrasser un grand nombre d'événements et promener leurs héros dans toutes les parties du monde, trouvèrent cet expédient pour ne se pas occuper longtemps du même objet, et pour mener ensemble autant qu'ils voudraient d'actions diverses. Ils en commencent une, et la laissent pour s'occuper d'une seconde, qu'ils abandonnent pour une troisième. Renaud est-il en scène? ne parlons plus de Renaud, disent ils, et voyons ce que fait Roland. Est-ce Roland dont ils vous parlent? ils le quittent, et courent à Balugan ou à Gradasse.

(1) La première est de 1515 et 1516; la deuxième, de 1521.

Bradamante est-elle en péril? elle saura bien s'en tirer; mais courons sur les pas d'Astolphe ou du magicien Maugis. D'un repas ils vous transportent à une bataille, de la description d'un jardin à celle d'un naufrage, et d'un bout de la terre à l'autre.

Depuis les premiers et informes essais de l'épopée romanesque, cela est ainsi. Beuves d'Antone, la reine *Ancroja*, *la Spagna*, le *Morgante* même, et à plus forte raison le *Mambriano*, sont tous morcelés de cette manière. Nous avons déjà vu en quoi le *Bojardo* crut devoir imiter ses devanciers et en quoi il s'écarta d'eux. Apparemment il trouva cette méthode trop favorable pour ne la pas suivre; et comme l'intrigue de son *Roland* est plus compliquée que celle d'aucun des autres poëmes, il a plus souvent recours à cette formule. Ce n'est pas seulement d'un chant à l'autre qu'il change et le lieu de la scène et les acteurs, c'est très souvent quatre ou cinq fois dans le même chant. On peut ouvrir presque au hasard celui qu'on voudra, on n'aura pas lu une vingtaine d'octaves qu'on se trouvera interrompu de cette sorte, pour l'être encore quelques octaves plus loin, et passer ainsi de secousse en secousse, sans repos et en apparence sans ordre; mais il y a dans cette marche décousue un ordre caché qui fait que le poète se retrouve toujours où il veut être, et qu'il fait aller d'un mouvement égal toutes ses intrigues à la fois.

Pour varier ses transitions, il y en a qu'il ne prend pas sur son compte, et qu'il attribue à Turpin. « Turpin nous quitte ici, dit-il, pour aller retrouver Renaud, ou Roland, ou Rodomont, ou tout autre; allons le chercher avec lui. » Cette manière plaisante de faire intervenir le vieux chroniqueur Turpin pour des choses dont il n'est pas du tout question dans sa chronique est, comme nous l'avons déjà observé, une des tournures anciennes dont hérita le *Bojardo*, et qu'il transmit à ses successeurs. Par exemple, il finit le portrait de la belle Marfise en disant qu'elle était un peu brune et très grande. « Turpin l'a vue, ajoute-t-il, et c'est ainsi qu'il en parle (1). »

Cette même Marfise donne à Renaud un coup de gantelet si terrible que le sang lui jaillit par le nez, par la bouche et par les oreilles. « Je m'étonne très fort de ce coup, dit le poète; mais Turpin l'écrit comme je vous le dis (2). » C'est presque mot pour mot le joli trait de l'Arioste :

Mettendo lo Turpin, lo metto anch' io.

S'il veut donner une idée de la force de Roland, « Roland, dit-il, avait une force si prodigieuse

---

(1) *Brunetta alquanto, e grande di persona;*
Turpin la vidde, e ciò di lei ragiona.
(L. I, C. XXVII, st. 59.)

(2) *Io di tal colpo assai mi maraviglio,*
Ma come io dico, lo scrive Turpino.
(C. XVIII, st. 21.)

qu'il portait autrefois, comme le dit Turpin, une grande colonne toute entière depuis Anglante jusqu'à Brava; cela est ainsi dans son livre (1). » Si c'est un énorme éléphant qu'il veut peindre, il accuse Turpin d'en avoir exagéré les dimensions. « Mon auteur dit, et je ne puis le croire, qu'il avait trente palmes de hauteur et vingt de grosseur. Si cela n'est pas entièrement vrai, je l'excuse, car il ne le savait que par ouï-dire (2). » Et un peu plus bas, en parlant des jambes de ce monstrueux animal: « Turpin dit que chacune était aussi grosse que le buste d'un homme l'est à la ceinture. Je n'ai pas, ajoute-t-il, de preuve démonstrative à vous donner, n'en ayant pas alors pris la mesure (3). »

Où donc le savant et judicieux *Gravina* pouvait-il trouver matière à cette si grande diffé-

---

(1) *Haveva il conte Orlando forza tanta*
Che già portava, come Turpin dice,
Una colonna intiera tutta quanta
D'Anglante a Brava; il suo libro lo dice.
(L. II, C. V, st. 11.)

(2) *S'el ver non scrisse apunto, ed io lo scuso,*
Che se ne stette per relatione.
(C. XXVIII, st. 31 et 32.)

(3) *Dice Turpin che ciascuna era grossa*
Com' è un busto d'huom a la cintura;
Io non ho prova che chiarir vi possa,
Perch' io non presi allhora la misura. (St. 36.)

rence qu'il met entre le poëme du *Pulci* et celui du *Bojardo*? Il y a sans doute dans celui-ci beaucoup moins de bouffonneries; le génie de l'auteur paraît naturellement plus grave et plus porté au grand; mais n'est-ce pas quelquefois un tort de traiter sérieusement des choses folles? et l'une des causes de l'ennui que l'on éprouve en lisant le *Bojardo* ne vient-elle pas de ce qu'il a eu souvent ce tort-là?

Un grand et incontestable avantage qu'il a sur les autres romanciers de ce temps, c'est en général son respect pour la décence et pour les mœurs. Ellès ne sont peut-être blessées qu'une ou deux seules fois dans son poëme; et parmi tant d'aventures galantes, il n'en est pas davantage, du moins quant à l'expression, où l'on puisse lui reprocher d'avoir offensé la pudeur. L'une est l'aventure de la belle et tendre Fleur-de-Lys avec son cher Brandimart; elle ne l'avait pas vu depuis long-temps; elle le retrouve seul dans un vallon délicieux et solitaire, se jette dans ses bras, le délivre elle-même de toutes les pièces de son armure, et se dédommage avec lui, sans délai comme sans réserve, du temps qu'elle avait perdu, dédommagement dont le poète ne nous épargne aucune circonstance (1). Le second exemple est dans le récit qu'une belle

(1) L. I, C. XIX, st. 61, 2 et 3.

dame fait à Roland et à Brandimart de la jalousie de son vieux mari, de l'idée fausse et incomplète qu'il lui avait donnée des derniers plaisirs d'amour, et de la douce manière dont elle fut détrompée par un jeune amant (1). Mais ces deux traits ne suffisent-ils pas pour rendre difficile à comprendre comment la sévérité de *Gravina* s'accommodait de vivacités pareilles, et comment il trouvait tant de ressemblance entre une sorte d'épopée où l'on pouvait oser se les permettre, et la noble et chaste épopée des Grecs et des Romains?

Quant au style, il nous conviendrait mal de vouloir en être juges dans une langue qui n'est pas la nôtre, et dont les délicatesses sont infinies; mais il paraît que celui du *Bojardo* n'avait ni la grandeur qui eût été nécessaire pour le projet qu'on lui suppose de donner à l'Italie un poëme rival de l'épopée antique, ni la grâce et la légèreté qu'exigeait le poëme romanesque. Ses locutions, le tour de ses vers, la chute de ses stances ne nous paraissent pas de beaucoup supérieurs à ce qu'ils sont dans les deux derniers poëmes dont nous avons parlé. Son expression n'a ni l'originalité souvent poétique du *Mambriano*, ni surtout cette élégante naïveté qui nous charme dans le *Morgante;* enfin il était certainement

(1) C. XXII, st. 25 et 26.

poète par l'imagination ; mais on risque peu de se tromper en disant qu'il l'était beaucoup moins par le style.

Nous allons enfin nous occuper de celui qui le fut de toutes les manières, et que le génie, l'étude et le goût contribuèrent également à placer parmi les poètes du premier rang.

CHAPITRE VII.

L'ARIOSTE.

Notice sur sa vie ; observations préliminaires sur l'ORLANDO FURIOSO ; analyse de ce poëme.

Il n'est peut-être aucun poète qui ait donné lieu à des jugements si divers et si contradictoires que l'auteur du *Roland furieux*. Divinisé par les uns, presque méprisé par les autres, toujours apprécié par un enthousiasme aveugle ou par une prévention injuste, rarement par une raison éclairée et sensible, son sort fut de marcher, plus qu'aucun autre homme de génie,

> Entre l'Olympe et les abîmes,
> Entre la satire et l'encens (1).

Il faut cependant remarquer que ce n'est point le même public ni la même nation qui varient ainsi sur son compte. Dans sa patrie, il est presque généralement regardé comme le plus grand des poètes. Ceux mêmes qui refusent de le placer seul au premier rang, n'admettent un autre poète

(1) Le Brun, ode à M. de Buffon.

qu'à le partager avec lui, et n'osent faire descendre l'Arioste au second; et si l'on en excepte quelques esprits chagrins, personne ne s'est avisé de traiter avec mépris celui dont la plus grande partie de la nation ne parle qu'en lui donnant le titre de *Divin*, celui que le seul rival qui pût lui être comparé, appelait lui-même son père, son seigneur et son maître (1).

Cette nation, dont l'Arioste est l'idole, est, ne l'oublions pas, la même qui a vu renaître dans son sein les lettres et les arts, qui les a recueillis fugitifs du sein de la Grèce, à qui le reste de l'Europe a dû toutes ses lumières, et qui, long-temps fertile en imaginations créatrices, a peut-être plus qu'aucune autre le droit de juger des ouvrages d'imagination. C'est au moment de cette heureuse renaissance, au moment où l'on respirait de toutes parts en Italie la fleur des chefs-d'œuvre antiques, où la voix de Léon X y rassemblait toutes les Muses, c'est à cette époque à jamais mémorable que parut le poëme de l'Arioste. Il fut mis au nombre des phénomènes de ce beau siècle, et dans cette patrie des arts et des lettres, trois siècles

(1) Le Tasse, dans une de ses lettres, dit en parlant de l'Arioste: *Ma l'honoro e me gl' inchino, e lo chiamo con nome di padre, di maestro e di signore, e con ogni più caro ed honorato titolo che possa da riverenza o da affettione esser mi dettato.* (*Lettere poetiche*, N°. 47, *ad Orazio Ariosto*.

écoulés ont consolidé la gloire du poète et confirmé son apothéose.

C'est donc chez les peuples étrangers, ou plutôt c'est presque uniquement en France que sa prééminenee poétique est encore un problême. Je voudrais qu'elle cessât de l'être, et qu'après avoir lu ce que je dirai de lui, on comprît du moins très clairement pourquoi elle n'en est pas un dans sa patrie. Je voudrais qu'on suivît l'exemple de ce grand Voltaire, qui ne rougit point de rétracter, dans un âge avancé, le jugement trop précipité qu'il avait porté de l'Arioste dans sa jeunesse. Il avait eu le malheur de l'exclure du nombre des poètes épiques, et d'écrire en toutes lettres que « l'Europe ne mettrait l'Arioste avec le Tasse que lorsqu'on placerait l'*Énéide* avec *Don-Quichotte*, et Calot avec Corrége (1). » Ce n'est plus ainsi qu'il en parle dans son *Dictionnaire philosophique*. En apprenant à l'imiter dans le second de ses deux grands poëmes, qu'on nomme moins, mais qu'on relit peut-être plus que le premier, il avait appris aussi à lui rendre plus de justice; et il finit par ces paroles positives l'éloge très étendu qu'il en fait: « Je n'avais pas osé autrefois le compter parmi les poètes épiques; je ne l'avais regardé que comme le premier des grotesques; mais en le reli-

(1) *Essai sur la Poésie épique*, ch. 7.

sant je l'ai trouvé aussi sublime que plaisant, et je lui fais très humblement réparation (1). »

Mais avant de parler du poëme de l'Arioste, jetons un coup-d'œil sur sa vie. Nous y verrons peu d'événements, peu de vicissitudes, un malheur assez constant, adouci par le plus heureux caractère, et par des jouissances simples dont la source était en lui, non dans la volonté des hommes ni dans le cours des choses. Quand on personnifie la Fortune, et qu'on lui suppose une action et des conseils, c'est une des injustices qu'on lui reproche le plus que de persécuter ceux mêmes qui ne l'importunent pas de leurs demandes, et de se montrer rigoureuse et sévère pour qui ne sollicite point ses faveurs.

Lodovico Ariosto naquit à Reggio, le 8 septembre 1474. *Niccolò Ariosto*, son père, gentilhomme ferrarais, mais d'une famille noble originaire de Bologne, avait été dans sa jeunesse majordôme du duc Hercule Ier., qui l'employa dans plusieurs ambassades auprès du pape, de l'empereur et du roi de France. Sa conduite dans ces emplois lui mérita les titres de comte et de chevalier, et ce qui était plus solide, de bonnes terres. Le duc le fit ensuite capitaine, ou selon

(1) *Dictionn. philos.*, OEuvres, édit. de Khel, in-12, t. LI, au mot *Épopée*.

d'autres, gouverneur de Reggio, de Modène, commissaire ducal dans la Romagne, et enfin juge du premier tribunal de Ferrare. Ayant épousé à Reggio une demoiselle noble et riche (1), il aurait pu laisser une fortune honnête, s'il n'avait pas eu dix enfants, cinq garçons et autant de filles. Louis fut l'aîné de tous. Il donna de bonne heure des indices de son génie poétique. Encore enfant, il mit en vers et en scènes dialoguées la fable de Thisbé; il la représentait dans la maison paternelle avec ses frères et sœurs. Il fit même plusieurs autres essais de ce genre. Dès que les parents étaient sortis, ces jeux étaient l'occupation de toute la petite famille, sous la direction de l'aîné.

Envoyé très jeune à Ferrare pour y suivre ses études, un discours latin qu'il prononça peu de temps après, pour l'ouverture des classes, parut si supérieur à son âge, que l'auteur devint dès ce moment le modèle que tous les pères montraient à leurs fils. Bientôt il lui fallut, pour obéir à son père, se mettre à étudier les lois: il le fit, comme plusieurs autres hommes de génie, sans goût, même sans capacité, sans trouver en soi assez d'esprit pour apprendre ce qu'apprennent facilement tant de gens qui n'en ont pas. Quand il eut perdu cinq ans entiers à cette étude, on lui

(1) *Daria de' Malagucci.*

permit enfin de retourner à celles qui lui étaient indiquées par la nature : c'est par où l'on devrait toujours commencer.

Il avait alors vingt ans. Il se remit avec une nouvelle ardeur à étudier les bons auteurs latins. Le savant Grégoire de Spolète fut son guide. Il s'appliqua surtout à lui bien faire entendre les poètes, et ce fut en expliquant Plaute et Térence que l'Arioste ébaucha ses deux premières comédies, *la Cassaria*, et *i Suppositi*. Lorsqu'il était occupé de la première, son père lui fit, n'importe sur quel sujet, une longue réprimande. L'Arioste, qui pouvait la terminer en disant comme Philoctète dans *Œdipe :*

Ce n'est point moi, ce mot doit vous suffire,

l'écouta très attentivement d'un bout à l'autre; il songeait à sa comédie. Un jeune homme s'y trouvait avec son père dans la même situation que lui; il lui fallait un modèle pour le discours du père; le hasard le lui offrait; il ne songea qu'à en profiter. Il ne perdit pas un mot, pas un geste, et jamais on n'a plus véritablement pris la nature sur le fait. On ne serait pas surpris de trouver ce trait dans la vie de Molière.

Le jeune *Ariosto* regarda, et avec raison, comme un malheur le départ de son maître Grégoire de Spolète, qui suivit en France le duc de

Milan, François Sforce (1), lorsqu'il y fut emmené prisonnier; et la mort de son père, qui lui laissa des affaires domestiques très embarrassées lui ôta peu de temps après (2) le loisir nécessaire pour ses études. Il ne les interrompit cependant pas entièrement; et c'est à cette époque qu'il fit la plupart de ses poésies lyriques, italiennes et latines. Elles le firent connaître du cardinal Hippolyte d'Este, fils du duc Hercule. Ce cardinal qui aimait et cultivait les sciences, passait pour aimer aussi les lettres, ou du moins pour les protéger; il s'attacha l'Arioste en qualité de gentilhomme, et ne tarda pas à reconnaître en lui d'autres talents que celui de poète. Il l'employa dans des affaires délicates, et Alphonse, frère d'Hippolyte, ayant succédé au duché (3), ne lui montra pas moins de confiance. Il le députa auprès du pape Jules II, dans deux occasions importantes; la première fois (4), pour demander au pape des secours d'hommes et d'argent, lorsqu'il était menacé et attaqué par toutes les forces vénitiennes, avec lesquelles il ignorait encore que le pontife était ligué secrètement; la seconde fois (5), pour

(1) Fils de Jean Galéas Sforce. Il fut conduit prisonnier en France, avec sa mère Isabelle, en 1499.

(2) En 1500.

(3) En 1505.

(4) Décembre 1509.

(5) Juin ou juillet 1510.

fléchir ce pape vindicatif, irrité contre lui, parce qu'il était resté attaché aux Français, quand Jules s'était tourné contre eux, n'ayant plus de service à en attendre. Il ne put rien obtenir de l'irrascible pontife, qui, toujours en fureur, fit attaquer ouvertement les états du duc par ses troupes, et lança contre sa personne cette arme alors terrible, aujourd'hui considérablement émoussée, qu'on appelait excommunication; mais l'Arioste montra dans cette double mission un courage et une intelligence qui augmentèrent l'estime et le crédit dont il jouissait dans cette cour. Pendant cette petite guerre, qui fut assez vive entre le duc de Ferrare et les Vénitiens soutenus par le pape, l'Arioste montra qu'il savait servir son pays par son courage, aussi bien que par ses talents. Il se trouva surtout avec d'autres gentilshommes du duc à un combat sur les bords du Pô, et eut plus de part qu'aucun d'eux à la victoire (1).

(1) A la prise d'un vaisseau richement chargé, qui faisait partie d'une flottille des ennemis. Au reste le *Pigna* est le seul qui rapporte ce fait; il serait possible qu'il se fût trompé, ou bien il faut donc qu'il y ait eu deux actions à peu près semblables, dans l'une desquelles seulement l'Arioste se soit trouvé. Au commencement du quarantième chant du *Roland furieux*, il rappelle au duc Alphonse une action brillante, soutenue par ce duc contre des bâtiments vénitiens qui avaient remonté le Pô, et à laquelle il dit positivement qu'il n'assista point, parce que dans ce moment-là même il

Mais le grand service qu'il devait rendre à sa patrie, à son siècle et aux siècles futurs, était d'une autre nature. Le désir d'être agréable aux princes d'Este et surtout au cardinal Hippolyte, autant qu'il leur était utile, lui fit entreprendre enfin son grand poëme, où il se proposa d'élever un monument durable à la gloire de cette maison. Le *Bojardo* avait eu le même but dans le poëme qu'il avait laissé imparfait. Tout imparfait qu'il était resté, le *Roland amoureux* occupait alors les esprits. Ce succès appelait le génie inventif et libre de l'Arioste vers le roman épique, et le succès tout contraire que venait d'avoir le Trissin dans son *Italie délivrée* (1), le détournait du poëme épique régulier. Il sentait que l'épopée romanesque n'était pas portée au point de perfection dont elle était susceptible, et qu'il était capable de lui donner. Les anciens romans français et espagnols étaient devenus sa lecture favorite, si l'on n'ose pas dire sa principale étude. Il en avait même traduit plusieurs, et il est à regretter que ces esquisses se soient perdues.

---

se rendait à Rome en toute hâte pour demander des secours au pape; *ubi suprà*, st. 3. Mais trois Arioste y étaient; il le dit dans la stance suivante; et c'est, comme l'observe Mazzuchelli (*Scritt. d'Ital.*, t. II), ce qui peut avoir causé l'erreur du *Pigna*.

(1) L'ordre des matières nous a fait intervertir ici l'ordre des temps; nous ne parlerons du Trissin et de son poëme qu'après avoir fini ce qui regarde le Roman épique.

Parmi les différents sujets romanesques qui se présentèrent à lui, il eut quelque idée d'un poëme dont l'action était placée au temps des guerres entre Philippe-le-Bel et Édouard, roi d'Angleterre, et dont le héros était Obizon d'Este, jeune guerrier qui se fit connaître alors par des faits d'armes très brillants. Il le commença même en tercets ou *terzà rima*, et l'on a ce commencement dans ses Poésies diverses (1). Mais ce rhythme sévère lui parut peu convenable à la majesté de l'épopée, et peu favorable au ton d'aisance et de facilité, l'une des qualités éminentes de son style. Il y substitua l'octave ou l'*ottava rima*, qui, dès qu'elle avait paru, avait obtenu l'approbation générale; forme séduisante en effet, qui prévient le dégoût et trompe la lassitude du lecteur par des retours périodiques, qui ne sont ni assez fréquents pour paraître monotones, ni assez rares pour que l'on perde le sentiment du cercle harmonieux et mesuré qui les ramène, ni assez gênants pour contraindre un poète habile à interrompre la suite de ses pensées, pour refroidir son enthousiasme et pour arrêter son élan.

Après avoir hésité quelque temps entre plusieurs sujets, il se détermina pour celui de Ro-

(1) *Canterò l'armi, canterò gli affanni*
D'amor, che un cavalier sostenne gravi
Peregrinando in terra e'n mar molt'anni, etc.

land et résolut de reprendre et de suivre tous les principaux fils de la toile ourdie par le *Bojardo*. Le *Bembo* son ami voulait qu'il l'écrivît en vers latins, tous les essais faits jusqu'alors en langue italienne lui persuadant qu'elle ne pouvait pas s'élever au ton de l'épopée. Heureusement l'Arioste ne le crut pas. J'aime mieux, lui répondit-il, être l'un des premiers entre les poètes toscans qu'à peine le second parmi les latins. (1) Il dit encore qu'il voulait composer un roman; mais qu'il s'y élèverait si haut par son style et par son sujet qu'il ôterait à tout autre poète l'espérance de le surpasser et même de l'égaler dans un poëme du même genre que le sien (2). C'est une erreur de croire avec le *Ruscelli* (3) que ce qui le décida dans le choix de son sujet ce furent les éloges excessifs qu'il entendait faire de la continuation du *Roland amoureux* par *Niccolò degli Agostini*. Cette continuation ne fut jamais louée de personne. D'ailleurs le premier des trois livres qu'elle contient parut pour la première fois en 1506, et il est constaté que

(1) *I Romanzi, di Gio: Bat: Pigna*, p. 74, 75.

(2) *Però disse voler egli romanzando alzarsi tanto che fosse sicuro di toglier la speranza ad ogn' altro di pareggiarlo, non che di superarlo nello stile e nel soggetto di poema simile al suo.* (*Camillo Pellegrino*, Dialogue sur la Poésie épique.)

(3) *Annotazioni sopra i luoghi difficili del Furioso*, ediz. Valgris., 1556.

l'Arioste avait commencé l'année précédente son *Orlando furioso*.

Il y travailla dix ou onze ans, non pas, il est vrai, sans être plusieurs fois interrompu dans ce travail. Il le publia enfin en 1516 (1), assez différent de ce qu'il est aujourd'hui, et seulement en quarante chants, mais déjà si supérieur à tout ce qui avait paru jusqu'alors en ce genre, que sa réputation poétique éclipsa dès ce moment toutes les autres, et que toutes les voix de la renommée le placèrent au premier rang.

Si jamais un poète dut s'attendre à recueillir des fruits solides de ses veilles, c'était assurément l'auteur du *Roland furieux*. Ses services, si utiles au duc et au cardinal, n'avaient point souffert de la composition de ce poëme, dont la publication jetait un éclat immortel sur eux et sur leur famille. Si le cardinal, qui avait le droit d'exiger de lui davantage, avait eu quelques petites négligences ou quelques distractions à lui reprocher (2), ce chef-d'œuvre, consacré pres-

---

(1) Quelques auteurs et bibliographes ont distingué deux éditions de 1515 et 1516. M. *Barotti* croit avec vraisemblance que c'est la même, commencée en 1515 et finie en 1516.

(2) On trouve ce reproche ainsi exprimé dans les notes de *Virginio Ariosto*, pour la vie de son père : VI. *Il cardinale disse che molto gli sarebbe stato più caro che M. Lod. avesse atteso a servirlo, mentre che stava a comporre il libro.* Voyez la première satire de l'Arioste, terz. 36.

que entièrement à sa gloire, était une assez belle excuse, et quelque bon traitement qu'il pût faire à l'Arioste, il restait encore son obligé; mais c'est apparemment ce que les princes n'aiment pas, surtout quand l'obligation doit avoir une grande publicité. Tout le monde sait le mot que dit le cardinal, quand l'Arioste lui eut présenté un exemplaire de son poëme. Ce mot ne peut se rendre en français (1). « Seigneur Arioste, où avez-vous pris *tant de sottises?* est trop dur : *tant de folies*, ne dit pas assez : *tant de bagatelles*, ou *de niaiseries*, ce n'est pas encore cela. Le mot existe bien en français, mais l'italien a ses licences, un cardinal a aussi les siennes, et je ne puis que rappeler ici ce mot à ceux qui le savent, sans le dire à ceux qui l'ignorent. Il suffit de ces à peu près pour juger qu'Hippolyte d'Este, tout prince, tout cardinal et tout grand mathématicien qu'il était, dit alors une impertinence.

Devenu plus exigeant à mesure qu'il eut moins de bienveillance, il voulut que l'Arioste l'accompagnât en Hongrie, où des affaires l'appelaient et le retinrent plus de deux ans. Le poëte allégua en vain la faiblesse de sa santé, les soins

(1) *Messer Lodovico, dove mai avete pigliato tante coglionerie?* Tiraboschi en citant ce mot a mis *corbellerie*, t. VII, part. 1, p. 36; mais le texte pur du cardinal était consacré et attesté depuis long-temps par d'autres auteurs graves.

qu'exigeaient de lui les affaires de sa famille; le cardinal ne voulut admettre aucune excuse, regarda ce refus comme une injure; l'Arioste y ayant persisté, il lui retira entièrement ses bonnes grâces, et du mécontentement il passa jusqu'à la haine. L'Arioste restait à Ferrare dans une position désagréable. Le duc Alphonse eut la générosité de l'en tirer, en le faisant passer de la cour de son frère dans la sienne (1). Le peu d'occupation que lui donnait ce nouveau service lui aurait laissé beaucoup de loisir pour ses études, s'il n'y avait été troublé par des embarras domestiques qui augmentaient sans cesse. Le duc aurait pu facilement lui procurer le repos, mais il crut sans doute avoir tout fait en le faisant son gentilhomme, et en l'admettant dans sa familiarité la plus intime. Il lui ôta même, peut-être sans y penser, une de ses faibles ressources. L'Arioste recevait de lui pour tous gages une petite rente ou pension, assise, à ce que l'on croit, sur des gabelles, ou sur un autre impôt de ce genre. Alphonse supprima l'impôt, et l'Arioste perdit sa rente, que le duc ne songea point à remplacer.

Il perdit de plus un procès qu'il eut à soutenir

---

(1) Selon quelques auteurs, ce ne fut qu'après la mort du cardinal; et c'est ainsi que Mazzuchelli le rapporte, *ub. supr.*

contre la chambre ducale. Un de ses parents (1), possesseur d'un riche fief dans le Ferrarais, mourut; trois héritiers se présentèrent; l'Arioste comme parent le plus proche, un ordre religieux pour un de ses moines qui se disait fils naturel du mort, et la chambre ducale qui prétendait que cette terre lui était dévolue comme féodale. L'Arioste trouva dans son premier juge un ennemi personnel qui le condamna; dans le second, un homme faux et adroit qui lui persuada de renoncer à ses prétentions; et par amour de la paix, par crainte de perdre la bienveillance d'Alphonse, il y renonça. Le duc ne prit aucune couleur dans ce procès; il laissa agir ses gens d'affaires; il les laissa déployer toute leur science fiscale et féodale, et ne leur défendit point de le si bien servir.

Il restait à l'Arioste une petite rente à peu près semblable à la première, sur la chancellerie de Milan, que le cardinal lui avait fait avoir et qu'au moins il ne lui ôta pas. Elle lui valait 25 écus tous les quatre mois (2), c'est-à-dire à peu près 450 ou 500 liv. par an (3). Voilà pourtant toutes les récompenses qu'il obtint de cette fa-

(1) *Rinaldo Ariosto.*

(2) Cette rente provenait du tiers des honoraires dus au notaire pour chacun des contrats expédiés dans cette chancellerie. L'Arioste en jouissait en société avec un Ferrarais de la famille *Costabili*; il en parle dans sa première satire.

(3) En comptant, par écu, 6 à 7 liv. de France.

mille si magnifique et si libérale; voilà le prix de ses longs services, des dangers auxquels il s'était exposé pour elle et de ses immortels travaux. Après de tels exemples, et ils ne sont pas rares, qui pourra blâmer les gens de lettres, amis de leur indépendance, qui fuient les princes et les cours; qui pourra blâmer l'Arioste d'avoir indiqué ce résultat de ses services dans une devise qui représentait une ruche, dont un ingrat villageois chassait ou tuait les abeilles par la fumée d'un feu de paille, pour en extraire le miel, avec ce simple mot: *Ex bono malum*, le mal pour le bien?

Sa position devint si cruelle qu'il se vit forcé de prier le duc, ou de pourvoir à ses besoins, ou de lui permettre de quitter son service pour chercher ailleurs des ressources. Alphonse, qui l'aimait réellement, ne rejeta point sa prière; mais comment croit-on qu'il y répondit? En le nommant son commissaire dans un petit pays appelé la *Garfagnana*, alors agité par des troubles, divisé par des factions et infesté de brigands (1). Quel emploi pour un favori des Muses! Mais ce grand génie était en même temps un esprit conciliant, juste et flexible; il mit tant d'adresse, de patience et de douceur dans cette commission épineuse, qu'il ramena toutes les

(1) Février 1522.

volontés, apaisa les troubles, et gagna l'affection des sujets en acquérant de nouveaux droits à l'attachement du maître. L'aventure connue qu'il eut alors avec un chef de brigands (1) qui, loin de l'attaquer, dans un lieu désert où il le pouvait avec avantage, lui prodigua, quand il sut son nom, les offres de services et les témoignages de respect, prouve que l'admiration qu'on avait pour lui était devenue, jusque dans les dernières classes, un sentiment général.

Il était encore dans ce triste pays quand Clément VII fut élevé au souverain pontificat. *Pistofilo* de Pontremoli, secrétaire d'état du duc Alphonse, fut alors chargé de proposer à l'Arioste le titre d'ambassadeur résident auprès du nouveau pape. Il lui faisait envisager dans ce parti de grandes espérances de fortune. L'Arioste s'excusa d'accepter cette faveur. Il n'avait d'autres désirs que de retourner à Ferrare et d'y rester toute sa vie. Il laisse entendre dans sa réponse à son ami *Pistofilo* qu'un tendre attachement l'y rappelle. D'ailleurs, qu'irait-il faire à Rome? Ses espérances se sont toutes évanouies depuis que Léon X, qui avait été son ami, ainsi que toute cette famille des Médicis, après l'avoir leurré de belles promesses, l'a doucement écarté

---

(1) Philippe *Pacchione*. Ce trait est détaillé dans toutes les Vies de l'Arioste.

et enfin laissé dans l'infortune, tandis qu'il élevait et enrichissait tous ses autres amis. Il aurait tort d'attendre de Clément ce qu'il n'a pas eu de Léon même (1).

En effet, on a lieu d'être surpris que ce généreux protecteur des lettres, qui répandait tant de bienfaits sur les poétes mêmes les plus médiocres, n'ait rien fait pour le premier poète de son temps. Les liaisons de l'Arioste avec les Médicis remontaient à l'époque de leur exil. Léon, qui était alors le cardinal Jean, lui avait promis que si jamais il se trouvait en état de le servir, il se chargerait de sa fortune. Il lui avait répété les mêmes protestations à Florence, après le rétablissement de sa famille (2). Quand il fut devenu pape, l'Arioste alla le complimenter à Rome, comme firent tous ses amis. Léon lui fit le meilleur accueil; il l'embrassa, le baisa sur les deux joues (3), et lui renouvela toutes ses promesses: cependant il ne lui donna rien, il ne fit absolument rien pour lui, si l'on ne veut compter pour un bienfait la bulle qu'il lui accorda pour l'impression de son poëme (4); cette bulle a du moins le mérite d'être plaisante par son

(1) Voyez sa septième satire, à la fin.

(2) Sat. 4.

(3) Sat. 3.

(4) Le 20 juin 1515. Ce bref est parmi les lettres écrites par le *Bembo*, au nom de Léon X. (L. X, ép. 40.)

objet; mais ni l'amitié du pape, ni celle du cardinal *Bibbiena* n'empêchèrent qu'une partie de l'expédition du bref ne fût aux frais du poète. Léon X régna neuf ans, et l'Arioste, dont les vœux étaient très modérés, qui ne désirait que les deux vrais biens de la vie, le nécessaire et l'indépendance, n'obtint de lui ni l'un ni l'autre.

A quoi attribuer cette conduite, si ce n'est à l'attachement de l'Arioste pour la maison d'Este? Léon X avait hérité de la haine de Jules II contre le duc Alphonse, et du projet déjà formé d'envahir Ferrare. Cette ville entrait avec Modène, Reggio, Parme et Plaisance dans un plan qu'il avait fait pour son frère Julien de Médicis (1). Il craignit que, s'il élevait l'Arioste aux dignités ecclésiastiques, comme le *Bembo* et Sadolet, il ne trouvât en lui dans la suite quelque obstacle à ses desseins (2). L'Arioste avait sans doute pénétré ce motif, et il n'avait garde d'attendre du second pape Médicis ce qu'après tant de témoignages d'amitié, après tant de promesses, il avait attendu inutilement du premier.

Au bout de trois ans, sa commission étant finie et la *Garfagnana* pacifiée, il revint à Ferrare. Il y trouva le duc très occupé de spectacles. Ce goût

(1) Guichardin, *Hist. d'Ital.*, l. XII.

(2) Voyez notes de *Rolli*, sur la quatrième satire de l'Arioste, édit. de Londres, 1716.

alors naissant en Italie faisait l'amusement de toutes les cours. Ce fut pour celle de Ferrare qu'il revit et qu'il corrigea quatre comédies, écrites, les unes dès sa première jeunesse, et les autres déjà depuis long-temps (1). Le duc Alphonse n'épargna aucune dépense pour qu'elles fussent magnifiquement représentées. Il fit bâtir exprès un théâtre d'après les dessins et sous la direction du poète lui-même; et ce fut l'un des plus beaux que l'on eut encore vus. Ces quatre pièces y furent jouées plusieurs fois dans des fêtes données à différents princes et dans d'autres occasions solennelles. Les acteurs étaient, selon l'usage de ce temps-là, des gentilshommes de la cour et d'autres personnes distinguées; l'un des fils mêmes du duc récita le prologue de l'une de ces comédies, la première fois qu'elle fut jouée (2). L'Arioste traduisit pour les mêmes spectacles et pour les mêmes acteurs deux comédies de Térence (3); et l'on doit encore regretter que ces traductions se soient perdues. Ses propres pièces étaient imitées de l'ancienne comédie latine, mais avec de nouvelles intrigues et des caractères nou-

---

(1) *La Cassaria*, *i Suppositi*, *il Negromante*, et *la Lena*.

(2) *La Lena*, jouée en 1528.

(3) L'*Andrienne* et l'*Eunuque*. Ces traductions étaient en prose, l'Arioste n'ayant pas eu le temps de les faire en vers pour les fêtes où elles furent représentées. (Voyez *Gian. Bat. Giraldi*, défense de sa *Didon*, t. Ier. de son Théâtre, p. 133.)

veaux. Je reviendrai, en parlant de la poésie dramatique, sur ces premiers essais d'un art où nous avons surpassé les Italiens, mais dans lequel ils ont été nos maîtres comme dans tous les autres.

Au milieu de ces douces, mais assujétissantes occupations, il n'oubliait pas le plus solide fondement de sa gloire. Peu satisfait de la première publication de son *Orlando*, malgré le bruit qu'il avait fait en Italie, et les éditions répétées qui en avaient paru, il y retouchait, corrigeait et ajoutait sans cesse, dès qu'il en avait le loisir. Il fit même plusieurs voyages pour recueillir les conseils des hommes les plus éclairés et les plus célèbres de ce temps-là, tels entre autres que le *Bembo*, le *Molza*, le *Navagero*, ses rivaux dans cet art où la rivalité éteint souvent jusqu'à la bienveillance, et cependant ses intimes et fidèles amis. Profitant de leurs avis, des critiques qui avaient été faites de son poëme et de ses propres réflexions, il le fit reparaitre en 1532, avec des changements et des additions considérables, en quarante-six chants, et tel enfin qu'il est resté.

Quelque soin qu'il prît de cette édition, l'exécution typographique en fut si détestable, que, selon l'expression de l'un de ses frères, dans une lettre au cardinal *Bembo* (1), il se plaignit hau-

(1) Lettre de *Galasso Ariosto* à *P. Bembo*, du 3 juillet 1533, vol. Ier. des *Lettere di diversi al Bembo*.

tement d'être assassiné par l'imprimeur. Il en conçut beaucoup de chagrin; il projetait même une nouvelle édition quand il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Il ne faut croire, ni avec le *Pigna*, que depuis qu'il eut perdu la faveur du cardinal Hippolyte, les chagrins, les distractions, les affaires l'empêchèrent pendant quatorze ans de s'occuper de poésie, et de travailler à son poëme; ni avec le *Giraldi*, que pendant seize années entières, il ne passa pas un seul jour sans y toucher, ou au moins sans y penser (1); mais il est évident que si, au lieu de cette injuste disgrâce, il eût reçu les récompenses qu'il avait droit d'attendre, si le mauvais état de sa fortune et de celle de sa famille l'eût moins tristement occupé, s'il avait eu moins d'embarras, d'inquiétudes, de procès, si le duc même, qui ne cessa point de l'aimer, avait su faire autre chose pour lui que l'employer à des commissions difficiles, ou à des travaux, littéraires si l'on veut, mais de commande, auxquels son génie se pliait, mais qu'il ne lui demandait pas, s'il eût eu enfin la délicatesse de lui procurer ce loisir sans trouble qui est l'unique ambition des véritables amis des Muses, et dont ils jouissent si

(1) Note manuscrite ajoutée par le *Giraldi* sur un exemplaire de ses *Discorsi intorno al comporre de' Romanzi*, que possédait M. *Barotti*, et qu'il cite dans ses notes sur la vie de l'Arioste.

rarement, le *Roland furieux*, tout excellent qu'il est, aurait été bien plus parfait encore.

On attribue au travail forcé qu'exigea de l'Arioste cette dernière édition de son poëme la maladie dont il fut attaqué, maladie trop ordinaire aux gens de lettres (1), et qui en conduit un grand nombre au tombeau par le chemin de la douleur. Les médecins, et il en eut malheureusement trois, lui ordonnèrent, dit-on, des boissons apéritives qui lui ruinèrent l'estomac: pour le rétablir, il recourut à d'autres remèdes; enfin, il se travailla si bien qu'il tomba dans l'étisie, et mourut après huit mois de souffrances, dans le neuvième mois de sa cinquante-huitième année (2). Son corps fut porté de nuit et enterré avec la plus grande simplicité, dans la vieille église de St.-Benoît, comme il l'avait expressément demandé. Ses cendres restèrent quarante ans dans cette humble sépulture, où l'on ne voyait d'autre ornement que les vers latins et italiens dont tous les poètes voyageurs s'empressaient de faire hommage à leur maître. En 1572, un gentilhomme ferrarais, nommé *Agostino Mosti* (3), qui avait été dans sa pre-

(1) C'était une obstruction à la vessie.

(2) Le 6 juin 1533. M. *Barotti* établit très solidement cette date, et réfute celles du *Fornari*, du *Pigna*, etc.

(3) Et non pas *Agostini*, comme l'a dit l'auteur de la Vie de l'Arioste qui est en tête du sixième volume de la traduction du *Roland furieux*, publiée à Paris en 1787.

mière jeunesse disciple de l'Arioste, lui fit ériger à ses frais, dans la nouvelle église des Bénédictins, un tombeau en très beau marbre, orné de figures et d'autres embellissements, surmonté du buste du poète (1). Il y transporta de ses propres mains les restes de son maître, le jour même de l'anniversaire de sa mort, et ce ne fut pas sans les arroser de ses larmes. Les religieux de cette maison l'accompagnèrent de leurs chants, et donnèrent la plus grande solennité à cette cérémonie touchante. C'est à de pareils traits qu'on reconnaît une religion humaine et charitable, et non aux fureurs d'un clergé fanatique refusant la sépulture à un grand poète (2), et forçant ses cendres vénérables à chercher un asyle obscur loin de la capitale d'un grand empire qu'il avait, pendant soixante ans, éclairé par ses lumières,

(1) On y lisait au-dessous de l'inscription nominale et votive, ces huit vers latins composés par *Lorenzo Frizoli :*

Heic Areostus est situs, qui comico
Aures theatri sparsit urbanas sale,
Satyraque mores strinxit acer improbos;
Heroa culto qui furentem carmine
Ducumque curas cecinit, atque prælia;
Vates coronâ dignus unus triplici,
Cui trina constant quæ fuere vatibus
Graiis, latinis, vixque etruscis, singula.

(2) A Paris, en 1778.

enchanté par ses chefs-d'œuvre, et honoré par son génie.

Enfin, quarante autres années après, Louis Arioste, petit-fils du poète, fit élever à sa mémoire un monument beaucoup plus riche que le premier. Les marbres, les statues, l'architecture, tout y est magnifique (1). Les cendres de l'Arioste

---

(1) L'inscription gravée sur ce second tombeau est plus emphatique que la première, et ne la vaut pas. L'Arioste en avait fait lui-même une autre ; le ton badin qu'il y avait pris a sans doute empêché de l'employer sur l'un et sur l'autre de ces deux monuments ; mais c'est ce ton même qui la rend curieuse, et qui doit engager à la recueillir.

Ludovici Areosti humantur ossa
Sub hoc marmore, seu sub hâc humo, seu
Sub quidquid voluit benignus hæres,
Sive hærede benignior comes, sive
Opportuniùs incidens viator,
Nam scire haud potuit futura, sed nec
Tanti erat vacuum sibi cadaver
Ut urnam cuperet parare vivens ;
Vivens ista tamen sibi paravit
Quæ inscribi voluit suo sepulchro,
Olim si quod haberet is sepulchrum,
Ne cum spiritus exili peracto
Præscripti spatio misellus artus,
Quos ægrè antè reliquerat, reponet,
Hac et hac cinerem hunc et hunc revellens,
Dum norit proprium, diu vagetur.

(Mazzuchelli, *ub. supr.*)

y furent transportées de nouveau, et y sont restées depuis. Il n'est point de voyageur qui ne les visite avec respect. Des souverains mêmes y ont porté leur tribut d'admiration. L'empereur Joseph II, en 1769, passa rapidement à Ferrare. Il n'y resta qu'une heure, et ne sortit de son hôtel que pour aller voir le tombeau de l'Arioste. Les Muses italiennes n'ont pas manqué de consacrer cette visite impériale (1), aussi honorable à l'empereur qu'au poète.

L'Arioste avait une belle figure, les traits réguliers, le teint vif et animé, l'air ouvert, bon et spirituel. Sa taille était haute et bien prise, son tempérament robuste et sain, si l'on en excepte un catharre dont il fut quelquefois attaqué. Il aimait à se promener à pied, et ses distractions causées par les méditations, la composition ou les corrections dont il était continuellement occupé, le menaient souvent plus loin qu'il n'en avait eu le projet. C'est ainsi que par une belle matinée d'été, voulant faire un peu d'exercice, il sortit de Carpi qui est entre Reggio et Ferrare, mais beaucoup plus près de Reggio, et qu'il arriva le soir à Ferrare en pantouffles et en robe de chambre, sans s'être arrêté en chemin.

Sa conversation était agréable, piquante et

---

(1) Voyez un sonnet italien et deux épigrammes latines rapportées par M. *Barotti*, dans sa Vie de l'Arioste.

respirait la franchise et l'urbanité autant que l'esprit. Ses bons mots étaient pleins de sel ; sa manière de raconter était originale et plaisante, et ce qui manque rarement son effet, quand il faisait rire tout le monde, il était lui-même fort sérieux. Les auteurs qui ont écrit sa vie avec le plus de détail le représentent doué de toutes les qualités sociales, sans orgueil, sans ambition, réservé dans ses discours et dans ses manières, attaché à sa patrie, à son prince, et surtout à ses amis; aimant la solitude et la rêverie ; sobre, quoique grand mangeur, et sans goût pour les mets recherchés, comme pour les repas bruyants. Ils le représentent aussi, peu studieux et ne lisant qu'un petit nombre de livres choisis (1) ; travaillant peu de suite, très difficile sur ce qu'il avait fait, corrigeant ses vers et les recorrigeant sans cesse. Depuis qu'il eut formé le dessein de faire un poëme épique, il joignit à ses études poétiques l'histoire et la géographie. Ses connaissances géographiques surtout s'étendaient aux plus petits détails ; on le voit par ceux où il se plaît à entrer quand il fait voyager ses héros; et dans ce genre d'épopée, les héros voyagent souvent.

L'Arioste aimait les jardins et les traitait comme ses vers, ne se lassant jamais de semer, de

(1) Il aimait surtout Catulle, Virgile, Horace et Tibulle, et ne cessait de les relire.

planter, de transplanter, de changer la distribution des carrés et des allées. Il lui arrivait souvent de prendre une plante pour l'autre ; il élevait comme précieuses les herbes les plus communes, et les voyait éclore avec une joie d'enfant, pour n'y plus songer le lendemain. Il avait un autre goût plus cher, celui de bâtir et de faire dans sa maison des changements continuels; et il plaisantait souvent sur le malheur de ne pouvoir changer aussi facilement et à aussi peu de frais sa maison que ses vers. Il avait fait graver sur l'entrée ce joli distique latin :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

Tout homme sage peut aimer à les traduire ainsi librement pour sa propre maison.

Petite, mais commode, elle est faite pour moi :
Rien de honteux ne l'a souillée (1),
Personne ne m'y fait la loi (2),
Et de mes propres fonds enfin je l'ai payée.

---

(1) On transporte ici au moral ce qui est au physique dans le latin, *sed non sordida ;* rien n'empêche qu'une maison propre ne soit aussi une maison pure.

(2) L'Arioste, en disant que sa maison n'est dépendante de personne, *nulli obnoxia*, veut indiquer par-là sa propre indépendance, dont il ne jouissait qu'en l'habitant. A la cour, il était esclave ; dans sa maison il se sentait libre. C'est là le vrai sens de l'expression latine. J'en fais ici l'observation pour une raison par-

Ce dernier trait n'est pas indifférent. Il prouve que Paul Jove et d'autres auteurs ont eu tort de dire que l'Arioste dut cette maison aux libéralités du duc Alphonse (1), et que Tiraboschi a eu tort de le répéter (2). L'Arioste n'aurait certainement pas déclaré publiquement sous les yeux du duc qu'il avait payé cette maison de son argent, *parta meo ære*, s'il avait dû au duc lui même les moyens de la bâtir. Bien plus, on pourrait croire que ce vers n'est pas exempt d'une légère malignité. Dans la position où était l'Arioste avec le souverain de Ferrare, il fallait

ticulière. Dans l'article Arioste, de la *Biographie universelle*, j'avais rendu en prose *sed apta mihi*, *sed nulli obnoxia*, par ces mots français : *mais commode pour moi*, *mais qui ne dépend de personne*. Quelqu'un crut que je m'étais trompé, qu'*obnoxia* signifiait *incommode*, et non pas *sujette*, *dépendante*, qui en est pourtant le véritable sens et même le seul. Il indiqua son observation par ces mots, *incommode à personne*, en marge de mon manuscrit ; je n'y eus aucun égard ; mais à l'impression, l'observation qui n'était point rayée, passa, comme il arrive souvent, dans le texte. Je n'en ai été averti que par le grand bruit qu'on a fait de cette faute, dans un prétendu *Examen de la Biographie universelle*. Le vers français auquel se rapporte cette note, et auquel je n'ai rien changé, prouve assez quelle était l'expression dont je m'étais servi pour rendre les mêmes mots latins, dans ma traduction en prose.

(1) P. Jov., *Elog. Viror. Litter. illustr.*

(2) *Stor. della Letter. ital.*, t. VII, part. I, p. 34.

que l'inscription de sa maison contînt un remercîment ou un reproche.

L'Arioste obtint non seulement la bienveillance, mais l'amitié de tous ceux des hommes puissants de son siècle qui avaient le goût des lettres et l'esprit cultivé. Les cardinaux Médicis, Farnèse, *Bembo*, et surtout *Bibbiena*, les ducs d'Urbin et de Mantoue, le marquis *del Vasto*; le duc Alphonse lui-même, et dans toutes ces cours les hommes de lettres et les poètes qui y brillaient, oubliant la vanité du rang et les rivalités littéraires, semblaient lui pardonner la supériorité de son génie en faveur de ses qualités aimables.

Il est faux qu'il ait été couronné solennellement à Mantoue par l'empereur Charles-Quint, comme l'ont prétendu quelques biographes (1). Cet empereur ne s'amusait pas à couronner des poètes; et s'il est vrai que l'on ait retrouvé un de ses diplômes où l'Arioste ait été traité de poète lauréat (2), c'est dans ce diplôme même que consistait cette sorte de couronnement : c'était une pièce de chancellerie qui s'expédiait sans conséquence; et le laurier qu'elle décernait n'est pas celui qui a rendu le nom de l'Arioste immortel.

---

(1) Son fils *Virginio* dit positivement, dans les notes rapportées par M. *Barotti* : *Egli è una baja che fosse coronato.*

(2) Voyez Mazzuchelli, *Scrit. ital.*, *loc. cit.*

On voit par mille endroits de ses ouvrages qu'il aimait beaucoup les femmes et qu'il les connaissait parfaitement; mais s'il avoue souvent qu'il les aime, il ne nomme, ni ne désigne même jamais l'objet ou les objets particuliers de cet amour. On ne sait si ce fut de la même ou de deux différentes maîtresses qu'il eut deux enfants naturels, *Virginio* qui prit l'état ecclésiastique et obtint de bons bénéfices, et Jean-Baptiste, capitaine dans les troupes du duc de Ferrare. L'Arioste fut toujours sur l'article de la galanterie d'une discrétion rare chez les poètes; et c'est peut-être pour se rappeler sans cesse à l'exercice de cette vertu qu'il avait sur son encrier de bronze un petit Amour en relief, qui posait sur ses lèvres l'index de sa main droite et semblait commander le silence (1).

Sa plus forte passion peut-être fut celle qu'il éprouva pour une jeune veuve très belle et très sage, dont il devint amoureux à Florence, lorsqu'il y alla pour voir les fêtes auxquelles l'exaltation du pape Léon X donna lieu (2). Elle se nommait Genèvre. N'osant la nommer publiquement, il se dédommagea de cette contrainte en donnant le nom de Genèvre à l'héroïne de l'un des plus

(1) Il est gravé dans la Vie de l'Arioste écrite par *Barotti*, ainsi que sa maison, son tombeau, sa chaise, et un *fac-simile* de son écriture.

(2) Voyez dans ses *Rime* la *canzone* I.

touchants épisodes du *Roland furieux*. C'est elle qu'il chante sans la nommer dans plusieurs de ses poésies lyriques, ou de ses *rimes*, poésies dont on parle peu, parce que le grand éclat du *Roland* les a pour ainsi dire effacées, mais qui, loin d'être inférieures à celles du *Bembo*, et du *Casa*, dont on parle beaucoup, joignent à ce que pouvaient mettre dans leurs vers ces deux hommes de talent et de goût, ce que l'Arioste mettait dans tout ce qui sortait de sa plume, la grâce qu'ils ont rarement et le génie qui leur manque.

Nous retrouverons donc l'Arioste au nombre des premiers poètes lyriques qui fleurirent dans ce beau siècle, rétablissant avec eux le style pur, élégant, harmonieux qui paraissait presque oublié depuis Pétrarque; nous le retrouverons parmi les poètes comiques, disputant au cardinal *Bibbiena* son ami, et la supériorité de talent, et même l'antériorité de date; nous le retrouverons enfin, et le premier de tous, entre les poètes satiriques, créateur de la satire italienne, marchant sur les pas d'Horace, amusant comme lui ses lecteurs des moindres particularités de ses mœurs et de sa vie, censeur malin, mais sans fiel, et commençant presque toujours par essayer sur lui même la pointe du trait dont il veut blesser les autres. C'est maintenant comme poète épique que je dois le considérer. Le résultat de

l'examen où je vais entrer prouvera, je ne crains point de l'annoncer, qu'il est dans le premier des genres de poésie le premier des poètes modernes, et qu'ayant appliqué son talent et son génie à un genre d'épopée que les deux grands épiques anciens ne connaissaient pas, il est trop difficile de juger à quelle distance on doit le placer, ou même si l'on doit réellement le placer au-dessous d'eux.

Observations préliminaires.

Lorsque ne connaissant d'autres poëmes épiques que ceux d'Homère et de Virgile, et d'autres théories de l'épopée que les règles tracées dans les anciennes poétiques, on lit pour la première fois l'*Orlando furioso* de l'Arioste, sans s'y être préparé par la lecture des poëmes modernes qui précédèrent le sien, on reçoit à la fois deux impressions opposées. On est saisi d'admiration pour l'imagination prodigieuse qui paraît avoir créé des machines poétiques si nouvelles, un merveilleux si surprenant, si varié, si fécond en peintures agréables et en riches descriptions, en même temps qu'il est si différent du merveilleux qu'avaient épuisé les poètes grecs et latins; mais on se trouve comme ébloui de la diversité des objets, de leur succession rapide, de leur étonnante multiplicité; l'intérêt que tant de moyens

contribuent à faire naître semble près d'expirer à chaque instant, parce que sans cesse il se partage; mais la curiosité toujours excitée le ranime et le soutient; l'imagination exaltée par le grand et par l'héroïque est tout à coup rabaissée par des objets vulgaires, ou amusée par des contes plaisants; l'esprit qui n'est point habitué à ces contrastes, n'en trouvant ni l'exemple dans aucune épopée, ni le précepte dans aucune poétique, est tenté, malgré le plaisir qu'il éprouve, d'exclure du nombre des poëmes épiques un ouvrage qu'il trouve si peu conforme et aux poëmes d'Homère et aux principes d'Aristote. C'est, comme nous l'avons vu, ce qui était arrivé à Voltaire lui-même; mais nous avons vu aussi qu'il revint de son erreur.

Quand on arrive au contraire au *Roland furieux* par le chemin qui nous y a conduits, l'admiration que l'on sent pour son auteur n'est peut être pas moindre, mais elle est d'une autre espèce. On voit qu'il fut loin d'être l'inventeur de ce genre où il excelle; que la route lui était tracée; que le fonds de la plupart de ses fables était trouvé; que les formes mêmes qui paraîtraient le plus lui appartenir étaient employées avant lui, mais que tout cela existait en quelque sorte sans vivre, et que le génie de l'Arioste fut pour cette masse encore inerte le souffle créateur ou le flambeau de Prométhée.

D'un autre côté, on commence à soupçonner que ces prétendues contradictions entre lui et le prince des poètes épiques, entre les règles qu'il s'est faites et celles qu'avait tracées le premier législateur du Parnasse, pourraient bien n'être qu'apparentes; que l'épopée, telle qu'il l'a traitée, étant d'une espèce particulière et inconnue aux anciens, s'il a fait des fables de son temps un usage aussi heureux qu'Homère des fables du sien, s'il a observé, dans ce genre nouveau, des convenances que l'on puisse convertir en règles et en préceptes, comme Aristote convertit celles que l'instinct du génie avait dictées à Homère, on ne peut réellement s'armer contre lui ni d'Homère ni d'Aristote.

Si l'on veut changer ce soupçon vague en idée nette et distincte, voici peut-être le fil de raisonnements que l'on peut suivre. Il doit nous conduire à reconnaître comment dans ce nouveau genre de poëmes, c'est-à-dire dans le roman épique, l'épopée a pu se dispenser de suivre les règles connues, ou du moins leur donner une grande extension sans les enfreindre.

On en convient universellement aujourd'hui, nous n'avons qu'un fragment de la Poétique d'Aristote, soit qu'il ne l'ait point achevée, soit que ce qui manque se soit perdu. Dans ce qui nous reste, il ne traite que de la poésie en général, de la tragédie et du poëme épique. Relative-

ment à ce dernier, il se borne à parler de l'héroïque, et n'emploie presque jamais pour le désigner que le mot *épique* ou *épopée*, quoiqu'il doive y avoir et qu'il y ait effectivement plusieurs sortes d'épopées, dont une seule est purement héroïque.

D'après l'étymologie même du mot, le titre de poëme épique convient à tout poëme qui contient le *récit* d'une action soit héroïque, soit commune: *épique* est le genre, *héroïque* est l'espèce; les règles qu'Aristote a établies pour l'espèce doivent-elles être appliquées à tout le genre? Ses préceptes sont inattaquables; ce sont ceux du génie et du goût; mais sans nous en écarter donnons-leur toute l'extension qui leur convient; nous en verrons sortir plusieurs espèces de poëmes dont il n'a fait aucune mention, mais que lui-même reconnaîtrait pour des poëmes et de véritables épopées, puisqu'ils sont déduits de ses principes, et que, pour employer les termes de l'école, il en a parlé, sinon explicitement, du moins implicitement.

Le récit d'une action illustre est la matière de l'épopée, et la représentation de cette action est le sujet de la tragédie: la comédie, au contraire, a pour sujet la représentation d'une action populaire ou commune. Voilà ce que dit Aristote. Ajoutons à cela que le récit d'une action populaire ou commune peut fournir une autre espèce de poëme dont il ne parle pas; tel était le *Mar-*

gitès d'Homère, qui, selon Aristote lui-même, fut l'origine de la comédie, comme l'*Iliade* le fut de la tragédie; car pourquoi serait-il moins permis de raconter en vers une action commune qu'une action illustre?

Ce n'est pas tout. Quelques poètes dramatiques, comme Plaute, par exemple, ont mêlé dans leurs représentations des personnes illustres ou héroïques, avec des personnes de basse condition et des gens du peuple. Faisons dans le récit ce que Plaute a fait dans la représentation, et nous aurons une troisième sorte d'épopée, dont Aristote n'a rien dit, mais qui est déduite de ses principes. Voilà donc la poésie représentative ou dramatique divisée en trois espèces, selon qu'elle *représente* des actions illustres ou des actions communes, ou enfin des actions illustres et communes mêlées ensemble, d'où naîtront la tragédie, la comédie et la tragi-comédie : voilà aussi la poésie narrative ou épique également divisée en trois espèces, selon qu'elle *raconte* l'une ou l'autre de ces trois sortes d'actions. La première sera l'héroïque ou l'épique d'Aristote, telle que l'*Iliade;* la seconde ressemblera au *Margitès*, ou à l'idée que la tradition nous donne de ce poëme qui s'est perdu, et elle ne racontera que des actions communes; la troisième racontera des actions communes et des actions héroïques, et ses personnages seront moitié nobles, moitié popu-

laires, à peu près comme l'*Odyssée*, ou comme serait, si l'on veut, un poëme où il y aurait encore plus d'actions et de personnes communes.

Chacune de ces espèces peut se subdiviser encore. Et comment établir des règles qui puissent convenir en même temps à tant d'espèces différentes? Homère s'était tracé un plan pour l'*Iliade*: il s'en traça un autre pour l'*Odyssée*; celui du *Margitès* qu'on lui attribue ne ressemblait sans doute ni à l'un, ni à l'autre. L'*Amphiaraüs* et l'*Amazonéide*, s'il est vrai qu'il les eut composés, n'avaient peut-être aucun rapport avec les trois premiers; et sans parler de la *Batrachomyomachie*, qui, soit qu'elle appartienne à un autre poëte, soit même qu'on la regarde comme son ouvrage, n'est évidemment qu'une parodie de ses grands poëmes, si ce génie fécond avait, comme l'assurent quelques auteurs, enfanté jusqu'à dix-huit poëmes (1), peut-être avait-il dans chacun

(1) La *Petite Iliade*, la *Phocœide*, les *Cercopes*, les *Epiciclides*, la *Prise d'OEcalie*, les *Cypriaques*, les *Épigones* ou la *Prise de Thèbes*, etc. Selon le Quadrio (*Stor. e rag. d'ogni Poësia*, t. VI, p. 648), on lui en a attribué plus de quarante. C'est, comme l'observe *Cesarotti* (*Ragionam. Storic. critic.*, en tête de sa traduction de l'*Iliade*, éd. de Pise, t. I, p. 127), c'est ce qui pourrait faire paraître moins étrange l'opinion de *Vico*, qu'Homère était un nom générique qui représentait l'idée abstraite du poëte épique, et auquel on rapportait, dans l'antiquité, tous les individus particuliers du même genre.

suivi une marche particulière, et mélangé de diverses façons le caractère des personnes et des actions, l'héroïque et le populaire, le plaisant et le sérieux.

C'est précisément ce qu'on a fait dans le roman épique. Des personnes de tout rang, des événements de toute espèce, des batailles, des combats singuliers, des scènes domestiques, des intrigues d'amour, des voyages; des héros, des chevaliers, des rois, des villageois, des ermites, des reines et des femmes enlevées, des amantes abandonnées, des femmes guerrières, des fées, des magiciens, des démons, des géants, des nains; des chevaux volants, des montagnes de fer ou d'acier, des palais enchantés, des jardins délicieux, des déserts; enfin, tout ce que la nature produit, tout ce que l'art invente et tout ce que peut créer l'imagination la plus riche, ou si l'on veut la plus folle, tout cela est admis dans l'épopée romanesque, et y peut entrer à la fois.

Supposons qu'on retrouvât le manuscrit d'un poëme grec inconnu jusqu'à présent, et qu'au style, à la manière, aux opinions mythologiques, aux traits d'histoire mêlés avec la fable, on le reconnût pour être une des productions d'Homère; supposons encore que dans ce poëme il se fût proposé de célébrer une des plus illustres familles de la Grèce, mais qu'il eût voulu masquer ce dessein et ne le présenter en apparence que comme

épisodique ; qu'il eût attaché cette partie principale de son sujet à une époque devenue fameuse, soit par l'histoire, soit par les fictions des autres poètes ; qu'il eût choisi dans cette époque un héros célèbre, sur lequel il eût feint et même promis par son titre, de vouloir fixer l'attention et l'intérêt ; qu'il eût rassemblé un grand nombre d'autres épisodes, les uns naturels et touchants, les autres extraordinaires et merveilleux, d'autres enfin hors de toute croyance et plus étrangers encore à l'ordre naturel des choses que les breuvages de Circé, les Syrènes, les Lestrigons et le Cyclope ; qu'avec des personnages héroïques, tels qu'Ulysse, Agamemnon, Hector, Achille, Diomède, etc., il en eût mêlé de vulgaires et de bas, tels qu'Eumée, Mélanthius, les suivantes de Pénélope et le mendiant Irus, mais en plus grand nombre encore, et répandus plus universellement dans la machine du poëme, et qu'habile comme il l'était à peindre la nature, il eût aussi fidèlement imité les mœurs des gens du peuple que celles des rois et des héros.

Supposons enfin que pour donner à cet ouvrage un caractère particulier, au lieu de se cacher sans cesse, comme dans ses autres poëmes, derrière ses personnages, de les faire mouvoir sans se montrer lui-même, et d'attacher le lecteur par l'illusion d'une action continue et fidèlement représentée, il eût au contraire imaginé de se mettre

lui-même en scène, de débiter librement des faits, tantôt naturels et tantôt fantastiques, ou des réflexions analogues à ces faits mêmes, de passer d'un sujet à un autre, comme on le fait en racontant de vive voix, mais de ne perdre de vue son principal objet que pour le retrouver et le reprendre à son gré, d'exciter la curiosité et de la satisfaire ou de la tromper tour à tour, de conserver dans les récits mêmes les plus sérieux cet air d'aisance et quelquefois moitié plaisant, d'un esprit fécond et facile, qui se joue de ce qu'il raconte et de ce qu'il invente. Quel serait le jugement qu'on porterait de cet ouvrage? Qui oserait dire à Homère: Vous avez fait un mauvais poëme, et il est mauvais parce qu'il ne ressemble ni à votre *Iliade*, ni à votre *Odyssée*: nous avions établi, d'après la première, des règles qui convenaient un peu moins à la seconde, mais qui ne vont point du tout à cette production nouvelle. Nous ne réformerons pas nos lois: nous avons trop long-temps soutenu qu'elles étaient les seules justes et raisonnables, il est plus simple de nier que l'ouvrage soit de vous, ou de soutenir que lorsque vous l'avez fait vous étiez en délire.

Sans nous embarrasser de ce qu'Homère pourrait répondre, voyons quels rapports le *Roland furieux* peut avoir avec un poëme de cette espèce: entrons mieux qu'on n'a fait jusqu'ici dans l'esprit de cet ouvrage; tâchons de distinguer ce qu'il a

de commun avec les anciens, et la teinte particulière qu'il a reçue, tant du génie de son auteur que des fictions et des idées adoptées de son temps.

*Analyse de l'*ORLANDO FURIOSO.

Nous avons suivi dans leur développement successif les idées de ces fictions poétiques, depuis l'époque où elles amusaient le peuple dans les places publiques et dans les rues, jusqu'au temps où le *Bojardo*, y ajoutant des inventions plus riches et plus élégantes, mettant plus de décence dans les mœurs que le *Pulci*, plus d'art et de grandeur dans son plan, plus de gravité dans ses pensées et dans son style, donna le premier type de ce que devait être le roman épique, et ne laissa plus qu'un pas à faire pour le porter à sa perfection. Ce pas était encore immense; l'Arioste était destiné par la nature à le franchir. Le tableau de sa vie et de ses études nous a fait voir tout ce qu'une excellente culture avait ajouté à ses dispositions naturelles, par quels degrés il fut conduit à cette grande entreprise, la position où il était quand il la forma, ce qui détermina le choix de son sujet, et le but qu'il se proposa dans la contexture et dans la disposition de sa fable. Ce fut de célébrer l'origine de la maison d'Este. Heureuse maison, que rendirent fameuse les deux plus grands poètes de l'Italie,

mais qui paya d'ingratitude ceux à qui elle dut une partie de sa gloire, comme pour apprendre à jamais aux poètes le fond qu'ils doivent faire sur la faveur des grands !

L'Arioste, en courtisan délicat, n'annonça pas d'abord son projet ; il ne donna point pour titre à son poëme le nom de Roger, que toutes les branches de la famille d'Este regardaient comme leur souche commune ; il n'en parla pour ainsi dire qu'accidentellement dans son invocation adressée au cardinal Hippolyte. Par une méthode qui lui est particulière, tout son début expose dans un ordre rétrograde les matières qu'il doit embrasser. Les amours et les exploits de Roger et de Bradamante, voilà le fond de son sujet : l'amour et la folie de Roland forment son principal accessoire ; il y joint d'autres exploits, d'autres amours, les faits d'armes, les aventures galantes d'une foule de dames et de chevaliers, mélange qui constitue essentiellement le roman épique, et qui le différencie de l'épopée proprement dite. Le public était alors enivré de la lecture des romans, et c'est un roman que le poète annonce d'abord par ce grand nombre d'objets qu'il promet de réunir (1). Le nom de Roland était devenu le

---

(1) *Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori*
Le cortesie, l'audaci imprese io canto, etc.
(C. I, st. 1.)

plus célèbre des noms romanesques, et l'Arioste s'engage ensuite à raconter de lui des choses que personne n'a encore dites ni en vers ni en prose (1). Enfin il promet au cardinal Hippolyte de chanter ce Roger, le premier héros de sa race (2).

L'amante de Roger, la courageuse et sensible Bradamante est mise en scène dès le premier chant, et c'est par leur union que le poëme se termine. Les enchantements, les malheurs et les divers obstacles qui les séparent font le nœud de l'action: l'événement heureux qui détruit tout ce qui s'oppose à leur bonheur fait le dénoûment; tout le reste est épisodique. C'est à cette fable principale que l'Arioste a lié toutes les prédictions faites pour flatter la maison d'Este ou pour intéresser sa nation. Ces prédictions sont reprises jusques à quatre fois dans le cours du poëme; c'est toujours Roger et Bradamante qu'elles regardent, et presque toujours à Bradamante qu'elles sont faites. Les trois derniers chants sont entièrement consacrés à réunir les deux amants. On ne perd plus Roger de vue; on partage ses périls, son in-

(1) *Dirò d'Orlando in un medesmo tratto*
Cosa non detta in prosa mai nè in rima. (St. 2.)

(2) *Voi sentirete fra i più degni eroi*
Che nominar con laude m'apparecchio,
Ricordar quel Ruggier che fu di voi
E de' vostri avi illustri il ceppo vecchio. (St. 4.)

croyable générosité, son désespoir et son bonheur. C'est la dernière impression qui reste du poëme, dont sa victoire sur le terrible Rodomont forme le dénoûment. S'il n'en était pas le véritable héros, le retour si fréquent de son apparition, ou plutôt sa présence presque continuelle, l'attention sans cesse ramenée sur lui, sur son amante et sur leurs descendants, seraient des répétitions trop importunes, des fautes trop choquantes et trop nombreuses contre la convenance et contre le goût, ou plutôt le poëme entier serait une faute.

L'événement célèbre auquel l'Arioste attache cette intrigue principale est la guerre des Sarrazins contre Charlemagne, guerre fabuleuse, mais qui faisait alors le sujet de tous les romans. C'est avec un art admirable que, la reprenant au point où le *Bojardo* l'a laissée, il la conduit à sa fin, et qu'il y entrelace les amours et les exploits de Roger et de Bradamante. Les Français d'abord vaincus et assiégés dans Paris, et réduits aux dernières extrémités, repoussent ensuite les Sarrazins jusqu'en Provence, et les forcent enfin de s'embarquer pour l'Afrique. Le roi Agramant, chef général de l'entreprise, près d'arriver dans ses états, voit sa capitale embrasée et détruite: une tempête l'oblige à relâcher dans une petite île, où il meurt de la main de Roland.

La folie de ce Roland, qui sert de titre au poëme, n'en forme à proprement parler que le

prémier épisode. Sa passion constante pour l'ingrate Angélique, celle de cette reine pour Médor, la manière inattendue dont Roland en est instruit, les tourments qu'il éprouve, la démence qui en est la suite, la peinture énergique de cette fureur et de ses effets, le moyen extraordinaire qu'Astolphe emploie pour lui rendre son bon sens, et les détails ingénieux qui préparent cette cure singulière, font de ce long épisode, ou si l'on veut, de cette troisième partie de l'action, une des plus riches productions du génie poétique.

Après ces généralités qui donnent une idée trop imparfaite du vaste plan de ce poëme et de l'artifice avec lequel ces trois principales actions y sont conduites, voyons si nous ne pourrons pas en suivre plus particulièrement la triple intrigue, en la dégageant, et des retours qu'elle forme continuellement sur elle-même, et des épisodes secondaires qui s'y entremêlent à chaque instant. Il n'est pas rare de voir des personnes se plaire assez à la lecture de l'Arioste pour la recommencer plusieurs fois : il l'est beaucoup de trouver quelqu'un parmi les plus assidus de ces lecteurs, à qui il en reste dans l'esprit une idée nette, et qui s'en soit fait à soi-même une analyse un peu exacte. Celle-ci leur épargnera de la peine, et peut-être leur préparera de nouveaux plaisirs, à peu près comme ces dessins ou ces plans sans couleurs, mais fidèlement tracés, à l'aide desquels on

se rappelle agréablement les paysages qu'on a parcourus, et qui font que l'on jouit mieux de leurs aspects variés et de leurs divers points de vue, lorsqu'on y voyage encore.

Je me propose ici un but tout différent de celui que j'avais dans l'analyse du poëme de Dante; ma méthode différera de même. En traçant le plan de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, je citais et faisais ressortir les beautés dont ils sont remplis, et dont la plupart étaient entièrement inconnues, du moins en France. On y connaît beaucoup mieux les principales beautés de l'Arioste; mais l'ensemble, la marche, en un mot le plan général de l'*Orlando furioso* ne sont guère moins ignorés que ceux de la *Divina commedia.* C'est de cela uniquement que je vais m'occuper. J'analyserai toujours, sans jamais citer ni traduire. Les citations auront leur tour. S'il en résulte d'abord plus de sécheresse, moins d'agrément et de variété, on voudra bien me pardonner, pourvu qu'avec d'autres moyens, je ne sois pas moins utile.

L'Arioste a choisi avec beaucoup de discernement le point de l'action du *Bojardo* où il devait commencer la sienne. C'est lorsqu'une rixe s'étant élevée entre Roland et son cousin Renaud, tous deux amoureux de la belle Angélique, Charlemagne qui avait besoin d'eux pour la bataille qu'il allait donner, remet cette Beauté dangereuse

entre les mains du vieux duc de Bavière, et la promet pour récompense à celui des deux rivaux qui se sera le plus distingué dans cette journée (1). La bataille est perdue, l'armée chrétienne en déroute, le duc fait prisonnier. Dans cette déroute, Angélique quitte la tente où elle était en dépôt, monte à cheval et s'enfuit dans la forêt voisine. Elle y rencontre Renaud qui court à pied cherchant son cheval Bayard. On se rappelle qu'Angélique avait bu à la fontaine de la Haine, et Renaud à la fontaine de l'Amour (2). Dès qu'il l'aperçoit, il veut l'aborder; elle le reconnaît et s'enfuit à toute bride. Elle arrive au bord d'une rivière, où elle fait une autre rencontre. Le sarrazin Ferragus, baigné de sueur, avait voulu puiser de l'eau dans son casque, et l'y avait laissé tomber. Il cherchait à le ravoir, lorsqu'il entend les cris d'effroi que jette Angélique en fuyant Renaud qui la suit. Quoique sans casque, il s'élance au-devant de Renaud et l'attaque l'épée à la main. Angélique les laisse se battre et s'enfuit de plus belle. Les deux chevaliers s'en aperçoivent, suspendent leur combat, conviennent de le reprendre quand ils auront retrouvé celle qui en est l'objet, montent tous deux, l'un en

---

(1) J'ai observé dans l'extrait du *Bojardo* la différence qui existe ici entre la version de l'Arioste et la sienne; ci-dessus, p. 328.

(2) *Orlando innamorato*, c. III; ci-dessus, p. 305.

selle, l'autre en croupe, sur le cheval de Ferragus, et se mettent à la poursuite d'Angélique (1).

Bientôt le chemin se partage en deux. Incertains de celui qu'elle a pu prendre, ils se séparent. Renaud s'enfonce dans la forêt; Ferragus revient au bord du fleuve d'où il était parti. Il recommence à chercher avec une longue perche son casque qui y était tombé. Tout à coup l'ombre de l'Argail, de ce jeune frère d'Angélique, qu'il avait tué peu de temps auparavant, et dont il avait jeté le corps précisément en cet endroit, s'élève du milieu du fleuve, tenant d'une main le casque que Ferragus lui avait alors promis d'y rapporter dans trois jours. Il lui reproche son manque de parole, et disparaît avec son casque; action particulière que le *Bojardo* avait commencée (2), et que l'Arioste, en passant, termine ainsi.

Cependant Angélique fuyant à travers la forêt et n'en pouvant plus de lassitude, était descendue dans un bosquet où des arbres et des buissons fleuris formaient le plus délicieux ombrage. Elle entend un chevalier qui, se croyant seul, poussait des soupirs et se plaignait de sa destinée. C'était Sacripant, roi de Circassie, qui après l'a-

(1) *Orlando furioso*, c. I. C'est-là qu'est ce trait charmant devenu proverbe :

O gran bontà de' cavalieri antiqui! etc., st. 22.

(2) *Orlando innamorato*, c. III; ci-dessus, p. 303.

voir défendue en Orient lorsqu'elle était assiégée dans Albraque sa capitale (1), était passé en Occident pour la suivre, et croyait l'avoir entièrement perdue. Angélique pense qu'il peut la servir encore, la sauver des poursuites de Renaud, et la reconduire dans ses états. Elle sort du lieu où elle était cachée, aborde Sacripant, et lui montre les dispositions les plus favorables. Il se préparait à en profiter plus qu'elle ne le voulait peut-être, lorsqu'il est interrompu par l'arrivée d'un chevalier, couvert d'une armure aussi blanche que la neige. Sacripant le défie au combat. Au premier coup de lance, ce chevalier l'abat, le laisse étendu sur le sable, et poursuit fièrement sa route. Un courrier qui vient à passer apprend au triste Circassien que ce chevalier blanc est une femme, ou plutôt une jeune fille, la belle et invincible Bradamante (2). Sacripant à peine relevé de sa chute, n'était pas encore revenu de sa honte, lorsqu'un autre chevalier survient à pied. C'est Renaud. Sacripant met pied à terre; nouveau combat, nouvelles terreurs d'Angélique, qui prend, comme à son ordinaire, le parti de monter sur le cheval de Sacripant et de s'enfuir (3).

---

(1) *Orlando innam.*, c. X.

(2) *Orlando fur.*, c. I, st. 69, 70.

(3) C. II.

Elle rencontre dans la forêt un vieil ermite, nécromant de son métier. Elle lui confie son extrême désir de quitter la France et de s'embarquer au plus vite, pour échapper aux poursuites de Renaud. L'ermite qui a ses vues, évoque un démon familier, et l'envoie sous la forme d'un valet tromper les deux chevaliers qui se battent pour Angélique. L'esprit follet leur affirme qu'elle a retrouvé Roland, qu'en ce moment il l'enlève en se moquant d'eux et retourne à Paris avec elle. Renaud, sans dire un mot, monte sur Bayard, que son instinct, qui approchait de l'intelligence humaine, avait ramené auprès de lui, et court au galop vers Paris. C'était le moment où Charlemagne, après la bataille qu'il avait perdue contre Agramant, rassemblait le reste de ses troupes, se préparait à soutenir un siége, et pensait à envoyer en Angleterre demander du secours. Il y députe Renaud, à qui cette commission est fort désagréable, mais qui part aussitôt pour la remplir.

Ce ne sont-là, pour ainsi dire, que les préliminaires de l'action ; c'est ici qu'elle commence à s'engager et que l'on a besoin, pour l'entendre dans l'Arioste, de se rappeler ce qu'on en a vu dans le *Bojardo*. Cette terrible Bradamante qui traite si rudement les chevaliers les plus braves, est cependant occupée d'un soin plus analogue à son sexe et à son âge. Elle va cherchant son cher Roger, qu'elle aime tendrement et qui l'aime

de même, quoiqu'ils ne se soient vus et parlé qu'une fois, le jour où ils furent séparés par une troupe de Sarrazins, et où elle se laissa emporter à la poursuite de celui qui l'avait blessée (1). A quelque distance du lieu où elle avait renversé Sacripant, elle trouve Pinabel, de cette perfide race de Mayence, ennemie de celle de Clairmont et de Montauban. Il la trompe, l'égare dans les montagnes et la précipite dans une caverne, où il croit qu'elle trouvera la mort (2). Elle y trouve au contraire le tombeau prophétique de Merlin, et la bonne magicienne Mélisse, à qui sa venue était annoncée, et qui, après lui avoir prédit et avoir fait passer sous ses yeux tous les héros futurs de la maison d'Este, qui doivent naître de son union avec Roger, lui enseigne ce qu'elle doit faire pour le retrouver et pour le tirer du château magique où le vieil Atlant, cet ancien guide de sa jeunesse, le tient de nouveau renfermé (3).

En passant de l'imagination du *Bojardo* dans celle de l'Arioste, Atlant s'est enrichi d'un hippogryphe, espèce de coursier ailé, sur lequel il s'élève dans les airs, et d'un bouclier enchanté qui jette un tel éclat lorsqu'il le découvre, que les yeux sont éblouis; on tombe privé de sentiment,

(1) *Orlando innam.*, l. III, c. V; ci-dessus, p. 332.

(2) *Orlando fur.*, c. II, st. 75 et pénult.

(3) C. III.

presque sans vie; le magicien saisit alors celui qui l'a osé combattre et l'emporte dans son château. Il n'existe qu'un seul moyen de vaincre cet enchantement, c'est de porter à son doigt l'anneau qui avait appartenu à la belle Angélique. Or, dans ce moment-là même le petit roi Brunel qui lui avait dérobé cet anneau (1), marchait vers le château d'Atlant pour en retirer Roger et le livrer au roi Agramant son général. Mélisse en instruit Bradamante et lui conseille de tuer Brunel, de s'emparer de l'anneau, et de faire pour son compte ce que ce fourbe voulait faire pour celui d'Agramant.

Bradamante, après avoir quitté Mélisse, trouve en effet le petit roi de Tingitane, mais elle répugne à tuer un homme vil, faible et sans défense; elle l'attache au pied d'un arbre, lui prend l'anneau d'Angélique, et marche vers le château d'Atlant (2). Arrivée là, elle suit de point en point les leçons de Mélisse, rompt l'enchantement, délivre Roger et avec lui Gradasse, Sacripant et quelques autres guerriers qui y étaient aussi retenus. L'enchantement détruit, Atlant et son château disparaissent, mais l'Hippogryphe reste; Roger a l'imprudence de le monter; l'Hippogryphe prend aussitôt son vol et l'emporte à travers les airs (3). L'Arioste usant du privilège, ou

(1) *Orlando innam.*, l. II, c. V; ci-dessus, p. 324.

(2) *Orlando fur.*, c. IV, st. 14.

(3) *Ibid.*, st. 46.

suivant une des lois du roman épique, a laissé Renaud embarqué pour l'Angleterre et assailli d'une tempête; il laisse ici Roger au haut des airs emporté par l'Hippogryphe, pour raconter les aventures de Renaud en Écosse où la tempête l'a jeté, ou plutôt l'aventure intéressante de la belle Genèvre, que Renaud venge d'une calomnie et sauve de la mort (1). Le poète revient ensuite à Roger, le retrouve en l'air sur son Hippogryphe, le ramène enfin vers la terre, et le conduit dans l'île enchantée d'Alcine (2).

Cette fiction est liée à celle de l'île de Falerine et de Morgane dans l'*Orlando innamorato* (3). La fée Alcine est sœur de la méchante fée Morgane et ne vaut pas mieux qu'elle. Elle retient pour son plaisir dans les délices et dans la mollesse les chevaliers qui tombent entre ses mains. Elle s'en dégoûte bientôt, et pour qu'ils n'aillent pas lui faire une mauvaise réputation par le monde, elle les change, selon son caprice, en arbres, en fontaines, en animaux ou en rochers. Le vieil Atlant, à qui Roger avait échappé, a imaginé ce nouveau moyen de l'écarter des dangers de la guerre. Il a eu l'art de le faire arriver dans cette île, et celui de fixer l'inconstante Alcine.

---

(1) C. IV, st. 51, jusqu'à la fin, tout le chant V, et les seize premières stances du chant VI.

(2) C. VI, st. 19.

(3) Voyez ci-dessus, p. 319 et 322.

Elle lui restera fidèle, et sent que désormais elle ne peut plus changer. Mais ce plan ne s'arrange point avec ceux de la bonne Mélisse, qui ne perd pas un instant de vue Roger et Bradamante. Elle instruit la fille d'Aymon du piége où est tombé son amant, et promet de l'en retirer. Elle ne demande pour cela que l'anneau d'Angélique, que Bradamante avait gardé. Avec ce talisman infaillible, déguisée sous la forme du vieil Atlant, elle va chercher Roger dans son île, le fait rougir de l'état où elle le trouve, et pour dissiper les fausses apparences qui l'ont séduit, elle lui met au doigt l'anneau magique. Roger revoit Alcine; il la revoit telle qu'elle est, c'est-à-dire qu'au lieu d'une jeune reine, belle et charmante, il reconnaît qu'il n'a eu affaire qu'à une vieille fée, chauve, édentée et ridée. Il la fuit avec horreur (1).

L'Arioste revient alors sur ses pas jusqu'à l'endroit où il a laissé Angélique seule dans un bois avec un vieil ermite, qui a sur elle des desseins peu conformes à son état et à son âge. Elle est exposée avec lui à une aventure qui n'est ni la plus agréable, ni la plus décente du poëme (2); surprise ensuite au bord de la mer par des cor-

(1) Le reste du chant VI, le chant VII tout entier, et les vingt-une premières stances du chant VIII.

(2) C. VIII, st. 30, 48 et 49.

saires et emmenée dans l'île d'Ebude, près de l'Irlande, pour être dévorée par un monstre marin (1). Le roi de cette île avait encouru la colère de Protée. Pour l'apaiser, il fallait exposer tous les jours au pied d'un rocher une jeune fille, que le monstre venait dévorer. Angélique y est conduite et attachée. Elle n'attend plus que la mort. Là, le poète l'abandonne, pour parler enfin de Roland (2), qui n'a point encore figuré dans l'action du poëme.

Il annonce dès le début le caractère passionné qu'il a voulu donner à ce héros. Ce n'est plus le Roland de la Chronique de Turpin et des premiers poëmes romanesques : c'est celui que le *Bojardo* a mis à sa place. C'est un amant plus encore qu'un chevalier, qui sacrifie à son amour la sûreté de son empereur, le salut même de sa patrie, en un mot, si préoccupé de sa passion qu'on ne sera pas surpris de voir cette forte préoccupation devenir une véritable folie.

Paris est assiégé et réduit à de telles extrémités, qu'une pluie miraculeuse a pu seule éteindre l'incendie que l'ennemi y avait allumé. Roland pendant la nuit est livré aux agitations et à l'insomnie. Ce n'est point du siége ni de l'incendie qu'il s'occupe, c'est d'Angélique. Il ne peut di-

---

(1) St. 51.
(2) St. 68.

gérer l'affront que lui a fait Charlemagne en lui ôtant des mains celle qu'il avait conduite en France à travers, tant de dangers. Elle s'est échappée ; à quoi sa beauté, sa jeunesse ne l'exposent-elles pas ? C'en est fait, il veut la suivre. Il ira pour la trouver jusqu'aux extrémités de la terre. Il se lève, prend des armes couvertes d'un vêtement noir, et quitte, pour n'être pas connu, ses enseignes ordinaires, où l'on voyait ce cartel, emblême de l'habit de deux couleurs dont il avait été vêtu dans son enfance (1). Il part seul, sans prendre congé, sans dire adieu ; il traverse le camp ennemi, et va cherchant dans toutes les provinces de France, la belle reine du Catay. Pendant tout l'hiver et une partie du printemps, il continue cette recherche. Enfin, il apprend en Normandie l'horrible usage de l'île d'Ebude. Une idée confuse que son Angélique peut y être exposée à une mort affreuse, le détermine à aller combattre le monstre et délivrer ce peuple malheureux. Il monte sur une barque, côtoye quelque temps la Bretagne et veut cingler vers l'île d'Ebude. Une tempête le jette en Zélande, où il est arrêté par l'aventure épisodique du barbare Cimosque, de Birène et de la belle et tendre Olimpie (2).

---

(1) St. 90. Voyez ci-dessus, p. 170.

(2) C. IX.

Cependant Roger avait vaincu tous les obstacles qu'Alcine avait voulu mettre à sa fuite : ferme dans son dessein, il était parvenu dans l'autre partie de l'île, où étaient les états de la fée Logistille, sœur d'Alcine et de Morgane, mais aussi bienfaisante et aussi sage qu'elles étaient méchantes, folles et perfides (1). C'est l'emblême allégorique de la Raison et de la Vertu, comme les deux autres le sont des Passions vicieuses et insensées. Roger instruit par les leçons de Logistille, remonte sur l'Hippogryphe, qu'il a appris d'elle à gouverner, comme on conduit sur terre un coursier docile. Il portait suspendu à l'arçon le bouclier magique d'Atlant, et à son doigt l'anneau enchanté que lui avait envoyé Bradamante. Il s'élève dans les airs et dirige son vol vers la France. En passant sur l'île d'Ébude, il aperçoit Angélique attachée nue sur le rocher, et déjà le monstre marin qui s'avance pour dévorer sa proie (2). Après lui avoir porté des coups que la dureté des écailles du monstre rend inutiles, il se rappelle son bouclier et son anneau. Le bouclier qui éblouit et endort tous ceux qui le regardent, suffira pour vaincre le monstre ; mais de peur qu'Angélique n'éprouve le même éblouissement, il descend d'abord auprès d'elle et lui passe au doigt l'anneau

(1) C. X.

(2) St. 91.

qui rompt tous les enchantements. A l'aspect du bouclier, le monstre s'assoupit; Roger, sans perdre de temps à le tuer, délie Angélique, et la fait monter derrière lui sur l'Hippogryphe, qui s'élève de nouveau dans les airs. On se rappelle dans quel état est Angélique. La beauté de toute sa personne et la jeunesse de son libérateur ont leur effet ordinaire. Il se détourne cent fois vers elle : les caresses qu'il se permet ne font qu'irriter ses désirs. Il change son plan de voyage, cherche des yeux le premier rivage où il voie des bois et des paysages agréables, et s'abat sur les côtes de Bretagne, dans un endroit délicieux. Son premier soin, dès qu'ils sont tous deux à terre, est de se débarrasser de ses armes. Angélique voit son dessein, mais que faire? Heureusement en baissant les yeux, elle aperçoit à son doigt l'anneau que Roger y avait mis (1). Elle le reconnaît; c'était le sien; c'était cet anneau précieux que Brunel lui avait dérobé jadis, et qui lui était rendu par ce cercle étonnant d'aventures. La vertu de cet anneau ne se bornait pas à détruire les enchantements; il en produisait un lui-même: en le mettant dans sa bouche on devenait invisible. Angélique le met sur-le-champ dans la sienne, et au moment où Roger se croit près de tout obtenir, il ne touche et ne voit plus rien. Pour comble de

(1) C. XI, st. 3.

malheur, l'Hippogryphe qu'il avait attaché à un arbre, rompt sa bride, s'envole et disparaît. Le pauvre Roger tout honteux reprend ses armes, et s'enfonce tristement dans la forêt (1).

Pendant ce temps-là, Roland avait terminé son expédition de Zélande, tué le cruel Cimosque, et réuni Birène à l'amoureuse Olimpie (2). Il se rembarque pour l'île d'Ebude; les vents tantôt trop lents et tantôt contraires l'en écartent long-temps. Il arrive enfin dans le moment où le monstre des mers allait s'élancer sur une nouvelle victime. Roland se sert pour le vaincre d'un moyen très extraordinaire (3). Il le tue enfin et s'empresse de délivrer la jeune Beauté qui était attachée nue sur le rocher, comme l'avait été Angélique. Il se trouve que c'est cette même Olimpie qu'il avait réunie à Birène, que ce perfide avait enlevée,

(1) St. 15.

(2) St. 21.

(3) Il passe du vaisseau où il était sur une petite barque, avec une ancre attachée par un gros câble, se fait avaler par le monstre, avec son ancre, et même, si le poète ne se trompe, avec son bateau:

E se l'immerse
Con quella anchora in gola, e s'io non fallo
Col battello ancor. (C. XI, st. 37.)

Il enfonce les deux pointes de l'ancre dans le palais et dans la langue du monstre, et lui tient ainsi de force la gueule ouverte; il en sort à la nage, tenant toujours le câble de l'ancre, et tire facilement l'énorme animal sur le sable, où il expire.

puis abandonnée sur le rivage; que les corsaires d'Ébude y avaient prise, et qui, pour récompense de l'amour le plus généreux et le plus tendre, était exposée à ce sort affreux (1). Dans cette imitation justement célèbre de l'Ariane abandonnée de Catulle, ou plutôt de celle d'Ovide, le roi d'Irlande joue le même rôle que Bacchus. Il faisait à l'instant même une descente dans cette île. Il ne peut voir Olimpie sans l'aimer, et Roland ne part d'Ebude qu'après avoir vu celle qu'il a sauvée deux fois, devenue reine d'Irlande et vengée de son infidèle par l'amour et par l'hymen d'un roi (2).

Il revient sur le continent, où il va toujours cherchant sa chère Angélique, et courant des aventures qui amusent le lecteur et l'intéressent même quelquefois, comme celle de la tendre Isabelle, que Roland trouve dans une caverne, et qu'il délivre d'une troupe de brigands pour la rendre à son cher Zerbin (3); mais ces aventures avancent peu l'action du poëme. Elle prend enfin une marche plus rapide et un plus grand caractère, quand le poète nous ramène à la guerre des Sarrazins contre Charlemagne et au siége de

(1) St. 55.
(2) St. 80.
(3) C. XII et XIII.

Paris. (1). Marsile est à la tête d'une forte armée de Sarrazins d'Espagne; le jeune et présomptueux Agramant, chef général de l'entreprise, en commande une innombrable d'Africains. Les deux rois passent en revue les deux armées: elles s'approchent de Paris et le cernent de toutes parts.

Pour la première fois, depuis que Charlemagne est le sujet des romans épiques, il paraît ici tel que l'épopée héroïque l'aurait peint d'après l'histoire. Les vœux et les cérémonies de la religion l'occupent d'abord (2). Tout Paris est en prières. Celle de l'empereur est noble et fervente. Elle est portée, par l'Ange qui veille sur ses destinées, au pied du trône de l'Éternel. Le chœur entier des anges et des saints intercède pour lui. Dieu charge l'archange Michel d'aller chercher le Silence et la Discorde; il veut que l'un conduise pendant la nuit les troupes qui viennent d'Angleterre, sous la conduite de Renaud, et que l'autre mette le trouble et la confusion dans le camp des Sarrazins. Ici, comme on voit, l'Arioste fait succéder au merveilleux de la féerie celui de la religion, mêlé avec le merveilleux allégorique. Son génie embrasse, et tout ce qui est dans la nature des choses, et tout ce que notre faible na-

(1) C. XIV.

(2) St. 68 et suiv.

ture a imaginé dans tous les temps d'êtres supérieurs à elle, qu'elle craint ou qu'elle implore et dont elle attend ses biens ou ses maux.

La manière dont l'archange remplit sa mission ne conviendrait pas de même au poëme héroïque; elle ne pouvait figurer que dans l'épopée romanesque, qui admet le genre satirique comme tous les autres. Michel ne croit pouvoir rien faire de mieux pour trouver le Silence que de l'aller chercher dans un couvent de moines; il espère y trouver aussi la Paix, la Charité, l'Humilité. Point du tout; elles en avaient été chassées par la Gourmandise, l'Avarice, la Colère, l'Orgueil, l'Envie, la Paresse et la Cruauté (1). A la place de ce septième péché, on en attendait peut-être un autre. L'Arioste n'en parle pas. Il est vrai qu'il ne dit pas non plus que l'archange s'attendît à trouver dans ce couvent la vertu contraire. Qu'y trouve-t-il encore? ce qu'il croyait devoir aller chercher jusqu'aux enfers, la Discorde. C'est dans ce nouvel enfer qu'elle habite, parmi les saints offices et les messes (2).

Michel ordonne à la Discorde d'aller porter ses fureurs et tous les désordres qu'elle entraîne dans le camp des Sarrazins. Il apprend ensuite de la

---

(1) St. 81.

(2) *E ritrovolla in questo nuovo inferno*
(Chi'l crederia ?) tra santi uffizii e messe. (St. 82.)

Fraude, qui se trouve aussi dans cette maison, en quel endroit il doit aller chercher le Silence. C'est dans le palais du Sommeil, situé en Arabie, dans un vallon paisible, loin de toute habitation humaine (1). L'archange prend son vol vers ce palais, y trouve en effet le Silence, lui donne ses ordres, et le conduit en Picardie, où Renaud était débarqué avec les troupes que les rois d'Angleterre et d'Écosse envoyaient au secours de Charlemagne. Le Silence leur est donné pour escorte. Elles arrivent sans être aperçues, à l'instant où commençait l'assaut général de Paris.

La poésie moderne, ni peut-être même l'ancienne, n'ont rien à mettre au-dessus de la description de cet assaut. Charlemagne y remplit tous les devoirs d'un grand capitaine et d'un roi. Ce qui lui reste de ses paladins le seconde avec une intrépidité qu'aucun danger n'étonne. Mais ils sont attaqués par des forces supérieures et par des ennemis furieux. Le plus terrible des rois africains, Rodomont, porte de tous côtés l'incendie et le carnage ; et tandis que ses propres soldats sont consumés dans les fossés de la ville par les fascines embrasées que les assiégés y jettent, il s'élance sur le mur, le franchit; et renfermé seul dans Paris, il y répand la mort et

(1) St. 92.

l'effroi, comme s'il était suivi de son armée (1). Agramant attaque en même temps une des portes avec l'élite de ses troupes (2). Charlemagne en personne la défend avec ses plus braves chevaliers. C'est alors que Renaud arrive avec ses Anglais (3); il tombe à l'improviste sur les Sarrazins, et les oblige à tourner contre lui tous leurs efforts, tandis qu'une partie du secours qu'il amène pénètre d'un autre côté dans la ville assiégée.

Cependant Rodomont y continue ses ravages. Il ose attaquer le palais même de l'empereur (4). Charlemagne et ses paladins accourent pour le défendre. Une foule de guerriers suit leurs pas. Ils entourent l'indomptable Africain, et l'attaquent tous à la fois (5). Après avoir fait un grand

---

(1) Le reste du chant XIV.

(2) C. XV, st. 6. Mais le poète s'interrompt trois stances après, pour retourner, non à Renaud, mais à Astolphe, qu'il a laissé en Angleterre. Il reprend l'assaut de Paris, c. XVI, st. 16.

(3) St. 29.

(4) C. XVII, st. 6.

(5) St. 16. Ici est encore une nouvelle interruption, et il faut que le lecteur s'occupe, pendant tout le reste de ce chant, de Griffon et d'Origille, dont il ne se soucie guère, et qui ne sont pas la plus heureuse des fables du *Bojardo* que l'Arioste emprunta de lui. (*Orlando innam.*, l. I, c. XXVIII et XXIX, etc.) L'attaque livrée à Rodomont par Charlemagne et par ses chevaliers n'est reprise qu'au chant suivant, c. XVIII, st. 8.

carnage des chevaliers et des soldats, il est contraint de céder et de se retirer vers les remparts. Trois fois il se retourne contre la foule qui le suit, et trois fois sa redoutable épée se baigne dans le sang français. Enfin parvenu au pied des murs, il y monte, se précipite tout armé dans le fleuve, le passe à la nage, et rendu sur l'autre bord, il gémit profondément, et ne quitte qu'à regret sa proie (1). Toute cette scène héroïque, animée de l'esprit des anciens, est remplie de leurs imitations les plus heureuses. C'est Pyrrhus au palais de Priam, c'est Turnus au camp retranché des Troyens, c'est, si l'on ose le dire, le génie même et le style admirable de Virgile. Le genre seul du poëme, et non le talent du poète, peut nuire à l'effet de ce tableau, et en refroidir la chaleur. Le roman épique permet, ou plutôt commande des suspensions et des interruptions qui amènent plus d'une fois au milieu du siége de Paris des aventures, non seulement étrangères, mais lointaines. Elles transportent le lecteur tantôt en Égypte et tantôt à Damas, et l'occupent d'Astolphe et de Marfise, de Griffon, d'Aquilant et d'Origille quand son attention était fixée sur Paris, Rodomont et Charlemagne. J'écarte à dessein toutes ces actions incidentes, et je tâche de suivre entre les mains de

(1) St. 24.

l'Arioste celle des trois actions principales où il ressemble le plus aux épiques anciens ; elle va le conduire par un fil presque imperceptible à une autre de ces actions, celle que son titre annonce, et pour laquelle il n'a point eu de modèle.

Délivré de Rodomont, Charlemagne fait sortir ses troupes par trois portes en même temps, les réunit, marche à leur tête, et attaque avec vigueur l'arrière-garde des ennemis, qui sont aux mains avec l'armée de Renaud. Le combat devient alors une horrible mêlée. Le poète en écarte la confusion par le même artifice qu'Homère; dans cette masse générale, il dessine des groupes particuliers, et distingue par des exploits extraordinaires les principaux chefs des deux armées. Dardinel, fils d'Almont, jeune roi sarrazin, montre surtout la valeur la plus brillante, balance long-temps la victoire, tue un grand nombre de chrétiens, et tombe enfin lui-même sous les coups de Renaud. Rien ne peut plus retarder la défaite des Africains. Agramant fait rentrer dans son camp un tiers au plus de son armée. Charlemagne suit ses avantages, et l'y tient assiégé pendant la nuit.

Ici se trouve encore une belle imitation de Virgile, si belle que je ne crains pas de prononcer un blasphème littéraire, en mettant, à certains égards, la copie au-dessus de l'original. L'épisode divin de Nisus et d'Euryale, au neu-

vième livre de l'*Énéide* est transporté presque tout entier dans le dix-huitième chant de l'*Orlando furioso*. Cloridan et le beau Médor veillent sur les remparts du camp d'Agramant, comme les deux célèbres amis à la porte du camp des Troyens. Ils conçoivent et exécutent également le dessein d'une expédition hasardeuse. Mais Nisus et Euryale ont pour objet de traverser le camp des Rutules pour aller avertir Énée du danger que courent ses compagnons et son fils; Cloridan et Médor, attachés au jeune et brave Dardinel, qui a été tué dans le combat, ne peuvent supporter l'idée de le laisser sans sépulture (1); c'est pour remplir ce devoir pieux qu'ils se dévouent; c'est pour aller chercher sur le champ de bataille, au milieu des morts, le corps de leur malheureux roi qu'ils traversent le camp des chrétiens. Ils périssent aussi tous deux; mais quelle différence entre Euryale, qui n'est retardé dans sa fuite que par le butin qu'il a fait et qu'il ne veut pas perdre, et le sensible Médor, resté seul chargé du corps inanimé de son maître après la fuite de Cloridan, succombant sous ce fardeau sacré, le déposant enfin sur la terre, mais ne pouvant se résoudre à l'abandonner, et tombant percé de coups auprès de lui (2)!

(1) C. XVIII, st. 165.
(2) C. XIX, st. 13.

Un autre avantage de cet épisode, c'est qu'il est intimement lié à la marche générale du poëme et qu'il devient même le moyen particulier dont l'Arioste se sert pour conduire l'une de ses trois principales actions; tandis que l'épisode de Virgile, une fois terminé, n'a plus aucune influence sur l'action de l'*Énéide*. Nous avons vu comment Angélique s'était échappée des bras du jeune Roger. Elle était nue, mais son anneau qui la rendait invisible, mettait sa pudeur à l'abri. Elle avait cependant trouvé dans l'asyle d'un pauvre villageois des habits grossiers dont elle s'était vêtue, une jument qu'elle avait montée. Elle parcourait ainsi la France, tantôt cachée et tantôt visible, plus fière et plus insensible que jamais, et ne cherchant qu'une bonne occasion pour retourner dans son empire.

Elle arrive auprès de Paris; le hasard la conduit dans ce lieu même, où le jeune Médor gissait étendu sur la terre et baigné dans son sang (1). Elle croit apercevoir qu'il respire encore. Touchée de sa jeunesse, elle descend auprès de lui, met en usage la science des simples que les filles de rois possèdent dans l'Orient, étanche d'abord le sang qui coulait de sa large blessure; le fait transporter, pour le guérir, dans la cabane d'un berger qui vient à passer en cet endroit,

(1) C. XIX, st. 20.

y reste pour achever sa cure; mais bientôt se sent elle-même atteinte d'un mal plus doux et plus difficile à guérir. Enfin, cette reine superbe qui avait dédaigné les plus grands rois et les plus illustres chevaliers, devient la conquête d'un jeune page, qui n'a pour lui que sa beauté; mais chez lui la beauté est accompagnée d'un grand courage et de sentiments généreux dont il vient de donner des preuves. Il semble que le sort devait une récompense au dévouement qu'il a fait de sa vie, et que c'est la belle Angélique qui vient lui en apporter le prix. Elle n'en fait pas seulement son amant, mais son époux. Enchantés l'un de l'autre, ils séjournent plus d'un mois dans cette humble chaumière. Les rochers, les grottes, les arbres d'alentour sont chargés de leurs chiffres, de leurs devises, de leurs noms entrelacés. Ils y gravent de tendres serments, et l'histoire naïve de leurs amours. Mais bientôt lasse de ce bonheur obscur, pour lequel on dit qu'en général les reines ont peu de goût, Angélique veut enfin retourner dans ses états, et placer la couronne du Catay sur la tête de Médor.

Ils quittent ensemble la France, passent les Pyrénées et prennent la route de Barcelonne. Tout à coup, ils sont arrêtés par l'effrayante et hideuse rencontre d'un insensé, nu et tout couvert de fange, qui s'élance vers eux avec fureur. Que veut dire cette apparition terrible? Quelle est

cette espèce de monstre humain? L'Arioste se garde bien de le dire, de le laisser même entrevoir. Il nous appelle brusquement à d'autres aventures; elles se succèdent pendant plus de deux autres chants; enfin, dans le vingt-troisième, sans nous douter de rien encore, nous retrouvons son héros dont il ne nous avait point parlé depuis long-temps.

Roland n'avait cessé, ni de chercher Angélique, ni de courir, chemin faisant, de belles et de grandes aventures. En approchant de Paris, il avait attaqué et dispersé lui seul une troupe de Sarrazins, qui rejoignaient l'armée d'Agramant, tué de sa main les deux rois qui les commandaient, et commencé un combat avec Mandricard qui était accouru pour les venger. Le cheval de Mandricard, dont la bride s'était rompue, avait emporté ce guerrier, malgré lui, à travers les bois et les plaines. Roland, retardé par un autre accident, malgré l'avance que son ennemi avait sur lui, s'était remis à sa poursuite.

Excédé de chaleur et de fatigue, il arrive pendant l'ardeur du midi dans un paysage délicieux, au bord d'un ruisseau limpide, où tout l'invite à se rafraîchir (1). Il jette les yeux sur l'écorce de quelques arbres. Il y voit le nom d'Angélique et croit reconnaître sa main. Un

(1) C. XXIII, st. 100 et suiv.

autre nom inconnu le frappe ; c'est celui de Médor. Il lit à l'entrée d'une grotte de plus longues inscriptions, des preuves plus manifestes du bonheur de ces deux amants et de son malheur. C'étaient en effet les environs de la cabane qu'Angélique avait habitée avec Médor, où tout offrait les emblêmes et les expressions de leur amour. Le comte d'Angers, saisi d'abord d'étonnement, puis de douleur, s'efforce de douter encore. Il arrive à la cabane qui avait servi de retraite à l'Amour et de temple à l'Hymen. Il ne veut point accepter de nourriture, et ne demande qu'un lit où il puisse trouver quelque repos. Quel repos ! ce qu'il lit gravé sur les murs, sur la porte, sur les fenêtres, lui dit trop dans quelle chambre il se trouve, sur quel lit il s'est jeté ! Les villageois hospitaliers ne comprenant rien à sa peine, lui racontent pour l'adoucir toute l'histoire dont ils amusaient ordinairement les passagers. Ils lui montrent un bracelet garni de pierres précieuses qu'Angélique leur avait donné pour les récompenser de leurs soins ; et ce bracelet, c'était de Roland lui-même qu'Angélique l'avait reçu !

A ce récit, à cette vue, l'infortuné verse un torrent de larmes. Il sort de ce lieu de supplice, reprend ses armes, rentre dans la forêt, parcourt les routes les plus obscures, en poussant des cris et des hurlements affreux. Il revient sur ses pas,

revoit les inscriptions et les monuments d'amour. Alors il ne se connaît plus : il tire sa formidable épée, coupe les arbres, taille les rochers, les fait voler en éclats, détruit la grotte, comble de débris, de rocailles et de branchages le ruisseau et la fontaine, tombe enfin étendu sur la terre, muet de rage, sans mouvement, et les yeux tournés vers le ciel. Pendant trois jours et trois nuits, il reste dans cette attitude, privé de nourriture et de sommeil. Le quatrième jour, il se livre à de nouveaux accès de fureur : il arrache ses armes, les disperse dans la forêt, déchire ses vêtements, reste absolument nu, et court ainsi dans la campagne, brisant ou déracinant comme des herbes fragiles les chênes, les hêtres et les ormeaux. Les laboureurs de ces cantons accourent et l'environnent (1). Il frappe et tue tout ce qui l'approche, met le reste en fuite, assomme les chevaux, les bœufs, les troupeaux entiers. De ses poings, de ses pieds, de ses dents, il rompt, fracasse et déchire. L'épouvante est dans tout le pays. On déserte les villages ; il y entre, dévore les plus grossiers aliments, s'élance de nouveau dans la plaine, se renfonce dans les bois, poursuit les daims, les sangliers, les atteint, les met en pièces, et se nourrit de leurs chairs.

---

(1) C. XXIV, st. 4.

De là, il se met à parcourir la France (1). Les rencontres qu'il fait, les actes étranges de folie qui signalent partout son passage sont impossibles à raconter. Il va jusqu'aux Pyrénées (2), passe en Espagne, arrive auprès de Barcelonne, à l'instant même où Angélique va pour s'y embarquer avec Médor (3). Il ne la reconnaît pas: dans l'état hideux où sa démence l'a réduit, il n'en est point reconnu. Peu s'en faut que ce furieux qu'elle a privé de la raison ne se venge d'elle sans le savoir; elle n'échappe à sa fureur qu'au moyen de l'anneau, qui la rend invisible quand il lui plaît. Elle monte enfin sur un vaisseau, et désormais en sûreté, prend avec son cher Médor la route de l'Inde, où le trône du Catay les attend. Et cependant l'insensé Roland, parvenu, en traversant toute l'Espagne, jusqu'au détroit de Gibraltar, le passe à la nage, aborde sur les sables d'Afrique, et continue de s'y livrer aux mêmes extravagances et aux mêmes fureurs (4).

---

(1) St. 14. Le poète le quitte alors, et ne le ramène sur la scène qu'au vingt-neuvième chant, st. 40.

(2) Avant d'y arriver, il trouve auprès de Montpellier Rodomont placé sur un pont, dont il ne permet le passage à personne. Roland s'avance, prend dans ses bras le redoutable Sarrazin, se précipite avec lui dans la rivière, et gagne à la nage l'autre bord. (*Ub. sup.*)

(3) *Ibid.*, st. 58, et tout le reste du chant.

(4) Quinze premières stances du chant XXX.

Non, ce n'est pas trop dire que d'affirmer qu'il n'y a rien dans aucun poète ancien ni moderne que l'on puisse comparer à cette peinture si vraie, si neuve et si terrible. Elle a près de trois cents vers de suite, jusqu'au moment où Roland quitte la France; et jusque-là, pour cette fois, l'Arioste ne s'est distrait ni de son objet, ni de sa route; pas la plus légère interruption, pas le moindre jeu de mots ou de pensées; il paraît lui-même frappé de cette démence passionnée, profonde et sublime; il est Roland, ou il le regarde si attentivement et de si près qu'il retrace avec des couleurs vivantes les mouvements de cet esprit aliéné et les prodiges de cette force extraordinaire. Chaque fois qu'il y revient ensuite, c'est toujours la même énergie et la même vérité.

Des trois grandes parties de l'action du poëme, deux ont donc produit, jusqu'à présent, deux grands tableaux du premier ordre et qui placent dans le premier rang le peintre qui les a tracés, le siége de Paris et la folie de Roland. Nous allons voir si dans la suite de ces deux parties il se montrera le même, et si, quand la troisième partie constitutive de sa fable, qui en est la principale, va dominer à son tour, il saura, dans la peinture des amours de Roger et de Bradamante, en employant d'autres couleurs, déployer le même art et soutenir le même vol.

CHAPITRE VIII.

*Fin de l'Analyse de l'*ORLANDO FURIOSO.

ROGER, à peine échappé de l'île d'Alcine (1), était tombé, malgré son amour pour Bradamante, dans une erreur des sens où la beauté peut entraîner la jeunesse, et qu'ordinairement elle lui pardonne. Il en avait été puni en perdant à la fois Angélique et l'Hippogryphe. Le magicien Atlant avait alors imaginé un nouveau moyen pour s'emparer de lui. Il avait construit par enchantement un palais, et l'y avait attiré par un prestige infaillible. Roger avait cru voir sa chère Bradamante enlevée par un géant et emportée dans ce palais. Il y avait poursuivi le géant; mais au moment où il était entré, la porte s'était fermée; il n'avait plus revu, ni le géant, ni Bradamante (2). Il croyait entendre la voix de sa maîtresse qui l'appelait à son secours. Il parcourait sans cesse l'édifice, et se fatiguait à chercher ce qu'il ne trouvait jamais. Et dans ce même temps, la véritable Bradamante attendait avec impatience à

(1) Voyez ci-dessus, p. 401.

(2) C. XI, st. 19 et 20; c. XII, st. 17.

Marseille l'effet des promesses de Mélisse et le retour de son cher Roger (1). Mélisse vient enfin lui apprendre le nouveau stratagême employé par Atlant, et l'engage à se rendre avec elle au château magique, dont elle lui apprend les moyens de détruire l'enchantement. Elles y vont ensemble ; pour charmer l'ennui de la route, Mélisse prédit à Bradamante toutes les femmes célèbres qui doivent sortir de son union avec Roger, et qui ajouteront à l'illustration de la maison d'Este par leurs charmes et par leurs vertus (2). Arrivées à la vue du château, Mélisse répète à Bradamante les instructions qu'elle lui a données, et la laisse aller seule, de peur d'être reconnue par le vieil Atlant. Mais Bradamante suit mal ces instructions. Elle croit voir Roger, et l'entendre invoquer son secours. Il fallait, pour le délivrer, qu'elle le tuât de sa main, lui, ou plutôt ce qui n'en est que le fantôme (3). Elle hésite; Roger l'appelle à grands cris en fuyant dans le château. Elle y entre sur ses pas : la porte se referme; et la voilà close et enchantée comme Roger lui-même. Sans cesse ils courent pour se trouver l'un l'autre : ils se rencontrent à tout moment, et ne se reconnaissent pas.

---

(1) C. XIII, st. 45.

(2) *Ibid.*, st. 57 et suiv.

(3) St. 52.

Qui les tirera de cette fatigante prison, et réunira deux amants qui sont à la fois si près et si loin l'un de l'autre? C'est le paladin Astolphe. J'aurais pu faire mention de lui en parlant de l'île d'Alcine : il y a joué un assez grand rôle. D'abord amant de cette fée, ensuite changé en myrte quand il avait cessé de lui plaire, c'est en cet état que Roger le trouva dans son île (1). Quand Mélisse en retira Roger, elle délivra aussi Astolphe, qui se rendit avec lui et les autres chevaliers désenchantés, auprès de la sage Logistille. Outre les leçons de cette bonne fée, il en reçut encore deux présents très précieux : l'un était un livre qui apprenait à détruire les enchantements les plus forts ; l'autre un cor si bruyant et si terrible qu'il mettait en fuite quiconque en entendait le son (2). Avec ce cor, ce livre, ses bonnes armes, et sa lance d'or, Astolphe, en quittant les états de Logistille, avait été conduit par mer dans le golphe Persique (3). Il avait pris de-là son chemin par terre, sur son excellent cheval Rabican, avait traversé l'Arabie, et, parvenu jusqu'en Égypte, y avait couru les aventures les plus extraordinaires, dont, au

(1) C. VI, st. 33.

(2) C. XV, st. 13.

(3) C. XV presque tout entier. Voyez ses autres aventures, c. XVIII, st. 96 et suiv. ; c. XIX, st. 54 ; c. XX, st. 88.

moyen de sa lance et de son cor, il était toujours sorti avec gloire.

Cédant enfin au désir de voir l'Europe et l'Angleterre sa patrie, il y était revenu, n'importe par quel chemin (1). Ayant appris à Londres l'état des choses et le secours envoyé récemment à Charlemagne, il était repassé sur le continent, avait débarqué en Normandie, et s'étant avancé dans les terres jusqu'en Bretagne, auprès du château magique d'Atlant, il y avait été attiré et renfermé comme tant d'autres (2). Mais il avait avec lui son cor et le livre de Logistille; il s'aperçoit enfin qu'il y a de la magie dans cette affaire; il consulte son livre, et y trouve de point en point ce que c'est que tout ce prestige, et ce qu'il faut faire pour le dissiper. Aussitôt il emploie la recette indiquée; son effroyable cor se fait entendre; le château est détruit de fond en comble, et, ce que je puis attester en effet, il n'en reste aucune trace dans le pays (3).

Bradamante et Roger s'étaient enfuis au son du cor. Ils s'arrêtent en cessant de l'entendre, se trouvent l'un près de l'autre, se reconnaissent avec ravissement, s'embrassent, jouissent pour la première fois du plaisir d'aimer et de se le

(1) C. XXII, st. 7.
(2) St. 14.
(3) St. 23.

dire; mais Bradamante, aussi sage que tendre, exige pour se donner entièrement à Roger, qu'il renonce à Mahomet et qu'il reçoive le baptême. Lui qui se serait mis, dit-il, pour l'amour d'elle, la tête non seulement dans l'eau, mais dans le feu (1), y consent de tout son cœur. Ils s'acheminent ensemble vers l'abbaye de Vallombreuse, où il veut être baptisé. Ils sont arrêtés par diverses aventures, dans l'une desquelles Bradamante retrouve le perfide mayençais Pinabel, le reconnaît et le tue. Dans cette même occasion, Roger se battant avec un chevalier, était armé du bouclier d'Atlant, mais voilé, comme il le tenait toujours, excepté lorsqu'il avait besoin de son effet magique. Un coup de lance en déchire l'enveloppe; il brille, et le chevalier, et d'autres que Roger devait aussi combattre, et les spectateurs et les dames, tous enfin sont éblouis et renversés. Roger, honteux de sa victoire, jette et enfonce généreusement son bouclier dans une fontaine profonde, où personne ne l'a retrouvé depuis (2).

Roger et Bradamante sont séparés par les suites de ce combat. Après de longs détours, Bradamante revient à l'endroit où avait été le château d'Atlant et où il n'était plus. Astolphe y était

(1) *Non che nell' acqua, disse, ma nel foco*
Per tuo amor porrc il capo mi fia poco. St. 36.

(2) St. 94.

encore. Il s'était emparé de l'Hippogryphe, et ne savait que faire de son propre cheval. En acquérant l'autre monture, il a repris son goût pour les voyages. Il avait appris de Logistille, en même temps que Roger, à dompter et à conduire ce coursier ailé. Dans cette manière de voyager, ses armes ne seraient qu'une charge incommode; il garde seulement son cor qui suffira pour le tirer de tous les dangers. Il prie Bradamante de faire conduire à Montauban son cheval Rabican, sa lance d'or et son armure, et de les y garder jusqu'à son retour. Ainsi vêtu à la légère, il lui fait ses adieux, monte sur l'Hippogryphe, s'élève dans les airs et disparaît (1).

Bradamante reprend sa route, faisant conduire devant elle le cheval d'Astolphe et ses armes. Elle s'égare de nouveau, et au lieu d'arriver à Vallombreuse, elle arrive à Montauban (2). Malgré le tendre accueil qu'elle y reçoit de sa famille, le souvenir de Roger et leur rendez-vous manqué la tourmentent. Elle charge enfin une de ses femmes d'aller à sa recherche, d'instruire Roger du lieu où elle est et des obstacles qui l'arrêtent, de le prier au nom de leur amour d'aller se faire baptiser à Vallombreuse, et de venir ensuite la demander à ses parents.

(1) C. XXIII, st. 16.
(2) St. 24.

Roger, dans ce moment-là même, rendait un grand service à Bradamante et à sa famille ; il sauvait de la mort son jeune frère Richardet. On doit se rappeler ici que ce qui nous reste du *Roland amoureux* du *Bojardo*, finit par le joli épisode de Fleur-d'Épine, fille du roi sarrazin Marsile, qui croyant voir dans Bradamante un jeune chevalier, s'était prise d'une vive passion pour elle (1). L'Arioste a voulu terminer cette galanterie. Richardet, frère jumeau de Bradamante, lui ressemblait à s'y tromper. Profitant de cette ressemblance, il s'est introduit auprès de Fleur-d'Épine, dans le palais du roi son père, lui a fait croire ce qu'il a voulu, et a poussé l'espièglerie jusqu'où elle pouvait aller (2). Traité publiquement comme la compagne de Fleur-d'Épine, il ne la quitte ni le jour ni la nuit.

On sent que l'Arioste, peu gêné par les mœurs de son temps, par le genre de son poëme, par le génie de sa langue et tout aussi peu par son propre génie, a dû prendre bien des libertés dans un pareil sujet. Nous qui, suivant l'expression d'un ancien poète, cultivons des Muses plus sévères (3), disons seulement que quelque envieux s'aperçut enfin de la chose, que Marsile en fut instruit,

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 333.

(2) C. XXV, st. 26 à 70.

(3) *Qui Musas colimus severiores.*

qu'il fit prendre au lit Richardet, et le condamna au dernier supplice, que le jeune et beau chevalier allait être brûlé vif, lorsque Roger arrive fort à propos pour être son libérateur (1). Il fond avec l'impétuosité de la foudre sur la canaille qui entoure le bûcher, sur les satellites, sur les bourreaux; frappe, blesse, tue tout ce qui ne s'enfuit pas. Richardet détaché du poteau fatal, le seconde avec les premières armes qui lui tombent sous la main. Ils sortent ensemble de cette ville maudite; et c'est alors que Richardet raconte à Roger le tour de page qui a été sur le point de finir si mal.

La nuit suivante, Roger, au lieu de dormir, est agité par ses pensées. La promesse qu'il a faite à Bradamante de se faire chrétien, est-ce le moment de la remplir? Un courrier lui avait annoncé la position où se trouve Agramant, son seigneur et son roi. Ce serait une lâcheté que de l'abandonner quand la fortune l'abandonne, et lorsqu'il est attaqué dans son camp par toutes les forces de Charlemagne. Il suivra, quoi qu'il lui en coûte, la loi de l'honneur et du devoir. Il écrit à Bradamante, l'instruit de sa résolution, et lui jure de nouveau que dès qu'il aura délivré Agramant, il tiendra toutes ses promesses (2).

Le lendemain il sauve encore d'un grand péril

(1) *Ub. sup.*, st. 10.
(2) St. 86.

Vivien et Maugis, cousins de Bradamante. En marchant à leur délivrance avee leur frère Audigier et Richardet, ils rencontrent la guerrière Marfise qui se réunit avec eux. Elle a déjà paru plusieurs fois dans le poëme. Déjà plusieurs exploits l'ont fait voir en Orient et en Europe telle qu'elle est annoncée dans le roman du *Bojardo;* mais ce n'est qu'ici qu'elle se lie à l'action principale. Elle contribue puissamment à délivrer Vivien et Maugis d'une troupe de Mayençais, car c'est toujours de cette race perfide qu'il faut sauver ou venger les héros de la maison de Montauban. Les trois chevaliers et Marfise tuent ou mettent en fuite tous ces traîtres. Vivien et Maugis sont libres et se joignent à leurs libérateurs (1). Ils font ensuite, soit ensemble, soit séparément, plusieurs exploits. Ils se quittent enfin pour aller où le devoir les appelle; Roger et Marfise au secours de leur roi Agramant qui rassemble toutes ses forces pour résister à Charlemagne, les autres auprès de cet empereur qui se prépare à l'attaquer avec toutes les siennes.

En même temps que Roger et Marfise arrivent au camp d'Agramant, l'Esprit infernal, qui veut causer au roi Charles de nouveaux malheurs, y rassemble aussi Rodomont, Sacripant, Mandricard et Gradasse, qui en étaient éloignés depuis

(1) C. XXVI, st. 26.

long-temps (1). Les Sarrazins, d'assiégés qu'ils étaient, redeviennent assiégeants. Ils font un grand carnage des chrétiens. Charlemagne rentre en désordre dans Paris. Ce qui lui restait de paladins sont faits prisonniers, excepté Oger et Olivier qui sont blessés, et Brandimart qui lui seul ne l'est pas. Les cris et les plaintes des femmes et des enfants qui se voient exposés dans Paris à de nouveaux désastres, parviennent à l'archange Michel (2). Il s'aperçoit que ses ordres n'ont été qu'à moitié suivis, et que la Discorde n'a pas fait son devoir (3). Il revole au saint monastère où il l'avait déjà trouvée. Il l'y retrouve, siégeant dans un chapitre de moines pour l'élection des grands officiers de l'ordre. Elle s'amusait à voir ces révérends pères se jeter leurs bréviaires à la tête. L'ange la prend par les cheveux, lui donne des coups de pied, des coups de poing, lui rompt un manche de croix sur la tête, sur le dos et sur les bras; et de cette manière qui n'était admissible que dans l'épopée romanesque, et qu'on aimerait encore mieux n'y pas voir, l'envoie au camp d'Agramant, en lui promettant pis encore si elle en sort avant d'avoir armé les uns contre les autres tous les rois et tous les chevaliers sarrazins.

---

(1) C. XXVII, st. 7 et suiv.

(2) St. 34 et suiv.

(3) Voyez ci-dessus, p. 405.

Le monstre obéit: aussitôt toutes les têtes de ces guerriers s'enflamment (1). Rodomont et Mandricard se disputent Doralice. Marfise, précédemment insultée par Mandricard, a commencé avec lui un combat qu'elle veut finir. Rodomont s'est emparé du cheval Frontin qui appartenait à Roger; celui-ci veut qu'il le rende ou qu'il se batte. Tous demandent à la fois le combat. Le roi Agramant ne sait auquel entendre. Il les fait tirer au sort, à qui rompra la première lance. La lice est ouverte entre le camp et Paris; tous les rois et toutes les reines sont assis; les juges du camp sont placés. On attend avec impatience le signal du combat. Rodomont et Mandricard sont les deux premiers champions désignés par le sort. Conduits chacun dans une tente, aux deux extrémités du champ clos, leurs amis les aident à revêtir leurs armes; mais ces armes sont tout à coup dans les deux tentes le sujet de nouvelles querelles. L'un reconnaît une épée, l'autre un cheval qui lui appartient. Tandis que le roi Agramant descendu de son trône, tâche d'accorder dans l'une des tentes Gradasse, Mandricard et Roger, Rodomont et Sacripant sont aux mains dans l'autre tente, et il faut qu'il coure les séparer. On vient aux éclaircissements. Le cheval que ces deux guerriers se disputent est celui que Brunel avait jadis volé à Sacripant, le même jour où il déroba l'an-

(1) St. 40 et suiv.

neau d'Angélique et l'épée de Marfise. Marfise qui se trouve là apprend pour la première fois que c'est Brunel qui lui a volé son épée, et que c'était pour ces beaux faits qui méritaient la corde, qu'Agramant en avait fait un roi (1). Ce misérable était assis sur l'estrade parmi les rois; Marfise le voit, court à lui, le saisit d'un bras robuste, l'enlève et le porte devant Agramant. Elle déclare au roi d'Afrique qu'elle veut faire justice de ce voleur, et désigne l'endroit où elle va se rendre pour cette exécution. Elle attendra trois jours que quelqu'un vienne le défendre; passé ce terme, c'est un parti pris, elle le pendra. Cela dit, elle monte à cheval, place le pauvre Brunel en travers devant elle, et malgré ses contorsions et ses cris, l'emporte hors de la carrière. Agramant trouve cela trop fort; il se met en colère et veut suivre Marfise, pour lui arracher Brunel et venger le respect dû à sa couronne. Le sage Sobrin s'y oppose, mais il a bien de la peine à le retenir. La Discorde triomphe. Elle jette un horrible cri de joie qui retentit sur les bords de la Seine, du Rhône, de la Garonne et du Rhin

Voilà encore un tableau des plus originaux, des plus animés, des plus fortement conçus et des mieux peints qui soient dans aucun poëme (2).

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 324 et 325.

(2) Il remplit une grande partie du c. XXVII.

Bien des gens le placent dans celui-ci au premier rang avec ceux de l'assaut de Paris et de la folie de Roland; et il serait difficile d'en trouver dans d'autres poëmes modernes que l'on pût mettre à côté de ces trois-là.

Agramant ne pouvant apaiser Rodomont et Mandricard, propose de s'en rapporter à Doralice du choix qu'elle voudra faire entre eux. Ils y consentent. Rodomont l'avait eue long-temps pour maîtresse: Mandricard la lui avait enlevée; mais il croit bien que c'est par force, et qu'elle ne va pas manquer de revenir à lui. L'armée entière, témoin de tout ce que Rodomont a fait pour se l'attacher, le croit de même. Doralice interrogée, baisse modestement les yeux, et se décide pour Mandricard. Rodomont furieux veut en appeler à son épée; mais obligé de céder, par les lois de la chevalerie, il sort du camp, jurant de ne jamais pardonner cet outrage, maudissant les femmes (1), les combats, les lois, Mandricard, Agramant et surtout Doralice.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il arrive à une hôtellerie, dont l'hôte jovial et bon homme raconte devant lui l'histoire graveleuse de Joconde (2), que l'Arioste conseille si plaisamment aux dames et à ceux qui les aiment de ne

---

(1) C. XXVII, st. 117.
(2) C. XXVIII.

pas lire, parce qu'elle contient des exemples de la fragilité des femmes trop honteux et trop injurieux pour elles, mais qu'il a si agréablement narrée, qu'il en est peu qui suivent rigoureusement ce conseil. On sait que notre La Fontaine a tiré de cet épisode un de ses plus jolis contes, et que le sévère Boileau dans sa jeunesse, lorsqu'il n'était pas encore le législateur de notre Parnasse, écrivit pour défendre le Joconde (1) de La Fontaine contre celui d'un M. de Bouillon, que de sots juges ne manquaient pas de lui préférer, et aussi profondément ignoré aujourd'hui qu'ils le sont eux-mêmes. Boileau, non content de prouver que La Fontaine vaut mieux que Bouillon, veût aussi qu'il vaille mieux que l'Arioste. Cette question n'est pas de nature à pouvoir être discutée ici. Je dirai seulement, avec tout le respect dont je fais profession pour Boileau, qu'il paraît n'avoir pas assez connu la langue de l'Arioste ni le genre dans lequel il a écrit, pour le juger sainement. Il parle du *Roland* comme d'un poëme *héroïque et sérieux*, dans lequel il le blâme d'avoir mêlé *une fable et un conte de vieille*. D'abord ce n'est point là un conte de vieille, au contraire. Ensuite ce genre de poëme n'est héroïque et sérieux que quand il plaît au poète. Le roman épique admet

(1) Et non pas *la Joconde*, comme on le dit ordinairement, et comme le dit Boileau lui-même.

tous les tons et surtout ce ton de demi-plaisanterie que l'Arioste possède si bien, mais que l'on ne peut véritablement sentir que quand on connaît toutes les finesses et les délicatesses de la langue italienne. La preuve que Boileau ne poussait pas loin cette connaissance, c'est qu'il trouve le ton de l'Arioste sérieux, même dans cette nouvelle de Joconde (1).

Après l'avoir entendue, Rodomont, toujours rongé de fureur, de honte et de ressentiment, continue de marcher vers le Midi de la France, où il veut s'embarquer pour retourner dans son royaume d'Alger. L'état où il est approche de l'aliénation ; peu s'en faut que, comme il ressemble à Roland par la valeur et par la force, il ne lui ressemble aussi par la folie. Il arrive auprès de Montpellier dans un lieu retiré, mais agréable, où il trouve une petite chapelle que les désastres de la guerre avaient fait abandonner, mais voisine d'un village habité, tout auprès d'une rivière (2). Il s'arrête dans cette solitude. C'est là

(1) Boileau reproche aussi à l'Arioste d'avoir fait, dans un conte de cette espèce, jurer le roi sur l'*Agnus Dei*, et d'avoir fait une généalogie plaisante du reliquaire que Joconde reçut de sa femme en partant. Ce n'est plus ici la langue que le censeur ne connaît pas, ce sont les mœurs du pays et du siècle. En Italie, pourvu que l'on reconnût l'autorité du pape, on a toujours été très coulant sur ces sortes d'objets.

(2) C. XXVIII, st. 93.

que l'Arioste a placé un intéressant épisode qui forme un contraste admirable avec le précédent. En mettant l'acte de vertu et de fidélité le plus sublime immédiatement après des friponneries d'amour, il a prouvé combien il était loin de penser mal des femmes, et d'imputer au sexe en général les torts particuliers que quelques individus peuvent avoir.

La tendre Isabelle conduisait tristement vers Marseille, dans une bière, le corps de son cher Zerbin, tué sous ses yeux par Mandricard. Elle passe auprès de la retraite de Rodomont. Frappé de sa beauté, il veut qu'elle le venge de Doralice; il lui fait des propositions très claires qu'elle repousse avec douceur. Ne pouvant persuader, il se prépare à employer la violence. Isabelle imagine alors un stratagême héroïque, pour se délivrer de la vie plutôt que d'être infidèle à la mémoire de Zerbin. Elle confie à Rodomont qu'elle sait composer avec des plantes une eau qui rend invulnérable. Cette composition finie, elle propose d'en faire l'épreuve sur elle-même, s'en frotte le cou, et dit à Rodomont d'y assener hardiment un coup de sabre. Il frappe, la tête tombe, et Isabelle n'est plus (1). L'Algérien, tout barbare qu'il est, se repent du sang qu'il a versé. Pour l'expier, il fait de cette cha-

(1) C. XXIX, st. 25.

pelle un tombeau; il y place le corps d'Isabelle, fait élever à grands frais un monument prodigieux où la chapelle est renfermée, et construire sur la rivière un pont étroit où il force à combattre tout chevalier, chrétien ou Sarrazin, qui veut passer. Toujours vainqueur, il suspend leurs armes en trophée autour du tombeau (1).

Cependant le camp d'Agramant continue d'être en proie à la discorde. Gradasse et Roger se disputent à qui se battra le premier contre Mandricard (2). On tire au sort une seconde fois, et c'est Roger que le sort favorise. Son combat avec Mandricard est long et terrible; on tremble plus d'une fois pour Roger : rassemblant enfin toutes ses forces, il porte à son ennemi un coup mortel; mais celui-ci lui en donne, en tombant, un si violent sur la tête qu'il y fait une profonde blessure; le vainqueur tombe évanoui à côté du vaincu; Agramant le fait porter dans sa tente, lui fait prodiguer tous les secours de l'art, et en prend lui-même le plus grand soin.

Bradamante ignore l'état dangereux où est Roger; mais elle est tourmentée par d'autres craintes (3). La confidente qu'elle avait envoyée

---

(1) C'est sur ce pont que Roland, devenu insensé, le rencontre. Voyez ci-dessus, p. 416, note 2.

(2) C. XXX, st. 18.

(3) St. 76.

à sa recherche l'a rencontré lorsqu'il était encore avec Vivien, Maugis, Richardet et Marfise. L'amitié qui s'était formée entre Marfise et Roger n'a point échappé aux yeux de cette femme ; il l'a chargée de remettre à sa maîtresse la lettre qu'il avait écrite (1) ; et Bradamante en recevant à Montauban les excuses de Roger, a su ses liaisons avec Marfise. Il n'en fallait pas davantage pour lui faire éprouver tous les tourments de la jalousie. Sur ces entrefaites Richardet, Vivien et Maugis arrivent à Montauban ; Alard et Guichard y étaient déjà. Renaud, fatigué de chercher en vain Roland et Angélique, car depuis son retour d'Angleterre il n'a pour ainsi dire fait autre chose, vient se réunir un instant à sa famille, et embrasser son père Aymon, sa mère, ses frères, sa femme et ses enfants. Il repart presque aussitôt pour se rendre enfin auprès de Charlemagne, suivi de ses cousins et de ses frères, petite troupe des plus braves guerriers. La seule Bradamante reste ; incertaine encore du parti qu'elle doit prendre, elle se dit malade pour se dispenser de les suivre. Elle disait vrai, ajoute le poète ; mais son mal était le mal d'amour.

Cette troupe d'élite se grossit encore, en marchant vers Paris, de Guidon le Sauvage, des deux

(1) Ci-dessus, pag. 425.

fils d'Olivier et de Sansonnet de la Mecque. Ils sont suivis de six ou sept cents hommes d'armes que Renaud entretenait toujours autour de Montauban, soldats intrépides et déterminés à le suivre jusqu'à la mort. Arrivés auprès du camp d'Agramant, Renaud les cache dans un bois en attendant la nuit (1). La nuit venue ils sortent en silence, trouvent à l'une des portes du camp la garde endormie, l'égorgent et se jettent sur les Sarrazins en criant Renaud! Montauban! et au son éclatant et subit des clairons et des trompettes. Charlemagne prévenu dans Paris de cette attaque nocturne, sort avec des troupes choisies, attaque de son côté les ennemis, et en fait un grand carnage. Les Sarrazins sont mis en pièces. Agramant se sauve à la hâte, et se retire vers Arles avec les débris de son armée (2).

Espérant encore y soutenir la guerre, il expédie en Afrique l'ordre de lui envoyer des renforts. Marsile en fait venir d'Espagne. Agramant appelle à Arles tous les chefs qui peuvent l'y venir joindre. Rodomont, quelque chose qu'on fasse auprès de lui, refuse de quitter son pont et son tombeau. Marfise, au contraire, n'attend pas qu'on la prie; dès qu'elle apprend la déroute d'Agramant, elle vient le trouver à Arles.

(1) C. XXXI, st. 50.
(2) St. 84.

Depuis sa sortie du camp devant Paris, elle s'était tenue éloignée de l'armée; elle n'y venait plus que pour voir Roger, retenu dans sa tente par les suites de son combat; elle passait auprès de lui les jours entiers, et retournait le soir dans sa retraite. Malgré les menaces qu'elle avait faites en emportant Brunel, elle n'avait pu se résoudre à le pendre; elle le ramène avec elle, et le remet généreusement entre les mains du roi d'Afrique. Agramant enchanté de son retour, et touché de cet acte de générosité, ne veut pas demeurer en reste, et par politesse pour Marfise, il fait pendre par le bourreau le petit roi de Tingitane (1).

Bientôt de tristes nouvelles parviennent à Bradamante. Avec le combat de Roger et ses blessures, elle apprend les assiduités de Marfise auprès de lui (2). Marfise et Roger, lui dit-on, ne se quittent plus; ils doivent s'épouser dès que Roger sera guéri: c'est le bruit général de l'armée. Bradamante est au désespoir. Elle ignore la défaite d'Agramant, et qu'il s'est retiré loin de Paris. Elle s'arme, prend la lance d'or qu'Astolphe lui a laissée, et dont elle ignore, ainsi que lui, la vertu magique, part de Montauban, et se met seule en chemin vers Paris. Elle veut aller accabler Roger de reproches, et se venger de Mar-

(1) C. XXXII, st. 8.
(2) St. 30.

fise. Elle ne manque pas, chemin faisant, de faire diverses rencontres, et de courir des aventures chevaleresques. La plus remarquable est celle du château fort de Tristan (1), où, d'après une loi établie, elle fait coucher dehors, pendant la nuit et sous la pluie, trois rois du Nord qu'elle a renversés à coups de lance. Elle y fait aussi lever de table une très belle dame islandaise venue avec eux, et qu'un tribunal, composé de femmes et de deux vieillards, juge lui céder en beauté. La loi veut que la moins belle sorte non seulement de table, mais du château. Le temps qu'il fait afflige autant la dame d'Islande que la sentence l'humilie; mais Bradamante, toujours aussi généreuse et aussi bonne qu'elle est intrépide et qu'elle est belle, prend la défense de celle qu'elle a vaincue, et plaide si éloquemment sa cause qu'elle la gagne. La dame reste; on soupe gaîment dans une salle ornée de belles peintures prophétiques, où l'enchanteur Merlin a fidèlement représenté les guerres des Français en Italie depuis Pharamond jusqu'à François Ier.

Bradamante, après une nuit agitée, comme le sont toutes les siennes depuis qu'elle croit Roger infidèle, sort du château et reprend le chemin de Paris. Elle apprend la défaite d'Agramant et sa retraite vers Arles; sûre que Roger est avec lui, elle

(1) St. 65 et suiv.

y tourne ses pas. En approchant d'Arles, elle est instruite que Rodomont, dont on lui conte toute l'histoire, a fait prisonniers plusieurs chevaliers français : elle se détourne de sa route, va le défier sur son pont, lui reproche la mort d'Isabelle, et lui déclare que c'est une femme qui se présente pour la venger (1). Les conditions du combat sont que si elle est abattue, elle sera aussi sa prisonnière, mais que si elle l'abat, il mettra en liberté tous ses prisonniers ; de plus, il lui remettra ses armes qu'elle suspendra, en expiation, au mausolée, après en avoir détaché toutes les autres. Rodomont accepte. Ses prisonniers, il est vrai, ont été envoyés en Afrique (2), mais si, par un hasard impossible, il est vaincu, il ne faudra pour les délivrer que le temps d'envoyer quelqu'un les chercher dans ses états ; il en expédiera l'ordre sur-le-champ. L'orgueilleux se croit sûr de la victoire ; mais la lance d'or, comme à l'ordinaire, le renverse du premier coup. Rodomont reste quelque temps à terre, frappé d'étonnement et de stupeur. Il se relève sans dire un mot, fait quelques pas, arrache ses armes, les jette loin de lui, ordonne à un de ses écuyers d'aller en Afrique délivrer les chevaliers français, s'éloigne,

(1) C. XXXV, st. 43.

(2) On verra plus bas ce qu'ils sont devenus, et à quoi, dès ce moment, le poète les destine, sans paraître y songer.

disparaît, et va cacher sa honte loin des humains, dans une caverne obscure (1).

Bradamante arrive enfin à Arles. Agramant y était avec son armée. Elle fait avertir Roger qu'un chevalier le défie au combat, pour lui prouver qu'il est un traître et qu'il lui a manqué de foi (2). Tandis que Roger se prépare à descendre dans la plaine, et qu'il se perd en conjectures sur le nom de l'ennemi qui ose le défier, d'autres chevaliers demandent au roi Agramant la permission d'aller combattre. Serpentin, *Grandonio*, Ferragus, y vont l'un après l'autre; Bradamante les abat sans la moindre peine, aide chacun d'eux à remonter sur son cheval, et ne leur impose d'autre loi que d'aller dire dans la ville que c'est un plus fort et un plus brave qu'eux qu'elle attend. « Je ne vous refuse pas, dit-elle à Ferragus, mais j'en aurais préféré un autre. — Et qui? demande Ferragus; elle répond : Roger; et à peine peut-elle prononcer ce nom; et en le prononçant, une couleur aussi vermeille que la rose se répand sur son charmant visage. » Trait délicieux de nature et de sentiment, qui rappelle toujours que cette redoutable guerrière est une jeune fille belle et sensible. Une autre guerrière qui n'a point ces faiblesses aimables, Marfise vient ensuite; elle

---

(1) St. 52.

(2) St. 60.

est désarçonnée jusqu'à trois fois (1). Pendant ce temps-là, des guerriers sarrazins sortent en foule d'Arles, et des guerriers chrétiens campés à peu de distance sortent aussi de leur camp. Bientôt le combat s'engage entre eux. Roger paraît enfin; Bradamante l'attaque, mais d'un bras faible, et lui qui l'a reconnue se défend de même; il ne sait à quoi attribuer la fureur dont elle paraît animée. Enfin, il crie à Bradamante qu'il la prie en grâce de l'entendre. Ils se retirent de la mêlée, et se rendent dans un bois de Cyprès, au milieu duquel est un tombeau en marbre blanc (2).

Marfise les voit de loin; elle croit qu'ils n'ont d'autre intention que de finir leur combat; elle les suit et arrive presqu'en même temps qu'eux. Bradamante ne doute point que ce ne soit l'amour qui la conduise. Furieuse, elle jette sa lance, met l'épée à la main et se précipite sur Marfise. Leurs épées ne suffisent pas: elles s'attaquent avec leurs poignards. Roger s'efforce de les séparer; il saisit d'un bras vigoureux Marfise, qui se met en colère, lui reproche de lui avoir arraché la victoire, reprend son épée, et fond sur lui à son tour. Il se défend, reçoit un coup très rude sur la tête, se met aussi lui en fureur, et d'un coup qu'il adressait à Marfise enfonce son épée

(1) C. XXXVI, st. 20.

(2) St. 42.

très avant dans le tronc de l'un des cyprès dont ce bois est planté (1).

Aussitôt, la terre tremble, une voix sort du tombeau et leur crie: « Cessez de vous combattre; toi Roger et toi Marfise, vous êtes frère et sœur. » Ils s'arrêtent, la voix continue; elle leur apprend la mort funeste de Roger leur père, celle de leur mère Galacielle (2), et comment lui Atlant (car c'est ce vieux magicien dont on entend la voix), les avait transportés sur le mont de Carène, et les avait fait allaiter par une lionne. Marfise lui fut enlevée encore enfant par des Arabes; il avait continué d'y élever Roger. Long-temps il avait espéré le soustraire au mauvais sort qui lui était prédit; voyant enfin tous ses efforts inutiles, il en était mort de douleur; il s'était élevé lui-même ce tombeau, où il attendait que leur arrivée, qu'il avait prévue, lui fournît l'occasion de les instruire de leur destinée.

La voix se tait, Roger et Marfise s'embrassent. Le frère instruit la sœur de son amour pour Bradamante, de leurs engagements, de leurs projets. Les deux guerrières font la paix et se jurent une sincère amitié. Roger, qui était très instruit de sa généalogie, la leur conte rapidement, depuis Hector jusqu'à Roger second son

(1) St. 58.

(2) Voyez ci-dessus, p. 323 et 331.

père; et c'est, il faut l'avouer, plus à l'orgueil de la maison d'Este, qu'au plaisir du lecteur que l'Arioste a songé dans ces retours fréquents sur une antiquité fabuleuse. Il tire cependant parti de la fin de ce récit pour la suite de son action. Il en résulte non seulement que depuis Constantin les aïeux de Roger et de Marfise ont été chrétiens, mais que leur père et leur mère ont péri par les embûches et les cruautés du père, de l'aïeul et de l'oncle d'Agramant (1). Marfise veut se rendre sur-le-champ à l'armée du roi Charles, recevoir le baptême et ne plus combattre que pour la foi de ses aïeux. Roger voudrait en faire autant; mais avant tout, Agramant a reçu son serment de fidélité. C'est ce roi qui l'a armé chevalier; il l'a comblé d'honneurs et de bienfaits: il est tombé dans le malheur; ce n'est pas là le moment de le quitter. Il restera donc auprès de lui jusqu'à ce que le cours des événements l'ait dégagé de sa parole et lui permette d'obéir au penchant de son cœur. Bradamante et Marfise n'ont rien à répondre : elles connaissent trop les lois de l'honneur. Après une aventure épisodique qui les arrête peu de temps (1), Roger les quitte et revient à Arles, tandis qu'elles se rendent au camp

(1) C. XXXVI, st. 76.

(2) Celle de Marganor et des trois femmes à qui ce brigand avait coupé les jupes. C. 37, st. 26 et suiv.

de Charlemagne qui marche à l'ennemi pour achever sa défaite et en purger enfin la France.

Un de ses paladins, éloigné depuis long-temps de son armée, le servait alors dans des pays lointains plus utilement que s'il ne l'eût pas quitté. Astolphe, que nous avons laissé s'élevant en l'air sur l'Hippogryphe, lorsqu'il se fut séparé de Bradamante après la destruction du château magique d'Atlant (1), voyagea quelque temps sans but et séulement pour son plaisir. Il parcourut la France et l'Espagne, passa en Afrique et remonta jusqu'en Ethiopie. Là régnait le puissant roi Senape, le plus riche de tous les rois. Astolphe descend dans son empire et va le visiter à sa cour. Senape était aveugle par une punition divine, et de plus affamé par les Harpies. On a reproché à l'Arioste cette imitation de Virgile et d'Ovide : quoi qu'il en soit de ce reproche, après qu'Astolphe a mis en fuite les Harpies par les sons redoublés de son terrible cor, qu'il les a poursuivies dans l'air et forcées de se précipiter dans une caverne, au pied d'une montagne où est l'entrée des enfers ; après qu'il a bouché cette caverne avec de grosses pierres, pour que les Harpies n'en sortent plus, il s'élève sur l'Hippogryphe jusqu'au sommet de la montagne (2).

(1) C. XXXIII, st. 96 et suiv.

(2) C. XXXIV, st. 48.

Il y trouve une plaine charmante et des jardins enchantés : c'est le paradis terrestre. Un vieillard vénérable et très poli lui fait le plus gracieux accueil, et ce vieillard est l'évangeliste S. Jean. L'auteur conclut d'un passage de l'Évangile que cet apôtre ne devait pas mourir, et il le place avec Énoch et Élie dans ce beau séjour, où ils attendent la seconde venue du Messie (1). Quoique l'Arioste ne passe pas pour un docteur très grave en ces matières et qu'il soit un peu singulier de voir S. Jean figurer dans un poëme après Joconde, les bulles données par deux papes en faveur du *Roland furieux* nous autorisent à croire que tout cela est parfaitement orthodoxe.

Astolphe ignorait encore que son cousin Roland était devenu fou ; l'apôtre le lui apprend. Il ajoute que c'est Dieu qui lui a envoyé cette infirmité pour le punir d'avoir trop aimé une païenne, ennemie de la foi dont il était le défenseur. Mais trois mois de folie suffisent pour expier son erreur ; Dieu lui-même a fixé ce terme, et c'est sa volonté toute-puissante qui a conduit Astolphe sur la montagne du paradis, pour y apprendre les moyens de rendre au comte d'Angers son bon sens. Mais il lui reste un autre voyage à faire. Ce n'est point dans le paradis terrestre que

(1) *Ibid.*, st. 59.

se trouve le remède à ce mal, c'est dans la Lune. Le char d'Élie est là tout prêt pour y transporter Astolphe et son guide. Ils y montent; et sans trop s'arrêter à considérer les merveilles du monde lunaire, ils vont droit à une vallée où se trouve rassemblé avec ordre tout ce qui se perd confusément dans celui-ci; non-seulement les sceptres, les richesses et les autres vanités que donne et qu'enlève la Fortune, mais celles mêmes sur lesquelles elle n'a point de prise, les réputations fragiles, les vœux et les prières adressés à Dieu par nous autres pécheurs, les larmes et les soupirs des amants, le temps que l'on emploie au jeu, le loisir des ignorants, les vains projets, les vains désirs, enfin tout ce qu'il y a d'inutile ou de perdu sur la terre. Il serait trop long d'en achever ici l'énumération piquante et variée. Elle finit par ce joli trait :

Là, tout se trouve enfin, excepté la folie,
Qui nous reste ici-bas, pour n'en sortir jamais (1).

Le paladin et l'apôtre arrivent au magasin du bon sens. Il y en a une masse aussi haute qu'une montagne. Ce sont des fioles bien fermées, remplies d'une liqueur subtile et qui s'évapore facile-

(1) *Sol la pazzia non v'è, poca nè assai,*
Chè sta quaggiù, nè se ne parte mai.
(*Ibid.*, st. 81.)

ment. Les unes sont plus grosses, les autres moins, selon le volume du bon sens qu'elles renferment. Celle du comte d'Anglante est la plus forte de toutes. On lit dessus en grosses lettres : *Bon sens du paladin Roland.* Astolphe la met à part pour l'emporter avec lui. Toutes les autres ont aussi leurs étiquettes. Astolphe y trouve les fioles de beaucoup de gens qu'il avait crus fort sages, et surtout qui se croyaient tels. L'Arioste n'oublie ni les astrologues, ni les sophistes, ni les poètes ; mais ce qu'Astolphe attendait le moins, c'est qu'il y trouve aussi une partie de son bon sens. L'auteur de l'obscure Apocalypse (1) (ce sont les propres mots du texte), lui permet de prendre sa fiole ; il l'ouvre, respire avidement tout ce qu'elle contient ; et depuis ce temps, à peu de chose près, ce fut, de l'aveu de Turpin, un homme parfaitement sage.

Avant de quitter le globe de la lune, l'apôtre le conduit à un palais situé sur le bord d'un fleuve. C'est le palais des Parques ; elles y filent les destinées des mortels. Les quenouilles sont de soie, de lin, de coton ou de laine de diverses couleurs, les unes obscures et les autres éclatantes. Sur chacune est inscrit le nom de celui à qui elle doit appartenir. La quenouille la plus belle, de la plus fine soie et de la couleur la plus brillante, porte le

---

(1) *Lo scrittor dell' oscura Apocalisse.* (St. 86.)

nom d'Hippolyte d'Este, et ce n'est pas sans doute à ce trait délicat de flatterie que pensait le cardinal quand il se servit de l'expression inconvenante que je n'ai osé redire après lui (1). Un vieillard agile, qui ne se repose jamais, enlève toutes ces inscriptions. Dirigeant son vol le long du cours du fleuve, il les y laisse tomber sans cesse, et en va prendre de nouvelles qu'il y fait pleuvoir encore (2). La plus grande partie est submergée, et sur cent mille qui vont au fond, à peine y en a-t-il une qui surnage.

Des troupes de corbeaux, de vautours avides et d'autres oiseaux de proie, volent au-dessus du fleuve, en poussant des cris aigus et discordants, guettent le moment où le vieillard jette et disperse ces noms, et les saisissent dans leur bec ou dans leurs griffes; mais ils ne peuvent les porter loin. Les écriteaux retombent dans le fleuve et ne s'y enfoncent que plus vite et plus avant. Parmi tous ces oiseaux on aperçoit deux cygnes blancs comme la neige; eux seuls portent où ils veulent les noms qu'ils ont choisis. En dépit du malin vieillard qui veut noyer tous ces noms dans le fleuve, ils en sauvent quelques-uns. Ils les portent vers un temple qui s'élève sur une colline à quelque distance du fleuve. Une belle nymphe sort de ce

---

(1) Ci-dessus, p. 355.

(2) C. XXXV, st. 12.

temple en voyant approcher les deux cygnes. Elle va prendre dans leur bec les noms qu'ils apportent, et revient les afficher dans le temple, où ils restent pour toujours consacrés à la Déesse.

S. Jean explique à Astolphe toute cette ingénieuse allégorie. « Ce fleuve est le fleuve d'Oubli; ce vieillard est le Temps qui y précipite les noms des hommes; ces oiseaux sont les courtisans, les flatteurs, les délateurs et les bouffons, qui vivent dans les cours et y sont beaucoup mieux accueillis que l'homme de talent et l'honnête homme (1); ces deux cygnes sont les poètes qui peuvent seuls sauver de l'oubli les noms des hommes et les rendre immortels. » Là dessus le bon évangéliste se met à faire l'eloge des poètes, et de leur influence sur la gloire et sur la renommée. Il parle avec action, il s'enflamme, et pour excuser la chaleur qu'il met dans son discours, il ajoute:

J'aime fort les auteurs, et dois penser ainsi,
Car chez vous autrefois je fus auteur aussi (2).

Ce trait est encore un de ceux qu'assurément

---

(1) *Che vivono a le corti, e che vi sono,*
Più grati assai che'l virtuoso e'l buono.
(*Ibid.*, st. 20.)

(2) *Gli scrittori amo, e fo il debito mio,*
Ch' al vostro mondo fui scrittore anch' io. (St. 28.)

Deux stances après, le poète laisse Astolphe dans le ciel, et redescend sur la terre, pour nous ramener à Bradamante et à la suite de ses exploits et de ses amours.

la Sorbonne, de prohibitive mémoire, n'eût point laissé passer dans un poëme français, mais qui en Italie, le pays du monde cependant où l'on devait s'y connaître le mieux, n'ont jamais été regardés que comme des plaisanteries fort innocentes.

Redescendu sur la montagne du paradis, avec Astolphe qui emporte la fiole du bon sens de Roland (1), l'évangéliste lui fait connaître une herbe qu'il lui suffira d'appliquer sur les yeux du roi Senape, pour lui faire recouvrer la vue. Engagé par ce service et par le premier qu'Astolphe lui a rendu en le délivrant des Harpies, Senape lui fournira une forte armée pour attaquer les états d'Agramant. Le paladin quitte enfin son *guide*, et revient sur l'Hippogryphe à la cour du roi d'Éthiopie. Il le guérit de sa cécité. Senape, par reconnaissance, lui donne toutes les troupes qu'il lui demande et cent mille hommes de plus. Mais dans cette innombrable armée, il n'y a point de cavalerie, faute de chevaux. Astolphe se sert pour en créer d'un moyen très économique. Du haut d'une montagne, où il s'est mis en prière, il jette des pierres dans la plaine. Ces pierres se changent en chevaux tout équipés; et quatre-vingt mille (2)

---

(1) C. XXXVIII, st. 24.

(2) *Ottanta mila, cento e due in un giorno*
Fè di pedoni Astolfo cavalieri. (St. 35.)

Tout cela est conté avec un sérieux très comique; et dans la

cent deux piétons sont ainsi changés en cavaliers, dans un seul jour.

Cette armée se met aussitôt en campagne, entre dans les riches états d'Agramant, et y met tout au pillage. Il reçoit en France ces tristes nouvelles; il veut repasser en Afrique; mais avant de partir, il fait proposer à Charlemagne de vider leur querelle par un combat singulier entre les deux guerriers les plus braves des deux armées. Charles choisit Renaud, et Agramant Roger. Celui-ci, tout fier qu'il est de cet honneur, est au désespoir d'être obligé de se battre contre le frère de sa maîtresse. Le poète nous fait entrevoir dans cette situation nouvelle un grand intérêt pour la suite de cette partie de son action, mais une autre partie qu'il a suspendue le rappelle en Afrique; il nous y ramène avec lui.

Astolphe à la tête d'une armée qui aurait suffi, dit l'Arioste, pour conquérir sept Afriques (1), continuait à ravager les états d'Agramant. Il veut de plus délivrer la Provence des Sarrazins qui y

---

stance précédente, après avoir peint le paladin faisant à genoux sa prière, le poète s'écrie plus sérieusement encore :

O quanto, a chi ben crede in Cristo, lece!

Si je ne craignais pas d'ennuyer, je rappellerais encore ici, mais seulement comme une singularité remarquable, les bulles de Léon X et de Clément VII.

(1) C. XXXIX, st. 25.

avaient réuni toutes leurs forces. Il lui faut une flotte. On vient de voir comment il s'était fait une cavalerie nombreuse: il crée à peu près de même une armée navale; il jette à pleines mains dans la mer des feuilles de laurier, de palmier et de cèdre; et ces feuilles se changent en vaisseaux. Le poète félicite avec raison le petit nombre d'hommes à qui le ciel permet de faire de si grandes choses à si peu de frais (1).

Tandis que cette flotte, pourvue de tous ses équipages, attend un bon vent, le hasard amène au milieu des vaisseaux celui qui portait les prisonniers français qu'on se rappelle que Rodomont avait envoyés en Afrique (2). Le vent l'avait écarté du port d'Alger où le pilote voulait entrer, et il ne s'aperçut qu'il était au milieu d'une flotte ennemie que lorsqu'il n'était plus temps. Dans ce vaisseau se trouvaient Brandimart, Sansonnet, Olivier et plusieurs autres paladins, qui se réunirent avec joie au bon Astolphe. Il avait délivré peu de jours auparavant, par un échange, Dudon, fils d'Oger le Danois, depuis long temps prisonnier en Afrique. Tous ces braves étaient rassemblés, lorsqu'un bruit soudain se fait entendre. Le

---

(1) *O felici, dal ciel ben dilette alme,*
Grazia che Dio raro a' mortali infonde! (St. 26.)

Voyez l'avant dernière note.

(2) Voyez ci-dessus, p. 439, et note 2.

trouble se répand parmi le camp sur le rivage. Un homme furieux, seul et nu, cause tout ce tumulte (1). Armé d'un énorme bâton, il a osé attaquer l'armée. Il a déjà tué plus de cent soldats: les autres n'osent plus le combattre que de loin et avec des flèches.

Astolphe et les autres paladins accourent au bruit: ils voient cet insensé; et à sa force prodigieuse, et à ce qu'on pouvait encore distinguer de ses traits, ils reconnaissent le malheureux comte d'Anglante. C'était en effet Roland qui ayant passé, comme on l'a vu (2), le détroit de Gibraltar, suivait la côte d'Afrique, et qui conservant son intrépidité au milieu de sa folie, dès qu'il avait aperçu une armée, s'était déterminé à l'attaquer. Les chevaliers, ses frères d'armes et ses amis, ne peuvent retenir leurs larmes en le voyant dans un si déplorable état; mais il faut le guérir et non le pleurer. Alstolphe va chercher dans sa tente la fiole qui renferme le bon sens du comte d'Angers. Les autres l'environnent avec adresse, et le serrent de si près tous à la fois qu'ils parviennent à le saisir, à lui passer des cordes aux bras et aux jambes, et enfin à le faire tomber. Alors ils se jettent sur lui, attachent fortement

(1) C. XXXIX, st. 26.

(2) Ci-dessus, p. 416.

tous ses membres, et le mettent hors d'état de se défendre. On le porte au bord de la mer, on le lave de toute la fange dont il est couvert. Astolphe vient à bout de placer la fiole de manière que Roland la respire d'un trait. A l'instant il redevient aussi raisonnable qu'il l'ait jamais été. Son amour disparaît en même temps que sa folie (1). On lui donne des vêtements et des armes; il ne songe plus qu'à servir sa patrie, et à la délivrer de ses ennemis. L'armée navale cingle vers les côtes de Provence; l'armée de terre assiége Biserte, capitale des états d'Agramant. Astolphe la commande, et Roland est avec lui.

Cependant le combat avait commencé en France entre Roger et Renaud (2). Le premier ne pouvait s'empêcher de ménager l'autre, et se défendait mollement. La sage Melisse vient mettre fin à cette lutte inégale. Elle trompe Agramant par de fausses apparences, le pousse à rompre le pacte qu'il a fait et à livrer aux chrétiens une bataille générale. Les deux champions sont séparés par la foule des combattants. Agramant est vaincu encore une fois. Il rentre avec peine dans Arles (3); et de là, ayant fait embarquer les faibles restes de son armée, dont il a

(1) St. 61 à 64.

(2) C. XXXIX, ci-dessus, p. 451.

(3) St. 66 et suiv.

perdu plus des trois quarts en France, il met à la voile pour retourner en Afrique.

Le malheur qui le poursuit veut qu'il rencontre en pleine mer la flotte créée par Astolphe et commandée par le brave Dudon. Attaqués à l'improviste pendant la nuit, ses vaisseaux sont tous brûlés, pris ou coulés à fond. Après tant de combats sur terre, ce combat naval et nocturne offre un nouveau spectacle et une riche variété. Les couleurs n'en sont pas moins vigoureuses, moins chaudes, ni moins terribles (1). Agramant a beaucoup de peine à se sauver dans un esquif, accompagné du sage Sobrin. Il passe à travers la flotte victorieuse, et arrive à la vue de terre au moment où Biserte, sa capitale, est prise d'assaut par l'armée d'Astolphe, et mise à feu et à sang. Agramant qui voit de loin la flamme, ne peut que gémir et se désespérer. Il veut se tuer; Sobrin l'arrête, et lui redonne encore quelque espoir. Tout à coup une tempête horrible s'élève, le repousse loin du rivage, et le jette dans une petite île déserte (2).

(1) Même chant, st. 81, jusqu'à la fin. Le poète s'interrompt alors, et commence le chant XL, en rappelant au duc Alphonse une petite action assez chaude que ce duc avait soutenue contre des bâtiments vénitiens qui avaient remonté le Pô, et qu'Alphonse força de redescendre. Il revient à son sujet, st. 6.

(2) *Ibid.*, st. 45.

Gradasse, roi de Sericane, venait d'y aborder dans une autre barque. Après avoir agité entre eux plusieurs projets, ayant appris comment les choses se sont passées à Biserte, et quels sont les guerriers qui l'ont détruite, ils s'arrêtent au dessein d'envoyer défier Roland de venir, lui et deux autres chevaliers chrétiens, se mesurer avec eux trois dans l'île de Lipaduse, entre la côte d'Afrique et l'île où ils ont abordé. Roland accepte avec joie. Il choisit pour second son cousin Olivier, et le plus cher de ses amis, Brandimart. Ils montent tous trois sur une barque, et arrivent d'un côté à Lipaduse, en même temps que leurs adversaires y arrivent de l'autre côté (1). Voici encore un combat, mais plus terrible que tous les autres, et qui a un caractère particulier. Ce n'est point un triple duel, c'est un combat mêlé et à outrance entre ces six redoutables champions, qui font, dans une petite île déserte et ignorée, des prodiges de valeur dignes des regards de toute la terre. Brandimart est tué (2), Olivier grièvement blessé; mais

(1) L'Arioste les y quitte encore, st. 61, et nous laisse dans l'attente jusqu'à la st. 36 du c. XLI, où, après nous avoir instruit de la manière dont les trois chevaliers étaient armés, il les fait descendre à terre, et peint les préparatifs du combat; mais notre attente est encore trompée; il s'interrompt de nouveau, pour aller retrouver Roger, et ce n'est qu'à la st. 68 que le combat commence enfin.

(2) St. 102.

à la fin Roland reste vainqueur (1). Il tue Agramant et Gradasse. Sobrin était étendu près d'Olivier, baigné dans son sang et presque sans vie; Roland fait panser ses blessures, et prend de lui autant de soin que d'Olivier même. Il ne peut se réjouir de sa victoire, ni se consoler de la mort de son cher Brandimart (2).

Pendant que cela se passe en Afrique, Roger n'ayant pu en France terminer son combat avec Renaud, ni empêcher la défaite totale de l'armée d'Agramant, croit toujours qu'il est de son devoir de s'attacher à lui jusqu'à la fin, et de le suivre, s'il n'a pu l'accompagner dans sa fuite. Après quelques aventures, car jamais un des héros de l'Arioste ne fait route sans en trouver, il s'embarque pour l'Afrique (3). La même tempête qui a repoussé Agramant attaque le vaisseau où est Roger. Elle le pousse vers des rochers où il va se briser : point d'autre moyen de salut que de se précipiter dans les flots, et de nager vers ces rochers (4). Tout en nageant, Roger se rappelle la promesse qu'il a faite tant de fois de se faire chrétien; il le promet de nouveau,

---

(1) C. XLII, st. 7 et suiv.

(2) St. 18.

(3) C. XLI, st. 7.

(4) St. 22.

et cette fois du fond du cœur (1). Arrivé seul dans cette île déserte, il y trouve un saint ermite à qui sa venue était annoncée. L'ermite lui reproche ses trop longs délais, lui en fait voir le danger, le persuade, le baptise, et doué du don de prophétie lui prédit encore une fois les destinées qui l'attendent et la gloire de ses descendants (2).

Renaud de son côté, tout-à-fait guéri de son amour pour Angélique, et ayant trouvé, par une rencontre heureuse et imprévue, dans la fontaine de la Haine, le remède contre les effets de celle de l'Amour (3), ne songeait plus qu'à retrouver Roland, dont il avait appris la maladie et la guérison. Le bruit de son combat à Lipaduse avait passé la mer; Renaud l'y veut aller trouver. Il traverse une partie de l'Italie. S'il ne court pas beaucoup d'aventures, il en entend raconter, tantôt dans une hôtellerie, et tantôt dans une barque. L'histoire de la Coupe enchantée (4), celle

(1) Il craint, dit le poète, que J.-C. ne se venge de lui, et que pour s'être si peu soucié d'être baptisé dans l'eau épurée, quand il en avait le temps, il ne le soit dans l'onde amère et salée :

Teme che Christo ora vendetta faccia,
Che poi che battezzar nell' acque monde,
Quando ebbe tempo, si poco gli calse,
Or si battezzi in queste amare e salse. (St. 47.)

(2) St. 61 et suiv.

(3) C. XLII, st. 63.

(4) C. XLIII, st. 11 à 46.

du petit chien qui secoue de l'or et des pierreries (1) amusent le paladin voyageur; et imitées par notre bon La Fontaine, elles ont amusé plus d'une fois parmi nous ceux mêmes qui les connaissaient dans l'Arioste. Enfin Renaud fait voile vers l'île de Lipaduse, où il trouve Roland occupé, au milieu de sa victoire, à pleurer son cher Brandimart (2). Ils passent ensemble en Sicile pour lui faire des funérailles dignes de lui (3). Olivier était avec eux, encore languissant de ses blessures. Ils cherchaient pour lui un médecin habile; on leur indique le saint ermite qui avait recueilli Roger (4). Ils se font conduire sur son rocher dans une barque. L'ermite se met en prières, bénit le malade et le guérit. Sobrin qui les accompagnait, et qui était encore plus malade qu'Olivier, témoin de ce miracle, est touché de la Grâce, demande le baptême, le reçoit, et recouvre au même instant toute sa première vigueur.

Roger était encore dans l'ermitage. L'ermite le fait connaître pour ce qu'il est aux paladins de France, qui, sachant qu'il s'est fait chrétien, lui

---

(1) St. 72 à 143.

(2) St. 151 et suiv.

(3) Elles sont simples et touchantes; les regrets de Roland sont exprimés avec une éloquence naturelle, très convenable à son caractère, qu'il a retrouvé tout entier depuis qu'il est guéri de son amour.

(4) St. 187 et suiv.

font le meilleur accueil (1). Renaud surtout conçoit pour lui une véritable amitié. Il avait eu, les armes à la main, des preuves de sa valeur ; il savait d'ailleurs que son jeune frère Richardet lui devait la vie ; instruit par l'officieux ermite de son amour pour Bradamante, il lui donne, devant tous, sa parole que sa sœur n'aura jamais d'autre époux (2). Ils s'embarquent enfin pour la France et arrivent à Marseille. Ils y sont joints par Astolphe, qui, ayant terminé tout ce qu'il avait à faire en Afrique, était remonté sur l'Hippogryphe, et s'était abattu sur les côtes de France, à Marseille même, où il met définitivement en liberté sa monture aérienne (3).

Charlemagne était à Arles depuis l'entière défaite des Sarrazins et la fuite d'Agramant. Il fait la réception la plus honorable aux destructeurs de Biserte. Roger lui est présenté ; sa sœur Marfise, Bradamante et lui sont enchantés de se voir réunis. On croit le roman et le poëme près de finir quand un nouvel incident en renoue avec plus de force l'intrigue principale. On a déjà vu la preuve de ce que je crois avoir fait observer le premier, qu'en dépit du titre, ce n'est point la folie ou la fureur de Roland qui est le sujet du

(1) St. 199.
(2) C. XLIV, st. 11.
(3) St. 25 et 26.

poëme, que ce n'est point lui qui en est le héros. Maintenant que les deux autres principales actions sont terminées, que Roland a recouvré sa raison, que lès Sarrazins sont chassés de France et que leurs rois ont porté la peine de leur folle entreprise, on va voir plus clairement qu'on ne l'a fait encore que le vrai héros du poëme est Roger, et que son union avec Bradamante en est le véritable sujet.

Renaud fait part au duc Aymon son père des engagements qu'il a pris pour sa sœur avec Roger (1). Le vieux duc est fort en colère : il l'a engagée de son côté avec Léon fils de l'empereur Constantin Copronyme. Sa femme Béatrice et lui veulent absolument que leur fille soit impératrice. La sensible Bradamante se désespère. Roger forme le dessein d'aller défier au combat ce Léon, cet Auguste, ce fils d'un empereur grec, de les détrôner son père et lui, et de se rendre ainsi, aux yeux mêmes des parents de sa maîtresse, digne d'être son époux. Bradamante n'ose opposer à ses parents aucune résistance, mais elle va trouver Charlemagne, et obtient de lui qu'il ordonne qu'aucun chevalier ne puisse obtenir sa main, à moins qu'il ne l'ait vaincue en combat singulier. Aymon et Béatrice, mécontents de cet ordre sollicité par leur

(1) St. 35.

fille, la renferment dans un château fort, entre Perpignan et Carcassone. Bradamante se soumet à ses parents avec autant de respect et de modestie qu'une jeune fille qui ne les aurait jamais perdus de vue (1). Cette peinture de mœurs est admirable. Quoiqu'elle soit idéale, on sent qu'elle est de la plus grande vérité, tant il y a de différence en poésie, de l'idéal à ce qui n'est que fantastique. Bradamante devient plus intéressante que jamais au moment où elle et Roger occupent presque seuls la scène. L'Arioste a fort bien senti que la destinant à servir de tige à l'illustre maison d'Este, il devait réunir en elle, dans la vie domestique, toutes les vertus et toute la sensibilité de son sexe à l'éclatante valeur qu'elle fait briller dans les combats. Intrépide et chaste comme Marfise, elle est aussi tendre amante, fille aussi obéissante et aussi timide que si jamais elle n'eût quitté le toit paternel.

Roger part pour exécuter son entreprise. Il trouve auprès de Belgrade l'empereur Constantin à la tête d'une armée, qui veut reprendre cette ville sur les Bulgares (2). Les deux armées sont aux mains, et si peu égales en nombre que les Grecs sont quatre contre un. Léon, fils de l'empereur, tue de sa main le roi des Bulgares, qui sont mis en dé-

(1) *Ibid.*, st. 39 à 74.
(2) St. 78.

route et fuient de toutes parts. Roger se met à leur tête, les ramène au combat, et parvient, malgré la supériorité du nombre, à repousser les Grecs. Léon qui lui voit faire de tels prodiges, l'admire sans le connaître et se prend d'une forte amitié pour lui. Les Bulgares, après la bataille, veulent pour chef et pour roi celui qui la leur a fait gagner; mais il refuse toute espèce de titre jusqu'à ce qu'il ait arraché la vie au fils de Constantin. Il se met à sa poursuite, non plus à la tête d'une armée, mais seul, en simple chevalier (1).

Il arrive dans une ville et descend dans une auberge où, à ses armes et à son bouclier sur lequel était peinte une licorne, il est reconnu pour le guerrier qui avait arraché la victoire des mains de l'empereur, et détruit une partie de son armée. Le commandant de la ville le fait arrêter dans son lit, pendant son sommeil, le fait mettre en prison, et en donne avis à l'empereur (2). Léon, ferme dans les sentiments qu'il a conçus pour Roger, espère tirer parti de la position critique où il se trouve pour obtenir son amitié. Mais Roger avait tué dans le combat le fils de Théodora, sœur de Constantin; elle sollicite sa mort, et la demande avec tant d'instance que l'empereur ne peut la refuser. Roger est livré à

---

(1) St. 99.

(2) C. XLV, st. 10 et suiv.

cette mère vindicative. Il est jeté dans un cachot souterrain, chargé de fers, et menacé du plus honteux et du plus cruel supplice.

Cependant Charlemagne avait, suivant sa promesse, fait publier dans tout son empire que celui qui voudrait obtenir Bradamante devait se présenter les armes à la main pour la combattre (1). Aymon et Béatrice sont forcés de céder à l'autorité de l'empereur et de ramener leur fille à la cour. Roger n'y était plus : elle ne sait à quoi attribuer son absence, et tombe dans de nouvelles perplexités. Elle était loin de soupçonner le péril qu'il courait alors. La cruelle Théodora pressait son supplice : mais le généreux Léon ne peut se résoudre à voir périr honteusement un si brave guerrier (2). Il corrompt les gardes de Roger, pénètre dans la prison, l'en retire et le cache dans sa propre maison, en attendant qu'il puisse lui rendre ses armes et le renvoyer en sûreté. La haine de Roger ne peut tenir à de si grands et de si généreux services : il ne sait comment témoigner sa reconnaissance à celui à qui il doit la vie.

Il s'en présente un moyen auquel il ne s'attendait pas. Le cartel publié par ordre de Charlemagne parvient à la connaissance de Léon (3). Il

(1) St. 22.
(2) St. 42.
(3) St. 53.

s'avoue à lui-même son infériorité dans les armes, et il imagine d'engager le chevalier inconnu à se présenter au combat en son nom et couvert de son armure. Il met tant d'instances à lui demander ce service, que Roger, qui lui doit tout et qui ne veut pas se faire connaître, ne peut le refuser. On conçoit quelle agitation s'élève dans son cœur, et combien est neuve et intéressante la situation où il se trouve. Il part avec Léon : le jour du combat est fixé; les armes, dont il a eu le choix, sont l'épée seule et à pied, parce qu'il ne veut pas être reconnu à son cheval Frontin; du reste, il est couvert de la soubreveste de Léon et armé du bouclier où est la devise de ce prince. Le combat dure tout le jour, et d'après la convention faite, Bradamante n'ayant pu vaincre, est déclarée vaincue. Roger, de retour dans la tente de Léon, reçoit de lui les caresses les plus tendres et les plus vifs remercîments; il n'y répond que par un silence morne et glacé. Dès qu'il peut s'y soustraire, il se fait rendre ses armes, monte sur Frontin, et part au milieu de la nuit. Il entre dans une forêt solitaire, où il veut se laisser mourir (1).

Bradamante n'est pas moins désespérée que lui. Marfise vient à son secours. Elle se présente devant l'empereur, et affirme que Bradamante

(1) St. 86.

n'est plus libre; que devant elle, devant Roland, Renaud et Olivier, elle a donné sa foi à Roger, qu'elle ne peut donc plus recevoir la main d'un autre, et qu'elle, Marfise, le soutiendra contre tout chevalier qui osera dire le contraire (1). Bradamante interrogée est moins affirmative que Marfise, mais ne la contredit pas. Roland et Olivier déposent pour elle; toute la cour se partage entre Roger, que l'on croit absent, et Léon à qui l'on attribue le combat contre Bradamante. Marfise fait une nouvelle proposition. Puisque son frère est vraiment l'époux de Bradamante, nul autre ne le peut être de son vivant; que Léon et lui se battent donc l'un contre l'autre, et que Bradamante soit le prix du vainqueur. Léon, qui croit toujours avoir auprès de lui le chevalier de la Licorne, ne craint pas plus Roger qu'il n'avait craint Bradamante: il accepte le défi; mais il apprend bientôt la fuite de son chevalier; il tombe alors dans de grandes inquiétudes, et fait chercher de tous côtés si l'on n'en a point de nouvelles.

Le nœud va toujours se serrant et se brouillant de plus en plus. C'est la bonne et sage Mélisse qui vient enfin le dénouer (2). Elle va trouver Léon, lui apprend que ce guerrier qu'il cherche

(1) St. 103, jusqu'à la fin du chant.

(2) C. XLVI, st. 21.

est prêt à perdre la vie, et qu'il dépend de lui de la lui conserver. Sans lui en dire davantage, elle le conduit dans la forêt, où ils trouvent Roger, couché sur la terre depuis trois jours, et décidé à y mourir. Léon l'interroge avec tant de chaleur et d'amitié, qu'il arrache enfin à Roger le secret de son nom et celui de son amour. On prévoit alors le dénoûment. Léon ne veut pas se laisser vaincre en générosité; il embrasse son rival et renonce à toutes prétentions sur sa maîtresse. C'est lui-même qui va présenter Roger à Charlemagne, qui lui déclare hautement tout ce qui s'est passé, et qui demande pour son ami la main de Bradamante.

Pour que rien ne manque au bonheur de Roger, des ambassadeurs arrivent de la part des Bulgares. Ces peuples ont persisté à vouloir pour leur roi le chevalier de la Licorne, à qui ils ont dû leur salut et une si grande victoire. Leurs députés sont venus le chercher à la cour de Charlemagne, et trouvant en lui ce même Roger que tout le monde admire, ils font auprès de lui leur ambassade. Le sceptre et la couronne l'attendent à Andrinople, capitale de ses nouveaux états. Alors, l'ambitieuse Béatrice elle-même n'a plus rien à dire. Bradamante sa fille sera reine, si elle n'est pas impératrice. Le mariage est donc conclu et célébré à la cour par les fêtes les plus splendides.

L'Arioste, pour rappeler aux lecteurs son but principal, charge Mélisse de préparer aux deux époux un logement magnifique (1). La bonne magicienne, enfin venue à bout de ses projets, met au nombre des objets rares et somptueux qu'elle rassemble, un pavillon prophétique, sur lequel est brodée en relief une partie de l'histoire de la maison d'Este, et surtout dans un long détail, celle du cardinal Hippolyte.

Ces fêtes où la joie éclate ne sont troublées que par l'apparition subite et inattendue du seul ennemi qui restât en France à Roger et à l'empereur. Seul de tous les rois Africains, Rodomont n'était point reparti pour ses états. Retiré dans une caverne (2), il s'était imposé à lui-même un an de pénitence, c'est-à-dire de suspension de faits d'armes. Ce terme étant expiré, il se présente, couvert d'armes toutes noires, et de l'air le plus menaçant, devant la table de Charlemagne où les jeunes époux sont assis dans un festin solennel, l'un à droite, l'autre à gauche de l'empereur (3). Il interpelle Roger à haute voix, lui soutient qu'il est traître à sa religion et à son roi, et le défie au combat. La cour entière, et surtout la tendre Bradamante tremblent à ce terrible défi.

---

(1) *Ibid.*, st. 76.

(2) Ci-dessus, p. 439 et 440.

(3) St. 101.

Roger incapable de crainte, se lève, prend ses armes, entre en lice, et après le combat le plus effrayant et peut-être le plus poétique et le plus chaudement écrit de tout le poëme, il renverse Rodomont et le tue. Sa mort termine le *Roland furieux* comme celle de Turnus termine l'*Énéide*: mais ce n'est point en gémissant (1), c'est en blasphêmant, que s'enfuit cette ame indignée, qui avait été dans le monde si orgueilleuse et si hautaine (2).

---

(1) *Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.*
(Énéide.)

(2) *Bestemmiando fuggì l'alma sdegnosa*
Che fu sì altera al mondo e sì orgogliosa.
(Roland fur.)

CHAPITRE IX.

*Observations générales sur l'*ORLANDO FURIOSO*; beautés de ce poëme; fragment de l'Arioste appelé les cinq Chants; caractères particuliers et distinctifs de l'épopée romanesque.*

Si j'ai réussi à donner une idée claire de cette triple et immense action du *Roland furieux*, il me semble qu'on en doit également admirer l'étendue, la hardiesse et les ressorts; qu'on doit reconnaître un art prodigieux dans la manière dont toutes les parties en sont entrelacées et conduites, dont les oppositions y sont ménagées et les événements préparés. Peu d'imaginations auraient suffi à mener ensemble et presque de front ces trois parties importantes de l'ouvrage; mais l'imagination de l'Arioste était en quelque sorte insatiable d'inventions. A peine semble-t-il l'avoir satisfaite par le nombre presque infini d'épisodes répandus dans l'économie générale de son poëme, les uns qu'on pourrait nommer principaux, les autres secondaires, selon qu'ils sont plus ou moins inhérents aux grands fils de sa triple intrigue. A peine ai-je pu indiquer un petit nombre des plus remarquables, tels que les histoires intéressantes d'Ariodant et de la belle Genèvre, de la tendre Olimpie et de l'in-

grat Birène, du beau Médor et d'Angélique, si long-temps fière et dédaigneuse, devenue sensible pour lui, et de cette constante Isabelle, fidèle jusqu'à la mort et au martyre à la mémoire de son cher Zerbin. J'aurais dû, (mais pouvais-je tout dire, pouvais-je même tout indiquer dans une analyse aussi rapide?) j'aurais dû surtout y ajouter celle de l'aimable et tendre Fleur-de-Lys, dont Brandimart ne peut achever en mourant le nom chéri (1), qu'il laisse désolée, inconsolable, qui s'enferme dans le tombeau de son amant, et s'obstine à y finir tristement sa vie.

Il est vrai qu'à ces épisodes touchants il s'en joint d'autres d'un différent genre, tels que la changeante Doralice, Joconde, la Coupe enchantée, Gryphon, Martan et la coupable Origille, l'aventure de Richardet et quelques autres encore; parmi tant de personnages nobles, on trouve, il est vrai, la vieille et hideuse Gabrine, un vilain Ogre, imitation malheureuse du Polyphême d'Homère, un maître d'hôtellerie et une troupe de voleurs. Mais plus il est évident que l'Arioste

---

(1) Roland, après leur grand combat dans l'île de Lipaduse, le trouve expirant. Brandimart, après l'avoir conjuré de prier Dieu pour lui, ajoute :

Ne men ti raccomando la mia Fiordi.....
Ma non potè dir, ligi, e quì finìo.

(C. LXII, st. 14.)

pouvait se passer de les introduire dans son poëme, plus il l'est aussi qu'il ne les y a placés que pour délasser l'esprit du lecteur et le tenir en haleine par une plus grande variété. « Il y a, dit Voltaire, presque autant d'événements touchants dans son poëme que d'aventures grotesques : son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné (1). » Et quand il en résulterait quelques disparates et quelques inégalités, a-t-on droit d'exiger que dans une mine si riche et si féconde toutes les veines soient d'un or également pur ?

L'allégorie charmante et profondément morale des îles d'Alcine et de Logistille ; celle de ce fleuve où le Temps jette les noms des hommes, et de ces cygnes mélodieux qui les portent au temple de l'Immortalité ; l'idée aussi originale que philosophique de ce bon Astolphe qui tout en cherchant dans la lune la fiole qui contient la raison de son cousin Roland, retrouve une partie de la sienne ; celle de cette arme perfide dont se sert le barbare Cimosque, d'où une poudre qui s'enflamme chasse une balle meurtrière, que Roland enlève à son lâche possesseur, et qu'il précipite dans la mer en la chargeant de malédictions (2) ; mille autres fictions dans lesquelles se réunissent la raison,

(1) *Diction. philos.*, éd. de Kelh, t. LI, in-12, au mot *Épopée*.

(2) C. IX, st. 90 et 91.

l'esprit, la poésie et les grâces, ne méritent-elles pas qu'on pardonne au petit nombre de celles qu'un goût trop sévère refuserait d'approuver? Et ce très petit nombre, qu'avec une connaissance parfaite de la langue, de son génie, de celui de l'auteur, du but qu'il se propose et du genre de poëme qu'il a choisi, on est encore très porté à excuser, suffirait-il pour contrebalancer tant de beautés et pour faire descendre de son rang l'un des poètes les plus vraiment poètes que la nature ait jamais produits?

Chez lui, la variété, l'abondance, la vérité des caractères est égale à la fertilité des inventions. Charlemagne, Roland, Renaud, Roger, Brandimart, Olivier, Astolphe, pour ne parler que des principaux, ont chacun leur manière de parler et d'agir. La valeur de Bradamante ne ressemble point à celle de Marfise, comme sa tendresse n'est point celle d'Olimpie ou d'Isabelle. Entre Sacripant et Ferragus, entre l'imprudent et jeune Agramant et le vieux et sage Sobrin, entre le présomptueux Gradasse et le querelleur Mandricard, entre tous ces guerriers et l'indomptable Rodomont, il y a des nuances infinies. Il y a dans tous une peinture vive et fidèle des caractères et des passions, des vertus et des vices. Le talent d'imaginer est partout joint à l'art de peindre, et surtout à l'art important d'annoncer et de mettre en scène tous ces personnages si différents.

Si l'on veut par un seul exemple juger de la supériorité de cet art sur le talent des portraits, qui fait l'un des plus grands mérites de quelques poëmes modernes, on n'a qu'à se rappeler comment paraît pour la première fois la principale héroïne de ce poëme, l'intrépide Bradamante; comment passant dans une forêt, défiée au combat par Sacripant qui la prend pour un chevalier, sans daigner lui répondre, presque sans s'arrêter, elle le renverse sur la poussière, continue dédaigneusement sa route, et comment ce n'est que d'un courrier qui la suit, que Sacripant, et le lecteur avec lui, apprennent que ce redoutable chevalier est une fille jeune et charmante (1). Quel portrait pourrait égaler cette peinture vive et animée? L'Arioste a presque toujours le même art, en le variant sans cesse. Il est, pour les caractères, pour le moins égal au Tasse, inférieur au seul Homère, et supérieur à tous les autres poètes connus.

Ce qu'il décrit, on croit le voir. Je ne parle pas seulement des descriptions innombrables de palais, de jardins, de fleuves, d'îles, de campagnes, qui toujours entremêlées à celles des armées et des combats, font de cette suite de tableaux la galerie la plus riche et la plus variée; je parle de ce talent admirable de faire mouvoir tous ses acteurs de manière qu'on voit leurs gestes, leurs dé-

(1) Voyez ci-dessus, p. 392.

marche, leur attitude, qu'on les reconnaît, qu'on les distingue, qu'on a devant les yeux, non un mélange informe d'objets qui se croisent et se confondent, mais des images claires et ressemblantes, ou plutôt des êtres vivants et de véritables actions. L'histoire, la fable, la féerie sont trois sources fécondes où il puise tour à tour, sans apprêt, sans effort et comme sans projet. Il ne cherche rien, tout vient à lui, tout est sous sa main. Tous les genres de merveilleux sont bons pour lui, sont à ses ordres : on le voit employer tour à tour non seulement la féerie moderne et l'ancienne mythologie, mais les personnages allégoriques, mais nos saints, nos anges, et même

De la foi des chrétiens les mystères terribles.

Je ne dis pas qu'en cela il soit à imiter, mais enfin c'est par tous ces moyens réunis qu'il arrive, et qu'il vous fait arriver avec lui, sans fatigue, jusqu'à la fin d'un si long poëme.

La connaissance parfaite qu'il avait de la géographie brille dans toutes les parties de son ouvrage. A l'exemple d'Homère, il ne fait voyager aucun de ses héros, sans nommer, sans indiquer clairement les pays qu'il parcourt. Lors même qu'Astolphe ou Roger voyagent en l'air sur l'Hippogryphe, on passe avec eux en revue tous les lieux sur lesquels ils sont emportés. Chaque région, chaque ville, ne fut-elle que nommée, est le plus souvent ac-

compagnée d'une expression courte, mais pittoresque, quelquefois d'une seule épithète qui suffit pour la désigner. Si le poète s'étend davantage, c'est avec une exactitude qui n'est jamais en défaut. On reconnaît encore Paris dans la description qu'il en a faite. On y suit Rodomont dans les rues qu'il ravage, sur les ponts où ces rues aboutissent, devant le palais qu'il assiége, à la pointe de l'île, d'où il se précipite dans la Seine.

Enfin, voici une chose plus singulière et qui prouve mieux encore avec quelle exactitude l'Arioste s'attachait aux plus petits détails géographiques. Dans une course qu'il fait faire à Roland le long des côtes de Bretagne pour passer à l'île d'Ebude, il va jusqu'à donner à une ville de cette côte son nom Bas-Breton, auquel tous les traducteurs français se sont trompés.

Breaco e Landriglier lascia a man manca (1).

Breaco est Saint-Brieuc, et *Landriglier* Treguier, dont le nom Breton est *Landriguer.* Les traducteurs disent Bréac et Landrillier, qu'ils chercheraient inutilement sur la carte.

La beauté de ses récits, la vivacité de ses peintures sont encore relevées par des comparaisons fréquentes, dans lesquelles on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de l'abondance ou de la perfection;

---

(1) C. IX, st. 16.

du génie qui invente sans cesse des traits, des circonstances et des détails nouveaux, ou du talent qui exprime et qui peint. Le Tasse, quoiqu'il en ait d'admirables, est tellement inférieur dans cette partie, que ceux mêmes qui le préfèrent d'ailleurs au chantre de Roland, donnent pour une des causes de cette infériorité que l'Arioste étant venu le premier, avait transporté dans son poëme les plus belles comparaisons employées par les poètes grecs et latins. (1).

Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de la partie dramatique. On croit généralement que le Tasse y a tout l'avantage ; que ses héros et ses héroïnes parlent plus convenablement à leur situation et à leur caractère. Cela est plutôt vrai de la partie oratoire ; on trouverait difficilement dans l'Arioste rien qui fût comparable à la première harangue de Godefroi, à celle de l'ambassadeur égyptien et à quelques autres de cette espèce. Dans les dialogues, ou les discours alternatifs que se tiennent l'un à l'autre les différents personnages diversement placés, on peut encore regarder les deux poètes comme égaux, c'est-à-dire comme également parfaits. Mais dans la plupart

---

(1) *Perchè l'Ariosto fu primo e trasportò nel suo poema le più belle e vaghe comparationi usate da' greci e latini poeti.... in questa parte si può dire che avanzò il Tasso.* (*Camillo Pellegrino, Dial. della Poesia epica.*)

des discours passionnés et des plaintes amoureuses, comme dans celles de Tancrède, d'Armide et même d'Herminie, la *Jérusalem délivrée* offre trop souvent, comme nous le verrons dans la suite, aussi peu de vérité, ou même beaucoup moins que le *Roland furieux*, avec cette différence encore entre les deux poètes, que le Tasse ayant écrit tout son poëme dans un style grave et pompeux, les jeux d'esprit et les écarts qu'il se permet en blessent davantage, au lieu que l'Arioste qui paraît toujours se jouer de sa matière et converser avec ses lecteurs, peut, sans les choquer, se donner beaucoup plus de licences.

Cette correspondance continuelle entre les lecteurs et le poète est encore un caractère particulier aux poëmes romanesques, que l'Arioste adopta et dont on lui a fait un reproche : on a même critiqué ces charmants prologues, qui commencent presque tous ses chants : on a prétendu que cela détruit l'illusion, que l'action est interrompue, et que les acteurs disparaissent dès que le poète se montre. D'abord, quand ce serait une faute, il faudrait avouer du moins qu'elle est heureuse et que la plupart de ces exordes ont un charme dont il serait à regretter que la sévérité de l'art nous eût privés ; mais soyons de bonne foi, quel est le lecteur infatigable qui parcourt d'une haleine la carrière immense qui lui est ouverte dans l'*Iliade*, dans l'*Odyssée*, dans l'*É-*

néide, à plus forte raison dans la *Pharsale*, dans la *Thébaïde*, ou dans la *Guerre punique* de Silius (1)? Si les auteurs de ces poëmes ont pensé que le lecteur ne se reposerait pas, pourquoi lui ont-ils marqué des lieux de repos, et pourquoi paraissent-ils se reposer eux-mêmes, en divisant leurs poëmes par livres, comme les Italiens les ont divisés par chants?

Avouons encore que la lecture des poètes est, généralement parlant, un délassement, non une occupation; que pour bien goûter les vers, il ne faut pas les lire trop vite, et qu'on peut en effet se reposer quand on a lu tout un livre d'Homère, de Virgile ou du Tasse. Le lendemain, en reprenant votre lecture, que vous importe si le poète s'interrompt, puisque vous vous êtes interrompu? Il vous parle en son nom, ce jour-là, comme il faisait la veille dans sa proposition, dans son invocation; où est pour le second, pour le troisième, pour le vingtième chant l'inconvénient qui n'existait pas pour le premier? Allons plus loin. S'il reprend crûment son récit au même endroit où il l'avait laissé, ne risque t-il pas de vous trouver froid et distrait dans le plus chaud de son action? Ne fera-t-il pas mieux de fixer de nouveau votre

(1) J'ai dit *à plus forte raison*, quoique ces trois poëmes soient plus courts que ceux d'Homère, et ne crois pas avoir besoin d'expliquer pourquoi je l'ai dit.

attention par quelques réflexions qui lient ce qui précède à ce qui suit, et de ne se remettre au courant que lorsque vous y serez vous-mêmes ?

Pour bien juger l'Arioste, figurez-vous la cour de Ferrare, l'une des plus polies, des plus nombreuses qui fussent au seizième siècle en Italie, formant tous les soirs un cercle brillant, dont Alphonse d'Este et le cardinal Hippolyte étaient le centre ; oubliez les torts qu'eut bientôt après ce prince de l'Église ; ne songez qu'à l'éclat qui l'environnait, à l'amour des lettres et à la bienveillance pour l'Arioste qu'on lui supposait alors. Dans cette assemblée aussi imposante qu'aimable, représentez-vous le poète fixant pendant quarante-six soirées, une heure entière et souvent plus, tous les yeux et tous les esprits. Le premier jour, il propose son sujet ; il s'adresse au cardinal son patron ; il promet de célébrer l'origine de son illustre race ; il s'engage dans son récit ; mais dès qu'il peut craindre que l'attention ne se fatigue, il s'arrête, en disant : Ce qui arrive ensuite, je vous le réserve pour un autre chant.

Le lendemain, on se rassemble, on attend avec impatience : le poète paraît, et de courtes réflexions sur les injustes caprices de l'amour ramènent ses auditeurs au point d'où il était parti la veille. Le troisième jour, il change de ton et de méthode ; il va consacrer toute cette séance à

prédire la gloire de la maison d'Este. «Qui me donnera, dit-il, une voix et des expressions propres à un si noble sujet (1)? qui prêtera des ailes à mes vers pour les élever à la hauteur de mes pensées?» Quand il a fourni cette carrière, il fait encore une pause; il en fait tous les jours autant, et jamais il ne manque de congédier son auditoire en promettant pour l'autre chant la suite de son récit. Il ajoute quelquefois: Pourvu qu'il vous soit agréable d'entendre cette histoire; quelquefois même: Vous entendrez le reste dans l'autre chant, si vous revenez m'écouter. Il avait trouvé toutes ces formes établies par les premiers poètes romanciers; il les jugea naturelles et commodes, et il les emprunta d'eux. Comme eux encore, dans le cours même de ses chants, il ne perd point de vue l'assemblée; il s'adresse aux princes qui la président, aux dames qui l'embellissent; comme eux enfin, s'il hasarde un fait incroyable, et qui passe les bornes de la vraisemblance poétique : Cela est fort extraordinaire, dit-il, vous ne le croirez pas, et je n'en suis pas

(1) L'Arioste, qui a pris en général dans le *Bojardo* l'idée de ces débuts, y a pris même ici le premier vers de son vingt-septième chant (liv. I), qui est ainsi mot pour mot:

Chi mi darà la voce e le parole, etc.

Voyez ci-dessus, p. 293.

sûr moi-même; mais Turpin l'ayant mis dans cette histoire, je l'y mets aussi (1).

Placez-vous dans ce point de vue; asseyez-vous parmi cette cour attentive; écoutez, admirez avec elle ce génie fécond, ce conteur inimitable, ce courtisan adroit, ce poète sublime; arrêtez-vous quand il s'arrête; égayez-vous, élevez-vous, enflammez-vous avec lui; laissez là ce goût trop sévère qui diminuerait vos plaisirs. Écoutez surtout l'Arioste dans sa propre langue; étudiez-

---

(1) *Mettendo lo Turpin, lo metto anch'io.*

Il nous donne souvent cette excuse plaisante, surtout quand son imagination l'a emporté dans des exagérations un peu trop fortes. « Le bon Turpin, dit-il ailleurs, qui sait bien qu'il dit vrai, laisse un chacun maître d'en croire ce qu'il voudra : »

Il buon Turpin che sa che dice vero,
E lascia creder poi quel che all' uom piace, etc.

(C. XXVI, st. 23.)

Les lances de deux chevaliers se brisent dans le combat; les éclats volent jusqu'au ciel; cette expression hyperbolique est assez ordinaire, mais il ne s'en contente pas; il ajoute : « Turpin écrit, et dans cet endroit il dit vrai, que deux ou trois de ces morceaux retombèrent tout en flamme, parce qu'ils étaient allés jusqu'à la sphère du feu : »

Scrive Turpin, verace in questo loco,
Che due o tre giù ne tornaro accesi
Ch' eran saliti alla sfera del foco.

(C. XXX, st. 49.)

Nous avons vu cette plaisanterie dans tous les poëmes précédents. Cela était devenu une formule dont il paraît qu'aucun poète romanesque ne croyait pouvoir se dispenser.

en les finesses; apprenez à en sentir la grâce, la force, l'harmonie, et vous verrez alors ce que vous devez penser des censeurs atrabilaires qui ont osé traiter si injustement un si beau génie.

Je suis involontairement ramené aux injustices qui ont été faites à l'Arioste, surtout en France. J'ai parlé de celle de Voltaire et de sa réparation éclatante. Ce grand homme, dont le goût était si pur, jugeait cependant quelquefois avec tant de précipitation et de légèreté ce qui n'était que du ressort du goût, que dans cette rétractation même il lui est échappé trois singulières erreurs. Elles sont d'autant plus singulières qu'il commence par assurer que « l'Arioste (ce sont ses termes) est si plein, si varié, si fécond en beautés de tous les genres, qu'il lui est arrivé plus d'une fois, après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre désir que d'en recommencer la lecture. » Plus une pareille assertion doit inspirer de confiance, plus il paraît nécessaire de relever ici les erreurs qui l'accompagnent. Ce sont des fautes dans un *errata*.

« Le poëme de l'Arioste, dit l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, est à la fois l'*Iliade*, l'*Odyssée* et *Don Quichotte*; car son principal chevalier errant devient fou comme le héros espagnol, et est infiniment plus plaisant (1). » Où

(1) *Ubi suprà*, tom. LI, au mot *Épopée*.

Voltaire avait-il donc vu cela? Dans toutes les descriptions de la folie de Roland il n'y a pas une seule plaisanterie. L'Arioste se garde bien de le rendre plaisant. C'est partout un fou terrible que l'on fuit, mais dont on ne rit pas. Non seulement sa démence est l'effet d'une passion profonde, elle est encore une punition divine. Un seul rire du lecteur détruirait ce caractère ; mais ce rire, qu'un trait d'extravagance pourrait quelquefois appeler, est toujours repoussé par un acte de violence qui frappe de terreur. La terreur et la pitié sont les seuls sentiments que le poète ait voulu exciter, et qu'il excite en effet dans ce tableau sublime et entièrement neuf en poésie. Comparer Roland à Don Quichotte, c'est prendre, comme Don Quichotte lui-même, les objets pour ce qu'ils ne sont pas.

« Le fond du poëme, dit encore Voltaire, est précisément celui de notre roman de *Cassandre*.... Ce fond du poëme est que la plupart des héros et les princesses qui n'ont pas péri pendant la guerre, se retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les personnages du roman de *Cassandre* se retrouvent dans la maison de Polémon (1). » Peu nous importe aujourd'hui ce qu'est le fond du roman de Cassandre; mais le fond du poëme de Roland n'est point du tout

(1) *Ibid.*

cela. Il est tel que j'ai tâché de le faire entendre; et il est inconcevable qu'ayant relu tant de fois ce poëme, un tel lecteur ne l'ait pas mieux entendu.

Enfin Voltaire, après avoir dit que l'Arioste fut le maître du Tasse, et il entend par-là qu'il fut son modèle, ajoute: « L'*Armide* est d'après l'*Alcine;* le voyage des deux chevaliers qui vont désenchanter Renaud est absolument imité du voyage d'Astolphe. » Ceci est plus inconcevable encore. Voltaire confond Roger avec Roland; c'est Roger que l'on va chercher dans l'île d'Alcine, et c'est à Roland qu'Astolphe rend la raison. Son voyage n'a certainement aucun rapport avec celui des deux chevaliers du Tasse; ils vont en bateau aux îles Fortunées, et lui dans la Lune sur l'Hippogryphe. L'île enchantée d'Armide est imitée de celle d'Alcine, cela est très vrai; Renaud est amolli par la volupté dans l'une, comme Roger dans l'autre; ils en sont retirés, et sont rendus à la gloire par deux moyens différents, et qui pourtant se ressemblent. Le voyage des deux chevaliers qui vont désenchanter Renaud est imité, non du voyage aérien d'Astolphe, mais du voyage de Mélisse, qui, sous la figure d'Atlant, va trouver Roger dans l'île d'Alcine, lui met au doigt l'anneau merveilleux, comme les chevaliers présentent à Renaud le bouclier magique, le fait rougir de son repos, et le désenchante.

Qu'il nous suffise d'avoir rectifié ces trois erreurs. Ne nous y appesantissons pas, ne cherchons pas à les expliquer, et surtout n'en faisons point un crime au vieillard illustre qui, voulant en réparer une de sa jeunesse, les a laissé tomber de sa plume élégante, rapide et amie de la vérité; mais faisons-en notre profit; et dans nos jugements sur la littérature étrangère, instruits par un tel exemple, n'en devenons que plus circonspects.

Ce serait ici le lieu de nous étendre plus particulièrement sur les différentes beautés qui frappent à chaque instant dans la lecture du *Roland furieux*; de citer au moins quelques-unes de ces descriptions si poétiques, quelques-uns de ces combats trop nombreux peut-être dans le *Roland* comme dans l'*Iliade*, mais aussi beaux, plus variés que ceux d'Homère, et que le poète a peut-être plus habilement distribués dans l'économie générale de son poëme; quelques-uns de ces charmants épisodes, dont la diversité enchante, et dont la multitude étonne; quelques-unes de ces comparaisons si belles, les unes prises immédiatement dans la nature, les autres, et en plus grand nombre, imitées des anciens, et qui sont encore alors de fidèles imitations de la nature; quelques-uns de ces admirables prologues que Voltaire a si justement loués, et auxquels il devait tant de reconnaissance, puisqu'ils lui ont donné l'idée des siens. Des morceaux de

tous ces divers genres, même médiocrement traduits, ne pourraient manquer de plaire; mais dans une telle surabondance, que choisir, et où s'arrêter? Comment aussi m'interdire à moi-même, et envier au lecteur, du moins un léger aperçu de ce que lui pourrait offrir une moisson de ce genre faite avec choix dans le *Roland furieux*, si je ne consultais que son agrément et mon plaisir? Des épisodes cependant et des combats, il n'y faut pas songer; ces morceaux vus par extrait ne sont plus les mêmes, et leur étendue défend de les citer tout entiers. Mais les exordes de quelques chants, mais quelques-unes de ces descriptions qui mettent sous les yeux l'objet réel ou idéal que le poète a voulu peindre, mais un petit nombre de ces belles comparaisons qui décrivent, en les rapprochant, deux objets à la fois, n'auront pas le même inconvénient, et nous dédommageront un peu.

« Il y a dans l'*Orlando furioso*, dit Voltaire (1), un mérite inconnu à toute l'antiquité (2), c'est celui de ses exordes. Chaque chant est comme un palais enchanté, dont le vestibule est toujours dans un goût différent, tantôt majestueux, tantôt simple, même grotesque. C'est de la morale, ou de la gaîté, ou de la galanterie, et toujours du

(1) *Ubi suprà.*

(2) Il aurait pu en excepter Lucrèce.

naturel et de la vérité. » Nous trouverons facilement des exemples dans tous ces genres. Il en cite trois; il en pouvait citer bien davantage. Mais n'oublions pas, pour être justes, que si l'Arioste est le plus parfait dans ce genre, il n'a pas été le premier, et que le *Bojardo*, qui lui avait fourni le fond de sa fable, lui avait encore donné le modèle de cet embellissement (1).

C'est l'événement que le poète commence ou continue de raconter qui lui dicte le sujet et le ton de chaque exorde. Quand le jeune Médor fuit au milieu des bois et de la nuit, chargé du corps inanimé de son roi, « Personne, dit le poète (2), (et l'on voit que sa position, souvent orageuse, à la cour de Ferrare, lui a fourni, autant que celle de Médor, l'idée de ces maximes) personne ne peut savoir de qui il est aimé, tandis qu'il est heureux et assis au haut de la roue. Il est alors entouré de vrais et de faux amis, qui lui montrent tous une fidélité pareille; mais si son bonheur se change en infortune, la foule adulatrice tourne ailleurs ses pas; celui qui l'aime de cœur reste seul avec courage; et même après la mort, il l'aime encore. Si le cœur se montrait comme le visage, tel qui dans une cour est au nombre des grands et opprime tous les autres, et tel qui jouit

(1) Voyez ci-dessus, p. 293 à 297.
(2) C. XIX.

peu de la faveur du maître, changeraient entre eux de destinée; cet homme obscur deviendrait bientôt le premier, et ce grand seigneur serait confondu dans les derniers rangs. Mais revenons à Médor qui fut si reconnaissant et si fidèle, que pendant la vie et après la mort de son maître, il l'aima toujours également. »

Renaud a délivré une jeune femme à qui des brigands allaient arracher la vie (1). Cette férocité indigne l'Arioste, et sans savoir encore l'histoire que cette femme va raconter, il fait que nous en sommes indignés comme lui. « Tous les autres animaux qui sont sur la terre, ou sont d'un naturel tranquille et vivent en paix, ou s'ils prennent querelle entre eux et s'ils se font la guerre, le mâle ne la fait point à sa femelle; l'ourse erre avec l'ours en sûreté dans les bois; la lionne repose auprès du lion; la louve est sans défiance avec le loup, et la génisse n'a rien à craindre du taureau. Quelle peste abominable, quelle Mégère est venue troubler le cœur de l'homme? On entend sans cesse l'époux répéter contre son épouse des propos injurieux; on le voit outrager son visage et y imprimer des marques noires et livides; on voit l'épouse baigner de larmes le lit nuptial; et même quelquefois la colère insensée ne le baigne pas uniquement de pleurs, mais de sang.

(1) C. V.

L'homme ne paraît pas seulement commettre un grand crime, mais un crime contre nature, et un acte de rebellion contre Dieu, s'il va jusqu'à frapper une belle femme au visage ou à lui rompre un seul cheveu; mais que celui qui lui donne du poison, ou qui lui arrache la vie par le lacet ou le poignard, que celui-là soit un homme, je ne le croirai jamais; c'est, avec une face humaine, un esprit échappé des enfers. »

Quelquefois, il s'embarrasse lui-même dans les interruptions fréquentes de ses récits, et il est le premier à rire avec vous de l'embarras où il se jette. « Je me souviens (1) que je devais vous chanter l'histoire de ce soupçon qui avait fait tant de peine à l'amante de Roger; je l'avais promis, et ensuite cela m'est sorti de l'esprit. J'y devais ajouter cette jalousie plus forte et plus cruelle qui, depuis le récit de Richardet, avait dévoré son cœur. C'est ce que je voulais vous chanter, et Renaud s'étant jeté à la traverse, j'ai commencé une autre histoire; ensuite Guidon m'a donné bien de l'ouvrage en venant arrêter quelque temps Renaud dans son chemin; je me suis si bien égaré d'une chose dans l'autre, que je me suis mal souvenu de Bradamante: je m'en souviens à présent, et je veux vous parler d'elle, avant d'en revenir à Gradasse et à Renaud. »

---

(1) C. XXXII.

Quelquefois, la fantaisie poétique l'emporte loin de son sujet, et il suffit des moindres rapports pour qu'il se permette d'aller où il veut et de revenir comme il lui plaît. Roland qui cherche partout Angélique ne ressemble pas tout-à-fait à Cérès qui cherche sa fille, et cependant écoutez ce début du douzième chant: « Lorsque Cérès empressée de revenir, du mont Ida où sa mère est adorée, dans la vallée solitaire où le mont Ethna presse le corps d'Encelade écrasé par la foudre, ne retrouva plus sa fille qu'elle y avait laissée, ayant fait, loin de tout chemin fréquenté, sentir les effets de sa douleur à ses joues, à son sein, à sa chevelure, à ses yeux, elle arracha deux pins, les alluma au feu de Vulcain, leur donna la propriété de ne jamais s'éteindre, et les portant de chaque main, montée sur un char traîné par des dragons, parcourut les forêts, les champs, les monts, les plaines, les vallées, les fleuves, les étangs, les torrents, la terre et la mer; et quand elle eut cherché sur toute la surface du globe, elle alla jusqu'au fond du Tartare. Si Roland avait eu le même pouvoir, il eût parcouru de même, en cherchant Angélique, le ciel, la terre et les enfers; mais n'ayant ni char ni dragons, il l'allait cherchant du mieux qu'il pouvait (1). »

(1) *Ma poi che'l carro e i draghi non avea,*
La gía cercando al meglio che potea.

Cette chute naïve, après le luxe poétique étalé dans ce qui précède, est un de ces contrastes qui sont toujours sûrs de leur effet.

Il paraît ne pas prendre un ton moins élevé lorsqu'il veut terminer le voyage d'Astolphe dans la lune, où il a retrouvé dans une fiole le bon sens de son cousin Roland (1); mais tout à coup son vol s'abaisse; il continue et finit dans le goût d'Anacréon ce qu'il avait commencé du style de Pindare. « Qui montera au ciel pour moi, madame, et m'en rapportera ma raison que j'ai perdue? Depuis qu'est sorti de vos yeux le trait qui m'a percé le cœur, je la vais perdant de plus en plus. Je ne me plains pas de cette perte, pourvu qu'elle ne s'accroisse pas, et qu'elle en reste à ce point-là; mais si cela continue, je crains bien de devenir moi-même tel que j'ai peint Roland. Pour retrouver mon esprit, il me semble que je n'ai pas besoin de m'élever jusqu'au cercle de la lune ou dans le paradis; je ne crois pas *qu'il se* soit logé si haut; c'est dans vos beaux yeux qu'il va errant; c'est sur votre charmant visage, sur votre sein d'ivoire et sur ses deux monts d'albâtre; c'est là que mes lèvres l'iront cueillir quand il vous plaira de me le rendre. » C'est ce que Voltaire a traduit, non pas exactement, mais on pourrait dire fidèlement, puisqu'il en a conservé l'ai-

(1) C. XXXV.

sance et la grâce, dans ces vers bien étonnants pour un vieillard plus que septuagénaire :

Oh ! si quelqu'un voulait monter pour moi
Au paradis ! s'il y pouvait reprendre
Mon sens commun ! s'il daignait me le rendre !
Belle Aglaé, je l'ai perdu pour toi ;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même ;
C'est ton ouvrage : on est fou quand on aime.
Pour retrouver mon esprit égaré,
Il ne faut pas faire un si long voyage.
Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé ;
Il est errant sur ton charmant visage,
Sur ton beau sein, ce trône des amours.
Il m'abandonne. Un seul regard peut-être,
Un seul baiser peut le rendre à son maître ;
Mais sous tes lois il restera toujours (1).

L'idée du début du dernier chant est originale et très heureuse (2). Après une si longue et si pénible route, le poète se voit enfin près du port, et prenant tout à coup dans le sens propre cette expression figurée ; « Oui, dit-il, je vois la terre, je vois le rivage se déployer devant moi ; j'entends un cri d'allégresse, dont l'air frémit et dont les ondes retentissent ; j'entends le son des cloches et des trompettes qui se mêle à ce cri de la joie publique ; je commence à distinguer quels sont ceux qui couvrent les deux rives du port. Ils pa-

(1) *Ub. supr.*, p. 82.
(2) C. XLVI.

raissent tous se réjouir de me voir venu à bout d'un si long voyage. Oh! combien de belles et vertueuses dames; oh! combien de braves chevaliers; oh! combien d'amis à qui je suis éternellement obligé pour la joie qu'ils témoignent de mon retour!» Et là-dessus, il nomme d'abord les dames et les chevaliers, puis les amis, les compagnons d'études, les poètes; seize octaves lui suffisent à peine pour cette revue vive et animée, semée d'éloges délicats, qui aurait dû flatter toutes celles et tous ceux qu'il y a placés, mais qui parut, dit-on, trop familière à quelques grandes dames et à de hauts et puissants seigneurs. C'est un art difficile que celui de flatter les grands; leur orgueil est quelquefois blessé, même de ce qu'on fait pour lui. Ce devrait être le sujet d'un chapitre à part dans les poétiques modernes; mais on n'en trouverait ni les principes dans Aristote, ni les exemples dans Homère.

L'Arioste, qui tenait à la fois d'Homère et d'Ovide par son génie, ressemble surtout à ce dernier dans ses descriptions; c'est, pour ainsi dire, un long tissu de descriptions que le *Roland furieux* tout entier, comme les *Métamorphoses* tout entières; mais Ovide paraît lui avoir plus particulièrement servi de modèle quand il décrit des êtres métaphysiques auxquels il donne, non seulement un corps et des attributs, mais un séjour assorti à leur nature idéale. La grotte du Sommeil,

si bien décrite dans le onzième livre des *Métamorphoses*, était sans doute présente à son souvenir quand il la décrivit de nouveau dans le quatorzième chant de son poëme; mais quoique la peinture en soit plus longue et plus détaillée dans Ovide, peut-on mettre au-dessous de l'original une imitation si belle? Ovide n'a peint que le Sommeil, et c'est un Songe qu'Iris va chercher auprès de lui; l'archange Michel, dans l'Arioste, y va prendre le Silence, dont il a besoin pour exécuter les ordres de l'Éternel. C'est le Silence surtout que le poète a voulu représenter; aussi ne s'arrête-t-il point à peindre le Sommeil lui-même; dès qu'il a trouvé le Silence, il ne le quitte plus. « Dans l'Arabie (1), s'étend, loin des cités et des villages, une petite et agréable vallée, ombragée par deux montagnes, et toute plantée d'antiques sapins et de robustes ormeaux. Le soleil y ramène en vain la clarté du jour; l'ombre épaisse des rameaux en défend si bien l'entrée à ses rayons qu'ils n'y pénètrent jamais (2). Cette noire forêt couvre une grotte profonde et spacieuse qui pénètre dans

(1) C. XIV, st. 92.

(2) *Est prope Cimmerios lungo spelunca recessus,*
Mons cavus, ignavi domus et penetralia somni, etc.
(Métam., l. II, v. 592.)

L'imitation s'arrête au cinquième vers d'Ovide, et au mot français sur lequel porte cette note.

le sein du rocher. Le souple lierre en parcou à pas tortueux toute l'entrée. C'est dans ce se jour que gît le pesant Sommeil. D'un côté l'Oisi veté au corps épais et chargé d'embonpoint, de l'autre la Paresse qui ne peut marcher et se tient mal sur ses pieds, sont assis près de lui sur la terre. L'Oubli distrait est à la porte; il ne laisse entrer, ne reconnaît personne, n'écoute aucun message, n'en reporte aucun, et repousse également tout le monde. Le Silence rode alentour et fait sentinelle. Sa chaussure est de feutre; il est couvert d'un manteau noir. Tous ceux qu'il aperçoit de loin, il leur fait, avec la main, signe de ne pas avancer. L'Ange de Dieu s'approche de son oreille, et lui donne tout bas l'ordre dont il est chargé pour lui. Le Silence, par un seul signe de tête, répond qu'il obéira; et aussitôt, sans rien dire, il marche sur les pas de Michel. » On compare souvent la peinture à la poésie, mais quel tableau pourrait représenter aussi bien le *Silence*?

Les descriptions de lieux champêtres, de jardins, et de paysages charmants, offrent dans presque tous les chants au lecteur des repos qui le délassent et l'enchantent. Ceci nous rappelle aussitôt les jardins d'Alcine; mais ils sont destinés à nous fournir un parallèle intéressant, et nous devons les tenir en réserve pour cet usage. Sans chercher loin dans le poëme, arrêtons-nous dès le premier chant dans ce bosquet où se ré-

fugie Angélique effrayée et poursuivie par Renaud.» Elle fuit parmi des forêts effroyables et sombres (1), dans des lieux inhabités, déserts et sauvages; le moindre mouvement des feuilles et de la verdure qu'elle entend sur les chênes, les hêtres et les ormeaux, lui cause des terreurs subites, et la fait errer, çà et là, dans des sentiers écartés. A chaque ombre qu'elle aperçoit sur la montagne ou dans la vallée, elle craint toujours d'avoir Renaud sur ses traces. Telle qu'un jeune daim, ou un chevreau timide, qui a vu, sous le feuillage du bosquet où il a reçu le jour, un léopard étrangler sa mère et lui ouvrir la poitrine et les flancs, fuit de forêts en forêts loin du barbare; il tremble de peur et de crainte (2); à chaque tige qu'il heurte en passant, il se croit sous la dent de la bête cruelle.

«Tout ce jour, et toute la nuit, et la moitié du lendemain, elle s'égara dans mille détours et

---

(1) C. I, st. 38 et suiv.

(2) *E di paura trema e di sospetto.*

Je crois pouvoir mettre la même nuance en français entre peur et crainte, qu'il y en a en italien entre *paura* et *sospetto*. La peur est l'effet d'une explosion ou d'une apparition subite, ou d'un danger présent et réel; la crainte est causée par l'apparence du mal; c'est une sorte de prévoyance du danger à venir, ou, comme le dit l'abbé Roubaud dans ses *Synonymes*, un calcul de probabilité. On a peur de ce qu'on voit, on craint ce qu'on imagine.

marcha sans savoir où. Elle se trouve enfin dans un bosquet agréable, que le frais zéphir agite légèrement ; deux clairs ruisseaux l'entourent en murmurant, y entretiennent une herbe tendre et toujours nouvelle, et rendent un son qui charme l'oreille, en brisant entre de petits cailloux leur cours paisible. Angélique s'y croit en sûreté, s'arrête, descend parmi les fleurs, et laisse son cheval errer sur l'herbe fraîche qui borde ces claires eaux. Elle aperçoit, tout auprès, un buisson d'épines fleuries et de roses vermeilles, qui semble se mirer dans l'onde limpide, garanti du soleil par des chênes au vaste ombrage. Au milieu, un espace vide offre sous l'ombre la plus épaisse un frais asyle; et le feuillage et les rameaux y sont si bien entrelacés que le soleil même, et à plus forte raison une vue moins perçante, n'y peuvent pénétrer. L'herbe tendre y forme un lit qui invite à s'y reposer. La belle fugitive se place au milieu; elle s'y couche et s'endort. » Elle est bientôt réveillée par le bruit que fait un guerrier qui descend de cheval auprès de l'un des ruisseaux, se couche sur le bord, et la tête appuyée sur sa main, se met à rêver profondément. Il s'y répand en plaintes amères contre la dame à qui il avait donné son cœur et qui a donné le sien à un autre ; et cette dame est Angélique elle-même; et ce guerrier est un de ses amants; et dans ses plaintes amoureuses il mêle

cette charmante imitation de Catulle, que tout le monde sait par cœur :

> La jeune fille est semblable à la rose,
> Au beau matin sur l'épine naïve, etc. (1)

Il faut avouer qu'un poëme qui, dès le début, offre de telles peintures, où ces peintures sont presque innombrables, et qui, lorsque le sujet l'exige, en présente d'aussi fortes et d'aussi terribles que celle ci est douce et gracieuse, n'a, quant aux descriptions, aucune rivalité, ni aucun parallèle à craindre.

C'est surtout dans les fréquentes descriptions de combats que sont employées ces fortes et terribles couleurs. L'un des moyens dont le poète se sert pour ajouter encore à la représentation effrayante de ces grandes scènes de destruction, ce sont les comparaisons ; et il en prend alors le plus souvent les objets parmi les animaux féroces, dont l'homme semble vouloir imiter les fureurs. Quelquefois à l'exemple d'Homère, il accumule ces comparaisons pour augmenter la terreur, et paraît encore moins occupé de frapper l'imagination du lecteur, que de soulager la sienne.

---

(1) *La verginella è simile alla rosa*
Che in bel giardin su la nativa spina, etc. (St. 43.)
Ut flos in septis secretis nascitur hortis.
(Catul. *Epithal. Jul et Manl.*)

Voyez Rodomont dans Paris, lorsqu'à la voix de l'empereur marchant contre lui en personne, le peuple qui fuyait se rassure, lorsque de tous les remparts, de toutes les rues, accourant sur la la place où le redoutable Sarrazin est entouré de morts, on reprend à la fois, et les armes, et le courage. « De même que, pour les plaisirs du peuple, si l'on a renfermé dans sa loge, loin du taureau indompté, une vieille lionne exercée aux combats (1), ses lionceaux qui voient comment le fier et courageux animal erre en mugissant dans l'arêne, et qui n'ont jamais vu de cornes si hautes (2), se tiennent à part, timides et confus; mais si leur intrépide mère s'élance sur lui, si elle lui enfonce dans l'oreille sa dent cruelle, ils veulent aussi se baigner dans le sang, et s'avancent hardiment à son secours : l'un mord le dos du taureau, l'autre son ventre; autant en fait tout ce peuple contre le fier Sarrazin; des toits, des fenêtres et de plus près, une nuée épaisse de traits pleut sur lui de toutes parts. ».... Il est enfin accablé par le nombre. Il se lasse de tuer des ennemis qui semblent renaître; son haleine devient fréquente et pénible; il sent que s'il ne

(1) C. XVIII, st. 14.

(2) Il ne faut point dissimuler dans une traduction ces traits naïfs qui appartiennent au génie particulier de l'auteur, et qui sont le cachet du maître.

sort pas tandis qu'il a encore toute sa force, il le voudra trop tard. Il se voit entouré, resserré, pressé par la foule, mais il saura se faire jour avec son épée. « Celui qui a vu sur la place, rompre des barrières entourées des flots d'un peuple immense, un taureau sauvage, poursuivi par les chiens, excité, blessé pendant tout le jour (1); le peuple fuir épouvanté devant lui; l'animal furieux les atteindre tour à tour et les enlever avec ses cornes; celui-là doit penser que tel et plus terrible encore parut le cruel Africain quand il commença sa retraite. » Chaque fois qu'il se retourne, il jonche la terre de morts. Il sort enfin sans donner aucun signe de crainte, et marche vers la pointe de l'île d'où il veut se jeter dans la Seine. « Tel que dans les forêts des Massyliens ou des Numides, l'animal généreux, poursuivi par des chasseurs (2), montre encore, même en fuyant, son noble courage; c'est en menaçant et à pas lents qu'il se renfonce dans les bois; tel Rodomont environné d'une épaisse forêt de lances, d'épées et de traits lancés dans les airs, sans se laisser avilir par la crainte, se retire vers le fleuve, lentement et à grands pas. »

Non seulement cette comparaison, mais cette grande scène tout entière est imitée de Virgile (3);

(1) St. 19.

(2) St. 22.

(3) Elle l'est en partie de l'assaut de Pyrrhus au palais de Priam

et si dans quelques parties la supériorité appartient au chantre d'Énée, dans d'autres aussi, et surtout dans les vastes proportions de ce tableau terrible, on oserait dire que l'avantage paraît rester au chantre de Roland.

Dans les comparaisons en général, soit que l'Arioste invente, soit qu'il imite, il va de pair avec les plus grands poètes. Voyez encore dans l'assaut de Biserte, cet autre tableau si fortement conçu et si vigoureusement tracé (1), lorsque Brandimart s'étant élancé de l'échelle sur le rempart, l'échelle se rompt, les guerriers qui le suivaient retombent, et il se trouve exposé seul, comme Turnus et comme Rodomont, à une foule d'ennemis. Roland, Olivier, Astolphe, d'autres encore dressent d'autres échelles et montent pour le secourir. Alors la ville assiégée perd tout espoir de se défendre. « Comme sur la mer où frémit la tempête (2), un vaisseau téméraire est assailli par les flots. A la proue, à la pouppe, ils y cherchent une entrée, et l'attaquent avec rage et avec fureur. Le pâle nocher soupire et gémit ; c'est de lui qu'on at-

(*Énéid.*, l. II), et en partie de l'irruption de Turnus dans le camp des Troyens (*ibid.*, l. IX). C'est de là qu'est prise cette dernière comparaison :

Ceu sævum turba leonem
Cùm telis premit infensis, etc. (V. 757.)

(1) C. XL.

(2) St. 29.

tend du secours, et il n'a plus ni cœur ni génie; une vague survient enfin qui couvre tout le navire, et dès qu'elle entre, elle est suivie de tous les flots; ainsi, dès que ces trois paladins se sont emparés des murs, ils y font un si large passage, que tous les autres peuvent les suivre en sûreté: mille échelles sont dressées, et l'on s'avance à la fois par toutes les brèches au secours de l'intrépide Brandimart. Avec la même fureur que le superbe roi des fleuves (1), quand il renverse quelquefois ses digues et ses rivages, s'ouvre un chemin dans les champs de Mantoue (2), emporte avec ses ondes, et les sillons fertiles, et les abondantes moissons, et les troupeaux entiers avec les cabanes, et les chiens avec les bergers (3); avec la même fureur la troupe impé-

---

(1) St. 31. Imité de Virgile (*Géorg.*, L. I, v. 446); mais l'imitation se réduit à ces trois vers :

Proluit insano contorquens vertice sylvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit.

(2) *Ne i campi Ocnei.* Ocnus fut le fondateur de Mantoue, et donna à cette ville le nom de sa mère *Manto.*

(3) Je passe à dessein les deux derniers vers, où l'Arioste, après s'être si heureusement rappelé Virgile, s'est moins heureusement souvenu d'Horace :

Guizzano i pesci a gli olmi in su la cima,
Ove solean volar gli augelli in prima;

tueuse entre par tous les endroits où la muraille est ouverte, le fer et la torche à la main, pour détruire ce peuple réduit aux derniers abois. »

Mais de toutes les belles comparaisons qui s'offrent presque à chaque page dans le *Roland furieux*, la plus sublime peut-être est celle dans laquelle l'Arioste compare Médor entouré d'ennemis auprès du corps de son roi, et ne pouvant ni l'abandonner ni le défendre, à l'ourse surprise par des chasseurs dans son antre avec ses petits. C'est ainsi que le génie poétique rapproche les objets les plus éloignés, et trouve des rapports là où la nature n'avait mis que des différences. « Comme une ourse que le chasseur des montagnes vient attaquer dans sa tanière rocailleuse (1), se tient debout sur ses petits, le cœur incertain, et frémit avec l'accent de la tendresse et de la rage; la colère et sa cruauté naturelle la poussent à étendre ses griffes, à baigner ses lèvres dans le sang; l'amour l'attendrit et la ramène vers ses petits, qu'elle regarde encore au milieu de sa fureur. » Cette admirable octave, que je suis loin

---

ces deux vers rendent librement et poétiquement les deux vers latins:

Piscium et summa genus hæsit ulmo
Nota quæ sedes fuerat columbis.

Mais cette petite image ôte à sa comparaison une partie de son effet, et ralentit pour ainsi dire le mouvement de la terreur.

(1) C. XIX, st. 7.

d'avoir pu rendre, avec la triple infériorité de la langue, de la prose et du talent, est imitée et même presque littéralement traduite de Stace; mais traduire aussi poétiquement un poète, c'est l'égaler et presque le vaincre; copier ainsi, c'est créer (1).

---

(1) Voici la comparaison de Stace (*Théb.*, l. X):

Ut Lea quam sævo fœtam pressere cubili
Venantes Numidæ, natos erecta superstat
Mente sub incerta, torvum ac miserabile frendens;
Illa quidem turbare globos et frangere morsu
Tela queat, sed prolis amor crudelia vincit
Pectora, et in media catulos circumspicit ira.

Et voici la traduction de l'Arioste:

Come Orsa che l'alpestre cacciatore
Ne la pietrosa tana assalita abbia,
Sta sopra i figli con incerto core
E freme in suono di pietà e di rabbia;
Ira la invita è natural furore
A spiegar l'ugne e a insanguinar le labbia;
Amor la intenerisce, e la ritira
A riguardare ai figli in mezzo all' ira.

Cette traduction est si exacte, que le traducteur de la *Thébaïde*, *Cornelio Bentivoglio*, cardinal, sous le nom de *Selvaggio Porpora*, en a conservé trois vers, qu'il ne pouvait rendre autrement:

Qual Leonessa in cavernoso monte
Cui cinse intorno il cacciator Numida,
« *Stà sopra i figli con incerto core*
» *E freme in suono di pietà e di rabbia.* »

Je m'aperçois, peut-être un peu tard, que je me laisse entraîner au plaisir de citer de si beaux traits. Ils ne font que m'en rappeler d'autres que je voudrais citer encore, et si je m'arrêtais à ces derniers, ils me laisseraient le même désir. Au reste, le *Roland furieux*, sans être encore véritablement traduit dans notre langue, y a cependant plusieurs traductions que l'on peut lire, et qui sont entre les mains de tout le monde ; au lieu de multiplier les citations, je dirai donc même à ceux qui n'entendent pas l'italien : Lisez le *Roland furieux* ; ou plutôt je leur répéterai: Apprenez l'italien pour le lire dans sa langue originale, et ne dussiez-vous jamais y lire autre chose que le *Roland furieux*, apprenez toujours l'italien.

Il me reste à donner une nouvelle preuve de cette avidité d'inventions dont l'imagination de l'Arioste était tourmentée, et qui semblait réellement aller jusqu'à l'insatiabilité. On a conservé de lui un grand fragment épisodique si dépendant de l'action générale de son poëme, qu'on ne lui

---

A saltar nello stuolo, a franger dardi
Furor la spinge; amor l'arresta e sforza
« *A riguardare i figli in mezzo all' ira.* »

J'ai rapproché précédemment (t. III, p. 523) cette belle comparaison de l'Arioste d'une comparaison semblable, tirée des *Stances* du Politien, et qui sans doute fut puisée à la même source.

peut assigner aucune destination différente, et si étranger cependant à toutes les parties de cette action, comprises dans le *Roland furieux*, que personne n'a pu deviner quelle en pouvait être la place. Ce fragment divisé en cinq chants, que l'on trouve dans la plupart des bonnes éditions, mis à la suite du poëme, n'est point connu sous un autre titre que celui même des cinq chants, *I cinque canti.* Le premier de ces cinq chants commence sans exposition et paraît lui-même une suite de quelque autre chant. Le dernier ne va pas jusqu'à un point de l'action qui puisse en annoncer le terme. On n'a donc pu former que des conjectures sur le poëme, ou le projet de poëme, dont ils faisaient partie.

On voit à la simple lecture que c'est une suite du *Roland furieux.* Les mêmes personnages y paraissent; l'action commence où finit celle du *Roland*; le même merveilleux y est employé; les mêmes formes y sont suivies; les débuts de chant, les interruptions, les adieux à l'auditoire ou aux lecteurs à la fin de chacun des chants, tout annonce, ou une partie du *Roland* qui en a été retranchée, ou un second roman épique qui aurait fait suite au premier. Charlemagne et ses pairs conduits à leur perte par les intrigues de Ganelon de Mayence en sont visiblement le sujet. On voit du moins une grande trahison ourdie contre eux par ce paladin perfide. Il est à remar-

quer que lui qui joue un rôle si odieux dans tous les poëmes dont Charlemagne et les chevaliers de la maison de Clairmont sont les héros, ne paraît point dans le *Roland furieux*. Le comte Anselme et son fils Pinabel sont les seuls de cette odieuse race que l'on voie tendre des piéges et y tomber. Ici, c'est Ganelon même qui revient sur la scène; mais il n'agit pas de son propre mouvement; il est l'instrument de la vengeance des fées, et surtout d'Alcine, furieuse de la perte de Roger. Charles, après de premiers avantages contre les ennemis que Ganelon lui suscite, éprouve déjà une défaite; précipité d'un pont, qu'il défendait en personne, il tombe dans la rivière ; son cheval a de la peine à le ramener au bord. C'est là que finit le fragment, et l'Arioste n'a laissé aucune note ni aucune esquisse du reste.

Aussi les avis ont ils été partagés en Italie sur ce que c'était que ces cinq chants et sur leur destination. Les uns, choqués des imperfections et des fautes dont ils sont remplis, ont soutenu qu'ils ne sont point de l'Arioste; les autres que c'est le commencement d'un second poëme romanesque qu'il avait projeté; d'autres, mais sans aucune vraisemblance, que ce sont des fragments que l'Arioste comptait répandre çà et là dans son poëme. Il suffit de les lire, de voir à quel moment commence l'action, et quelle en est la nature, pour reconnaître qu'ils ne pouvaient, comme

je l'ai dit, que faire suite au *Roland furieux*. En effet le *Ruscelli* (1) rapporte un fait si positif, et qui donne une explication si satisfaisante, qu'il ne semble devoir laisser dans l'esprit aucun doute. Il tenait ce fait d'anciens amis de l'Arioste, et entre autres de *Galasso Ariosto*, l'un de ses frères. Le premier dessein du poète avait été que son *Roland furieux* eût cinquante chants. Il voulait y faire entrer la mort de Roger et la défaite des paladins à Roncevaux. Il avait rempli ce nombre de chants, et il s'en fallait beaucoup qu'il fût à la fin. Il consulta le *Bembo* et d'autres amis qui le détournèrent de ce dessein. Outre que le poëme serait devenu excessivement long, le dénouement en eût été triste et funeste, ce qu'Homère et Virgile avaient soigneusement évité.

L'Arioste se rendit judicieusement à ces raisons. Il retrancha tout ce qui venait après la victoire de Roger sur Rodomont, et laissa le lecteur satisfait de voir la France délivrée des Sarrazins, et Bradamante unie à son cher Roger. Ayant ainsi réduit son action à la juste étendue qu'elle devait avoir, il donna tous ses soins à perfectionner et à polir les chants qu'il avait conservés, et oublia entièrement les cinq dont il avait fait le sacrifice. Cela explique parfaitement

(1) Voyez sa note intitulée : *de i cinque canti*, après l'Avis aux lecteurs, dans la bonne édition de Valgrisi, 1556.

et leur composition et les défauts que l'on y trouve. Ce ne sont pas seulement des lacunes et des négligences, mais des fautes de versification et même de langue. Elles sont si graves et en si grand nombre que le *Ruscelli* ne semble pas trop dire quand il assure que si l'auteur était rendu à la vie, il serait très affligé de voir qu'on eût publié sous son nom, après sa mort, ce qu'il n'avait jamais eu l'intention de rendre public.

Mais quoique ce ne soient que des ébauches, on y trouve des morceaux qui ne seraient pas déplacés dans un ouvrage complet et achevé. Telle est, au premier chant, l'assemblée générale des fées dans le magnifique palais de leur roi Démogorgon; telle est encore la description de l'Envie et de l'antre où ce monstre habite; telle est surtout dans le second chant la peinture du Soupçon personnifié, dont Alcine fait choix pour l'envoyer troubler le cœur de Didier, roi des Lombards, et pour exciter ce roi à se soulever contre Charlemagne. Cet ingénieux épisode mérite d'être connu.

Dans l'exorde de ce chant, le poète commence par faire un bel éloge des bons rois, et par féliciter les nations qui vivent sous leur empire (1). Il s'élève ensuite contre les mauvais rois et les ty-

(1) *Pensar cosa miglior non si può al mondo,*
D'un signor giusto e in ogni parte buono, etc.

rans; mais, dit-il, s'ils font horriblement souffrir les peuples, ils ont eux-mêmes dans le cœur une peine plus horrible encore (1). Cette peine, c'est le Soupçon, le plus cruel des supplices et le plus grand de tous les maux, « Heureux celui qui, loin de pareils tourments, ne nuit à personne, et que personne ne hait! Plus malheureux encore les tyrans à qui, ni la nuit ni le jour, cette peste cruelle ne laisse de repos! Elle leur rappelle leurs injustices et des meurtres ou publics ou cachés; elle leur fait sentir que tous les autres n'ont qu'un seul homme à craindre, et qu'eux ils craignent tout le monde (2). »

« Ne vous ennuyez pas de m'entendre, ajoute-t-il à sa manière accoutumée; je ne suis pas si loin de mon sujet que vous pensez. J'ai même à vous raconter quelque chose qui vous fera voir que tout ceci vient fort à propos. Un de ceux dont je vous parlais, celui qui le premier se laissa croître la barbe pour écarter de lui des gens qui pouvaient d'un seul coup lui ôter la vie, fit bâtir dans son palais une tour environnée de fossés profonds et de gros murs; elle n'avait qu'un pont-levis; point d'autre ouverture qu'un balcon étroit

---

(1) *Ma nè senza martir sono essi ancora,*
Ch' al cor lo sta non minor pena ogn' ora. (St. 6.)

(2) *Quinci dimostra che timor sol d'uno*
Han tutti gli altri, ed essi n'han d'ogn'uno. (St. 9.)

par où le jour et l'air pouvaient à peine entrer. C'était là qu'il dormait la nuit. Sa femme, qu'il y tenait renfermée, lui jetait une échelle par laquelle il montait. Un dogue énorme gardait cette entrée.... Mais tant de précautions furent inutiles; sa femme finit par l'assassiner avec sa propre épée. Son ame alla droit aux enfers, et Rhadamante l'envoya dans les lieux où sont les plus cruels supplices. Au grand étonnement de son juge, il s'y trouva fort à son aise. Le Soupçon, disait-il, lui avait fait souffrir dans sa vie de si cruelles tortures que la seule pensée d'en être délivré le rendait insensible à toutes les douleurs.

Les sages des enfers s'assemblèrent. Ils ne voulurent pas qu'un tel scélérat pût rester impuni; ils décrétèrent donc qu'il retournerait sur la terre, que le Soupçon rentrerait en lui pour ne le plus quitter. Alors le Soupçon s'en empara si bien qu'il se changea en sa propre substance. De soupçonneux que ce tyran était d'abord, dit énergiquement le poète, il était devenu le *Soupçon* même (1). Sa demeure est sur un rocher élevé de cent brasses au-dessus de la mer, ceint tout alentour de précipices escarpés. On n'y monte que par un sentier tortueux, étroit et presque imperceptible. Avant de parvenir au sommet, on

---

(1) *Di sospettoso ch' era stato in prima*
Hor divenuto era il sospetto stesso. (St. 17.)

trouve sept ponts et sept portes. Chaque porte a sa forteresse et ses gardes ; la septième est la plus forte de toutes. C'est là que, dans de grandes souffrances et dans une profonde tristesse, habite le malheureux. Il croit toujours avoir la mort à ses côtés ; il ne veut personne auprès de lui, et ne se fie à personne. Il crie du haut de ses créneaux, et tient ses gardes toujours éveillées. Jamais il ne repose, ni le jour ni la nuit. Il est vêtu de fer mis par dessus du fer, et par dessus du fer encore ; et plus il s'arme, moins il est en sûreté (1). Il change et ajoute sans cesse quelque chose aux portes, aux serrures, aux fossés, aux murs. Il a des munitions plus qu'il n'en faudrait pour en céder à plusieurs autres, et ne croit jamais en avoir assez. » Certainement cette peinture est aussi énergique et aussi vive qu'ingénieuse ; et il n'y a point, à la perfection du style près, dans tout le *Roland furieux*, de fiction plus poétique et plus philosophique à la fois.

Le quatrième chant en contient une moins heureuse. Son extravagance paraît passer toutes les bornes de ce merveilleux même de la féerie, dont cependant la latitude semble presque impossible à fixer. Roger embarqué sur un vaisseau qui prend feu, se jette dans la mer tout armé. Il est englouti

(1) *E ferro sopra ferro e ferro veste,*
Quanto più s'arma è tanto men sicuro. (St. 20.)

par une énorme baleine qui suivait le vaisseau depuis long-temps (1). Le ventre du monstre est un abîme où il descend comme dans une grotte obscure. A peine y est-il arrivé qu'il voit paraître de loin, à l'extrémité de cette caverne, un vieillard vénérable qui tient à la main une lumière. Ce vieillard vient à lui, et lui apprend qu'il est retombé dans les fers d'Alcine.

C'est ainsi que cette détestable fée reprend et punit le peu de ses anciens amants qui ont pu s'enfuir de son île. Elle fait si bien qu'elle leur inspire le désir de voyager sur mer ; elle envoie à la suite de leur vaisseau sa baleine, qui tôt ou tard parvient à les engloutir. Ils y vieillissent, et ils y meurent. Leurs tombeaux remplissent les lieux les plus bas de ce séjour. A mesure qu'ils se succèdent, ils se rendent les uns aux autres les derniers devoirs. Lui qui parle, et qui est parvenu à la plus extrême vieillesse, y arriva très jeune ; il y trouva deux vieillards qui étaient là depuis le temps de leur adolescence, et y avaient rencontré d'autres vieillards, descendus dès leur premier printemps dans ce gouffre, d'où l'on ne peut jamais sortir. Deux chevaliers y sont arrivés depuis peu ; ils étaient trois ; Roger fera le quatrième. Le vieillard l'exhorte à prendre son parti sur un mal

(1) St. 32 et suiv.

sans remède, et à jouir, en attendant, du peu de douceurs qu'ils peuvent encore se procurer.

Ils vivent de poisson, qu'ils pêchent dans un réservoir formé par les eaux que la baleine absorbe en respirant. Il y a au bord de cette espèce d'étang un petit temple en façon de mosquée, un appartement tout auprès, où l'on se repose sur des lits commodes; une cuisine (1), un moulin pour moudre du blé; enfin tant de folies qu'on en reste comme étourdi. Roger, en entrant dans ce lieu, trouve que l'un des deux nouveaux venus est Astolphe, qui lui raconte par quelle suite d'aventures il a été repris comme lui (2). Les quatre reclus se mettent à table, et le poète les laisse là, sans que l'on devine comment il comptait les en tirer (3). Quelque folle que soit cette imagination, nous verrons dans la suite que l'auteur de *Richardet* ne l'a pas trouvée indigne de figurer dans son poëme, et l'y a transportée tout entière, avec un couvent de plus, des cloches, des moines et un réfectoire (4).

Nous avons vu éclore et croître par degrés en

---

(1) Qu'on ne soit pas inquiet de la fumée :

Che per lungo condotto di fuor esce
Il fumo a i luoghi onde sospira il pesce. St. 51.

(2) St. 52 à 74.

(3) St. 89.

(4) Voyez *il Ricciardetto*, c. V.

Italie le roman épique proprement dit. Quand l'Arioste préféra ce genre à celui de l'épopée héroïque, il s'en était formé dans son esprit un modèle idéal, supérieur à ce qu'on avait fait jusqu'alors; et ce modèle, il l'exécuta si bien que l'on a pu tracer, d'après son poëme, les règles de l'épopée romanesque, de même qu'on a tracé, d'après l'*Iliade*, l'*Odyssée* et l'*Énéide*, les règles du poëme héroïque. Plusieurs auteurs italiens, tels que le *Pigna*, le *Giraldi* et d'autres encore ont fait des livres sur cette matière. Il serait facile, mais superflu de tirer de ces livres la poétique particulière à ce genre d'épopée. Ce qui précède suffit pour faire voir qu'avec plusieurs règles communes, le poëme romanesque et le poëme héroïque ont entre eux des différences constitutives.

De toutes ces différences, il est vrai, aux yeux de critiques austères, tels que le *Muzio* dans son Art poétique en vers, le *Minturno* dans sa Poétique en prose, le *Castelvetro* dans son Commentaire sur la Poétique d'Aristote, et le *Quadrio* lui-même, il ne résulte dans l'épopée romanesque que des vices, qui en font un genre inférieur au poëme héroïque; ces vices sont même si graves que le poëme romanesque le plus parfait est encore nécessairement un mauvais poëme. Quand même cet arrêt serait rigoureusement juste, ce serait peut-être l'un de ces cas où la justice excessive est une excessive injustice. Et que peut-

on opposer au plaisir et à l'approbation de toute une nation éclairée et sensible, à la constance et à l'universalité de son admiration depuis trois siècles ? La multiplicité d'actions et de personnages principaux, l'étendue illimitée des lieux, les effets prodigieux des puissances magiques, tout cela dirigé par le goût, comme il faut sans sans doute qu'il le soit, n'ouvre-t-il pas un champ plus vaste aux créations du génie et aux jouissances du lecteur ?

La nature entière est à la disposition du poète romancier : il se crée une seconde nature, où il puise de nouveaux trésors. Il les dispose, les ordonne et les met en œuvre à son gré. Tout ce que la raison la plus saine et l'imagination la plus libre ont jamais dicté aux hommes lui appartient. Il en use comme de son bien propre; et s'il est véritablement poète, s'il l'est surtout par le style, lors même qu'il ne fera qu'employer les inventions des autres, il passera pour inventeur.

Singulier et bien remarquable privilége du génie de style, ou du talent d'exécution! Nous ignorons ce qu'inventa réellement Homère ; des faits héroïques dont la mémoire était récente, des fictions mythologiques qui formaient la croyance commune, en un mot des traditions de toute espèce, qu'il employa comme il les avait reçues, mais mieux sans doute que d'autres poètes ne les avaient employées jusqu'a-

lors, forment évidemment la plus grande partie de ses deux poëmes. Des traditions historiques, des fables déjà surannées, mais encore en quelque crédit, et les fictions mêmes d'Homère, font presque toute la matière du poëme de Virgile. Enfin l'Arioste, celui de tous les poètes qui ont existé depuis Homère, qui ait eu peut-être le plus de rapports avec lui, n'a fait que continuer une action commencée par un autre poète, faire mouvoir des caractères déjà créés et déterminés, employer un merveilleux universellement convenu, se servir de formes inventées avant lui, prendre presque à toutes mains des événements, des aventures, des contes même de toute espèce, et les encadrer dans son plan; et cependant il passe pour celui de tous les poètes modernes dont l'imagination a été la plus féconde et le génie le plus inventif. C'est qu'il invente beaucoup dans les détails, beaucoup dans le style, et que toutes ses imitations sont parfaites; en un mot, pour ne pas répéter ce que j'ai dit de lui, c'est qu'il possède au degré le plus éminent deux talents, qui sont peut-être les premiers de tous dans un poète, le talent d'écrire et celui de peindre, ou si l'on veut, le dessin et le coloris.

Au reste, quelque jugement définitif que l'on porte, ce genre d'épopée est un genre à part; il a ses chefs-d'œuvre et ses modèles, comme l'épopée des anciens. Il appartient en propre à

l'Italie moderne. Il se vante d'avoir produit un de ces grands poëmes qui font époque dans l'histoire de l'esprit humain, qui éternellement critiqués peut-être, mais aussi éternellement loués, ne risquent jamais de tomber dans ce gouffre de l'oubli qui en engloutit tant d'autres, et seront à jamais un objet d'intérêt et de discussion parmi les hommes; où tous les arts puisent, toutes les imaginations s'alimentent, tous les esprits des générations qui se succèdent vont chercher d'agréables délassements.

Voilà ce qui est certain, ce qui suffit pour autoriser l'admiration, même l'enthousiasme, ce qui doit porter les étrangers à faire de l'Arioste, non pas une lecture superficielle, mais une étude attentive, je dirais même approfondie, si cette idée d'une étude profonde n'était pas propre à effrayer, si elle ne faisait pas craindre quelque chose de fatigant et de pénible qu'on ne risque jamais de trouver dans le *Roland furieux*, de quelque façon qu'on l'étudie.

Ce n'est pas qu'on ne pût aussi relever dans cet admirable ouvrage quelques défauts, dont aucune production humaine n'est exempte; mais ces sortes de défauts, et le *Roland furieux* en est la preuve, n'empêchent point de vivre un grand poëme, quand le nombre des beautés les surpasse et demande grâce pour eux. Gravina, critique philosophe, dont j'aime toujours à citer

les décisions, quoique j'aie quelquefois pris la liberté de les combattre, attribue la plus grande partie de ces défauts de l'Arioste à l'imitation du *Bojardo*. « Telles sont, dit-il, l'interruption ennuyeuse et importune des narrations, les bouffonneries répandues quelquefois au milieu des choses les plus sérieuses, l'inconvenance des paroles, et de temps en temps même celle des sentiments, les exagérations trop excessives et trop fréquentes, les formes populaires et abjectes, les digressions oiseuses, ajoutées pour complaire aux nobles assemblées de la cour de Ferrare, où l'Arioste chercha plutôt à se rendre agréable aux dames qu'il ne songea aux jugements sévères de la poésie et du goût. Et pourtant, ajoute cet austère critique, et pourtant à mon avis, avec tous ces défauts, il est infiniment supérieur à ceux qui n'ont pas, il est vrai, les mêmes vices, mais à qui manquent aussi ses grandes qualités. Ils ne ravissent point le lecteur par cette grâce native, dont l'Arioste sait assaisonner même ses fautes, qui obtiennent ainsi le pardon avant d'avoir pu offenser. Ses négligences plaisent mieux que tous les artifices des autres. Il a enfin un génie si libre et un style si agréable, que le critiquer paraîtrait une sévérité pédantesque et une incivilité. » (1)

---

(1) *Della ragione poetica*, l. II, N°. XVI, p. 104.

Ne le critiquons donc pas, et arrêtons-nous ici, non dans la crainte de paraître incivils, car on peut bien reprendre ce qu'il y a de répréhensible dans un grand poète, sans cesser d'être poli, mais dans la crainte d'être ennuyeux, accident plus fâcheux, et qui, dans l'exercice de la critique, est peut-être, et c'est beaucoup dire, encore plus commun que l'impolitesse.

CHAPITRE X.

Roland amoureux, refait par le Berni; Premières entreprises de Roland, poëme du Dolce; Angélique amoureuse, poëme du Brusantini; suite et fin des poëmes romanesques sur Charlemagne, Roland, Renaud et les autres paladins de France.

Le *Bojardo* était tombé dans la très grande erreur de traiter trop sérieusement les jeux de son imagination chevaleresque, et de vouloir presque toujours parler du ton de la raison, dans des sujets qui y sont aussi naturellement étrangers que toutes ces fables de la chevalerie errante et de la féerie; cette même faute fut commise par le plus grand nombre de ses imitateurs. L'Arioste, avec une finesse de goût égale à l'étendue de son génie, avait aperçu le premier quelle liberté de ton, quelle variété de style y était nécessaire. Il avait donné le vrai modèle de cette sorte de poëmes. Plusieurs poètes tâchaient de l'imiter; mais ce n'était pas assez, pour y réussir, de sentir que la route qu'il avait frayée était la meilleure; il fallait avoir, pour la suivre, un talent aussi flexible que le sien, et de plus, un esprit

original qui garantît l'imitateur de ne paraître qu'un copiste.

Il existait alors un poète qui poussait l'originalité jusqu'à la bizarrerie, dont le principal talent était celui de la satyre, et qui, secondé de quelques esprits fantasques et capricieux comme lui, avait introduit dans ce genre, essentiellement ami de la raison, le langage de la folie et une liberté presque sans frein. C'était *Francesco Berni*. Sa Vie appartient à la classe des poètes satyriques, et je dois en rejeter la notice jusqu'au moment où je m'occuperai d'eux; mais c'est ici le lieu de parler, plus particulièrement que je ne l'ai fait, de son travail sur le *Roland amoureux* du *Bojardo*.

On avait beaucoup lu ce poëme avant que l'Arioste eût publié le sien. Mais le *Roland furieux* fit totalement oublier l'autre; on eut beau y faire une suite, comme *degli Agostini;* on eut beau le réformer, comme le *Domenichi*, la seule réforme à y faire était de le refondre tout entier, de le dégager des formes trop sérieuses que le *Bojardo* lui avait données, et d'emprunter, pour le repeindre, des couleurs à la palette de l'Arioste. Le *Berni* osa l'entreprendre; et ce qu'il y a de plus étonnant, ce n'est pas qu'il y ait réussi, c'est qu'avec un génie si libre et si indépendant, il se soit assujéti à suivre l'auteur original, chant par chant, et presque octave par octave. C'est

donc presque uniquement le style qu'il a refait; mais encore une fois, c'est surtout le style qui fait vivre les poëmes; et comme le *Roland amoureux*, refait par le *Berni*, est celui de tous les romans épiques italiens qui s'approche le plus du *Roland furieux*, quant au style, c'est aussi, après le *Roland furieux*, le roman épique qu'on lit le plus.

Ce n'est pas que le *Berni* s'élève jamais aussi haut que l'Arioste le fait quelquefois, ni qu'il ait cette vigueur poétique que l'Homère de Ferrare sait presque toujours mêler aux grâces habituelles de son style. Il ne manque cependant pas, quand il le faut, d'une certaine force; mais c'est la facilité, l'abandon qui surtout le caractérisent. Il se joue plus souvent encore que l'Arioste *de son art, du lecteur, de lui-même* (1); et il descend plus bas que lui. Tiraboschi lui a reproché d'avoir défiguré son ouvrage par les plaisanteries et les récits trop libres, et même impies qu'il y a insérés (2). Les plaisanteries, à la bonne heure: il y en a trop peut-être; mais les récits insérés, où Tiraboschi les a-t-il vus? Il n'y a pas le moindre épisode ajouté; les circonstances sont presque

(1) M. Delille, poëme de l'*Imagination*, c. V.

(2) Tome VI, part. II, l. III, c. III. *Così non ne avess' egli offuscati i pregi co' motti e co' racconti troppo liberi ed empj, che vi ha inseriti.* Pag. 177.

les mêmes, rendues le plus souvent dans le même nombre de vers; le coloris seul est changé. Il n'est pas, il faut le dire, beaucoup plus libre que celui de l'Arioste; et il est plus brillant, plus poétique que celui du *Bojardo*. Les locutions prosaïques, populaires, contraires à l'harmonie ont disparu; une expression vive, nombreuse, singulièrement facile et qui paraît toujours couler de source, en a pris la place. Tout est refait, mais à neuf, et sans que l'on reconnaisse nulle part la première main.

Cette façon de s'emparer du bien d'autrui et de se le rendre propre ne manqua pas de censeurs. L'Arétin dans le prologue de sa comédie de l'*Hypocrite*, le Doni dans sa *Librairie* et dans ses *Mondes*, blâmèrent durement le *Berni*. Il les laissa dire: les éditions de son *Roland amoureux* se multiplièrent. On avait cessé, dès auparavant, d'en faire de celui du *Bojardo*; et ce qu'il y a de très vrai, quoique cela paraisse contradictoire, c'est qu'en l'effaçant par la manière dont il refit son ouvrage, il lui conserva sa renommée. Elle eût péri si le *Bojardo* n'eût été que l'auteur d'un poëme qu'on eût cessé de lire; mais en relisant ce poëme refait par le *Berni*, on se rapelle toujours, on revoit même toujours au titre du livre qu'il fut d'abord fait par le *Bojardo*, et c'est grâces au style du second de ces deux poètes, que l'on jouit des inventions du premier.

D'autres critiques ont pensé que le *Berni* avait voulu faire du *Roland amoureux* un poëme burlesque et une pure facétie. Le Gravina lui-même est de cet avis (1); mais le *Quadrio* n'en est pas. Il penche plutôt à croire qu'en refaisant ainsi ce poëme, il avait prétendu l'élever jusqu'à pouvoir lutter avec le *Roland furieux*, qui entraînait alors comme un torrent la faveur publique et l'applaudissement universel. « S'il n'a pu réussir, ajoute le même critique, à procurer au *Bojardo* une gloire égale à celle de l'Arioste, au moins lui en a-t-il acquis une qui n'est pas beaucoup au-dessous, puisqu'aujourd'hui même on ne le lit et on ne l'aime pas beaucoup moins que l'Arioste (2). »

Ce que le *Berni* a le plus heureusement imité de l'Arioste, ce sont ses exordes ou débuts de chant. Il y en a de tous les tons et de tous les genres. Le genre satyrique, qui était habituellement le sien, domine souvent, il est vrai, dans ces petits prologues, et le sel en est quelquefois assez âcre, tandis que l'Arioste dans quelques-uns des siens, non plus que dans ses satyres, ne va jamais au-delà d'une censure sans aigreur et d'une malignité riante. Mais il y en a dans le

---

(1) *Il Berni, colla piaccevolezza del suo stile l'hà voluto cangiare in facezia.* (Ragion. poet., l. II, XV.)

(2) *Storia e Rag. d'ogni poesia*, vol. VI, p. 155.

poëme du *Berni* où l'on croit entendre plaisanter l'Arioste lui-même. En voici, je crois, un exemple, dans le début du quatrième chant: « Je ne suis ni assez ignorant ni assez savant pour pouvoir parler de l'amour ni en bien ni en mal; pour dire s'il est au-dessus ou au-dessous du jugement et du langage que nous tenons de la nature; si l'homme est porté de lui-même à être tantôt humain et tantôt féroce, ou s'il y est porté par l'amour; s'il y a de la fatalité ou du choix, si c'est une chose que l'homme prenne et quitte quand il veut. Quand on voit dans un pâturage deux taureaux combattre pour une génisse, ou deux chiens pour une chienne, il paraît alors que c'est la nature qui les force à se traiter de cette étrange façon. Quand on voit ensuite que la vigilance, le soin, l'occupation, l'absence nous garantissent de cette peste, ou si vous voulez de cette galanterie, alors il semble qu'elle ne vient que de notre choix. Tant d'hommes de bien en ont parlé, en ont écrit, en grec, en latin, en hébreu, à Rome, à Athènes, en Égypte! L'un tient que c'est chose excellente; un autre, chose détestable. Je ne sais qui a tort ou raison: je ne veux prendre les armes ni pour ni contre: tant y a que l'amour est un mal étrange et dangereux, et Dieu garde chacun de nous de tomber en sa puissance! »

Voici qui me paraît encore aimable et gracieux comme les plaisanteries de l'Arioste. Roland et

Renaud se battaient pour Angélique; *c'est elle-même* qui les sépare, et qui trompe le comte d'Angers pour l'éloigner du champ de bataille. « J'ai envie aussi moi, dit le *Berni* (1), d'être amoureux d'Angélique, puisque tant d'autres le sont; car elle m'a fait un plaisir plus grand qu'elle ne leur en fit jamais à tous tant qu'ils peuvent être: elle m'a délivré de ce dégoût que j'éprouvais tout à l'heure à raconter cette querelle maudite de Roland et du fils d'Aymon. Quoique ni l'un ni l'autre n'eût besoin de secours, je suis cependant le très humble esclave de celle qui est ainsi venue se jeter entre eux. Je suis d'une nature telle que je ne voudrais jamais qu'on se querelât, ni qu'on se battît, à plus forte raison quand la querelle est entre des gens que j'aime. Il n'y a personne qui haïsse le bruit autant que moi; mais pour l'amour de Dieu, parlons d'autre chose. »

Quelquefois, comme au cinquième chant, l'Arioste n'aurait pas mieux philosophé sur l'*amitié*; quelquefois, comme au dix-huitième, on ne serait pas étonné que ce fût lui qui raisonnât ainsi sur les vertus et sur les imperfections des femmes. Mais on reconnaît peut-être une pointe satyrique plus acérée que la sienne dans ce prologue du septième chant: « Malheur à vous qui ne dormez jamais, à vous qui désirez de devenir de grands personnages,

(1) L. I, c. XXIX.

qui, avec tant de fatigues et tant de peines, courez après les dignités et les honneurs! On doit avoir grande pitié de vous, puisque vous êtes toujours hors de vous-mêmes; et vous ne connaissez pas bien ce que vous cherchez, car vous ne feriez pas les folies que vous faites. Cette grandeur, cet empire, cet état, cette couronne, il faut l'avoir justement ou injustement; il faut que celui qui l'obtient en soit digne ou ne le soit pas. Dans le premier cas, c'est un vrai métier d'homme de peine(1); dans le second, l'on est le but, l'objet, le point de mire de la haine, de l'envie; on est livré soi-même à la crainte jalouse, et il n'y a point d'ennemi, de maladie, de souffrance, d'enfer, comparable à la vie d'un tyran. J'ai comparé l'un de ces rois à un homme qui est, en-dessous, dévoré de maladies honteuses, et couvert, en-dessus, d'un beau vêtement d'or, qui empêche de voir sa misère. Encore ont-ils de plus toutes ces galanteries que je vous ai dites, la haine, l'envie, et les complots que l'on fait chaque jour contre eux. Ce pauvre homme de Charlemagne (2) avait tou-

(1) *È una gran facchineria.* Pour saisir le sens de ce mot, il ne faut pas oublier que *facchino* en italien ne signifie point du tout ce que nous appelons en français un *faquin*, mais un crocheteur, un homme de peine.

(2) *Quel povero uom di Carlo sempre aveva*
Da pettinar qualche lana sardesca. (St. 5.)

jours quelque triste fusée à débrouiller. Tout le monde avait les yeux sur lui, etc. »

Dans le poëme du *Bojardo*, parmi quelques débuts de chant qui s'écartent un peu de la manière sèche, ou des formules légendaires des premiers romanciers, et qui donnèrent sans doute à l'Arioste l'idée de ses charmants prologues, j'ai cité celui du seizieme chant, où *le Bojardo* fait des réflexions philosophiques sur l'inconstance de la fortune et sur la fragilité des grandeurs et des trônes, en considérant la chute d'Agrican, qui du sommet de la puissance est précipité en un jour par la main de Roland, lui et tout le faste qui l'entourait, et les sept rois qu'il avait sous ses ordres (1). Le *Berni* n'a pas manqué, au même endroit, de s'emparer de ce cadre satyrique; mais il l'a rempli d'une autre manière, et surtout il a traité plus rudement les rois et les grands de ce monde (2).

Il paraît même qu'il ne craignait pas de se faire des querelles dans l'autre, et qu'il en traitait fort cavalièrement les puissances. On le voit par ce début d'un de ses chants, dont le premier vers rappelle qu'il était ecclésiastique et chanoine (3): « Si

(1) Ci-dessus, p. 293.

(2) Voyez c. XVI, st. 3.

(3) *Se non si diventasse irregolare*, etc.
(L. II, c. XXIII.)

l'on ne risquait pas de devenir *irrégulier*, (c'est-à-dire, en termes du métier, d'être suspendu de ses fonctions), je dirais que je désirerais ardemment d'avoir vu ce combat magique dans lequel Maugis fut vaincu, pour savoir si le diable est réellement tel qu'on le dit, s'il est aussi laid qu'on le représente; car je ne vois pas qu'il soit partout le même; là, il a plus de cornes, et ici un peu plus de queue. Mais qu'il soit ce qu'il voudra, je ne le crains guère; il ne peut faire de mal qu'aux méchants et aux désespérés; et j'ai d'ailleurs un remède qui me rassure, car je sais faire le signe de la croix (1). » Peut-être est-ce là un de ces traits que le sévère Gravina regardait comme impies; mais les juges les plus compétents dans ces matières, n'en jugèrent apparemment pas ainsi, puisqu'ils ne mirent jamais à l'*index* le *Roland amoureux* du *Berni*.

Je n'en dirai pas davantage sur cette production, heureuse sous plus d'un rapport, puisqu'elle dut, au fond, coûter peu de peine à l'auteur, qu'elle est pourtant le fondement le plus solide de sa réputation, qu'elle a mis au nombre des lectures les plus agréables un roman épique plein d'invention, mais qui, privé de style, serait peut-être depuis long-temps dans l'oubli, et qu'elle a ainsi,

---

(1) *Ed un rimedio anc'ho che m'assicura,*
Che mi so fare il segno della croce. (St. 2.)

comme je l'ai dit, conservé la renommée du premier auteur au lieu de l'éteindre.

Une renommée moins brillante que celles du *Bojardo* et du *Berni* est celle de Louis *Dolce;* et cependant il fut loin d'être un écrivain et un poète sans mérite; ce fut surtout un des auteurs les plus laborieux et les plus féconds qui aient jamais écrit. Grammairien, rhéteur, orateur, historien, philosophe, poète tragique, comique, épique, lyrique, satyrique, éditeur, traducteur, commentateur infatigable, il s'essaya dans tous les genres, mais il n'excella dans aucun (1). Il naquit à Venise vers l'an 1508. Sa famille était une des plus anciennes de cette république (2), mais à ce qu'il paraît, peu favorisée de la fortune. Il passa toute sa vie dans sa ville natale, enseveli dans des travaux littéraires qui lui procurèrent quelque estime, peu de réputation et encore moins de richesses. Il présida pendant plusieurs années à la correction des éditions du célèbre imprimeur Gabriel *Giolito*, éditions justement recherchées pour la beauté des caractères et du papier, mais qui, en dépit d'un si habile correcteur, sont le plus souvent incorrectes (3). Cette vie si occupée du *Dolce* ne fut troublée que par

(1) Tiraboschi, t. VII, part. II, p. 343.

(2) *Apostolo Zeno*, notes sur *Fontanini*, t. I, p. 147.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 461.

quelques querelles littéraires, surtout avec le *Ruscelli*, qui corrigeait comme lui les éditions de *Giolito* (1). On n'en connaît point d'autres circonstances. Il mourut d'hydropisie en 1569, selon *Apostolo Zeno* (2), et selon Tiraboschi (3), dès 1566.

Parmi ses nombreux ouvrages, on ne compte pas moins de six romans épiques, plus remarquables par leur nombre et par leur longueur, que par leur mérite. Le premier fut une production de sa jeunesse. Un des rois sarrazins, amants d'Angélique, qui figurent dans les romans du *Bojardo* et de l'Arioste, Sacripant, roi de Circassie, en est le héros (4). Ses entreprises et ses aventures sont extravagantes. Le *Dolce*, dont l'esprit était naturellement sage, se dégoûta lui-même de ses folies; il n'eut pas le courage d'aller jusqu'à la fin ; mais il n'eut pas non plus celui de supprimer le commencement, et il publia en 1536 les dix chants qu'il en avait faits. Ce ne fut que 25 ans après qu'il revint à la poésie romanesque; et l'on dirait que depuis ce temps, il ne fit plus rien que conter. Quatre des cinq

---

(1) *Ibid.*, p. 65.

(2) *Ibid.*, p. 286.

(3) *Ub. supr.*

(4) *Sacripante Paladino*, *Venezia*, 1536, in-4°., *canti* X, *ibidem*, 1604.

longs poëmes qu'il écrivit alors sont étrangers à cette famille de Charlemagne et de ses preux; nous verrons dans le chapitre suivant le peu qu'il est bon d'en savoir. L'auteur fut plus heureux dans le cinquième. Il prit pour son héros ce même Roland qui avait été celui de tant d'autres; mais il choisit une époque qui était encore, à peu de chose près, reléguée dans les romans en prose, et que la poésie burlesque, comme nous le verrons dans la suite, avait seule jusqu'alors essayé de traiter; c'est l'époque de la naissance, de l'enfance de Roland et de ses premiers exploits. *Le Prime imprese d'Orlando* (1), tel est son titre; mais il prend les choses de haut, et commence les premières entreprises, ou les premiers exploits de Roland par les amours de Milon son père avec Berthe, sœur de Charlemagne.

Il faut nous rappeler ici des faits déjà séparés de nous par bien des fictions poétiques et des aventures romanesques (2); le brave chevalier Milon d'Anglante, aimé de la jeune Berthe, l'enlevant d'une tour où l'empereur son frère l'avait enfermée, fuyant avec elle en Italie jusqu'à Sutri; les deux époux réfugiés dans une caverne, où Berthe accouche de Roland; cet enfant, destiné à tant de gloire, donnant, au sein

(1) *Canti* XXV, *Venezia*, 1572, in-4°.

(2) Voyez ci-dessus, chap. IV, p. 167 et suiv.

de la misère où il est plongé, des preuves d'un courage et d'une force extraordinaires, osant, quand la faim le presse, enlever de quoi la satisfaire à la table même de l'empereur, reconnu enfin par Charlemagne, qui se réconcilie avec Berthe sa sœur, et ramène en France la mère et le fils. Cette action qui est le sujet du dernier livre des *Reali di Francia* (1), forme en quelque sorte l'avant-scène de celle du poëme de Louis *Dolce*. Il est en vingt-cinq chants, et elle en remplit les quatre premiers.

Dans les suivants, l'auteur a réuni avec assez d'adresse aux aventures de Milon, père de Roland, celles de Roger, père de ce jeune héros qui paraît avec tant d'éclat dans le poëme de l'Arioste. Garnier, frère d'Agolant roi d'Afrique, dont Charlemagne a tué le père dans une de ses guerres d'Espagne, vient attaquer l'Italie. Charles envoie contre lui des troupes commandées par Milon, qu'il a rappelé de son exil. Garnier est vaincu et tué. Agolant rassemble une armée formidable pour venger à la fois son frère et son père. Il se fait précéder par son fils Almont, qui vient assiéger dans Risa le brave Roger. Il le défie en combat singulier. Roger l'abat, dédaigne de le tuer, et refuse même de le faire prisonnier. Galacielle, sœur guerrière d'Almont, veut

(1) *Ub. supr.*

prendre la revanche de son frère. Roger l'abat de même ; et comme elle était aussi belle que brave, au lieu de la refuser pour prisonnière, il l'emmène dans sa ville, en devient amoureux ; elle de lui ; elle se fait chrétienne, il l'épouse.

Cependant le siège continue. Roger avait un frère nommé Bertrand, aussi lâche et aussi traître qu'il était brave et loyal. Ce Bertrand devient éperduement épris de Galacielle sa belle-sœur. Il cherche à la séduire, tandis que Roger est sorti de Risa pour une partie de chasse. Repoussé par elle, il livre, pour se venger, la ville aux assiégeants. Roger et Galacielle surpris pendant la nuit, tentent vainement de se défendre. Roger est tué par Almont, et Galacielle enceinte est mise dans les fers. Almont veut renvoyer sa sœur en Afrique : il la fait embarquer ; mais lorsqu'elle est en pleine mer, elle saisit des armes, attaque à l'improviste les matelots, tue les uns, jette les autres à la mer, et restée seule, aborde sur une plage inconnue : elle y est à peine qu'elle met au jour un garçon et une fille, et meurt dans les douleurs de l'enfantement. C'est là que le magicien Atlant trouva et recueillit le frère et la sœur, qui furent Roger et Marfise, comme on l'a vu dans le *Roland furieux* (1).

Agolant passe enfin en Italie avec son armée. Charlemagne y envoie contre lui de nouvelles

(1) Ci-dessus, p. 442.

troupes. Milon rétablit les affaires, et remporte plusieurs victoires sur les Africains. L'empereur se rend lui-même à Rome. La guerre devient plus terrible. Almont tue dans un combat le brave Milon. Charlemagne en veut tirer vengeance; il cherche Almont, le rencontre, l'attaque. Le jeune Roland survient sans armes. Il avait quitté la France, où Charles le croyait encore. Il cherchait partout son père: il apprend sa mort, il trouve l'empereur aux mains avec son meurtrier; c'est à lui de venger un père; il saisit une moitié de lance armée de fer, et avec cette arme seule attaque intrépidement Almont et le tue. Charlemagne enchanté de cet exploit, arme Roland chevalier, et lui donne l'épée Durandal, le casque magique et les autres armes que portait Almont. Roland ainsi armé continue de faire des choses admirables. Agolant est tué dans une bataille, mais par un autre guerrier que Roland. Trojan, fils d'Agolant, part d'Afrique avec une nouvelle armée, pour venger son père, comme Agolant en était parti pour venger le sien; et il a le même succès. Roland est envoyé contre lui et le tue de sa main.

Ce coup finit la guerre. Dans les fêtes qui se donnent alors à la cour de Charlemagne, Roland devient amoureux d'Alde-la-Belle, sœur du marquis Olivier. Les exploits qu'il fait pour lui plaire, les obstacles qui traversent son amour,

les victoires qu'il remporte sur ses rivaux, remplissent les derniers chants du poëme, et l'union des deux amants le termine (1).

L'action, comme on voit, en est *triple*, ou plutôt divisée en trois parties qui se succèdent, et qui embrassent au moins l'espace de 25 ans. Mais un des priviléges du roman épique est de n'être soumis à aucune limite, ni de temps, ni de lieu; et ici le poète en a usé librement. Du reste, le bonheur de cette fable de Charlemagne et de Roland ne s'est point démenti entre ses mains. Sa narration est claire et assez vive, son style médiocre mais naturel, ses caractères passablement soutenus. Les formes sont à peu près les mêmes que dans les autres romans épiques. A la fin de tous les chants, le poète renvoie le lecteur au chant suivant pour la suite de l'aventure; il les commence tous par une maxime, qu'il tire le mieux qu'il peut de son sujet; mais on voit qu'il manque d'essor et d'haleine pour se livrer à des digressions aimables; il est pressé de reprendre son récit, et une demi-octave, ou tout au plus une octave entière lui suffit pour y revenir. De temps en temps, selon la coutume constante de ses

(1) Aux dix dernières octaves près, qui sont remplies par un complot des Mayençais contre Renaud. Ils se mettent en embuscade sur son chemin; il les combat, malgré leur nombre, et les tue tous jusqu'au dernier.

devanciers, il invoque l'autorité plus que suspecte du bon archevêque Turpin, qui est à la fois un de ses personnages et le prétendu auteur de son histoire (1); mais tout cela comme pour obéir à un usage établi, et d'un ton si peu plaisant qu'il vaudrait peut-être mieux qu'il y eût été moins docile. Quelques épisodes répandus dans l'action du poëme ne manquent pas d'intérêt et y mettent de la variété; il y en a dans les événements; et la lecture de cet ouvrage, nécessaire pour compléter les aventures et la vie du fameux comte d'Angers, n'est pas dépourvue d'agrément. Peut-être le *Dolce* l'écrivit-il moins précipitamment que ses autres poëmes et le soigna-t-il davantage. Ce fut l'occupation de ses dernières années, peut-être la consolation de ses souffrances; et les *Prime imprese d'Orlando*, ne furent publiées que quelques années après sa mort (2).

Il avait voulu donner, en quelque sorte, un commencement aux deux *Roland* du *Bojardo* et de l'Arioste; un autre poète osa vouloir donner une

---

(1) Il dit dans son dixième chant, st. 48 :

Il buon e saggio vescovo Turpino
Il quale è autor de l'Istoria presente;

et ailleurs, en parlant des armes du roi sarrazin Almont :

Ch' erano fatte per industria ed opra,
Come scrive Turpin, già di Vulcano. (C. IX, st. 63.)

(2) La première édition parut en 1572, et il était mort trois, ou même six ans auparavant. Voyez ci-dessus, p. 533.

suite au *Roland furieux* et faire pour ce poëme ce que l'Arioste avait fait pour celui du *Bojardo*. L'entreprise était hardie, et le poète, quoiqu'il ne fût pas sans talent, n'était pas de force à pouvoir la soutenir. *Vincenzo Brusantini* ou *Brugiantini* était un gentilhomme de Ferrare, d'un esprit bizarre et capricieux. Après avoir inutilement tenté fortune à Rome, il y parla plus indiscrètement et plus haut qu'il n'était permis sur certaines matières, fut mis en prison, en sortit plus pauvre qu'auparavant, et parcourut ensuite l'Italie, réussissant auprès de tous les princes, mais perdant toujours, par son humeur fantasque et par ses imprudences, les occasions de corriger son sort, que lui procuraient sa vivacité d'esprit et ses talents. Il se retira enfin dans sa patrie, sous la protection du duc Hercule II, à qui il dédia son poëme; et il y mourut d'une maladie pestilentielle, vers l'an 1570 (1). Le titre de ce poëme est *Angelica innamorata* (2) ; le sujet est la mort de Roger, tramée par les intrigues de la coupable maison de Mayence, et la vengeance que sa

---

(1) *Mazzuchelli*, *Scritt. d'Ital.*, tom. II, part. IV, p. 2235. On a du même poète un autre ouvrage encore moins heureux que son *Angélique;* c'est le *Décaméron* de Boccace mis tout entier en vers : *Le cento Novelle di Vincenzo Brusantini dette in ottava rima*, Venezia, 1554, in-4°.

(2) *Venezia*, 1550, 1553, in-4°.

fidèle Bradamante et Marfise sa sœur, tirent de Ganelon son meurtrier (1). La continuation de la guerre entre Marfise et les Sarrazins d'Espagne d'une part, Charlemagne et ses paladins de l'autre, est toujours le grand fond sur lequel cette action particulière est placée. *Angélique amoureuse* n'est pas seulement ici le principal épisode, comme *Roland furieux* dans le poëme de l'Arioste; même après la mort de Roger, ses aventures continuent et ne se terminent qu'avec le poëme. On ne peut dire pourtant qu'elle en soit l'héroïne; ce noble titre lui conviendrait mal, pour des causes que l'on va voir.

---

(1) *Voi quì l'acerba morte empia e crudele*
Vdrete di Ruggier saggio e cortese,
E che di ciò cagion fu la infedele
E scelerata stirpe maganzese;
Poi come la consorte sua fedele
Cercollo con Marphisa in stran paese,
E la vendetta che da giusta mano
Fatta nel sangue fu de l'empio Gano. (C. I, st. 3.)

Dans les deux premières stances, l'auteur annonce des guerres, de glorieuses entreprises, des enchantements, des joûtes, des querelles, de terribles accidents et de nouvelles histoires; puis des actes de courtoisie, d'ardentes amours, la foi, la vertu, la valeur, et des triomphes et des honneurs immortels; il n'oublie dans tout cela que de parler d'Angélique; l'exposition et l'invocation remplissent six octaves, et le nom d'Angélique ne s'y trouve pas; elle entre tout de suite en action à la huitième.

De qui est-elle donc *amoureuse*, cette superbe reine du Cathay? Hélas! de tout le monde; par enchantement, il est vrai, et par l'effet des vengeances de la méchante fée Alcine, qui croit que c'est elle qui lui a enlevé Roger; mais cet abandon général qu'elle fait de sa personne, quoiqu'involontaire et forcé, imprime au caractère de cet objet de la passion de tant de héros un avilissement, qui détruit tout l'intérêt qu'avait inspiré son amour pour Médor. Dans le palais enchanté où son ennemie la retient, la malheureuse Angélique s'enflamme pour le premier venu, se livre, est prise et quittée chaque jour, et passe de plaisirs imparfaits à la honte et à des regrets amers. Elle est si peu maîtresse d'elle-même, qu'elle se donne au vil *Martano*, à cet ancien amant de la coupable Origille, fouetté par la main du bourreau dans le poëme de l'Arioste (1). Origille aussi, vêtue en chevalier et couverte d'armes qu'elle a dérobées, arrive à ce palais; Angélique prend feu pour elle; et quand, pendant la nuit, elle s'est apperçue qu'elle aime en vain, elle n'en aime pas moins; et c'est un nouveau genre de peine qu'Alcine lui réservait encore.

Alcine de son côté s'est remparée de Roger, qu'elle a réussi à séparer de Bradamante, comme Angélique de Médor. Roger, à qui la sage Logis-

(1) *Orlando fur.*, c. XVIII, st. 92.

tille l'avait fait voir auparavant (1) ridée, chauve, décrépite, en un mot un objet d'horreur, la revoit, par de nouveaux enchantements, brillante de tous les attraits de la jeunesse, et s'oublie de nouveau dans ses bras. La fée Urgande, n'importe par quel moyen, délivre à la fois Roger et Angélique, rompt le charme, détruit le palais et rend à la vieille Alcine sa hideuse décrépitude. Roger à peine réuni à sa fidèle Bradamante et à sa sœur Marfise, en est de nouveau séparé par une ruse des Mayençais, leurs implacables ennemis. Ganelon et les siens ont enfin ourdi un piége où ils l'attirent. Roger entre dans le château de Ponthieu, et y est massacré pendant la nuit.

Sa femme et sa sœur le cherchent inutilement en France et en Italie. Bradamante était enceinte et près de son terme; forcée de s'arrêter entre l'Adige et la Brenta, dans un lieu qui devient le berceau de la maison d'Este, elle y met au monde un fils dont les princes de cette maison doivent descendre. Après avoir confié son enfant aux bons habitants de ce lieu, elle rentre en France avec Marfise, cherchant toujours son cher Roger. Arrivée jusqu'à Montauban sans en avoir eu de nouvelles, Roger lui apparaît en songe, lui révèle le crime des Mayençais, et l'endroit même où son corps est enterré, à la porte du

(1) *Ibid.*, c. VII, st. 72 et 73.

château. Bradamante et Marfise y vont, creusent la terre et trouvent les restes inanimés de Roger. Elles les envoient à Paris dans une caisse construite au village voisin, et quand elles ont rempli ce devoir pieux, elles entrent dans le château, le fer et le feu à la main, tuent tout ce qu'elles rencontrent de Mayençais, le perfide Ganelon le premier, Gino, Ginami, Laran, Emeril, enfin toute la race; mettent le feu au château de Ponthieu, à celui de Hauterive, et détruisent de fond en comble tout ce qui avait appartenu à ces perfides.

Angélique, depuis sa délivrance, allait partout cherchant Médor. Elle le retrouve enfin, et se garde bien de lui dire la conduite qu'elle a tenue, malgré elle à la vérité, dans le château d'Alcine. Malgré elle tant qu'on voudra; le bon Médor ne s'en trouve pas moins dans une position ridicule; et ni son Angélique, ni lui ne sauraient plus inspirer d'intérêt. Ils sont près de la mer; ils cherchent un vaisseau, y montent, s'arrangent avec le patron, et cinglent vers le Cathay. Le poète qui ne veut pas qu'Angélique ait rien de caché pour nous, nous apprend ici son âge. Elle avait alors quarante ans, et paraissait plus belle que jamais (1). De retour dans ses états, après une

(1) *Era ella giunta al quadragesimo anno,*
Ed era quasi alhor più che mai bella.
(C. XXIV, st. 27.)

nouvelle suite d'aventures, elle trouve enfin l'occasion de se venger d'Alcine. L'Hippogryphe lui sert pour cette dernière expédition. A l'aide de cette monture et de son anneau qu'elle a recouvré, elle arrive au nouveau séjour d'Alcine, détruit tout ses enchantements, la fait elle-même prisonnière, et lui pardonne avec tant de générosité qu'elle ôte à cette méchante fée jusqu'à la volonté de lui nuire. La guerre des chrétiens contre les Sarrazins est terminée. Charlemagne reste paisible possesseur de ses états et de ses conquêtes, et le poëme finit au trente-septième chant.

On sent facilement le vice radical de ce poëme, écrit d'ailleurs d'un style froid, lourd, et totalement dépourvu d'enjouement et de grâces. L'auteur a beau y semer les épisodes, les descriptions, les comparaisons, les combats; il a beau, à l'imitation de l'Arioste, commencer tous ses chants par des maximes sur la valeur des chevaliers, sur les vices et les vertus, sur la jalousie, sur l'amour; il a beau remettre en scène presque tous les personnages du *Roland furieux*, employer les mêmes machines, faire jouer les mêmes ressorts; les enchantements ont beau y être encore, les illusions n'y sont plus.

Depuis que le signal fut donné de chanter les hauts faits de Charlemagne, de Roland et des autres paladins, un nombre presque infini de poètes, attirés par cette facilité que semblait of-

frir l'épopée romanesque, se jetèrent sur ce sujet fertile, et le traitèrent selon les caprices de leur imagination et la mesure de leur talent. Les uns, même après la publication du *Roland furieux*, continuèrent de traiter ces sujets à leur fantaisie, comme s'ils avaient écrit un siècle auparavant, et comme s'il n'y avait eu dans le monde ni un Arioste, ni un *Bojardo ;* les autres voulurent marcher sur les traces de l'Arioste et se proposèrent de l'imiter. Ils forment comme une école, où l'on reconnaît quelquefois, dans les élèves, la manière et les couleurs du maître, mais dont aucun n'a pu ni le suivre de près, ni à plus forte raison l'égaler.

Si l'on veut remonter jusqu'à la fin du quinzième siècle, et même avant le temps où parut le poëme du *Bojardo*, on en trouve un autre dont l'action est antérieure à celle du *Roland amoureux*. Le sujet de ce dernier est la guerre que le jeune roi Agramant fit à Charlemagne pour venger son père Trojan ; les deux héros de cet autre roman, imprimé près de vingt ans avant le *Roland amoureux*, sont ce même Trojan et son frère *Altobello* (1). Ces deux princes africains viennent en

---

(1) Le poëme est intitulé : *Altobello e Rè Trojano suo fratello, historia, nella quale se leze (si legge) li gran facti di Carlo Magno e di Orlando suo nipote*, Venezia, 1476, in-fol., 1553, in-8°., et réimprimé plusieurs fois.

France attaquer Charlemagne ; ils sont vaincus, et perdent tous deux la vie. Les hauts faits de Roland, de Renaud et des autres paladins, remplissent les trente-cinq chants de ce poëme, dont il n'y a rien de plus à dire, sinon qu'il en produisit un autre quelques années après ; que ce second poëme, qui fait suite au premier, a pour héros *Persiano*, fils d'*Altobello* (1) ; que ce *Persiano*, au lieu de venger son père, éprouve le même sort dans sa guerre contre la France, et qu'il paraît n'en avoir pas eu un aussi heureux auprès des lecteurs, puisque le poëme où il figure n'a jamais eu que deux tristes éditions, tandis que celui d'*Altobello*, tout mauvais qu'il est, en a eu six ou sept assez soignées. Les auteurs de ces deux romans épiques sont inconnus ; et ce qu'ils pouvaient faire de mieux pour leur honneur était en effet de garder l'anonyme.

On ignore aussi l'auteur d'un poëme en soixante-quatorze chants, dont Charlemagne lui-même est le héros. C'est du moins à son sujet, et pour une fantaisie d'amour qui lui prend dans sa vieillesse, que sont entreprises toutes les guerres qui font la matière de ce très ennuyeux roman. Lorsqu'on en lit le titre : *Innamoramento di Re Carlo* (2), on s'attend à voir les aventures fa-

(1) *Persiano figliuolo d'Altobello*, Venezia, 1493, 1506, in-4°.

(2) Après ce titre on lit : *Incomincia el primo libro de re*

buleuses de la jeunesse de Charles, et ses amours avec Galerane, fille du roi sarrazin, chez lequel il s'était refugié; mais ce n'est point du tout cela. C'est le vieil empereur Charlemagne à qui Lottier son bouffon de cour fait un si beau portrait de Bélisandre, fille du roi païen Trafumier que l'empereur en devient amoureux fou; il veut l'avoir absolument, et conjure le brave Renaud de lui rendre ce petit service. Renaud prend pour second son cousin Roland. Ils passent en Espagne, où ils s'embarquent pour Brimeste, capitale des états de Trafumier, située sur la côte d'Afrique, dans l'atlas particulier que se sont fait les poètes romanciers. Les deux paladins se déguisent en marchands. Ils ont l'adresse d'attirer sur leur vaisseau ce pauvre Trafumier et sa fille, qui les ont très bien reçus. Renaud tue le roi, enlève la fille, revient en France, et l'emmène avec lui à Montauban. Il ne la remet entre les mains de Charles que quand l'empereur lui a fait payer comptant dix bonnes sommes ou charges d'argent qu'il lui avait promises; car ce n'est jamais pour rien qu'on fait ce joli métier.

Telle est la cause peu édifiante et tout aussi peu noble de la guerre que *Fondano*, frère de Trafumier et oncle de Bélisandre, déclare à la

---

Carlo Magno, e de li suoi Paladini Orlando e Rinaldo, Venezia, *canti* LXXII, 1514, 1523, in-4°., etc.

France pour venger son frère et ravoir sa nièce. Roland, Renaud, Olivier y font, comme à leur ordinaire, de grandes prouesses, et Ganelon des trahisons viles et odieuses. Renaud se brouille avec l'empereur, et se révolte contre lui. Il devient roi de Russie; mais enfin il se réconcilie avec Charlemagne, délivre ses paladins, qui étaient presque tous prisonniers, chasse avec eux les Africains, laisse là ses Russes, et revient à Montauban.

Ce poëme, quoique imprimé seulement au seizième siècle, paraît être au moins du quinzième. C'est bien la même platitude, la même incorrection, les mêmes impropriétés, en un mot le même style que celui des romans de cette première époque; et l'auteur ne manque pas de commencer tous ses chants, comme on le faisait alors, par une prière à Dieu le père, à Dieu le fils, au S. Esprit, à la Vierge, à S. Pierre, à S. Marc, à Ste. Madeleine, à tous les Saints. Mais il y a dans le *Beuve d'Antone* et dans la *Spagna* une sorte d'intérêt qui n'est point dans celui-ci, où l'on ne voit que des guerres extravagantes, qui n'ont, dans l'origine, d'autre cause que la fantaisie libertine d'un vieux débauché d'empereur.

On n'imprima non plus qu'au seizième siècle un long poëme qui reprend les choses de plus haut, et qui dut être rimé vers la fin du siècle précédent, puisque c'était alors que florissait

l'*Altissimo* son auteur (1). Ce poète, qui annonçait tant de prétentions par le nom qu'il s'était donné, et qui les soutenait si mal par son style, mit tout simplement en vers et en quatre-vingt-dix-huit chants les *Reali di Francia* (2). Ce sont bien des rimes perdues; car lorsqu'on a la fantaisie de lire ce vieux roman, on préfère toujours le lire en prose.

L'*Aspramonte* (3) est un autre roman épique dont l'auteur est inconnu, et mériterait de ne pas l'être. Il montre parfois de l'esprit; son style est beaucoup meilleur, et quelques-uns des vingt-trois chants qui composent son poëme ne sont pas sans intérêt et sans agrément (4). Le sujet est tout guerrier. Ce sont principalement les exploits que firent dans Aspremont Charlemagne, Milon d'Anglante, Aymon de Dordogne, Gautier de Montléon, Salomon de Bretagne, et les autres paladins français contre les Sarrazins d'Afrique, quand Garnier, roi de Carthage, Agolant, Almont, Trojan et plusieurs autres vinrent

(1) J'ai parlé de lui comme poète lyrique, ci-dessus, t. III, p. 547.

(2) *I Reali di Francia di Cristofano Altissimo*, Venezia, 1534, in-8°.

(3) *Libro chiamato Aspramonte, nel qual si contiene molte battaglie, massimamente dello advenimento d'Orlando, e de molti altri Reali di Francia*, etc., Milano, 1516, Venezia, 1523, 1594, in-4°.

(4) Le *Quadrio*, t. VI, p. 551.

attaquer Rome et ensuite la France, à la tête d'une innombrable armée, pour venger la mort de Braïbant leur roi. L'action commence par leur débarquement en Sicile; ils passent en Calabre, vont ravager Rome, traversent l'Italie, viennent en France, et trouvent enfin dans Aspremont un terme à leurs victoires. La mort du roi Trojan, la défaite entière des Sarrazins et le mariage du jeune Roland avec Alde-la-Belle forment le dénoûment. Ce poëme parut environ un an après le *Roland furieux*. On n'y voit point de traces d'imitation; mais le style, quoique de beaucoup inférieur, porte l'empreinte du même temps.

Je n'en dirais pas autant du poëme intitulé Trébisonde (1), qui ne fut cependant publié que deux ans après. Il est tiré d'un roman espagnol dans lequel Renaud devient empereur de cette ancienne cité grecque. L'auteur s'est fait connaître ; il se nomme *Francesco Tromba da Gualdo di Nocera.* J'ai tort de dire qu'il s'est fait connaître, car on n'a de lui que sa *Trébisonde;* et quoique ce poëme ait eu, comme la plupart de ces anciens romans, quatre ou cinq éditions, il est enseveli aujourd'hui avec son auteur dans une obscurité méritée. Le même poète ne fut pas plus heureux vingt-quatre ans après,

(1) *Trebisonda..... nella quale se contiene molte battaglie con la vita e morte di Rinaldo*, etc., Venezia, 1518, in-4°., 1554, 1568, 1616, in-8°.

lorsqu'il fit sur le même héros un *Rinaldo furioso* (1), titre qu'il copia de l'Arioste sans pouvoir lui rien emprunter de son talent ni de son génie.

Dragoncino se nomma de même en tête d'un poëme sur les amours de Guidon le Sauvage (2), fils naturel de Renaud de Montauban; et il est aussi profondément ignoré. Ce roman, que personne ne lit, quoiqu'il n'ait que sept chants, n'est pas son seul ouvrage. Il a fait de plus la *Marfise bizarre* en quatorze chants (3), et c'est à peu près la même chose que s'il n'en avait fait aucun.

Il y a au moins de l'originalité dans *la Mort d'Oger le Danois*, d'un certain *Casio da Narni* (4). Ce poëme singulier est divisé en trois

(1) Venezia, 1542, in-4°.

(2) *Innamoramento di Guidon Selvaggio*, etc., *di Giamb. Dragoncino da Fano*, Milano, 1516, in-4°.; Bologna, 1678, in-16.

(3) *Marfisa Bizarra*, in-8°., sans date; Vinegia, 1532, in-4°.; Verona, 1622, in-8°.

(4) *La Morte del Danese, poema di Casio da Narni*, Ferrara, 1521, in-4°.; Venezia, 1534, *idem* (avec un titre beaucoup plus étendu). Il ne faut pas confondre ce poëme avec le *Danese Uggieri* d'un certain *Girolamo Tromba da Nocera*, sans doute parent, peut-être fils de l'auteur de *Trébisonde*, et qui s'en montre digne par la platitude de son style. Son poëme n'en est pas moins intitulé *Opera bella, e piacevole d'armi e d'amore.* Il fut imprimé à Venise en 1599 seulement, et réimprimé en 1611 et 1638. Quoique né vers la fin du seizième siècle, il mérite d'être assimilé aux premiers essais du quinzième.

livres; le premier contient neuf chants, le second seize, le troisième sept. Les exploits de Roland, de Renaud et des autres paladins, et la mort de ce brave Danois, en sont le sujet; mais l'auteur a mêlé tout cela de facéties, et tantôt employé le style narratif, tantôt le dramatique, selon que sa tête l'a voulu. Il a mêlé dans son récit des sonnets, des églogues, des épitaphes, un *capitolo* à la louange des Dames, un autre à la louange de la Vertu; enfin une assez longue dissertation de Renaud sur la question de savoir lequel des deux sexes jouit le plus dans les plaisirs de l'amour; le tout en un style souvent trivial, et qui est loin de se sentir de l'admiration dont l'auteur fait profession pour l'Arioste, qu'il appelle quelque part son précepteur et son père. Il commence, comme son maître, tous ses chants par des exordes ou des prologues, dont quelques-uns, sans approcher d'un si parfait modèle, ne sont cependant pas sans agrément. Il écrivait à Ferrare, et il rend de fréquents hommages aux jeunes princes de la maison d'Este (1), quoiqu'il ne leur ait pas dédié son poëme. On ne sait rien de la vie de ce *Casio da Narni*, et l'on ignore si la protection d'Hercule et d'Hippolyte d'Este lui fut plus utile que celle du duc leur père ne le fut à l'auteur du *Roland furieux*. La bizarrerie de son

(1) Hercule et Hippolyte, fils d'Alphonse Ier.

esprit se fait voir jusque dans une note qui est à la fin de son poëme. Il s'aperçoit qu'il a laissé Roland dans le ventre d'une baleine, et il promet de l'en retirer dans un autre ouvrage, *qu'il fera* sans doute tout exprès (1).

On ne cessa point, pendant tout le seizième siècle, de retourner de cent manières les aventures fabuleuses de Charlemagne et de ses pairs. Il serait aussi ennuyeux qu'inutile de s'arrêter sur tous les romans épiques plus ou moins volumineux, et presque tous aussi mauvais les uns que les autres, dont ils furent l'inépuisable sujet. Que nous importe qu'un *Anthée le Géant*, roi de Lybie, descendant de ce fils de la terre qu'*étouffa* jadis Hercule, soit venu attaquer la France et Charlemagne, lorsque cet empereur était encore dans la fleur de l'âge ; que Charles, après l'avoir vaincu, le poursuive jusqu'en Lybie, lui livre une grande bataille, le fasse prisonnier, lui et tous ses géants, les ramène enchaînés en France, et rentre à Paris en triomphe en les trainant après son char (2) ? Que nous importe que Roland et Renaud, jaloux l'un de l'autre, soient tous deux sortis de France, soient allés commander, le premier une armée de Scythes, le second une

(1) *E perche ha lassato Orlando ne la balena, te promette in l'altra opera de cavarlo.*

(2) *Antheo Gigante di Francesco de' Ludovici da Venezia*, etc., *canti* XXX, *in ottava rima*, Vinegia, 1524, in-4°.

armée de Persans qui étaient en guerre l'une contre l'autre; que le géant *Oronte* profite de ce moment pour attaquer la France, et qu'à la fin il soit vaincu et tué de la main du comte d'Angers (1); qu'un *Falconet des batailles*, fils du roi de Dardanie, vienne en Italie venger un roi de Perse qui s'y était fait tuer, et dont il avait épousé la fille; qu'il y vienne avec deux innombrables armées, dont l'une est commandée par sa femme; que ce Falconet soit encore tué par l'invincible Roland, et que sa femme Duseline en meure de douleur (2); qu'un *Antifior de Barosie* fasse d'aussi folles entreprises, et qu'elles aient le même succès (3); qu'une madame *Rovence*, reine et géante africaine, armée d'une massue de fer, sème l'effroi parmi les paladins de Charlemagne, et tombe enfin sous les coups

(1) *Oronte Gigante de l'eximio poeta Antonino Lenio Salentino, continente le battaglie del re di Persia e del re di Scithia, fatte per amore della figliuola del re di Troja*, etc., Vinegia, 1532, in-4°. Le poëme est divisé en trois livres; le premier livre en seize chants, le second en douze, et le troisième en six, *in ottava rima.*

(2) *Libro chiamato Falconetto delle battaglie, che lui fece con gli Paladini in Francia, e de la sua morte*, Bressa, 1546, in-8°., en quatre chants seulement.

(3) *Libro chiamato Antifior di Barosia, el qual tratta de le gran battaglie d'Orlando e di Rinaldo*, etc., Venezia, 1583, in-8°., *canti* XLII.

de Renaud (1); que le sarrazin *Scapigliato*, l'échevelé, pour plaire à une princesse russe, se vante de venir en France faire prisonniers Roland et Renaud, et de les conduire enchaînés aux pieds de sa princesse, et qu'il reçoive de Renaud le prix ordinaire de toutes ces belles expéditions (2)? Qu'importe même que parmi de grands faits d'armes, et de Roland, et de Renaud, et de tous les paladins de France, une belle princesse *Leandra*, fille du soudan de Babylone, amoureuse de Renaud, et ne pouvant s'en faire aimer, se précipite du haut d'une tour (3), puisqu'on ne peut s'intéresser même à une princesse qui se rompt le cou par amour, dans un long roman qu'on ne peut lire? Qu'importe enfin que le terrible sarrazin Rodomont ait laissé après lui un fils et un neveu; qu'un poète ait chanté les *prouesses* de ce fils (4), un autre les *folies amoureuses* de

(1) *Libro chiamato dama Rovenza dal Martello, nel quale si può vedere molte sue prodezze*, etc., Brescia, 1566, Venezia, 1671, in-8°., etc., *canti* XIV.

(2) *La gran guerra e rotta dello Scapigliato.* Firenze, *senza anno* (vers 1550), in-4°.

(3) *Libro d'arme e d'amore chiamato Leandra nel quale tratta delle battaglie e grand facti delli baroni di Francia e principalmente di Orlando e di Rinaldo*, etc., *composto per maestro Pier. Durante da Gualdo* (*in sesta rima*), in-8°., sans date et sans nom de lieu; et ensuite à Venise, 1563, in-8°.

(4) *Le prodezze di Rodomontino figliuolo di Rodomonte, libro*

ce neveu (1); et que gagnerions-nous à savoir quelles folies un Rodomont II, fils d'une sœur de Rodomont Ier., peut faire pour une belle *Lucefiamma*, fille de *Meandro*, riche seigneur d'un beau château situé sur la rivière de Gênes, les exploits et les prodiges de valeur qu'il fait pour elle, et qui lui réussissent si mal, qu'il est tué par *Fedelcaro*, l'un de ses rivaux? Cela ne pouvait intéresser qu'Octave Farnèse, prince de Parme et de Plaisance, à qui ce poëme est dédié, et dont la gloire est encadrée, avec celle de toute sa race, dans une vision ou dans une prophétie, selon le noble et uniforme usage de tous ces romans.

Il faudrait au moins qu'au milieu de ces contes prolixes de géants et de magiciens, de coups de lance, d'épée et de massue, au milieu de ces éternels combats et de ces tristes enchantements, il se trouvât quelque idée moins rebattue, quelque invention moins triviale qui prouvât que l'auteur, sans savoir, si l'on veut, ni bien penser, ni bien écrire, ni conduire avec un peu d'art une fable susceptible de quelque intérêt, ne se traîna pas toujours dans des routes tant de fois battues, essaya de s'en frayer d'autres, et fit quel-

---

d'arme e d'amore, etc., *canti* IV; *per Antonio Legname Padovano*, Padova, 15.., Piacenza, 1612, in-8°.

(1) *Le pazzie amorose di Rodomonte secondo; poema di Mario Teluccini soprannominato il Bernia*, Parma, 1568, *canti* XX, in-4°.

Renaud se brouille avec Charlemagne et avec son cousin Roland ; exilé de France, il va courir le monde, et c'est dans ses voyages que le poète a fait l'essai d'un merveilleux différent de celui des enchantements et des fées. Des êtres moraux personnifiés, la Nature, l'Amour, le Vice, la Vertu, la Fortune, et même un dieu de l'ancien paganisme (1), sont des personnages qu'il emploie, et dont il tire ou des leçons morales, ou des satires contre les mœurs de son temps, ou des prédictions en faveur de Renaud et surtout en faveur d'André *Gritti*, alors doge de Venise, à qui le poëme est dédié.

Le dessein de Renaud est de passer la mer, de voyager en Syrie, en Palestine; enfin de parcourir la terre jusqu'à la fin de son exil. Je laisse là tout ce qu'il fait avant de s'embarquer ; le voilà sur mer, traversant la Méditerranée et parvenu jusqu'auprès de la Sicile. Il n'avait jamais vu de volcans; il en voit un tout en feu dans l'une des îles de Lipari; il demande ce que c'est: son pilote lui répond, comme aurait pu faire celui d'Ulysse ou d'Énée, que c'est là que Vulcain habite et qu'il forge les foudres de Jupiter. Renaud veut aller voir Vulcain dans sa fournaise; il se fait mettre à terre, trouve au pied de la montagne volcanique un petit sentier qui conduit jusqu'au

(1) Vulcain.

fond du gouffre, y descend l'épée à la main, et arrive enfin à la porte de l'atelier où Vulcain travaillait à grand bruit avec ses cyclopes; il enfonce cette porte d'un coup de pied, dit des injures au dieu boiteux, et n'oublie de lui reprocher ni les difformités de sa taille, ni la parure de son front (1). Vulcain se met en colère, et veut le frapper de son marteau. Renaud, d'un second coup de pied, le jette en l'air jusqu'au haut du soupirail, d'où le pauvre dieu retombe au beau milieu de la fournaise. Il en sort la barbe et les cheveux grillés. Tapi dans un coin, et tremblant de frayeur, il reconnaît de loin dans la main de Renaud, l'épée Frusberte qu'il avait forgée autrefois: alors il reconnaît aussi Renaud, se jette à ses pieds, se réconcilie avec lui, et lui fait présent d'un bouclier et d'un casque, fabriqués jadis pour le dieu Mars; ils se quittent enfin les meilleurs amis du monde. Renaud remonte sur la terre, et de là sur son vaisseau qui reprend aussitôt sa route.

Le vaisseau fait naufrage: une baleine engloutit Renaud, mais c'est pour son bien (2); car cette

---

(1) *Dunque tu se' colui di cui si spande,*
Disse Rinaldo, che le corna porti
Là dove portan gli altri le ghirlande?
(Part. I, c. XL.)

(2) *Che forse 'l tranguggiò pel suo men male.* (C. XLV.)

baleine va plus vite qu'un trait vers les côtes de Barbarie; et comme il lui cause de grandes douleurs d'entrailles, en s'escrimant de son épée pour tâcher de sortir de prison, elle le vomit en l'air avec une énorme quantité d'eau; il va tomber au loin sur le sable, entre la mer et le mont Atlas: il se trouve sur ses pieds comme un chat, qui, de quelque hauteur qu'on le jette, s'y retrouve toujours. Ce n'est pas de moi qu'est cette comparaison; elle est littéralement du poète (1). Dès que le paladin peut se reconnaître, il s'achemine assez tristement vers le mont Atlas; il aperçoit au pied de la montagne un trou creusé dans le roc : par ce trou sort continuellement une foule innombrable d'animaux, de créatures et de figures de toute espèce; toujours curieux d'objets nouveaux, il se décide à y descendre : il s'engage dans un long et obscur défilé, où la foule est si pressée, qu'il a mille peines à la percer; il parvient enfin dans un vaste souterrain tout resplendissant de lumière. Au milieu, s'élevait un monticule de terre fine qui n'était mêlée d'aucune matière dure; une femme était auprès, vêtue légèrement, et sans cesse occupée à tirer

(1) *E come gatto ben sempre si serra*
D'alto cadendo, sì che nel terreno
A dar de' proprj piedi unqua non erra,
Così Rinaldo, etc.

de ce monticule, de la terre, dont elle formait rapidement tous ces êtres que Renaud avait vus sortir des flancs de la montagne. Cette femme, c'est la Nature : c'est dans ce grand attelier qu'elle forme tous les animaux, bipèdes, quadrupèdes, oiseaux, poissons, reptiles, etc. ; à mesure qu'elle les crée, ils s'échappent en foule par l'issue qui a servi d'entrée à Renaud, et ils vont remplir le monde. La terre amoncelée dont ils sont formés, se régénère à chaque instant; et la masse est toujours la même (1).

Après la première surprise de part et d'autre, Renaud interroge la Nature, qui lui répond et l'instruit, sans quitter un instant son ouvrage. Il avait cru que l'esprit de Dieu, l'intelligence divine, était la Nature; que c'était là que tout était créé, et que nul autre que Dieu même ne pouvait rien tirer du néant. Il avait cru de même que la Fortune n'était que la volonté de Dieu; mais puisque la Nature est un être existant par soi-même, il est possible qu'il en soit ainsi de la Fortune. Cela est vrai, lui dit la Nature; la Fortune est ma sœur : Dieu nous créa le même jour; il lui donna l'empire universel sur toutes les choses que je produis. Tu m'as trouvée sous terre en Afrique : tu la trouveras en Asie dans une plaine magnifique et riante; mais il existe une

(1) C. L.

autre femme plus grande que nous deux, que je ne puis te nommer, et que tu trouveras en Europe sur une haute montagne. Renaud jure d'aller chercher cette troisième femme dès qu'il aura trouvé la seconde.

Il propose ensuite des doutes, que la Nature s'empresse de résoudre. De questions en questions, il en fait une dont la solution est remarquable : « Si vous ne créez, dit-il, que le même esprit dans tous les animaux à qui vous donnez la vie, d'où vient que ceux qui sont privés de raison meurent tout entiers, et que de nous autres hommes il reste un autre esprit qui nous rend immortels? D'où vient que la raison se manifeste à l'homme, qu'il a un entendement, et que dans tous les autres animaux, ni la raison, ni l'entendement, ne s'éveillent jamais? — Elle lui répond : Je distribue également les esprits vitaux dans les animaux brutes et dans les hommes; mais j'y place des degrés très différents d'intelligence : le chien en a plus que le mouton, le serpent plus que la belette, et le dauphin plus que tous les autres poissons. J'en mets encore beaucoup plus dans l'homme, et c'est pourquoi votre savoir surpasse de si loin celui des autres animaux. Quant à cet autre esprit que tu dis être immortel en vous, il n'est point mon ouvrage : si Dieu le fait, qu'il le fasse; je ne sais ce que c'est. Il est très possible qu'il lui plaise, quand je forme

les corps, de mettre quelque chose en vous qui retourne dans ses bras à votre dernier moment; et cela, si tu veux, tu peux le croire (1). » Cette traduction est littérale; le texte prouve de plus en plus ce que j'ai répété plusieurs fois, que les opinions philosophiques les plus hardies étaient communes en Italie au seizième siècle, et que pourvu qu'on n'élevât point de doute sur la discipline, la hiérarchie, et sur l'autorité du pape, on en pouvait former publiquement sur tout le reste.

Renaud demande ensuite comment il se peut que la Nature faisant tous les hommes égaux, les uns soient nobles dans le monde et les autres ne le soient pas; pourquoi les uns portent des ornements que n'ont point les autres, etc. La Nature le renvoie à sa sœur la Fortune pour la solution de ce doute. « Je ne donne, dit-elle, à qui que ce soit plus de noblesse qu'aux autres hommes; c'est la Fortune qui distribue à son gré la noblesse, puisque vous appelez ainsi sur la terre

---

(1) *Quell' altro poi ch' in voi dici immortale*
Io non lo fo; se Dio lo fa, se'l faccia;
Che cosa ella si sia non so, ne quale.
Puote esser molto ben ch' a lui ne piaccia
Far, quando i oorpi io fo, qual cosa in voi
Che torni al vostro fin ne le sue braccia;
E questo, s'a te par, creder lo puoi.
(C. LV, à la fin.)

ce que le vulgaire entend par ce mot; mais si tu veux parler de cette illustration, de cette noblesse qui est la véritable, alors je répondrai autrement. Je donne à un petit nombre d'hommes des dispositions particulières à cette noblesse réelle; mais si l'orgueilleuse Fortune ne favorise ceux que j'ai ainsi doués, ils obtiennent rarement et fort tard la noblesse qui dépend d'elle. Elle a sa volonté, moi la mienne. Interroge-la sur ce point quand tu pourras l'entretenir; mais il arrive peu qu'elle donne la raison de ce qu'elle fait; sa réponse ordinaire est: Je le veux (1). »

Toutes ces explications n'interrompent pas un instant le travail dont s'occupe la Nature. Elle continue de fabriquer une foule d'êtres divers qui s'échappent aussitôt du souterrain ; elle donne à Renaud un singulier spectacle. Elle forme un très joli enfant, lui imprime une petite croix sur l'épaule gauche, et dit au paladin : Cet enfant que tu vois naît en cet instant même à Montauban. Aussitôt l'enfant disparaît, comme tous les autres êtres à mesure qu'ils sont créés. «Ta femme Clarice, reprend la Nature, vient de mettre au monde ce bel enfant, ou plutôt c'est moi qui l'ai produit par ses organes douloureux. Quand tu seras retourné paisiblement auprès d'elle, tu verras qu'il n'y a dans ce fait aucune

(1) C. LVI.

erreur. Chose admirable! s'écrie le poëte; quand le paladin fut de retour dans sa patrie, après de longs voyages, il y trouva l'enfant que sa femme lui avait donné. Calculant l'année, le mois et le jour, il vit que cet enfant était précisément celui que la Nature avait formé devant lui, et il le reconnut à la petite croix qu'elle lui avait empreinte sur l'épaule (1). » — Si la réputation de Clarice n'était pas aussi bonne qu'elle l'est, on pourrait soupçonner qu'il y a ici quelque allégorie, et que ce petit croisé, fils de la Nature, désignait peut-être un enfant naturel né pendant l'absence de Renaud; mais la dame de Montauban est au-dessus du soupçon, et nous avons ici la preuve que quoique Renaud eût déjà bien fait du chemin depuis qu'il avait quitté la France, il y avait tout au plus neuf mois qu'il en était sorti.

Il soumet encore une question à la Nature. A-t-elle jamais fait quelque chose qu'elle regarde elle-même comme au-dessus de toutes les autres? Elle lui avoue que dans tous les temps elle a fait de fort belles choses, qu'elle ne s'est pourtant pas encore entièrement satisfaite, qu'elle prépare de loin deux ouvrages plus parfaits, dont elle n'a fait encore que concevoir l'idée, et qu'elle mettra plusieurs siècles à mûrir. L'un est un homme et l'autre une femme. La Nature fait voir

(1) *Ibid.*

à Renaud quelques-uns des éléments qui doivent entrer dans leur composition. Par exemple, elle conserve, dans un vase de l'albâtre le plus précieux; et dans une liqueur odorante au-dessus de tous les parfums, le cœur du grand César. Renaud est curieux de savoir à quel héros elle le destine, et dans quel temps ce héros vivra. La Nature désigne dans sa réponse le temps même où vivait l'auteur ; quant au nom du héros, c'est le doge André *Gritti* (1), homme en effet d'un grand caractère, et dont le gouvernement eut beaucoup d'éclat, et dans la guerre, et dans la paix; mais quoique la république vénitienne fût alors très puissante, il y avait encore loin d'un doge de Venise à César.

Pour la créature de l'autre sexe que la Nature projette de former, elle a réuni dans une salle parfumée des plus douces odeurs, des objets d'une richesse et d'une beauté qui n'ont rien d'égal sur la terre. Il faudra bien des siècles pour fondre ensemble et amalgamer ces riches matériaux, et pour en faire une femme au-dessus de tout ce que son sexe a jamais eu de plus parfait. La Nature indique le temps et le lieu de sa naissance. Elle refuse de dire son nom ; mais le poète l'a reconnue à tant de merveilles. Une seule femme existe en qui on les admire toutes.

---

(1) C. LVIII.

Là-dessus, il désigne si bien la dame de ses pensées, qui était à ce qu'il paraît une très grande dame, que ses contemporains et surtout elle-même durent facilement l'entendre. Il serait difficile aujourd'hui de le deviner ; mais on a peu d'intérêt à le savoir.

Il est temps enfin que Renaud sorte du grand atelier de la Nature. Il avait été jeté par une baleine sur les sables qui conduisent au mont Atlas ; la Nature crée un autre gros poisson, à qui elle ordonne de l'engloutir, et qui s'échappe aussitôt par un canal vers la mer Atlantique (1). Il nage rapidement pendant une demi-journée, et vomit aussi Renaud sur une côte éloignée et déserte (2), où il rencontre d'abord une femme presque nue, dans le plus misérable accoûtrement. Sa figure est pâle et hâve, mais son attitude et son langage ont encore de la dignité. A ses pieds sont des balances brisées et un glaive ; en un mot, c'est la Justice, autrefois triomphante dans le monde, mais bannie depuis long-temps, et réduite à ce triste état. Elle doit pourtant un jour régner encore sur la terre ; et c'est, comme on le prévoit sans doute, au grand André *Gritti* qu'il appartient de l'y rappeler.

---

(1) C. LXI.

(2) C. LXXI. Les dix chants intermédiaires sont remplis par Charlemagne, Roland, Olivier, et les autres paladins.

Renaud s'enfonce dans l'Afrique. Ayant pénétré jusqu'en Éthiopie, il trouve dans un bois charmant un enfant ailé, qui voltige sur les branches et le menace de ses flèches (1). C'est l'Amour, dont le règne est passé comme *celui* de la Justice, mais qui espère comme elle un nouveau règne, quand la Nature aura produit le second chef-d'œuvre qu'elle prépare. En attendant, il blesse Renaud d'un de ses traits. C'*est* dans l'Inde qu'il doit trouver la Beauté qui peut le guérir. Il y a loin; et cette fois ce n'est plus par eau qu'il fait le voyage, c'est dans l'air. Un dragon fond sur lui, le prend dans ses griffes, s'envole, et arrive en douze heures au-*delà du* Gange avec sa proie (2). Il l'enlevait ainsi pour le dévorer; mais Renaud une fois à terre, combat le dragon et le tue. Il se met à chercher une *belle* Juive, dont la renommée lui a fait le portrait. Chemin faisant, il trouve l'Espérance, qui le prend d'abord par la main et pénètre ensuite dans son cœur. Quoiqu'il marchât très vite, il trouvait encore le chemin long et pénible; mais il rencontre aussi le Temps, qui le prend sur ses épaules, et l'emporte dans son vol rapide. Avec l'Amour, l'Espérance et le Temps, il arrive enfin chez le père de sa belle Juive (3).

(1) C. LXXX.
(2) C. XCV.
(3) C. XCVI.

Je ne dis rien de ses amours, ni de ses guerres contre le roi de Cathay son rival, ni de toutes les autres aventures qui lui arrivent dans ce pays. La meilleure est qu'il parvient à plaire à sa maîtresse, et qu'il l'engage à prendre avec lui le chemin de la France; mais elle n'y consent qu'à une condition un peu dure. Jusqu'alors, elle a été chaste, et veut l'être sept ans encore (1). Renaud est donc obligé de jurer qu'il ne la troublera point dans ce projet; il le jure, elle le croit, et ils se mettent en route. Je passe encore leurs aventures et leurs rencontres en chemin. La plus singulière est ce qui leur arrive dans une certaine ville de Scythie, dont tous les habitants étaient aveugles. Ils avaient pour roi un maudit borgne, qui abusait tyranniquement de la supériorité que son œil lui donnait sur eux. Renaud le lui crève, et rétablit ainsi l'égalité (2).

Entre le mont Immaüs et la mer, les deux amants trouvent un homme tout défiguré, difforme, sale et dégoûtant. Sa conversation avec eux est curieuse. Jusqu'alors, il a mené, leur dit-il, une vie errante et vagabonde: il veut faire une fin et se fixer. Le lieu qui lui paraît le plus propre à son but, c'est Rome; et il va s'y rendre, dans le dessein de n'en plus sortir. Il est sûr de

---

(1) Part. II, c. IV.

(2) C. XX et XXI.

réussir si bien auprès des habitants de ce pays, qu'il y portera toujours la couronne (1). Le poète s'adresse alors à cette Rome si sainte, si inviolable dans sa foi et dans l'exercice de toutes les vertus. « Prends garde, lui dit-il, d'admettre jamais cet être hideux dans ton sein. S'il y pénètre une fois, il te rendra, de glorieuse que tu es, infâme, sale et infecte comme lui; le monde te nommera source de maux et de colère, mère des Erreurs et de la Fraude. On ne verra plus en toi cette Rome chaste, humble et pieuse; mais une courtisane effrontée. Tu ne seras plus Rome enfin, mais la coupable Babylone, et les hommes appelleront sur ta tête le feu du ciel. » Renaud est indigné de ce projet, et promet à celui qui l'annonce qu'il n'y réussira pas. » Je connais le monde mieux que toi, reprend le monstre, et je te réponds que je vais à Rome, que j'y serai bien accueilli, que tant qu'elle existera, j'y existerai aussi très agréablement. Plus je vieillis, plus j'acquiers de forces. On m'y traitera bien, te dis-je, et je suis certain de mon fait puisque l'on m'appelle LE VICE. On ne m'y nourrira point comme la Vertu, d'eau et de gland, mais de mets succulents, que les

---

(1) . . . . *La mia persona*
Sarà da quelle genti si gradita
Ch'io portarò fra lor sempre corona.
(C. XXVIII, à la fin)

Dieux mêmes préféreraient à l'ambroisie. On ne vêtira point mon corps de bure ou d'étoffes grossières, mais de pourpre, de soie et d'or. J'y logerai dans des appartements vastes et magnifiques, dans les palais des plus grands seigneurs; et plus ils seront grands, plus ils s'empresseront de me loger; et j'habiterai, si je ne me trompe, dans le plus grand de tous les palais, avec ceux qui seront les premiers.» Renaud est outré de tant d'impudence; il repousse le monstre et le chasse en le couvrant de malédictions. Mais quel malheur que ces malédictions aient été vaines! car enfin le Vice a tenu parole: avec le temps, il est parvenu jusqu'à Rome. Il s'y est fixé: il y habite avec les plus grands personnages. Alors le poète se donne carrière; et il invoque les puissances de la terre et du ciel pour qu'elles viennent mettre fin à tant de désordres et de scandales (1).

On voit par ce morceau satyrique, qui, s'il était écrit avec plus de force, ne serait pas indigne du Dante, que depuis la Ligue de Cambrai, Venise, quoique réconciliée en apparence avec les papes, conservait d'amers souvenirs, et que le doge *Gritti* n'était point du tout ami de Rome; mais il faut se rappeler aussi quelle était l'existence politique et morale de Rome lorsque ce

---

(1) C. XXIX.

poëme fut écrit, c'est-à-dire sous Léon X et Clément VII.

Une autre rencontre était prédite depuis longtemps au paladin français. La Nature lui avait annoncé qu'il trouverait la Fortune sa sœur dans les plaines d'Asie. Il la trouve en effet au-delà de l'Euphrate (1). Le poète emploie six chants entiers à décrire sa parure, ses attributs, son char brillant et mobile, la foule innombrable qui la suit, les efforts que font pour monter sur le char tous ceux qui peuvent en approcher, les vicissitudes rapides qui les y élèvent et les en précipitent, enfin tout ce qui peut entrer dans cette grande allégorie. Renaud interroge la Fortune; elle dévoile dans ses réponses l'inconséquence qui la dirige et le caprice de ses choix. Ce qu'elle dit sur le genre de noblesse qu'elle distribue n'est pas propre à en inspirer l'estime (2). Renaud finit par lui demander quand elle fixera l'inconstance de sa roue ; et la Fortune ne manque pas d'indiquer le temps où vivront André *Gritti* et la grande et belle dame qu'elle désigne encore, mais qu'elle ne nomme pas.

Le héros voyageur se préparait à revenir en Europe, lorsqu'il apprend que Charlemagne approche de l'Euphrate avec ses paladins pour aller

(1) C. XXXIII.
(2) C. XXXVI.

conquérir la Terre-Sainte. Il va au-devant des chrétiens avec sa belle Juive, arrive au moment où ils sont aux mains avec l'innombrable armée du soudan d'Egypte, et contribue puissamment à la victoire. Elle avait été long-temps disputée; aussi les Sarrazins perdirent-ils dans cette journée un million d'hommes, moins 44,000, tandis que la perte des Francs ne fut que de vingt-trois personnes (1). Renaud rentre en grâce, par cet exploit, auprès de Charlemagne; mais il lui reste un voyage à faire, et malgré tout ce que l'empereur emploie pour le retenir, sa belle Juive et lui vont chercher la montagne au haut de laquelle habite la Vertu (2). Le pays où elle est située est la

---

(1) *Moriro alhor di men d'un millione*
Quaranta quattro millia Sarracini;
E'n quei di Francia venti tre persone. (C. LXVII)

Roland seul avait tué de sa main quatre-vingt mille quarante-huit hommes et six géants; les autres paladins autant à proportion.

(2) Il est singulier que l'auteur, qui en général est fort grave, ait gardé pour ce moment la rencontre de deux pèlerins et de *Rosanella* leur maîtresse à frais communs, qui s'arrêtent la nuit dans un ermitage, où frère Antenor fait avec *Rosanella* ce que font en pareil cas tous les moines du *Décaméron*, et qu'il ait conté cette aventure plus librement que Boccace lui-même (c. LXXII et LXXIII). Un peu plus loin, Renaud et sa compagne trouvent dans les bois un homme nu qui a quatre grandes cornes, et qui va se cachant et pleurant à chaudes larmes. Ils apprennent de lui qu'il avait cru posséder la jeune femme la plus vertueuse et la plus chaste;

Grèce, et cette montagne n'est autre que le Parnasse (1). Les deux amants y gravissent ensemble, et après avoir traversé le séjour harmonieux d'Apollon et des Muses dont ils entendent les concerts, ils arrivent sur le sommet, au temple que la Vertu habite. Ce temple est rempli de siéges, brillants d'or et de pierreries, placés à différents degrés d'élévation, et plus ou moins près du trône de la déesse (2). Les deux siéges qui en sont le plus voisins sont vides. Sur les autres, ou vides ou occupés par des personnages vénérables, on voit inscrits les noms de ceux qui les remplissent ou qui doivent un jour les remplir. Dans les premiers, sont assis tous les anciens sages, les phi-

---

pour preuve de sa confiance, il avait conjuré le ciel de manifester par des signes visibles si elle lui était fidèle ou si elle ne l'était pas; et aussitôt ce quadruple ornement s'était montré sur sa tête. Renaud, d'un seul coup de son épée Frusberte, lui abat cette incommode parure, veut l'engager à se consoler et à quitter les bois; mais le sauvage y veut rester, et continue de se désoler, quoique Renaud lui assure que ce qui lui est arrivé arrive à tout le monde, et que tout le monde s'en fait un jeu :

C'haver le corna in testa adesso è un gioco.

(C. LXXXVIII.)

On ne conçoit pas comment le poète a réservé ces deux traits d'un moine libertin et de deux paires de cornes, pour les placer entre la conquête de la Terre-Sainte et le voyage au temple de la Vertu.

(1) C. LXXX et suiv.

(2) C. LXXXVI.

losophes, les héros, les femmes célèbres par leurs vertus, les poètes. Sur les siéges destinés à ces derniers, mais encore vacants, on lit d'abord les noms de Dante, de Pétrarque et de Boccace; puis un grand nombre de noms plus ou moins illustres dans la poésie et dans les lettres au quatorzième et au quinzième siècle, ensuite une seconde liste de noms fameux dans le seizième. L'auteur y fait entrer ceux de ses plus illustres contemporains et de ses meilleurs amis. Il croit même que Renaud y a lu le nom de *Lodovici*, qui est le sien (1). La déesse trace tout à coup sur les deux siéges qui étaient le plus près d'elle les deux noms qui y manquaient encore; et ce sont toujours ceux du doge *Gritti* et de cette grande et belle dame, pour qui l'auteur se consume inutilement depuis dix années. Nouveaux éloges et de *Gritti* et de la dame. Renaud descend enfin de la montagne, l'ame remplie des grandes leçons qu'il a reçues: il s'embarque, prend le chemin de France, et trouve en mer, non la flotte, mais l'immense vaisseau impérial, orné de tous les attributs du triomphe, que Charlemagne, après avoir conquis Jérusalem et toute la Terre-Sainte, avait fait construire pour revenir, avec ses paladins, dans ses états. Renaud est reçu à bord avec la plus grande joie; et Charles arrive enfin triom-

(1) C. LXXXVIII.

phant en Provence, non sans avoir encore remporté, avec son seul vaisseau, sur la grande flotte des infidèles, une brillante victoire.

Il est trop aisé de sentir les vices d'une pareille fable, interrompue à tout moment par les expéditions de Charlemagne et par les digressions de l'auteur. Les visions allégoriques de Renaud, amenées et présentées sans art et sans vraisemblance, ont néanmoins un but philosophique très remarquable et qui peut-être les ferait lire, s'il ne manquait au poëme entier ce qui seul fait lire les ouvrages, le style. C'est un défaut commun au plus grand nombre des poëmes de cette époque et de ce genre. La tentative que fit *Lodovici* d'employer la *terza rima* dans l'épopée ne réussit pas; et personne n'osa la renouveler après lui.

Les noms de Charlemagne, de Roland et de Renaud ne décorèrent pas seuls les titres de ces poëmes: Roger fut le sujet de quatre ou cinq, dans lesquels des poètes peu connus célébrèrent ses exploits (1), ses regrets (2), sa mort (3), sa

---

(1) *Di Ruggiero, canti IV di battaglia*, par un certain *Bartolommeo Horiuolo*, Venezia, 1543, in-4°.

(2) *Il pianto di Ruggiero, di Tommaso Costo, da lui medesimo corretto, ampliato*, etc., Napoli, 1582, in-4°.

(3) *La morte di Ruggiero continuata alla materia dell' Ariosto, di Giamb. Pescatore, canti XXX*, Vinegia, 1549, petit in-4°., 1551, 1557, in-8°.

vengeance (1), et même *Ruggieretto* son fils (2). D'autres chantèrent les amours de Marfise sa sœur (3), et ses bizarreries (4); elle fut aussi chantée par cet effronté de Pierre Aretin, dont l'esprit inconstant se portait sur tous les genres et ne réussit véritablement que dans celui qui l'a rendu le chef des écrivains sans retenue et sans pudeur: il entreprit un poëme de *Mar-*

---

(1) *La vendetta di Ruggiero continuata alla materia dell' Ariosto, di Giamb. Pescatore, canti* XXV, Vinegia 1556, in-4°. On a encore sur ce sujet, outre l'*Angelica innamorata* dont nous avons parlé ci-dessus, *la continuazione di Orlando furioso colla morte di Ruggiero, di Sigismondo Paoluccio detto il Filogenio*, Venezia, 1543, in-4°., *canti* LXIII.

(2) *Ruggieretto figliuolo di Ruggiero re di Bulgaria con ogni riuscimento di tutte le magnanime sue imprese*, etc., *per M. Panfilo de' Rinaldi da Siruolo, Anconitano*, Vinegia, 1555, in-4°., *canti* XLVI.

(3) *Amor di Marfisa del Danese Cataneo*, Venezia, 1561, in-4°. Ce poëme n'est qu'en vingt-quatre chants; il en avait quarante, mais l'auteur, qui était Vénitien, s'étant trouvé à Rome lorsqu'elle fut saccagée par l'armée du connétable de Bourbon, y perdit les seize autres chants. Il mourut à Padoue en 1573. Le Tasse a fait l'éloge du poëme de *Cataneo* dans l'Avis aux lecteurs qui précède son *Rinaldo*; il le loue surtout d'avoir observé les préceptes d'Aristote. (Voyez *Opere di T. Tasso*, Florence, 6 vol. in-fol., 1724, t. II.) Mais, comme l'observe le *Quadrio* (t. VI, p. 575), peut-être le Tasse, dans un âge plus mûr, en eût-il jugé autrement.

(4) Voyez ci-dessus, p. 552, note 3.

fise (1), et n'alla pas plus loin que le second chant : il en entreprit un autre *des larmes d'Angélique* (2), et son essor poétique s'arrêta de même au second pas. Une *Bradamante jalouse* (3) ne put aller au-delà de cinq chants ; un *Richardet amoureux* resta imparfait au quatrième (4). Astolphe parut aussi deux fois dans le monde poétique, sous deux titres différents (5). On y vit paraître un *Artemidoro*, fils prétendu de Charlemagne (6), et un *Argentino*, qui, dans

(1) *Due primi canti di Marfisa del divino Pietro Aretino*, in-4°., sans date.

(2) *Delle lagrime d'Angelica di M. Pietro Aretino*, *due primi canti*, 1538, in-8°. Ces deux essais de poëmes ont été réimprimés ensemble, et ensuite réunis à un autre petit poëme du même auteur, intitulé *la Sirena*, en soixante octaves, à Venise, 1630, in-24.

(3) *Bradamante gelosa di M. Secondo Tarentino*, première édition inconnue ; la deuxième corrigée et ornée de figures, Venise, 1619, in-8°.

(4) *Quattro canti di Ricciardetto innamorato, di M. Giovan Pietro Civeri, colle figure di messer Cipriano Fortebraccio*, Venezia, 1595, in-8°.; Piacenza, 1602, in-8°.

(5) *Astolfo borioso di Marco Guazzo Mantovano*, Venezia, 1523, in-4°.; *tutto riformato ed accresciuto dall' autore*, Venezia, 1532, in-4°.— *Astolfo innamorato di Antonio Legname Padovano, libro d'arme e d'amore*, Vinegia, 1532, *canti XI*, in-4°.

(6) *Artemidoro di Mario Teluccini soprannominato il Bernia, dove si contengono le prodezze degli antipodi*, Venezia, 1566, in-4°., *canti* XLIII.

trois différentes parties, ne comprend pas moins que la délivrance de la Terre-Sainte, de Trébisonde, de Paris et de Rome (1). On vit enfin un Belisard, frère de Roland (2) ; et pour finir cette liste par le nom du paladin, principal acteur dans tous ces poëmes chevaleresques, la vie et la mort de Saint Roland furent la matière d'un poëme (3) qui promet de l'édification, mais où l'on ne trouve que de l'ennui.

Dans la généalogie fabuleuse de Charlemagne, on a vu que Beuve d'Antone descendait de Constantin au même degré que Pepin père de Charles (4). Beuve eut trois fils, dont le second fut Sinibalde ; et l'un des descendants de ce Si-

---

(1) *Libro nuovo di battaglie, chiamato Argentino nel quale si tratta della liberazione di Terra-Santa*, etc., *di Michele Bonsignori Perugino*. Peruzia, 1521, in-4°.

(2) *Belisardo fratello del conte Orlando, dal strenuo milite Marco di Guazzi Mantovano*, Venezia, 1525, 1533 et 1534, in-4°., divisé en trois livres, contenant vingt-neuf chants, et laissé imparfait par l'auteur. Il avait donné auparavant l'*Astolfo borioso*, voyez page précédente, note 5; il était né à Padoue, mais d'une famille originaire de Mantoue, et prit dans tous ses ouvrages le titre de *Mantovano*. Il s'y nomme tantôt *di Guazzi*, et tantôt simplement *Guazzo*.

(3) *Di Orlando santo, vita e morte con venti mila cristiani uccisi in Roncisvalle, cavata dal Catalago de' santi, di Giulio Cornelio Gratiano, libri* (*cioè canti*) *VIII*, Trivigi, 1597, in-12; Venezia, 1639, in-12.

(4) Voyez ci-dessus, p. 165.

nibalde fut un certain Guérin de *Durazzo*, prince de Tarente, surnommé *il Meschino* (le malheureux ou le misérable), soit à cause des aventures de sa jeunesse, soit parce que *Fioravante*, l'un de ses aïeux, avait porté le même surnom. Ce Guérin fut le héros d'un ancien roman, soit français très anciennement traduit en italien, soit italien traduit en très vieux français. Le succès qu'il avait eu en prose italienne, où il avait été réimprimé plusieurs fois, engagea Tullie d'Aragon, femme poète, alors très célèbre, à le mettre en vers (1). J'ai dit précédemment ce qui m'a paru de plus vraisemblable sur le roman, où l'on a prétendu que le Dante avait pu prendre en partie l'idée de son Enfer (2); j'ajouterai ici quelque chose sur le poëme et sur son auteur; et c'est par-là que je terminerai cette longue série de poëmes relatifs à Charlemagne, à ses paladins, à leurs familles, et aux Sarrazins ses ennemis.

Tullie d'Aragon porta toute sa vie avec orgueil ce nom illustre, quoiqu'il lui rappelât une naissance illégitime, dont on ne croirait pas que l'or-

(1) Elle assure dans son Avis aux lecteurs qu'elle l'a versifié d'après un livre écrit en langue espagnole; mais il serait singulier qu'elle ne connût que cette traduction, tandis que le roman italien, imprimé dès 1473, réimprimé trois fois avant la fin du quinzième siècle, et plusieurs fois encore dans lé seizième, devait être moins rare en Italie qu'une traduction espagnole.

(2) Voyez t. II de cette *Hist. littér.*, p. 24, 25 et 26.

gueil pût tirer parti. La fille naturelle d'un archevêque, d'un cardinal avait sans doute des préjugés contre elle dans le monde, mais ce cardinal était d'une maison qui avait régné à Naples, qui régnait encore en Espagne, et dès-lors d'autres préjugés combattaient et faisaient taire les premiers. Le cardinal *Tagliavia* d'Aragon, archevêque de Palerme, père de Tullie (1), lui assura deux grands biens, une éducation très cultivée et une fortune indépendante. La nature avait plus fait encore en lui donnant tout ce que l'esprit, la grâce et la beauté réunis ont d'attrait et de puissance. Elle paraissait toujours avec un éclat de parure qui relevait encore ses dons naturels; sa voix, son chant, son entretien, ses poésies achevaient le charme; et l'historien le plus sage (2) ne nie pas que si cette fille de l'amour en alluma souvent la flamme dans les autres, il n'y ait eu, pour son propre compte, quelque chose à lui reprocher. A Rome, où elle habita plusieurs années, elle tenait une espèce de cour; on y voyait des littérateurs, des poètes, des prélats, des cardinaux; et ses galanteries furent si

(1) Sa mère, que le cardinal connut à Rome, était une jolie femme de Ferrare, qu'on ne connaît que sous le nom de *Giulia.*

(2) Tiraboschi, t. VII, part. III, p. 45, dit en parlant d'elle : *Questa celebre rimatrice che fu frutto d'amore e ne accese, non senza qualche sua taccia, le fiamme in molti.*

publiques, qu'à son départ pour Bologne, le mordant Pasquin lança contre elle les traits les plus piquants (1). Son ami le plus intime et le plus favorisé paraît avoir été le poète *Muzio*, dont nous aurons plus d'une occasion de parler. A Bologne, à Ferrare, à Venise, sa vie fut à peu près la même (2) ; l'âge l'avertit enfin d'en changer. Elle se retira de bonne grâce, alla se fixer à Florence, sous la protection de la duchesse Éléonore de Tolède, femme de Cosme I[er]., qui n'était encore que duc de Florence. Elle y vécut avec dignité, atteignit la vieillesse, et pour dernière faveur de la fortune, fut dispensée par la mort, du malheur de la décrépitude.

Ses *Rime* ou poésies diverses (3) lui donnent un rang parmi les lyriques italiens de ce siècle. Elle n'a écrit en prose qu'un dialogue sur l'amour (4), où elle examine très sérieusement avec deux philosophes de ses amis (5), si l'amour et

---

(1) Dans un *capitolo* satyrique, intitulé : *Passione d'amor di maestro Pasquino per la partita della signora Tullia, e martello grande delle povere cortigiane di Roma con le allegrezze delle Bolognese*. (Tirab., *ub. sup.*)

(2) Nous verrons bientôt (chap. XII) des preuves de la manière dont elle vécut à Venise.

(3) Venise, 1547, in-8°., réimprimées plusieurs fois.

(4) *Dialogo dell' infinità d'amore*, Venise, 1547, in-8°.

(5) L'un est le célèbre *Benedetto Varchi*, l'autre Lactance *Benucci*, beaucoup moins connu.

l'action d'aimer sont ou ne sont pas la même chose; si l'amour doit ou ne doit pas avoir un terme ou une fin, et autres questions pareilles. Ce fut depuis sa réforme qu'elle écrivit son poëme, dont le héros est un modèle de piété autant que de courage, et n'est pas moins bon chrétien que brave guerrier (1). Elle souffrait de voir que tous les livres qui servaient à l'amusement des femmes fussent remplis de choses lascives et déshonnêtes (2). Boccace surtout lui donnait un terrible scandale; elle lui reprochait sévèrement de n'avoir épargné l'honneur ni des femmes mariées, ni des veuves, ni des religieuses, ni des vierges vivant dans le monde, ni enfin quelque honneur que ce soit (3). Elle reprochait de même à tous les poëmes romanesques, depuis le *Morgante* jusqu'au *Roland furieux*, de contenir de ces détails si licencieux et si lascifs que non seulement les religieuses, les demoiselles, les veuves,

---

(1) *Il Meschino altramente detto il Guerrino fatto in ottava rima dalla signora Tullia d'Aragona*, etc., Venetia, 1560, in-4°.

(2) C'est elle-même qui le dit dans l'Avis aux lecteurs qui précède son poëme.

(3) *Non perdonando ad onor di donne maritate, non di vedove, non di monache, non di vergini secolari, non di commari, non di compari, non d'amici fra loro, non di preti, non di frati, e finalmente non di prelati, nè di Cristo et di Dio stesso*, etc. (*Loc. cit.*)

les femmes mariées, mais les filles publiques mêmes prenaient bien garde que l'on ne vît ces poëmes dans leurs maisons; « car ce n'est pas chose nouvelle, ajoute la bonne Tullie, de voir qu'il arrive à une femme, soit par nécessité, soit par quelque autre mésaventure, de faire folie de son corps (1); et qu'il ne lui convienne peut-être pas plus qu'aux autres femmes d'être malhonnête et dissolue dans son langage et dans le reste de sa conduite. » Elle se mit donc à chercher quelque histoire honnête et récréative qu'elle pût mettre en vers et qui ne procurât aux personnes de son sexe que d'innocents plaisirs. Elle s'arrêta enfin à celle de Guérin de *Durazzo*, histoire toute chaste, toute pure, toute chrétienne, que la vierge la plus intacte peut lire sans scrupule et sans danger.

En effet, cet intrépide chevalier qui ignore sa naissance, qui va partout cherchant son père, se recommandant à Dieu, redressant les torts, replaçant les rois sur leurs trônes, pourfendant les géants et les oppresseurs, arrivant,

---

(1) Vieille expression proverbiale qui me paraît rendre le mieux celle dont Tullie se sert ici : *Non essendo però cosa nuova che ad una donna per necessità, o per altra malaventura sua, sia avenuto di cader* in errore del corpo suo, *e tutta via si disconvenga, non men forse a lei che all' altre, l'esser disonesta e sconcia nel parlare e nell' altre cose.* (*Ibid.*)

comme Énée, chez la Sibylle de Cumes, apprenant d'elle, et de quel sang il est né, et ce qu'il doit faire pour pénétrer jusqu'au centre de la terre, par le puits de St.-Patrice; allant en Irlande chercher ce puits, y descendant instruit par de bons ermites à conjurer par le nom de Jésus tous les dangers qui vont le menacer, toutes les diableries dont il va être témoin, se faisant, dans toutes ces longues épreuves, un rempart de ce nom et du signe révéré des chrétiens, n'a rien qui puisse effaroucher la pudeur. Et pourtant une de ces épreuves se sent beaucoup trop encore des anciens penchants de Tullie; c'est celle que l'antique Sibylle lui fait subir dans sa demeure souterraine. Elle s'y est conservée toute jeune et toute fraîche, au moyen d'un changement de peau qu'elle éprouve toutes les semaines, lorsqu'elle est transformée en couleuvre, car l'imagination moderne du vieux romancier n'a pas manqué de faire de cette Sibylle une fée. Elle reçoit donc le chevalier comme l'aurait reçu Alcine. Le soir enfin, après un souper délicat et splendide, voulant prendre sa revanche d'une première tentative qui lui avait mal réussi, elle conduit Guérin dans une chambre éclairée par deux grosses escarboucles; elle le fait mettre au lit, s'y met sans façon près de lui, et nul détail n'est épargné pour nous faire comprendre à quel péril le *Meschino* était exposé, s'il n'eût em-

ployé la recette du saint nom, qui le tire de tous les mauvais pas (1).

---

(1) *Fe por nel letto il cavaliero intanto,*
Ed ella ignuda gli si pose a canto.
Se sarai buon guerrier, se sarai forte,
Contr' a i colpi mortali, or fia mestiero
Guerrin, se vuoi scampar l'eterna morte.
Pur sei di carne e d'ossa, cavaliero;
Eccoti le belleze accanto scorte,
Rimira il viso bello e non altiero.
La luce quel bel petto ti dimostra
Dove di pari amor con gli occhi giostra.
Ecco le svelte e pure braccia, dove
Vena non macchia il terso avorio puro;
Nessuna delle tonde poppe move
Ordin dal luogo suo; come si duro
Quivi ti tien? etc. . . . .
Ella, ch'a gli occhi il debito tributo
Ha dato di Guerrin, per fare a pieno
Che'l piacer sia d'apresso conosciuto,
Accosta il petto del Meschino al seno,
E comincia il carnal dolce saluto.
Il cavalier si strugge e si vien meno,
Com' à uno a chi bevanda avelanata
In una sete estrema gli sia data.
. . . .
Tornagli a mente il dir di quei romiti
E disse alfin, per non restar cattivo:
Tu via e veritade e somma vita,
Tu Cristo Nazareno, ora m'aita.
Tre volte nel suo cor tacito disse
Queste di sacro pien sante parole

Je dois ajouter, en conscience, que les plus vifs de ces détails ne sont point dans le vieux roman italien en prose (1), et ne sont dus qu'à la muse dévote qui s'était emparée de ce sujet, tant les premières habitudes ont d'empire! Au reste ce chant comme tous les autres, commence par une prière ou invocation adressée au Très-Haut, et ensuite à la Sainte-Trinité, pour qu'ils soient toujours en aide au bon chevalier. Tous ces débuts de chants sont des prières à peu près semblables. Enfin, à ce seul endroit près, que l'on peut passer si l'on veut, comme on est averti dans l'Arioste de passer la Nouvelle de Joconde, tout respire dans ce poëme l'édification la plus parfaite. Si l'on en excepte ce seul chant, ni femme, ni veuve, ni vierge ne se durent croire obligées de cacher un si chaste ouvrage. Mais éprouvèrent-elles le même attrait à le lire; et ce dangereux *Orlando* ne se glissa-t-il pas souvent sous le pupître, sur lequel l'édifiant *Meschino* était ouvert?

Ch' ebbero forza far ch' ella partisse,
Del letto, se ben vuole ò se non vuole, etc.
(C. XXV.)

(1) Voyez le chap. CXLVI de la première édition, 1473, in-fol. *Come la Sibilla molto instava Guerrino di Luxuria*, etc.

NOTES AJOUTÉES.

PAGE 156, addition à la note (1). — Ce titre de *Lancelot de la Charrette*, donné par Chrestien de Troyes à l'un de ses romans, n'est fondé, ni, comme quelques auteurs l'avaient avancé, sur ce que la mère de Lancelot était accouchée de lui dans une charrette, ni, comme l'a plus récemment écrit M. Chénier, parce que la méchante fée Morgane enferma plusieurs fois Lancelot dans le château de *la Charrette*. Ce n'est pas non plus, comme il l'a cru, la seconde partie seulement, ajoutée par Godefroy de Ligny, qui porte ce titre, c'est le roman tout entier commencé par Chrestien, et fini par ce continuateur; et l'auteur lui donne ce titre à cause du grand rôle qu'une charrette y joue. Lancelot, qui cherche de tous côtés la reine Genèvre, est engagé par un méchant nain à monter, pour la joindre plus vite, dans une charrette qu'il conduit. Or cette voiture était alors celle où l'on ne plaçait que les criminels condamnés à mort pour des crimes honteux.

De ce servoit charrette lors
Dont li piloris servent ors;
Et en chascune boene vile
Ou ors en a plus de trois mile,
N'en avoit à cel tens que une
Et cele estoit à ces comune.
. . . .
Qui a forfeit estoit repris
S'estoit sur la charrette mis
Et menez par totes les rues;
S'avoit totes honors perdues,
Ne puiz n'estoit à Cort oïz
Ne énorez, ne conjoïz (1).

(1) Manusc. de la Bibl. imp., fonds de Cangé, N°. 73.

Lancelot, qui a été vu dans cet équipage, fait long-temps les exploits les plus étonnants, sans pouvoir effacer le mauvais effet que la vue de sa voiture a produit; ce qui fait naître, l'un après l'autre, plusieurs incidents singuliers. Dans le grand roman de Lancelot-du-Lac, ce héros est en effet détenu par la fée Morgain au *château de la Charrette;* mais le romancier ne dit pas l'origine de ce nom; rien n'annonce dans ce château ce qui le lui a fait donner, et il n'y a aucune liaison entre cet épisode et le roman commencé par Chrestien de Troyes. Dans son Discours sur les anciens romans français, imprimé en 1809 (*Mercure* du 14 octobre), M. Chénier, dont la perte prématurée a été si douloureuse pour tous ceux qui préfèrent la gloire littéraire de la France à un sot esprit de parti, a fort bien démêlé quelques erreurs des écrivains qui ont traité avant lui cette matière; mais il est lui-même tombé dans quelques autres. Il ne croit point que des romans en prose aient précédé nos vieux romans en vers; il fait deux poètes de Huistace, auteur du *Brut*, et de Gasse, auteur du *Rou*, quoique maître Gasse, Vace, Vistace, Huistace, et comme quelques-uns l'ont appelé, Eustace ou Eustache, ne soient très probablement que le même poète. Au contraire, il veut que Chrestien de Troyes soit le même que Manessier ou Menessier, et il affirme que ce dernier nom est le véritable (erreur, au reste, qu'il partage avec la plupart de nos historiographes et biographes littéraires), tandis que Manessier ne fut que le second continuateur du roman de Perceval le Gallois, que Gaultier de Denet continua le premier après Chrestien; il fait vivre sous Léon X le *Bojardo*, qui était mort avant la fin du quinzième siècle, etc. Ces inexactitudes et quelques autres semblables n'empêchent pas qu'il ne soit infiniment à regretter que M. Chénier n'ait pas achevé l'ouvrage dont ce Discours fait partie. En revoyant son travail, il les eût facilement reconnues et corrigées, et nous aurions sur l'histoire de notre littérature un bon ouvrage qui nous manque, et que personne n'est en état de faire aussi bien que lui.

Page 158, ligne 16. — « Il est certain que le succès de cette dernière fiction (Artus et sa Table ronde) avait précédé de plus d'un siècle, même en France, celui de l'autre (Charlemagne et ses pairs.) » — Cependant, si l'on en croit M. de Caylus (1), la fable de Charlemagne avait non seulement précédé la fable d'Artus, mais lui avait servi de modèle. Les Anglais ne voulurent pas nous céder en fictions héroïques ; ils opposèrent un de leurs héros au nôtre, et une chevalerie britannique à notre chevalerie. Les choses allèrent même plus loin. Les Français prétendaient descendre de Francus et d'Hector ; les Anglais voulurent descendre de Brutus, fils d'Ascagne et petit-fils d'Énée. L'histoire prétendue de Geoffroy de Monmouth consacra cette filiation. A l'égard de l'antiquité, les choses devenaient donc égales entre eux et nous ; et le choix qu'ils firent d'Artus pour leur héros dans le moyen âge, leur donnait sur nous l'avantage d'environ deux siècles d'antériorité ; en sorte, comme le dit M. de Caylus (2), que le règne de Charlemagne devenait une copie du sien.

Les rapports entre Charlemagne et Artus sont sensibles, et en accordant, avec M. de Caylus, la priorité aux fables qui portent le nom de Turpin, l'imitation dans les autres est mal voilée. « Artus et Charlemagne, dit-il, ont chacun un neveu très brave, qu'ils ont aimé uniquement ; Roland et Gauvain ont joué le même rôle. Personne n'ignore la quantité de guerres que Charlemagne eut à soutenir ; Artus, aussi grand guerroyeur, en a soutenu douze. Ils ont tous deux combattu les païens ; tous deux ont eu affaire aux Saxons ; tous deux ont fait grand nombre de voyages ; la générosité à donner le butin à leurs capitaines est la même dans l'un et dans l'autre. Charlemagne était sobre, sa table était frugale ; il n'y admettait ses amis et les grands de son royaume qu'aux jours de fêtes solennelles. Artus a tenu exactement la même conduite. Les douze pairs de

(1) *Académ. des Inscr.*, t. XXIII, Histoire, p. 239.
(2) *Ibidem.*

l'un répondent aux douze chevaliers de la Table ronde de l'autre... » S'il n'est parlé des douze pairs dans notre histoire que long-temps après Charlemagne, l'établissement de la Table ronde ne se trouve nulle part; l'auteur du *Brut* convient lui-même que toute cette histoire est pleine de fables (1); il dit aussi que ce qu'on rapporte du roi Artus n'est ni tout-à-fait vrai, ni tout-à-fait faux (2), mais qu'on a fait beaucoup de contes auxquels son courage et ses grandes qualités ont donné lieu, etc. « Il est donc très vraisemblable, conclud M. de Caylus, que toute l'histoire d'Artus s'est formée sur celle de Charlemagne; que le règne de ce dernier prince a été la source de toutes les idées romanesques qui ont germé dans les siècles suivants; et qu'avant les romans qui nous restent, il y en avait de plus abrégés qui ont servi de canevas à tant d'imaginations bizarres (3). »

Cela est très bien s'il ne s'agit de décider qu'entre la Chronique de Turpin et celle de Geoffroy de Monmouth; mais si Thelesin et Melkin ont existé dès le sixième siècle; si l'un, contemporain d'Artus, a fait un livre des exploits de ce roi (4); si l'autre a écrit peu de temps après sur Artus et sa Table ronde (5), l'imitation restant sensible, c'est nous, et non plus les Anglais qui sommes les imitateurs. Il resterait à examiner si ces deux auteurs, dont deux bibliographes ont parlé, mais dont M. Warton, dernier historien de la poésie anglaise, ne parle pas (6), ont en effet existé, et s'ils ont écrit les histoires qu'on leur attribue, mais dont il n'existe au-

---

(1) Fist Artus la réonde table
Dont Bretons dient mainte fable.

(2) Ne tot mensonge ne tot voir,
Ne tot folie ne tot savoir.

(3) *Ub. sup.*, p. 243.

(4) *Acta regis Arthuri*, l. I. Voyez ci-dessus, p. 123, note 1.

(5) *De regis Arthuri mensâ rotundâ*, l. I. *Ibid.*, note 2.

(6) Il ne parle du moins de Thelesin que comme d'un Barde, et ne dit mot de Melkin. Voyez ci-dessus, p. 132, note 1.

cune édition, et dont on ne cite aucun manuscrit : c'est une question que je crois n'avoir point été encore examinée, et que je renvoie, comme digne de l'être, aux archéologues britanniques.

Page 342, ligne 1. — « Il (le *Bojardo*) était certainement poète par l'imagination ; mais on risque peu de se tromper en disant qu'il l'était beaucoup moins par le style. » — La preuve en est dans la réforme que le poëme entier a subie, et qui rend très difficile en Italie même, à plus forte raison en France, de se le procurer dans l'état où le *Bojardo* l'avait laissé. Après quatre ou cinq éditions du texte seul, après les deux ou trois qui avaient paru avec la continuation d'*Agostini*, le *Domenichi* en voulut donner une qui fût purgée de tous les défauts que l'auteur y eût corrigés lui-même, si la mort ne l'eût prévenu, et de ceux que l'état de corruption où la langue était retombée de son temps, ne lui avait pas permis d'apercevoir. Son édition a pour titre : *Orlando innamorato del sig. Matteo Maria Bojardo conte di Scandiano, insieme co i tre libri di Niccolo degli Agostini, nuovamente riformato per M. Lodovico Domenichi*, etc., *Vinegia, appresso Girolamo Scotto*, 1745, in-4°. Il dit dans sa dédicace, adressée à *Giberto Pio di Sassuolo* : « *V. S. illma. havrà da me l'Orlando innamorato del Boiardo...... e l'havrà riformato in meglio in quei luoghi, dove l'autore prevenuto dalla morte e impedito dalla rozzezza del suo tempo, nel quale questa lingua italiana desiderava la pulitezza de i nostri giorni, non gli puote dar quello ornamento, ch' era dell' animo suo.* » Cette édition est celle dont j'ai tiré les citations répandues dans les notes de ce chapitre VI. J'ai pensé qu'étant plus rapprochées du style moderne, elles conviendraient à plus de lecteurs. J'avais cependant sous les yeux la dernière édition antérieure à la reformation du *Domenichi*, *Vinegia*, 1539, in-4°. ; et, pour satisfaire ceux qui peuvent être curieux de ces détails, je finirai ce qui regarde l'*Orlando innamorato*, en rapprochant ici les trois premières stances originales du *Bojardo* de celles de son reformateur.

STANCES ORIGINALES.

Signori e cavallier che v' adunati
Per odir cose dilettose e nove
Stati attenti, quieti, et ascoltati
La bell' historia che'l mio canto move.
Et odereti i gesti smisurati,
L'alta fatica e le mirabil prove
Che fece il franco Orlando per amore
Nel tempo del Re Carlo imperatore.

Non vi par già, signor, maraviglioso
Odir contar d' Orlando innamorato
Che qualunque nel mondo è più orgoglioso,
È d'amor vinto al tutto e soggiogato,
Nè forte braccio, nè ardire animoso,
Nè scudo ò maglia, ne brando affilato,
Nè altra possanza può mai far diffesa
Ch' al fin non sia d'amor battuta e presa.

Questa novella è nota a poca gente,
Perchè Turpino istesso la nascose
Credendo forsi a quel conte valente,
Esser le sue scritture dispettose,
Poichè contra ad amor pur fu perdente
Colui che vinse tutte le altre cose,
Dico d'Orlando, il cavalier adatto;
Non più parole, hormai veniamo al fatto.

STANCES RÉFORMÉES.

Se come mostra il taciturno aspetto,
Signori e cavallier, sete adunati
Per haver dal mio canto alcun diletto,
Piaciavi di silentio esser mi grati;

Che dirve cose nuove io vi prometto
Prove d'arme ed affetti innamorati
D'Orlando, in seguitar Marte e Cupido;
Onde n'è giunto al secol nostro il grido.

Forse parrà di maraviglia degno,
Che ne l'alma d'Orlando entrasse amore,
Sendo egli stato a più d'un chiaro segno
Di maturo saper, di saggio core;
Ma non è al mondo così scaltro ingegno,
Che non s'accenda d'amoroso ardore,
Testimonio ne fan l'antiche carte
Dove ne son mille memorie sparte.

Questa historia fin hor poco palese
È stata per industria di Turpino;
Che di lasciarla uscir sempre contese
Per non ingiuriar il paladino;
Il qual poiche ad Amor prigion si rese
Quasi a perder se stesso andò vicino.
Però fu lo scrittor saggio ed accorto,
Che far non volse al caro amico torto.

On peut juger par cet exemple de ce que c'est, presque d'un bout à l'autre du poëme, que ce qu'on appelle la reformation du *Domenichi.*

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

DEUXIÈME PARTIE.